
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01933599 1

J. M. Laurent
priest

JÉSUS

VIVANT DANS LE PRÊTRE

CONSIDÉRATIONS

SUR LA GRANDEUR ET LA SAINTETÉ

DU SACERDOCE

Par le R. P. MILLET

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PARIS

LIBRAIRIE ADRIEN LE CLERE ET Cie

IMPRIMEURS DE NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

RUE CASSETTE, 29, PRÈS SAINT-SULPICE

—

[illegible]

JÉSUS

VIVANT DANS LE PRÊTRE

CONSIDÉRATIONS

SUR LA GRANDEUR ET LA SAINTETÉ

DU SACERDOCE

Par le R. P. MILLET

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.



PARIS

LIBRAIRIE ADRIEN LE CLERE ET Cie

IMPRIMEURS DE NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

RUE CASSETTE, 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

—

1858

✝

JESU CHRISTO MESSIÆ

CHRISTIANI HOMINIS

DUCI, DOCTORI, DOMINO,

QUI EST

PASTOR BONUS,

ANIMAM PONENS PRO OVIBUS SUIS,

EASQUE AD VITÆ PASCUA DUCENS.

LUX MUNDI;

QUEM QUI SEQUITUR, NON AMBULAT IN TENEBRIS.

OSTIUM :

PER QUEM, SI QUIS INTRAVERIT, SALVABITUR.

VIA, VERITAS ET VITA :

VIA IN EXEMPLO, VERITAS IN PROMISSO,

VITA IN PRÆMIO;

VIA INCIPIENTIUM, VERITAS PROFICIENTIUM,

VITA PERFECTORUM.

QUEM SECURE SEQUITUR CHRISTIANUS :

QUIA VIA EST, NON METUIT SEDUCI;

QUIA VERITAS, NON POTEST FALLI,

QUIA VITA, NON TIMET MORI.

O BEATUS TALI DUCE SACERDOS!

SED SI UT ILLE AMBULAVIT,

ITA ET HIC AMBULAVERIT.

✝ ✝ ✝

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

L'ouvrage que nous reproduisons a déjà paru il y a quelques années, sans nom d'auteur. L'accueil qu'il a reçu malgré ses lacunes et ses nombreuses imperfections nous a persuadé que, revu avec soin, il pouvait être utile. Nous y avons fait des additions considérables. Le titre que nous avons adopté écartait nécessairement les sujets terribles, aussi bien que la peinture des vices qui quelquefois déshonorent le sanctuaire. C'est sans regret que nous

avons omis ces matières. Une longue expérience, acquise dans l'exercice des retraites ecclésiastiques, nous a démontré que c'est en rappelant au prêtre sa sublime vocation, en le grandissant à ses propres yeux, qu'on le détourne plus efficacement de ce qui est vil et bas. D'ailleurs, il a plus souvent besoin d'être encouragé qu'effrayé. Envoyé pour faire le bien, il rencontre partout des obstacles, des luttes, des contradictions; et la plus fréquente, comme la plus funeste de ses tentations, c'est le découragement. Nous voudrions placer ce livre à ses côtés comme un ami qui l'excite, l'anime, le console et lui crie sans cesse : Courage, courage, homme de Dieu! Vous êtes dans la voie qu'a suivie votre divin Chef; il vous contemple du haut du ciel et s'apprête à couronner, non vos succès, mais vos efforts.

Augmenter la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur dans les prêtres, et par eux dans tout le peuple chrétien, c'est

l'unique but que nous nous sommes proposé dans ce travail. Daigne le divin Maître le bénir et le faire servir à sa gloire!

PLAN DE L'OUVRAGE.

Il se partage en six considérations dans l'ordre suivant :

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

IDÉE GÉNÉRALE DU PRÊTRE.

Le prêtre est un autre Jésus-Christ par le pouvoir qu'il exerce. — Il doit être un autre Jésus-Christ par l'esprit qui l'anime. — Ce qui affaiblit ou énerve son ministère. — N'étant rien que par Jésus-Christ, il doit étudier sans cesse son divin modèle, l'aimer, l'imiter.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

VIE CACHÉE. — PRÉPARATION AUX FONCTIONS DU SACERDOCE.

Le prêtre reproduisant Jésus-Christ dans sa vie cachée, par l'humilité, l'obéissance, la fuite du monde, le travail de l'étude, l'oraison.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

VIE PUBLIQUE. — EXERCICE DU SAINT MINISTÈRE.

Le prêtre reproduisant Jésus-Christ dans sa vie pu-

blique par la mission qu'il reçoit, — par le zèle qu'il déploie, — par les ministères qu'il exerce.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

VIE SOUFFRANTE. — ÉPREUVES DU SAINT MINISTÈRE, CONDITION DU SUCCÈS.

Le prêtre reproduisant Jésus-Christ dans sa vie souffrante par les contradictions qu'il éprouve de la part des méchants ; — par les larmes qu'il répand et les souffrances qu'il endure pour le salut des pécheurs.

CINQUIÈME CONSIDÉRATION.

VIE EUCHARISTIQUE. — L'EUCHARISTIE, GRAND MOYEN DE SUCCÈS DANS LES TRAVAUX DU SAINT MINISTÈRE.

Le prêtre reproduisant la vie Eucharistique de Jésus-Christ, en dispensant aux fidèles les mérites du sang de Jésus-Christ, — en offrant à Dieu la grande victime immolée pour le salut du monde.

SIXIÈME CONSIDÉRATION.

VIE GLORIEUSE. — RÉCOMPENSE DES TRAVAUX DU SAINT MINISTÈRE.

Le prêtre associé aux récompenses de Jésus-Christ par la paix en ce monde, et la gloire dans l'autre.

JÉSUS
VIVANT DANS LE PRÊTRE.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

IDÉE GÉNÉRALE DU PRÊTRE.

PREMIÈRE SECTION.

CHAPITRE PREMIER.

CE QU'EST LE PRÊTRE PAR SA DIGNITÉ.

Tous les peuples de la terre ont eu une religion, un culte, et des ministres choisis pour en exercer les fonctions. Tous les peuples de la terre ont regardé le sacerdoce comme la plus haute dignité à laquelle puisse être élevé un homme mortel ; et jamais les rois n'ont été environnés d'un plus grand respect, d'une vénération plus profonde, que lorsqu'ils réunis-

saient dans leur personne la sainteté du sacerdoce à la majesté de l'empire.

Mais qu'était le sacerdoce païen, qu'était même le sacerdoce mosaïque, comparé au sacerdoce chrétien ?

Les saints Pères ne parlent qu'avec des transports d'admiration des grandeurs et des magnificences du sacerdoce de la loi nouvelle :

Quantam dignitatem contulit vobis Deus, s'écrie saint Bernard ; *quanta est prærogativa ordinis vestri ! Prætulit vos Deus regibus et imperatoribus ; prætulit vestrum ordinem omnibus ordinibus ; imo, ut altius loquar, prætulit vos angelis et archangelis, thronis et dominationibus. Sicut enim non angelos, sed semen Abrahæ apprehendit ad faciendam redemptionem ; sic non angelis, sed hominibus, solisque sacerdotibus, corporis et sanguinis commisit consecrationem.* (Serm. ad Past. — In Syn.)

Vere veneranda sacerdotum dignitas dit saint Augustin, *in quorum manibus Dei Filius, velut in utero Virginis, incarnatur !* Saint Bernard appelle les prêtres parents de Jésus-Christ : *Parentes Christi,* et cela à plusieurs

titres : *Pater Christi generando. Mater Christi pariendo. Frater et soror Christi caste diligendo.* — Le pape saint Clément a tout dit en un mot : *Post Deum, terrenus Deus.* (Const. Apost.)

Le langage des Pères ne nous semblera pas exagéré lorsque nous aurons considéré attentivement les magnifiques prérogatives du prêtre catholique et le rang sublime qu'il occupe dans le monde.

Tout commerce entre le ciel et la terre avait été rompu par le péché. Pour opérer la réconciliation et rétablir l'harmonie, il fallait un Homme-Dieu. Le Fils unique du Très-Haut est descendu du ciel, sa patrie et son héritage, et revêtu de notre humanité, il est entré en société avec les habitants de la terre. Étant parmi cette nation étrangère, il a exercé, dit saint Augustin, un saint et admirable trafic. Il a pris de nous les fruits malheureux que produit notre terre ingrate, c'est-à-dire les humiliations, les souffrances, la mort ; et il nous a apporté en échange les biens inestimables que produit la terre des vivants, je veux dire la grâce, le salut, la vie éternelle : *Venit accipere*

contumelias, dare honores; venit haurire dolorem, dare salutem; venit subire mortem, dare vitam. (In Ps. XXX.)

Après avoir négocié pendant sa vie mortelle les grands intérêts de Dieu et des hommes, il est remonté au ciel pour traiter plus spécialement des intérêts des hommes auprès de Dieu. Il est notre agent auprès de son Père, notre chargé d'affaires, notre avocat, toujours vivant, dit saint Paul, afin d'intercéder pour nous sans relâche : *semper vivens ad interpellandum pro nobis.*

Il existe donc un saint commerce entre le ciel et la terre. Nous avons des affaires au ciel, comme dit Bossuet ; ou plutôt nous n'avons point d'affaires sur la terre : c'est au ciel que sont toutes nos affaires.

Mais Dieu aussi a des affaires parmi les hommes : il a des âmes à gagner, des élus à rassembler de toutes les régions du globe. Il faut donc qu'il ait ses agents ici-bas. Ces agents, ce sont les prêtres. Ambassadeurs de Dieu auprès des hommes, intercesseurs des hommes auprès de Dieu, par ce double caractère ils sont établis intermédiaires entre le Créateur et

la créature. Ils font connaître à l'homme les volontés de Dieu, ils présentent à Dieu les vœux de l'homme ; ils reçoivent du ciel ce qu'ils apportent à la terre, ils prennent de la terre ce qu'ils élèvent jusqu'au ciel ; ils sollicitent les bienfaits de la miséricorde et ils les distribuent.

Ainsi le sacerdoce appartient au ciel par son origine, à la terre par ses fonctions. C'est l'échelle mystérieuse de Jacob, au sommet de laquelle Dieu est appuyé. Les prêtres sont les anges qui montent et descendent sans cesse pour entretenir la communication de la terre au ciel.

Sans doute le lien de ce divin commerce c'est toujours l'Homme-Dieu : il est le Pontife éternel, le principal Prêtre de son Testament, l'unique Médiateur entre Dieu et les hommes : *Unus Deus, unus Mediator Dei et hominum homo Christus Jesus.*

Mais, depuis sa glorieuse ascension, sa présence a cessé d'être visible parmi nous : et l'Église, société visible, a besoin d'un sacerdoce visible, de sacrements visibles. Voilà pourquoi le Sauveur s'est choisi parmi les hommes des

coopérateurs, des coadjuteurs, pour perpétuer d'une manière sensible le ministère qu'il a exercé lui-même pendant les jours de sa vie mortelle.

Que font donc les prêtres dans l'Église catholique? Ils ne font que continuer les fonctions du sacerdoce de Jésus-Christ, qui se sert d'eux comme d'instruments, dit saint Thomas : *Instrumentum Dei tanquam principalis agentis.* C'est pour cela que le saint concile de Trente les appelle les vicaires de Jésus-Christ : *Sacerdotes sui ipsius vicarios reliquit.*

Ainsi le sacerdoce catholique est un. C'est le sacerdoce de Jésus-Christ même, communiqué à différents degrés aux évêques, aux prêtres, pour être exercé par eux comme par d'autres lui-même.

Le prêtre, en tant que prêtre, est donc un autre Jésus-Christ : *Sacerdos alter Christus.* Il en est la personnification vivante, il en exerce les fonctions; il occupe un rang à part dans le corps mystique du Sauveur; il fait l'office de chef dans son Église, transmettant aux membres la séve vivifiante, l'esprit de vie; ou plutôt c'est Jésus-Christ qui fait tout cela par le mi-

nistère du prêtre : c'est Jésus-Christ qui vit, qui agit dans le prêtre.

Suivez-le dans l'exercice de ses fonctions. Le prêtre vient remplir son office de docteur : le voilà dans la chaire de vérité. C'est Jésus-Christ qui parle par sa bouche : *Tanquam Deo exhortante per nos.*

Si nous parlions en notre nom, chacun pourrait examiner notre enseignement, le discuter, le rejeter ; car quel homme a droit d'imposer ses opinions à ses semblables ?

Un professeur dans sa chaire, un écrivain dans ses livres ne peut donner à ses leçons que l'autorité de l'homme, autorité toujours contestable. Il se trompe souvent ; on lui prouve que ses assertions sont hasardées, ses jugements faux, ses conclusions mal déduites et sans liaison avec leurs principes.

Il n'en est pas ainsi de l'enseignement du prêtre ; ce n'est pas un système de philosophie qu'il livre aux discussions et aux disputes. Le dogme catholique, mystérieux et divin de sa nature, manifesté par la révélation, doit être accepté par la foi, il s'impose à l'intelligence. Le philosophe cherche, hésite, tâtonne, et

livre à ses disciples des opinions plus ou moins plausibles. Le prêtre parle *sicut potestatem habens ;* il présente son enseignement comme une affirmation solennelle, comme un oracle infaillible émané de l'éternelle vérité.

Le ministre protestant se présente, il est vrai, la Bible à la main. Mais, en dérobant ce livre au légitime propriétaire, il n'a pu en dérober le sens ; il l'interprétera à sa manière : jamais il n'en tirera un symbole commun, une doctrine obligatoire pour tous. Ce n'est pas à lui qu'il a été dit : *Euntes, docete*... et encore : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.*

Il n'y a que le prêtre catholique qui puisse dire : La doctrine que je vous prêche n'est pas ma doctrine : je n'ai pas rêvé dans un cabinet, pour venir ensuite vous exposer de savantes théories, d'ingénieux systèmes. Je ne parle pas en mon nom... Uni au chef du diocèse, et par lui à la chaire de saint Pierre, le prêtre se présente comme l'écho d'une voix divine qui a retenti il y a dix-huit siècles dans la Judée, et qu'il a reçu mission de répéter à travers les âges, en la portant de ville en ville, de maison

en maison, jusqu'aux extrémités de la terre. Celui qui écoute cette voix écoute Jésus-Christ ; celui qui la méprise méprise Jésus-Christ : *Qui vos audit me audit ; qui vos spernit me spernit.*

Le prêtre administre les sacrements. C'est Jésus-Christ qui, par la main de son ministre, ouvre les fontaines de la grâce et la fait couler dans l'âme des fidèles.

On apporte un enfant aux fonts sacrés du baptême. Le prêtre verse l'eau sur le front du nouveau-né, et le voilà à l'instant purifié, régénéré, sanctifié. A qui faut-il attribuer un effet si merveilleux ? — A la vertu de l'eau ? — Non, sans doute : quel rapport y a-t-il entre un élément grossier et l'effusion de la grâce divine ? — Aux mérites du prêtre ? — Non encore. Jean-Baptiste était le plus grand, le plus saint, le plus parfait des enfants des hommes ; il baptisait, et son baptême ne remettait pas les péchés. Dans l'Église, que le baptême soit administré par un saint prêtre ou par un prêtre vicieux, l'effet principal est toujours le même. Pourquoi ? Parce que c'est Jésus-Christ qui baptise : *Hic est qui baptizat.*

Le prêtre est assis au tribunal de la pénitence. Un pécheur se présente : la justice et la miséricorde se le disputent. La justice demande la condamnation du coupable : la miséricorde sollicite le pardon. Qui terminera le procès ? Le prêtre : il prononce, et la miséricorde triomphe. Quoi ! un faible mortel a-t-il le pouvoir de désarmer le Tout-Puissant et de lui arracher la foudre des mains ? — Non, sans doute, s'il agissait en son nom. Mais c'est Jésus-Christ qui réside en lui et qui prononce par sa bouche. — Si le Sauveur descendait dans une église pour administrer en personne le sacrement de la réconciliation, il dirait au coupable repentant : Je vous absous, *ego te absolvo.* Un prêtre qui siégerait à côté de lui au tribunal sacré dirait de même : Je vous absous, *ego te absolvo ;* et de part et d'autre les péchés seraient également pardonnés.

A l'autel, pendant la sainte messe, c'est Jésus-Christ qui offre les dons, qui change le pain et le vin en son corps et en son sang, qui immole la victime : *Qui sanctificat et immutat, ipse est*, dit saint Jean Chrysostome. Comme Jésus-Christ et l'Église, suivant la pensée de

saint Augustin, ne font pas deux Christs, mais un seul Christ : *Christus et Ecclesia non duo sunt Christi, sed unus Christus* ; de même le Prêtre éternel et les prêtres temporels ne sont pas plusieurs prêtres, mais un seul prêtre. L'homme disparait dans cet auguste mystère ; son *moi* est converti en celui de l'Homme-Dieu, qui lui fait dire au moment de la consécration : *Hoc est corpus meum*.

Le prêtre part pour les missions lointaines. Vous admirez son zèle, sa charité, son dévouement. Mais c'est Jésus-Christ qui fait en lui ce que la nature toute seule ne ferait jamais.

Voyez ces intrépides messagers de la parole qui, au péril de leur vie, volent à tous les aspects du ciel, sur toutes les plages de la terre, sur tous les sentiers des mers, pour gagner des âmes à Dieu. Ils embrassent le monde entier dans leur zèle immense : *Non est qui se abscondat a calore ejus*. Pour sauver les hommes qu'ils ne connaissent pas, ils se condamnent aux privations les plus dures, aux travaux les plus pénibles. Rien ne les arrête, ni la distance des lieux, ni les tempêtes de l'Océan, ni la férocité des barbares, ni la vue des supplices et

de la mort. L'Orient les voit planter leurs tentes à côté de celles de l'Arabe vagabond ; l'Afrique, arroser de leurs sueurs ses sables brûlents ; l'Amérique, descendre ses fleuves et s'enfoncer dans ses sombres forêts ; l'Océanie, parcourir l'une après l'autre ses îles éparses ; la Chine, rougir de leur sang ses terres inhospitalières.

Est-ce en eux-mêmes, dans les forces de la nature, qu'ils puisent cet héroïque dévouement ? Non, c'est la grâce du sacerdoce qui les élève à cette hauteur ; c'est l'esprit de Jésus-Christ qui les pousse, qui les anime, qui les enflamme.

On a fait souvent la comparaison du prêtre catholique et du ministre protestant, dont l'un va chercher la fortune chez les peuples infidèles et l'autre la palme du martyre. Des aspirations si différentes indiquent assez que le principe moteur n'est pas le même. Dans le prêtre catholique, il y a plus que l'homme : il y a Jésus-Christ, qui parle, qui agit, qui se dévoue. Qu'il médite, qu'il réalise des choses grandes, sublimes, surhumaines, je ne m'en étonne pas. Mais là où l'homme est seul je ne

puis raisonnablement exiger que le degré d'héroïsme qu'inspire la nature ; et cet héroïsme ne va pas loin.

Donc, prêtres du Seigneur, ce n'est pas à vous la gloire, si votre parole agit sur les cœurs, si elle ramène les pécheurs, si elle convertit les infidèles, si elle inspire l'amour de la vertu ; tandis que la parole de l'hérétique, comme celle du philosophe, n'est qu'une semence inféconde, un vain bruit qui frappe les airs.

Dans l'hérétique et le philosophe, il peut y avoir des talents, de l'habileté, de l'éloquence ; cela suffit pour éclairer les esprits et former des savants. Mais, pour porter les âmes à la pratique des grandes vertus, pour former de vrais chrétiens, il faut autre chose que les qualités naturelles : il faut un concours divin, il faut l'influence de la grâce.

Le prêtre, au jour de son ordination, a reçu cette investiture sacrée, cette vertu d'en haut qui rend sa parole vivifiante, qui fait qu'elle est tout à la fois la lumière qui éclaire, le frein qui retient, l'appui qui affermit ; et moins il y a de l'homme dans son discours, plus il agit puissamment sur les cœurs.

C'est Jésus-Christ qui vit, qui agit dans le prêtre : voilà pourquoi les nobles et saintes entreprises se développent, grandissent sous son influence ; il leur communique l'esprit de vie. Au contraire, toutes les institutions religieuses, toutes les associations morales, philanthropiques, que le prêtre n'a pas touchées, animées de son souffle, languissent, se dessèchent et meurent. Les œuvres de charité ne subsistent que par lui; les malheureux ne peuvent se passer de son concours ; il est leur providence visible.

C'est Jésus-Christ qui vit, qui agit dans le prêtre : voilà pourquoi il a le pouvoir de réformer, de perfectionner non-seulement les individus, mais encore les nations; il possède éminemment la puissance civilisatrice.

Pour adoucir des mœurs féroces, pour faire passer un peuple barbare des ténèbres de l'idolâtrie à la lumière de l'Évangile, les moyens humains ne suffisent pas : l'or, la science, la puissance, sont de faibles ressources pour une telle œuvre.

Voyez l'Angleterre, l'hérétique Angleterre. Poussée par une activité prodigieuse et une am-

bition immense, elle s'est élevée, de conquête en conquête, à une puissance colossale : elle domine sur toutes les mers, elle couvre l'Océan de ses vaisseaux, elle étend ses grands bras d'une extrémité du monde à l'autre. A l'apogée de la force et de la grandeur, elle s'est éprise d'une incroyable ardeur de prosélytisme ; elle envoie de tous côtés ses missionnaires richement dotés, elle les jette sur toutes les plages, elle les couvre de la protection de ses forteresses et de ses canons. Eh bien, citez-moi une nation, une tribu, une peuplade sauvage qu'elle ait réellement améliorée, réformée, convertie ! — Vienne un pauvre prêtre catholique : seul, une croix à la main, il fera en quelques années ce que les apôtres de l'erreur, ce que toutes les puissances de la terre ne feraient pas en plusieurs siècles !

Civilisateur de la barbarie sauvage, le prêtre est encore le régénérateur de la barbarie savante : seul il peut rappeler à la vie ces nations dont le scepticisme et l'impiété ont creusé le tombeau.

Lorsqu'un peuple déshérité de ses antiques croyances s'est débattu longtemps dans les con-

vulsions de l'anarchie, qu'il a tout renversé, tout détruit, laissez approcher le prêtre : il rétablira l'ordre et la paix ; il replacera l'empire sur ses véritables bases.

Après les prodigieuses corruptions du paganisme, le monde n'en pouvait plus ; il s'affaissait sous le poids des doctrines du néant. Le prêtre prit entre ses bras la société mourante ; il l'éleva vers le ciel pour la rapprocher de Dieu, la consacrer à Dieu, et la reposa sur la terre pleine d'une vie nouvelle et féconde.

Ce qu'il a fait il y a seize siècles, le prêtre est appelé à le faire encore aujourd'hui. Nos grands hommes du jour ont beau inventer des systèmes politiques, ils ont beau changer, modifier en mille manières leurs formes de gouvernement, le salut de l'humanité n'est pas là. Le crime et le malheur de la société actuelle, c'est d'avoir rompu avec le ciel ; voilà pourquoi elle marche de douleur en douleur, de chute en chute. Si elle ne veut pas périr, il faut qu'elle revienne au grand et unique libérateur que Dieu a donné à la race humaine ; par conséquent au prêtre que le Sauveur a établi pour continuer son œuvre et en perpétuer les fruits.

Oui, c'est le prêtre catholique qui possède les espérances de l'avenir et les germes précieux de la régénération sociale, parce que c'est à lui qu'ont été confiées la prédication de l'Évangile et l'administration des sacrements. Il ne défend pas l'État par les armes ; mais, soldat de Jésus-Christ, il combat pour la vérité, l'ordre, la justice, qui assurent le repos et le bonheur des nations. Sentinelle avancée de la foi, il répand dans les masses les croyances religieuses, les idées morales, les notions du devoir, et cet admirable ensemble de doctrines qui fixent les vrais rapports entre le Créateur et la créature, entre le monarque et les sujets, entre les différents membres de l'agrégation. Le savant enseigne des théories, explique les phénomènes de la nature : le prêtre enseigne la science du devoir, qui maintient l'ordre public et protége la liberté individuelle.

Aussi le prêtre est un besoin pour la société ; il est pour elle ce que l'âme est au corps ; c'est lui qui répand dans tous les membres la vie morale. Dès lors on conçoit que le prêtre doit résister à toutes les attaques, survivre à toutes les épreuves. Les passions furieuses se précipi-

teront sur lui; on tirera le glaive, on allumera des bûchers, on dressera des échafauds; mais les persécuteurs tomberont, les bourreaux se lasseront, et le prêtre restera debout.

Voyez ce qui est arrivé presque de nos jours. Lorsque la puissance fut donnée au génie du mal, il brisa sans peine toutes les vieilles institutions de la patrie. Mais lorsqu'il étendit la main pour abattre le prêtre, le prêtre se releva, plein de force et de majesté, sous la hache qui le frappait. De l'échafaud dressé pour le dégrader et l'anéantir il se fit un trône sublime, du haut duquel il proclama la royauté du Christ Rédempteur. Ce n'était pas le prêtre qu'on exilait sur des plages brûlantes, qu'on égorgeait sur les places publiques : c'était l'homme; l'homme seul périssait dans ces exécutions sanguinaires, comme l'humanité de Jésus-Christ expira sur la croix sous la main déicide. Mais de même que la divinité du Sauveur demeurait invulnérable et impassible au milieu des tortures du Calvaire et des horreurs du tombeau, de même le sacerdoce catholique n'est pas mort; et il ne pouvait pas mourir, car le Maître de la vie et de la mort, envoyant ses

disciples à travers le monde, leur a dit : *Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.*

Les incrédules du siècle dernier représentaient le prêtre comme un être inutile, comme une chose indifférente dans le monde. Aujourd'hui, tout homme qui a quelque logique dans l'esprit et qui comprend les leçons de l'expérience conviendra sans peine que le prêtre est une grande question, la plus grande question sociale, parce qu'il représente Jésus-Christ au sein de l'humanité, c'est-à-dire tous les principes d'ordre, de justice, de stabilité.

Otez le prêtre : les dogmes religieux n'ont plus d'organe, les devoirs moraux plus de sanction. Que reste-t-il ? En théorie, une philosophie sceptique, de vains systèmes ; en réalité, la domination de l'égoïsme, le triomphe de la volupté, l'anarchie dans les intelligences et la démoralisation dans les cœurs.

Otez le prêtre : tous les liens qui unissaient la terre au ciel sont rompus. Plus de sacrifice, plus d'autel, plus de culte, plus d'idées religieuses, plus rien qui rappelle l'homme à ses destinées futures ; il cessera de croire aux ré-

compenses et aux châtiments de l'autre vie. — Alors qu'arrivera-t-il? Les passions, n'ayant plus de frein, se déborderont comme un torrent qui a rompu ses digues. Des hommes de haine et de violence, de rapine et de meurtre, porteront partout la désolation et l'épouvante. Alors il se passera des choses étranges, horribles : des choses... comme il s'en est passé en 93.

Aussi l'indifférence ou le mépris pour le prêtre n'est plus possible aujourd'hui. Tout le monde convient qu'il est le docteur de la vérité, le gardien des mœurs, l'ange tutélaire de la société. Voilà pourquoi tous les gens de bien le respectent et tous les hommes d'anarchie le haïssent et le persécutent.

Toutefois il n'y a que le chrétien qui comprenne les mystérieuses grandeurs du prêtre. Il ne voit pas seulement en lui l'homme du temps; il y voit avant tout l'homme de l'éternité, le dispensateur de la grâce, le représentant du Verbe incarné, dont la vie et la mission divine se perpétuent dans ses envoyés. Aussi comme le prêtre est cher à tous les vrais catholiques! comme ils l'environnent de leur amour et de leur vénération! comme ils s'alarment quand

ils voient ses droits méconnus, son indépendance menacée, son ministère auguste livré sans défense aux outrages de l'impiété! Tout cela est pour eux une nouvelle scène du drame sanglant du Calvaire, qui attira de si effroyables calamités sur le peuple deicide.

M. de Lamartine, qui a eu souvent d'heureuses inspirations, a tracé un magnifique portrait du prêtre. En voici le commencement.

« Il est un homme dans chaque paroisse qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde; qu'on appelle comme témoin, comme conseil, ou comme agent, dans tous les actes les plus solennels de la vie civile; sans lequel on ne peut ni naître ni mourir; qui prend l'homme au sein de sa mère, et ne le laisse qu'à la tombe; qui bénit ou consacre le berceau, la couche nuptiale, le lit de mort et le cercueil; un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre; que les inconnus même appellent *mon père*; aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes; un homme qui est le consolateur par état de toutes les peines de l'âme et du

corps; l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence; qui voit le pauvre et le riche frapper tour à tour à sa porte; le riche pour y verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir; qui, n'étant d'aucun rang social, tient également à toutes les classes : aux classes inférieures, par sa vie pauvre et souvent par l'humilité de sa naissance, aux classes élevées, par l'éducation, la science, et l'élévation de sentiments qu'une religion philanthropique inspire et commande; un homme enfin, qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs, avec l'autorité d'une mission divine et l'empire d'une foi toute faite. — Cet homme, c'est le curé : nul ne peut faire plus de bien ou plus de mal aux hommes, selon qu'il remplit ou qu'il méconnaît sa haute mission sociale (1). »

O sacerdos,
Quis es tu?
Non es a te, quia de nihilo;
Non es ad te, quia mediator ad Deum,
Non es tibi, quia sponsus Ecclesiæ;
Non es tui, quia servus omnium;
Non es tu, quia Deus es.
Quid ergo es? Nihil et omnia.
O sacerdos!

(1) *Journal des connaissances utiles*, 1831.

CHAPITRE II.

LE PRÊTRE DOIT ÊTRE UN AUTRE JÉSUS-CHRIST PAR L'ESPRIT QUI L'ANIME.

Tout le monde reconnait qu'une haute puissance morale est attachée au sacerdoce catholique.

Cependant cette puissance, quant à ses effets, n'est pas la même, à beaucoup près, dans tous ceux qui exercent les fonctions sacerdotales.

Dans les entreprises humaines, le succès dépend moins des qualités morales que de la science et de l'industrie des agents. Un homme peut être connu par le scandale de son impiété, de son immoralité, et néanmoins être cité comme un artiste distingué qui produit des chefs-d'œuvre, un industriel habile qui s'enrichit dans le commerce, un profond politique qui dirige d'une main ferme le timon de l'État, un excellent général qui conduit ses soldats à la victoire. C'est là, à proprement parler, le rôle de l'homme, où Dieu laisse à l'activité humaine sa libre expansion.

Il n'en est pas ainsi du ministère ecclésiastique. Là, les grands talents réussissent beaucoup moins que les grandes vertus.

On voit des prêtres qui possèdent de grands trésors de science et de lumière, qui sont placés, ce semble, dans les conditions les plus favorables pour se rendre utiles à l'Église, et qui néanmoins traversent la vie sans avoir rien fait de remarquable, sans avoir notablement contribué au bien spirituel de leurs frères.

On en a vu d'autres, à différentes époques, qui, destitués de tout moyen humain, exerçaient une action forte et puissante, remuaient les populations, régénéraient en peu de temps des paroisses, des villes, des provinces entières.

D'où vient cette différence? La réponse est facile, et il n'est pas un prêtre qui ne la connaisse; mais il importe extrêmement que tous les ministres du sanctuaire en fassent le sujet de sérieuses et profondes méditations.

Je dis donc que c'est l'esprit dominant en nous qui détermine la nature et la valeur de nos actes. Pour être un homme raisonnable, il faut être conduit, dirigé par la raison. — Pour être un vrai chrétien, il faut être conduit,

dirigé par l'esprit de Jésus-Christ. — Pour être un prêtre utile à la gloire de Dieu et au salut des âmes, il faut bien plus encore se laisser conduire et diriger par l'influence de ce divin Esprit.

1° Pour être un homme raisonnable, il faut être conduit, dirigé par la raison.

Qu'est-ce que l'homme? C'est un animal raisonnable, disaient les anciens. C'est une intelligence servie par des organes, ou, si l'on veut, une intelligence incarnée, disent les modernes. Son âme, substance simple et immatérielle, possède l'intelligence et la sensation ; elle est l'intermédiaire et le lien qui unissent les deux mondes dont se compose la création.

Par sa faculté de sentir, l'homme tient au monde corporel, il s'unit à la matière. Par sa faculté de réfléchir, par son intelligence et sa raison, il fait partie du monde intellectuel, il entre dans la société des esprits, il participe à l'ordre et lui est soumis. Il y a en lui l'ange et la bête, la vie des sens et la vie de la raison. Et ces deux vies réclament l'une et l'autre l'aliment qui leur est propre. L'aliment de la vie des sens, ce sont les jouissances matérielles, les

sensations animales. L'aliment de la vie raisonnable, c'est tout ce qui est vrai, tout ce qui est juste, tout ce qui est doué de la beauté, de la bonté morale et intellectuelle. La première de ces vies se termine à la terre; la seconde a sa fin en Dieu.

Or, il n'est pas difficile de décider laquelle de ces deux vies est la plus noble, laquelle doit prévaloir et dominer dans l'homme. La vie des sens est évidemment la partie inférieure de notre être, qui nous est commune avec les plus vils animaux. L'homme qui ne cultiverait que les sens, qui ne songerait qu'à fouiller dans toutes les voluptés pour chercher des sensations nouvelles et de grossières jouissances, ne serait, au jugement des païens eux-mêmes, qu'un être difforme et monstrueux. Pour s'élever à la dignité d'homme raisonnable, il est nécessaire, selon eux, de développer, de perfectionner son intelligence, de soumettre les sens et les passions à l'empire de la raison.

Ce n'est pas tout. L'homme a des devoirs envers Dieu, qui l'a créé pour sa gloire et lui a assigné un rang à part dans la hiérarchie des êtres.

L'homme, en effet, est la clef de voûte de l'univers visible; c'est à lui que tout vient aboutir; il appelle et attire à lui la création tout entière. Mais pourquoi? Est-ce pour se l'approprier, en disposer à son gré et s'en constituer l'arbitre suprême? — Non, sans doute, il n'en doit pas être ainsi. L'homme n'est pas un souverain indépendant; c'est un vassal qui a au-dessus de lui un maître à qui il doit l'hommage de la soumission et de l'obéissance. Seul, entre tous les habitants du monde visible, doué de l'intelligence et de la liberté, sa mission est celle d'un médiateur, d'un pontife chargé de présenter, au nom de tous, le tribut de l'amour et de la reconnaissance à Celui qui a tout fait, qui conserve et régit tout. En un mot, l'homme est un pont jeté entre Dieu et les créatures; il doit les conduire à leur auteur, et, en allant à Dieu, emporter avec lui toute la création inférieure.

Voilà ce que m'enseigne la lumière naturelle, et il faut que je règle ma vie d'après cette lumière, si je veux être compté parmi les hommes raisonnables.

2° Pour être un vrai chrétien, il faut être

conduit, dirigé par l'esprit de Jésus-Christ.

Le chrétien est un homme surnaturel ; sa vie est plus relevée, plus parfaite dans son principe et dans sa fin, que la vie purement raisonnable.

Quel est le principe de la vie raisonnable? — La lumière naturelle, la voix intérieure de la conscience. — Quel est le principe de la vie chrétienne? — La grâce qui communique à l'intelligence une lumière surnaturelle, à la volonté des forces supérieures à la nature.

Quel est le but, le terme de la vie raisonnable? — L'assujettissement, la discipline des passions, d'où résulte cet ensemble de vertus morales qu'on appelle la sagesse. — Quel est le but, le terme de la vie chrétienne? — Une perfection surhumaine qu'on appelle la sainteté, et à laquelle est promise la possession éternelle de Dieu dans la gloire.

L'homme a son commencement dans l'être de la nature; — son progrès dans l'être de la grâce; — sa fin et sa dernière perfection dans l'être de la gloire. L'être de la nature fait l'homme raisonnable, le philosophe, le sage selon le monde. — L'être de la grâce fait le

chrétien, le juste parfait et agréable à Dieu. — L'être de la gloire fait le bienheureux, le saint récompensé et triomphant.

Il suit de là que le chrétien sur la terre est un être qui tient au monde des sens, puisqu'il a un corps comme les animaux ; — au monde de la raison, puisqu'il a une intelligence comme le philosophe. Mais il ne s'arrête pas dans ces deux mondes ; il les traverse pour s'élancer vers un monde supérieur qui est sa véritable patrie. — Nul ne peut entrer dans ce monde surnaturel et en faire les actes, s'il ne reçoit une seconde naissance, s'il n'est créé de nouveau en Jésus-Christ, suivant l'énergique expression de saint Paul : *Creati in Christo Jesu*. Le monde surnaturel avait été bouleversé par Adam ; il a été restauré par Jésus-Christ : *Instaurare omnia in Christo*. Comme Adam est l'arbre de mort, Jésus-Christ est l'arbre de vie.

Tout le christianisme est renfermé dans ces deux mots. Le baptême nous incorpore à l'Homme-Dieu et dépose en nous le germe d'une vie nouvelle, spirituelle, divine. Cultiver, développer ce germe précieux, afin qu'il

produise des fruits abondants pour l'éternité bienheureuse, voilà l'occupation, l'emploi, la vie du chrétien.

Mais si vous voulez que ce germe divin croisse, s'élève, se charge de fleurs et de fruits, il faut le dégager, le débarrasser de toutes les plantes parasites qui l'enveloppent, qui l'étouffent et lui dérobent les influences célestes. Ces plantes ennemies, malfaisantes, c'est tout ce qui vient du vieil homme. Il faut que tout cela meure. L'homme extérieur, la vie des sens, la concupiscence, la curiosité, l'orgueil, tout ce qu'il y a de sensuel et de déréglé en vous doit être assujetti, dompté. Alors la fécondité intérieure du germe divin développera toute sa vertu; alors un changement merveilleux s'opérera en vous : vous serez changé en un homme nouveau.

Voyez cet homme qui est sorti de la région des sens et de la pure raison : il habite avec Jésus-Christ les hauteurs de la foi, d'où il domine le monde de la matière et toutes les choses inférieures. Sa raison, unie à celle du Verbe fait chair, est rectifiée, perfectionnée, agrandie; elle s'élève jusqu'au trône de Dieu.

Là, elle embrasse un horizon immense, elle plane dans les régions de l'infini. Élevée au-dessus des nuages de l'erreur, elle fixe avec le regard de la contemplation la vérité éternelle. Tout ce qui passe lui paraît petit, vil, méprisable. Rien n'est grand et noble à ses yeux que ce qui est divin, éternel, infini.

Mais ce n'est pas l'étude, ce n'est pas la science qui vous fera monter à cette sublime hauteur ; c'est la prière, c'est l'humilité. Pour comprendre, pour goûter les choses de Dieu, pour y découvrir ces merveilles qui tiennent l'âme dans le ravissement et l'extase, il ne suffit pas d'avoir une grande pénétration d'esprit, un génie élevé, il faut ce regard surnaturel que Jésus-Christ ne donne qu'à ceux qui se tiennent unis à lui, ce regard qui est comme un sixième sens plus parfait que les autres, au moyen duquel on voit les choses présentes et futures, comme Jésus-Christ les voyait sur la terre, comme Dieu les voit du centre de son éternité.

De même, pour faire des actes surnaturels, véritablement saints, et méritoires de la vie éternelle, il faut que les facultés qui les produisent aient reçu la consécration divine ; il

faut que vous soyez uni par la grâce au Chef de l'humanité régénérée, que son esprit habite en vous et communique à vos œuvres la séve vivifiante. Plus cette union sera étroite, intime, plus la vie surnaturelle s'épanouira en vous avec magnificence, plus vous serez parfait chrétien. Si vos actions principales seulement sont inspirées, dirigées par l'esprit de Jésus-Christ, vous n'êtes chrétien que par intervalles, c'est-à-dire un chrétien imparfait. Si c'est Jésus-Christ qui fait tout en vous, jusqu'aux actions les plus simples, les plus communes, *sive manducatis, sive bibitis*, si vous pouvez dire avec le grand Apôtre : Je suis mort à tous les goûts, à toutes les inclinations de la nature ; c'est Jésus-Christ seul qui vit en moi : *Vivo ego, jam non ego ; vivit vero in me Christus ;* alors Dieu soit loué ! vous êtes un chrétien accompli, et tel que le Sauveur vous veut pour faire de vous son représentant et le continuateur de sa mission parmi les hommes.

3° Pour être un prêtre utile à la gloire de Dieu et au salut des âmes, il faut être mû, dirigé par l'esprit de Jésus-Christ.

C'est l'esprit de Jésus-Christ qui, habitant

dans le chrétien, sanctifie ses actions et les rend surnaturelles. De même c'est l'esprit de Jésus-Christ qui, agissant dans le prêtre, vivifie son ministère et le rend fécond.

Seulement, dans le premier cas, l'action de la grâce peut être purement intérieure et ne pas sortir du sanctuaire de la conscience. Dans le second cas, elle doit être intérieure et extérieure tout ensemble : intérieure, pour sanctifier le prêtre lui-même; extérieure, pour faire de lui l'instrument de la sanctification des autres.

En se séparant de nous et en remontant au ciel, Jésus-Christ a laissé les prêtres et les a substitués à sa place pour le représenter sur la terre, pour exprimer dans leurs personnes la sainteté de ses maximes et l'excellence de ses vertus. Il a fait comme le soleil en quittant notre hémisphère, qui laisse la lune et les planètes après lui et leur communique sa lumière pour éclairer le monde, pour briller en elles et par elles, lorsque ayant disparu sous l'horizon il ne peut plus briller de son propre éclat.

Ainsi le Fils de Dieu s'étant retiré dans sa gloire a laissé dans son Église les apôtres, les

évêques, les prêtres; il en a fait des corps lumineux pour éclairer le monde en son absence. Ils sont ses lieutenants, ses vicaires; ils doivent donc être ses images, et des images fidèles qui reproduisent exactement les traits du divin original.

Ce n'est pas tout : les prêtres ne doivent pas seulement montrer Jésus-Christ dans leur personne, ils doivent encore le produire dans les autres. C'est l'ordre établi par la sagesse divine qui, dans les opérations de la grâce, suit d'ordinaire la même marche que dans celles de la nature. Dieu a résolu de transmettre aux hommes la vie de la grâce, les vertus surnaturelles par le moyen des causes secondes, par le ministère des prêtres, comme il transmet à chacun de nous la vie physique par le concours de nos parents. Le prêtre est donc un père spirituel, il engendre des enfants à Jésus-Christ : *Quos iterum parturio*. Mais le générateur ne peut transmettre au *généré* ce qu'il ne possède pas lui-même; il ne donnera pas à ses fils spirituels l'humilité, la charité, la douceur, s'il n'est pas lui-même doux, humble, charitable.

Remarquez d'ailleurs que le prêtre n'est que cause instrumentale dans l'œuvre de la sanctification des âmes; il ne tire pas son efficacité de lui-même, mais de la main qui l'emploie. D'où il suit que plus il sera étroitement uni à son principe par une fidèle dépendance, plus aussi son action aura de puissance et d'énergie.

Phidias, ayant été chargé de faire une statue de Jupiter, disait : C'est un grand ouvrage, puisque ce n'est pas un homme que je dois représenter, mais un dieu : *Magnum opus, magnus labor*.

Le prêtre doit dire la même chose avec plus de vérité : *Magnum opus, magnus labor*. C'est une grande entreprise de transformer le vieil homme, pour en faire un homme nouveau selon Jésus-Christ. Le marbre cède sous le marteau et se laisse façonner par le ciseau de l'artiste; la toile reçoit sans résistance la figure que trace la main du peintre. Mais il n'en est pas ainsi de l'âme humaine. Toutes les passions sont là, luttant contre les efforts de l'ouvrier, ou détruisant à l'instant le travail commencé. Qui vaincra cet obstacle? Le talent, l'industrie

du prêtre? Non, évidemment. Et puis, est-ce à lui qu'il est donné d'agir sur le fond intime de l'âme, d'y imprimer cette variété de tons et de couleurs qui en sera une copie ressemblante, une vive représentation de Jésus-Christ?

Le sacerdoce étant un état à part, un domaine réservé, où le Dieu Sauveur veut rester le principal agent, il est donc clair que le prêtre a plus ou moins de chances de succès, selon qu'il est plus ou moins fidèle à subordonner son action à celle du divin Moteur, à en suivre docilement la direction, à s'identifier en quelque sorte avec Jésus-Christ, pour rendre son ministère fécond et sanctifiant.

En terminant, faisons un retour sérieux sur nous-mêmes; quelle est la vie qui domine en nous?

Nous l'avons dit, il y a trois vies: la vie animale, dont le principe est la volupté, et le terme la satisfaction des sens; — la vie raisonnable, qui a son foyer dans les facultés naturelles de l'homme et se propose de perfectionner en lui l'être intelligent et moral; — la vie chrétienne, dont le principe est la grâce

divine, le but le perfectionnement de l'homme surnaturel, et le terme l'éternelle union avec Dieu dans la gloire.

La première de ces vies est une vie dégradante et infâme, quand on s'y fixe comme dans sa fin ; elle rabaisse l'homme au niveau de la brute. Dans un homme baptisé, une telle vie est un crime et un opprobre. Dans un prêtre, ce serait une chose si révoltante, si monstrueuse, qu'elle n'inspirerait que le mépris et le dégoût.

La vie de la raison est une vie incomplète, une idolâtrie stérile du moi, où l'homme absorbe et consume dans son être fini et borné l'activité morale qui lui est donnée pour s'élever jusqu'à l'être infini de Dieu. Un prêtre qui se contenterait d'une telle vie ne renierait pas seulement son sacerdoce, il abjurerait le christianisme pour reculer jusqu'à la philosophie païenne.

Qu'est-ce qu'un prêtre? C'est le ministre d'un monde supérieur envoyé pour tirer les hommes des vanités du monde actuel et leur apprendre à marcher en Dieu, suivant la magnifique expression des Livres saints : *Ambulare*

in Domino. — Donc le prêtre doit vivre de la foi, de la vie surnaturelle, et plus il s'avance et se perfectionne dans cette vie, mieux il répond à sa qualité d'homme, à son titre de chrétien, à son caractère de prêtre, de représentant de Jésus-Christ, plus il travaille utilement à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

CHAPITRE III.

CAUSE DE STÉRILITÉ DANS LE SAINT MINISTÈRE.

Après avoir établi la nécessité pour le prêtre de se soumettre à l'influence et à la direction de l'esprit de Jésus-Christ, c'était ici le lieu de montrer ce que devient le prêtre infidèle qui se livre à l'esprit mauvais et s'en rend le malheureux esclave.

Un prêtre de ce caractère, un prêtre vicieux, scandaleux, est le plus grand ennemi de Dieu, — le plus grand ennemi de l'Église, — mais aussi le plus grand ennemi de lui-même.

Ennemi de Dieu, puisqu'au lieu de le glorifier il le déshonore.

Ennemi de l'Église, puisqu'au lieu de l'édifier il y porte le ravage et la désolation.

Ennemi de lui-même, puisqu'au lieu des récompenses qui l'attendaient il se prépare une vie deshonorée, — une mort affreuse, — un jugement terrible, — une éternité épouvantable.

Après avoir tracé ce hideux tableau, nous en avons été nous-mêmes épouvanté, et nous n'avons pu nous resoudre à le mettre sous les yeux de nos lecteurs. Qui sont ceux qui liront notre livre? les bons prêtres, ou ceux qui désirent être tels. A quoi bon les attrister par une peinture qui ne les regarde pas? Ceux qu'elle regarde ne la liraient pas. *Impius cum in profundum venerit peccatorum, contemnit.*

Qu'un prêtre vicieux, s'il en est quelque part, soit un fléau destructeur, un loup dans la bergerie qui tue les âmes qu'il devait sauver, cela se conçoit : *Corruptio optimi pessima.* Mais de tels prêtres ne sont que de tristes exceptions, aujourd'hui surtout. L'immense majorité du clergé est saine ; et de l'aveu même de ses ennemis, jamais il n'a donné moins de prise à la critique et à la censure.

Si l'Église n'avait besoin que de ces prêtres que le monde appelle réguliers, irréprochables, jamais elle n'eût été plus riche, plus heureuse,

plus florissante. Et cependant où en est la foi ? où sont ces magnifiques conquêtes de la religion qui signalèrent d'autres époques ?

Nous entendons dire quelquefois que la tribu sacerdotale, tant de fois décimée par les révolutions, n'a pu encore réparer ses pertes ; que les prêtres, trop peu nombreux et absorbés par les détails du saint ministère, ne peuvent se livrer à des études profondes et ressaisir le sceptre de la science qu'ils ont longtemps porté avec gloire. Des hommes graves donnent sérieusement cette raison pour expliquer l'influence si restreinte qu'exerce aujourd'hui le clergé.

Mais il n'a fallu autrefois que douze ignorants pour abattre l'empire des démons et soumettre l'univers au joug de l'Évangile. Et aujourd'hui des milliers de prêtres, exercés pendant plusieurs années au combat, peuvent à peine, je ne dirai pas conquérir, mais conserver à Jésus-Christ un seul royaume !

Ah ! ce qui nous manque, ce n'est pas le nombre. Nous n'oserions le dire en public, mais nous pouvons le dire à l'oreille de nos confrères : Il y a trop de prêtres en France ;

parce qu'il y en a beaucoup qui, sans déshonorer leur caractère, ne sont pas à la hauteur de leur mission.

Ce qui nous manque, ce n'est pas non plus précisément la science. — Sans doute, il faut le reconnaître, les études ecclésiastiques laissent beaucoup à désirer. Elles n'ont ni cette vigueur de conception ni cette ampleur de vues qui montre que toutes les sciences humaines sont nécessairement tributaires et vassales de la théologie. Nous avons abandonné les magnifiques *Sommes* du moyen âge, pour nous borner à des abrégés superficiels qui ne répondent pas aux besoins de notre époque.

Mais enfin l'imperfection de la science, quoique réelle, n'est pas encore le côté faible du clergé.

Et que nous manque-t il donc? La sainteté, la sainteté!

Mais, dira-t-on, on peut avoir la sainteté d'un Bernard, d'un Vincent Ferrier, d'un Ignace, d'un Xavier, et n'être pas appelé comme eux à remuer les populations, à régénérer des empires. Il faut pour cela avoir reçu d'en haut une mission spéciale.

Cela est vrai ; mais aussi ce n'est qu'aux grands saints que Dieu donne le pouvoir de faire de grandes choses dans l'ordre surnaturel. Nous ne sommes que des instruments dans l'œuvre de la sanctification des âmes : or, l'instrument n'est utile qu'autant qu'il est uni à la main qui l'emploie. La vertu qui touche, qui change les cœurs doit descendre d'en haut. Amenez-moi un hérétique, disait le cardinal du Perron, je me fais fort de le convaincre ; mais si vous voulez le convertir, il faut le conduire à François de Sales. Les savants parlent à l'esprit ; les saints ont reçu l'empire des cœurs.

Oh ! qu'il importe de nous bien pénétrer de cette grande vérité ! De nous-mêmes nous ne sommes rien. Cendre et poussière, sarment inutile, paille aride et desséchée, si dans l'ordre de la nature nous ne pouvons pas même lever les yeux, remuer le bras, sans le concours divin, comment pourrons-nous, dans l'ordre de la grâce, opérer la résurrection des morts, et créer en Jésus-Christ un homme nouveau ?

Le prédicateur, le confesseur, parlent aux oreilles du corps : *Nos loquimur foris,* dit saint

Augustin. Dieu parle à l'oreille du cœur. C'est lui qui donne l'intelligence des vérités qu'on entend : *Ipse intellectum aperit*. C'est lui qui la fait goûter au cœur par la terreur de ses menaces, ou par la magnificence de ses récompenses : *Ipse terret, ipse movet*. C'est lui qui se bâtit à lui-même un temple dans l'intérieur de l'homme : *Ipse ædificat*.

Xavier prêche à Malaca, mais sans succès : voilà la faiblesse de l'homme. Quelque temps après, il revient dans la même ville, et prêche de nouveau : tous les cœurs sont touchés, ébranlés, convertis ; voilà la force de Dieu.

Vincent Ferrier est averti que le duc de Bretagne viendra l'entendre. Il se prépare afin d'honorer son ministère. Tous les cœurs restent froids et glacés. — Le lendemain il monte en chaire ; les soupirs et les sanglots de ses auditeurs firent l'éloge du sermon. — Eh, mon père, lui dit quelqu'un, quelle différence entre le sermon d'aujourd'hui et celui d'hier ! — Mon fils, répond le saint, hier Vincent prêcha : aujourd'hui c'est l'Esprit-Saint qui a prêché par Vincent. Tant il est vrai que *omnis sufficientia nostra ex Deo est* !

Cependant, quoique l'homme, dans le grand ouvrage de la sanctification des âmes, ne soit à la lettre qu'un limon animé, ce limon est tout-puissant, si Dieu est avec lui.

Mais à qui Dieu confiera-t-il sa toute-puissance sur les esprits et sur les cœurs? A qui Jésus-Christ communiquera-t-il ce don de persuasion, cette vertu d'en haut, qui rendent fructueux les travaux d'un homme apostolique? *Ad quem respiciam?* Que nous apprend là-dessus l'Ancien-Testament et le Nouveau? Que nous dit l'expérience?

Jamais le Seigneur ne s'est servi, jamais il ne se servira, pour opérer de grandes merveilles dans l'ordre spirituel, de ces hommes vains, orgueilleux, pleins de confiance dans leurs talents et leur mérite personnel. Ils s'arrogeraient une gloire dont Dieu est jaloux, et qu'il se réserve exclusivement : *non hos elegit Dominus.*

Jamais il ne s'est servi, jamais il ne se servira, pour détruire les vices et les illusions du monde, d'un prêtre qui aime le monde, qui se répand dans le monde, qui adopte le langage et les maximes du monde : *non hos elegit Dominus.*

Pour régénérer une paroisse, jamais il ne s'est servi, jamais il ne se servira d'un prêtre tiède, lâche, immortifié : *non hos elegit Dominus.*

Pour former les âmes à la piété, pour les façonner à des vertus solides et parfaites, jamais il ne s'est servi, jamais il ne se servira de ces prêtres sans recueillement, sans esprit intérieur, qui prennent pour du zèle leur activité inquiète ; mouches bruyantes que la vivacité de leur imagination met dans une agitation continuelle, qui s'ingèrent partout, qui se mêlent de tout, qui commencent tout et n'achèvent rien : *non hos elegit Dominus.*

Tous ces hommes ne sont pas *de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israel.*

Ah ! tous les jours nous nous lamentons sur les ravages que fait l'homme ennemi dans le champ qu'on nous a donné à cultiver, sur l'inutilité de nos efforts pour en arracher l'ivraie, pour lui faire porter des fruits de grâce et de bénédiction. — Mais mettons la main sur la conscience : Sommes-nous des instruments tels qu'il en faut entre les mains de Dieu pour

opérer de grandes choses? Lui sommes-nous étroitement unis par la vivacité de notre foi et l'ardeur de notre charité, nous qui ne craignons pas de le contrister, de l'éloigner de nous par de continuelles offenses? Nous voulons attirer les peuples aux règles de la foi et à la pratique des vertus : mais pour attirer les autres sur des hauteurs, il faut être placé au-dessus d'eux; c'est-à-dire que nous devons nous distinguer de la foule par des vertus plus pures et plus parfaites. — Nous disons à nos frères : *Sursum corda!* et notre cœur rampe sur la terre, par l'imperfection de ses désirs et la bassesse de ses affections. Nous sommes comme ces livres qui contiennent la loi, mais qui ne l'observent pas; comme ces poteaux, plantés le long des grands chemins, qui indiquent la route aux voyageurs sans la suivre. *Hæc est via*, disent-ils; et toujours ils restent stationnaires, jusqu'à ce que, pourris de vétusté, ils soient emportés par la tempête.

Mais que dis-je? Le poteau a rempli sa destination en indiquant la voie; c'est tout ce qu'on attendait de lui. Nous prêtres, nous avons un autre office. Nous sommes placés au milieu du

peuple pour le conduire, pour faciliter aux hommes de bonne volonté leur marche vers les cieux. Si nous ne les aidons pas, nous les entravons, nous obstruons le passage.

Vous arrivez dans une paroisse de campagne. C'est une terre stérile et sans eau ; toutes les plantes languissent, s'étiolent, se dessèchent. Pauvre paroisse, que tu es à plaindre ! Semblable aux montagnes de Gelboé, tu ne reçois ni la pluie féconde ni la rosée du ciel.

Je demande : Il n'y a donc point de prêtre dans cette paroisse ? — Pardon, il y a un curé. — C'est donc un prêtre vicieux ? — Non, il est régulier ; sa conduite est irréprochable. — Mais il ne s'occupe donc pas de son ministère ? — Pardonnez-moi, il prêche, il confesse, il administre les sacrements. — Et, après plusieurs années de travaux, il n'a pu apporter aucun changement à l'état déplorable de cette paroisse ! Cela me paraît fort étrange.

Nous savons bien qu'il est des terres ingrates qu'on cultive, qu'on arrose, et qui ne produisent pendant longtemps que des ronces et des épines. Mais nous savons aussi que, d'ordinaire,

la stérilité du sol doit être imputée à la négligence du cultivateur.

Ce pasteur était envoyé pour faire refleurir la foi et la piété dans sa paroisse. Mais il n'a aucun crédit auprès de Dieu, parce qu'il ne possède aucune vertu solide. Il n'a ni cette ferveur de piété, ni cette candeur de conscience, ni cette innocence de mœurs que l'apparence seule du péché alarme et épouvante. Il vit dans la négligence et la tiédeur, et, par là, il met obstacle aux desseins de la miséricorde divine sur son peuple, il s'interpose, comme un nuage épais, entre les âmes et la lumière céleste : c'est une nuéé sans eau, un astre éteint qui ne projette que des ombres.

Prêtres qui lisez ces lignes, faites un retour sérieux sur vous-mêmes. Vous devez vous dire : Je suis nécessairement dans l'un de ces trois états : ou fervent, ou tiède, ou froid. — Ma conscience ne me place pas au nombre des prêtres froids, c'est-à-dire criminels, mais elle ne me permet pas non plus de me ranger parmi les fervents, les parfaits. Que reste-t-il donc pour moi, sinon ce dangereux milieu qui n'a

pas la bonté qu'il devrait avoir, et qui ne connait pas la malice qu'il a?

Ah ! voilà ce qui explique mon état si souvent triste et pénible. Dieu n'est pas content de moi ; car il ne veut point de ces serviteurs qui hésitent entre deux maitres, qui ne marchent que d'un pied dans son service. — Je ne suis pas content moi-même ; mon cœur n'est pas dilaté ; je porte le joug rigoureux de la loi sans l'adoucissement de l'amour. — Et mes paroissiens ont-ils sujet d'être contents ? Suis-je un digne médiateur entre Dieu et les créatures ? Suis-je assez pur, assez dégagé, pour être le véhicule de la grâce et la transmettre aux autres ?

Ceci demande à être médité sérieusement, prêtres du Seigneur ; il y va de notre salut et du salut de nos frères. Nous sommes dans un état qui demande des qualités éminentes, et nous nous renfermons dans une honteuse médiocrité de vertus. Jamais l'Église ne nous eût admis dans sa milice, jamais elle ne nous eût envoyés pour former Jésus-Christ dans les autres, si elle n'eût cru qu'il était déjà vivant en nous, que nous étions remplis, animés de son esprit.

Quand un novice, comme nous le disions plus haut, se présente à la porte d'un monastère, d'une maison religieuse, on n'exige pas de lui dès le premier jour une sainteté consommée : on lui montre ceux qui l'ont précédé, qui ont déjà fait quelques pas dans la carrière : on l'invite à les suivre ; et on le conduit ainsi insensiblement, et par degrés, aux vertus solides et parfaites.

Mais quand un prêtre se présente à l'ordination, l'Église suppose que son noviciat est achevé, et ce ne sont plus des copies plus ou moins fidèles, c'est l'original même et le grand exemplaire de la sainteté qu'elle propose à son imitation : *Imitemini quod tractatis.*

Ah ! notre malheur c'est d'avoir perdu de vue cette grave et solennelle recommandation du pontife consécrateur, et de ne suivre notre Maître que de loin : *Sequebatur eum a longe.*

Tous les hommes apostoliques au contraire, tous ces héros du christianisme, tous ces sublimes conquérants des âmes, dont nous admirons le zèle et le dévouement, avaient sans cesse les yeux fixés sur Jésus-Christ ; ils méditaient la nuit et le jour sa vie et ses mystères,

afin de se former eux-mêmes sur ce divin modèle : *Mihi vivere, Christus est*, disait saint Paul. Et ailleurs : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum*. — Mon livre, disait saint François d'Assise, c'est Jésus-Christ crucifié. — C'est en lisant sans cesse dans ce grand livre qu'il devint un apôtre et un séraphin.

On se passionne aisément pour un objet qu'on a sans cesse sous les yeux, quand on rencontre dans cet objet un trésor inépuisable de perfections. Et alors l'amour, qui, semblable au feu, s'accroît par sa propre activité, nous presse, nous sollicite à faire de grandes choses pour un Dieu dont les attraits tout-puissants ont subjugué notre cœur. Car l'amour, partout où il est, fait de grandes choses, dit saint Grégoire; s'il refuse d'agir, ce n'est qu'un fantôme d'amour : *Magna operatur amor; si operari renuit, amor non est*.

Donc, si vous voulez remplir sérieusement votre mission, être un prêtre selon le cœur de Dieu, il faut faire une étude sérieuse, approfondie, de la vie de Jésus-Christ, qui le premier a exercé l'office de Pasteur, et qui nous

a donné la leçon et l'exemple. Il faut méditer, avec une application soutenue, tantôt le chapitre de sa pauvreté, de son humilité, tantôt le chapitre de sa mortification et de sa patience, le chapitre de sa douceur et de son inépuisable charité. *Comede volumen istud..... Et comedi illud, et factum est in ore meo sicut mel dulce.* (Ezech. III, 1-3.)

C'est en vous nourrissant de cette viande solide, en la faisant passer dans votre substance par le saint exercice de l'oraison, que vous deviendrez un homme fort et généreux, un héros, un saint, un autre Jésus-Christ sur la terre : *Sacerdos alter Christus.*

Voici le véritable portrait d'un homme apostolique, d'un saint prêtre, qui a compris toute la grandeur et les obligations de sa divine mission. Vous reconnaîtrez dans ce tableau la touche mâle et vigoureuse du grand Apôtre, son pinceau énergique et ses vives couleurs.

L'état dont nous faisons profession demande des hommes crucifiés au monde, et pour qui le monde soit crucifié ; des hommes nouveaux qui se soient dépouillés d'eux-mêmes et de toutes leurs passions, pour se revêtir de Jésus-Christ ;

des hommes qui, morts à l'amour-propre, ne vivent plus que pour la justice et la perfection ; des hommes qui, comme dit saint Paul, se montrent les dignes ministres du Dieu vivant, par le travail, par les veilles, par l'austérité de la vie, par la chasteté, par la science, par la patience dans les injures, par une douceur toujours égale, par les dons de l'Esprit-Saint qui les anime, par la charité sincère, par la libre prédication de la vérité ; des hommes enfin qui combattent avec les armes de la justice, à droite et à gauche, dans la gloire et dans l'ignominie, dans la bonne et la mauvaise réputation, dans l'adversité et dans le succès, courant eux-mêmes à grands pas vers la céleste patrie, y poussant les autres avec eux, les entraînant avec toute la force et la vigueur dont ils sont capables, sans envisager jamais autre chose que la plus grande gloire de Dieu.

Homines mundo crucifixos, et quibus mundus ipse crucifixus sit, vitæ nostræ ratio nos esse postulat : homines, inquam, novos qui suis se affectibus exuerint, ut Christum induerent ; sibi mortuos, ut justitiæ viverent : qui, ut divus Paulus ait, in laboribus, in vigiliis,

in jejuniis, in castitate, in scientia, in longanimitate, in suavitate, in Spiritu sancto, in caritate non ficta, in verbo veritatis, se Dei ministros exhibeant; ut per arma justitiæ a dextris et a sinistris, per gloriam et ignobilitatem, per infamiam et bonam famam, per prospera denique et adversa, magnis itineribus ad cœlestem patriam et ipsi contendant, et alios etiam, quacumque possunt ope studioque compellant, maximam Dei gloriam intuentes. (Vid. epist. II Cor. vi, 11.)

Tels étaient les Bernard, les Dominique, les Vincent Ferrier, les Xavier, les Régis. Aussi quelles merveilles semées sur leurs pas! quels trophées remportés sur l'enfer! quelles magnifiques conquêtes!

Ah! disait sainte Thérèse, si les prêtres, si les prédicateurs opèrent si peu de conversions, c'est qu'il y a en eux trop de l'homme, trop de prudence mondaine, et pas assez de ce feu divin dont brûlaient les apôtres, pas assez de cet héroïsme qui leur faisait braver la honte et l'infamie, les supplices et la mort, quand il s'agissait de rendre gloire à Dieu et de lui gagner des âmes.

Un prêtre véritablement saint, quel trésor pour une paroisse, pour une ville, pour un diocèse, souvent pour tout un royaume! Quel bien ne fera-t-il pas? Douze ont suffi autrefois pour convertir l'univers.

Le monde est travaillé en ce moment d'un mal étrange, il est en proie à une agitation fébrile, semblable à un malade qui se roule dans ses douleurs. C'est la fièvre ardente de l'impiété qui l'agite et le tourmente.

Mais quand Dieu voudra faire cesser ces mouvements convulsifs, que fera-t-il? Suscitera-t-il d'habiles politiques, de puissants monarques qui enchaîneront avec des liens de fer les passions frémissantes? Non. Enverra-t-il de profonds philosophes, des orateurs éloquents qui ramèneront les peuples à la vérité par l'ascendant de la parole et la puissance du raisonnement? Non encore. — Que fera-t-il donc? Ce qu'il a fait à toutes les époques, lorsqu'il a voulu guérir les plaies de la société et lui rendre la vie morale. Il enverra quelques apôtres dévoués, quelques prêtres sans nom, sans crédit, mais puissants par la vigueur de leur foi et par la sainteté de leur vie; il les lancera avec une

croix de bois au milieu des nations traversées, ravagées, minées par le démon de l'orgueil, de la cupidité, de la sensualité : *Ite, angeli veloces, ad gentem convulsam et dilaceratam, ad populum terribilem; ..... ad gentem expectantem et conculcatam, cujus diripuerunt flumina terram ejus.* (Is. XVIII, 2.) — Ils iront, ces hommes apostoliques, poussés par l'Esprit de Dieu ; les erreurs et les vices fuiront devant eux ; et la terre purifiée donnera une génération nouvelle, pleine de séve et brillante de vertus : *Emitte Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ.*

De la doctrine que nous venons d'exposer résultent de graves conséquences.

Le Sauveur, en s'associant des coopérateurs pour continuer le grand ouvrage de la rédemption, s'est réservé l'action directe et immédiate sur les âmes ; c'est lui qui agit par le prêtre, lequel n'est que son organe et son instrument. L'instrument est-il dans les conditions voulues, l'action est libre et produit son effet. L'instrument est-il altéré, vicié, l'action est entravée, paralysée.

Nous savons très-bien qu'il est des opéra-

tions dans le ministère sacerdotal, des effets surnaturels qui ne dépendent nullement des vertus et du mérite personnel du prêtre. Et on comprend parfaitement qu'il en devait être ainsi.

Jésus-Christ reçoit ici-bas trois naissances : une naissance physique et naturelle dans le sein de Marie ; — une naissance mystique, mais réelle sur nos autels ; — une naissance spirituelle et morale dans le cœur des fidèles.

La première de ces naissances lui est communiquée par la très sainte Vierge, qui pour cela est appelée, à juste titre, Mère de Dieu. Ce privilége auguste, Marie ne le partage avec aucune créature.

Le prêtre a été spécialement choisi pour donner à Jésus-Christ les deux autres naissances. Il le produit à l'autel par les paroles de la consécration ; il le produit dans l'âme des chrétiens par l'administration des sacrements.

A la sainte messe, c'est Jésus-Christ qui, par la bouche du prêtre, prononce les paroles sacramentelles : par conséquent elles produisent toujours leur effet, quelle que soit la disposition morale de l'agent secondaire. Il en est de même de l'effet principal des autres sacre-

ments, qui opèrent *ex opere operato*, comme parlent les théologiens. S'il en était autrement, c'est-à-dire si les sacrements n'avaient pas une vertu propre et indépendante du mérite de ceux qui les administrent, qui ne voit que les fruits de la rédemption seraient sans cesse compromis, et les âmes plongées dans une anxiété désolante et un doute irrémédiable? Mais ce que n'a pas un prêtre tiède et lâche, c'est cette autorité, cet empire sur les âmes, cette influence merveilleuse qui constitue la puissance morale du sacerdoce, ce don de toucher les cœurs, de les convertir; car tout cela est l'apanage de la vertu, le privilége de la sainteté. Sans doute, Dieu peut rendre efficace une parole sortie d'une bouche impure; il le fait quelquefois, mais c'est l'exception. La règle, c'est que, s'étant associé des coopérateurs intelligents et libres, il a voulu que l'effet produit fût en raison de la perfection de l'instrument qu'il emploie. D'où il suit que les grâces divines arrivent aux âmes plus ou moins abondantes, suivant que le canal qui les transmet est plus ou moins pur et dégagé.

Veut-on savoir quel bien un prêtre peut faire dans l'Église, on n'a qu'à examiner jusqu'à quel point il s'efface lui-même pour céder la place à l'esprit de Jésus-Christ.

Semper tibi displiceas quod es, dit saint Augustin... *Nam ubi tibi placuisti, ibi remansisti, si autem dixeris sufficit, et periisti. Semper adde, semper ambula, semper profice.* (Serm. XV, *de Verb. apost.*)

SECONDE SECTION.

CONNAISSANCE ET AMOUR DE JÉSUS-CHRIST DANS LE PRÊTRE.

1° L'étude de Jésus-Christ conduit le prêtre à la science la plus complète.

2° L'amour de Jésus-Christ conduit le prêtre à la perfection la plus sublime.

CHAPITRE PREMIER.

L'ÉTUDE DE JÉSUS-CHRIST CONDUIT LE PRÊTRE A LA SCIENCE LA PLUS COMPLÈTE.

Qui sait Jésus-Christ, sait tout. Qui ne le connait pas, ne sait rien, quand il saurait tout ce qu'on enseigne dans les académies des savants. Le Verbe fait chair est le soleil de vérité, il est la lumière qui illumine tout homme venant en ce monde ; il est le secret ineffable du Père céleste, le mystère de son amour caché dans les siècles qui ont précédé son apparition sur la terre.

Étudier, méditer, contempler sans cesse l'Homme-Dieu, où sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science, c'est élever nos pensées, agrandir notre intelligence ; c'est commencer dès cette vie l'occupation des anges et des bienheureux, qui ne peuvent se rassasier de considérer le Dieu sauveur et de fixer leurs regards sur sa face adorable : *In quem desiderant angeli prospicere.*

L'étude de Jésus-Christ, la méditation de ses mystères doivent être l'occupation habituelle du prêtre. N'est-il pas nécessaire qu'il connaisse parfaitement le Maître qu'il sert, qu'il représente et qu'il prêche aux autres ? S'il ne sort pas de sa mission, tout son enseignement ne roule que sur Jésus-Christ, qui est la voie, la vérité et la vie, comme il le dit lui-même : *Ego sum via, veritas et vita.* La voie par où il faut aller, la vérité où il faut arriver, la vie où il faut demeurer, selon l'interprétation de saint Bernard : *Ego sum via per quam eundum, veritas ad quam veniendum, et vita in qua permanendum.* La voie dans mes exemples, la vérité dans mes promesses, la vie dans les récompenses que je donne : *Via in exem-*

plo, veritas in promisso, vita in præmio. (AUG., serm. II, *de Asc.*)

Sur toutes les choses qu'il nous importe uniquement de savoir, que peuvent nous apprendre tous les savants du monde? J'avais, dit saint Augustin, beaucoup de belles connaissances tirées des livres des philosophes, je me passionnais pour le système des platoniciens, je faisais l'entendu et j'étalais avec complaisance tout ce que j'avais appris dans leur école sur la Divinité, sur la nature du souverain Bien : *Garriebam plane, quasi peritus*... Mais tout cela, ce n'étaient que des systèmes hasardés, des inventions humaines, des rêves. — Je voulais aller à vous, ô mon Dieu! Je cherchais le moyen de me joindre à vous pour vous posséder; mais je me fatiguai en pure perte, tant que je refusai d'embrasser le médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ, Homme-Dieu, béni dans les siècles des siècles : *Quærebam viam comparandi roboris, quod esset idoneum ad fruendum te; nec inveniebam, donec amplecterer mediatorem Dei et hominum, hominem Christum Jesum, qui est super omnia Deus benedictus in sæcula.* (Confes., VII, 18.)

La vérité contemplée à découvert et sans voile est l'aliment des bienheureux dans le ciel ; mais c'est une viande trop forte pour notre estomac débile, il ne pourrait la supporter. C'est pourquoi le Verbe fait chair nous la présente comme liquéfiée et transformée en un doux lait, propre à nourrir notre enfance : *Verbum caro factum est, ut infantiæ meæ lactesceret sapientia tua, per quam creasti omnia.* (Ibid.)

C'est donc en Jésus-Christ seul que nous devons aller puiser toute notre science, une science mise à notre portée et appropriée à nos besoins.

Mais l'Homme-Dieu répondra-t-il au prêtre qui l'interroge ? S'entretiendra-t-il avec lui comme un maître avec son disciple ?

Non : c'est là une faveur extraordinaire qu'il n'est pas permis de demander. Mais si Jésus-Christ ne parle pas lui-même, il parle par les saintes Écritures, par l'enseignement de l'Église, par l'exemple des Saints, par les écrits des Pères et des Docteurs. Voilà les maîtres qu'il faut écouter, étudier, si nous voulons parvenir

à cette science suréminente de Jésus-Christ dont parle saint Paul : *Scire... supereminentem scientiæ charitatem Christi.* (Eph. III, 19.)

Et d'abord l'Écriture sainte... *Scrutamini Scripturas...* De la première page à la dernière, elle nous parle de Jésus-Christ ; c'est par son Verbe que Dieu a créé le monde : *Per quem omnia facta sunt.* C'est son Verbe incarné qu'il avait devant les yeux lorsque ses mains divines formaient le corps du premier homme et qu'elles en façonnaient l'argile avec une si amoureuse complaisance... *Adæ, qui est forma futuri.* (Rom. V, 15.)

C'est en vue des mérites futurs de Jésus-Christ que le Seigneur ouvre à Adam coupable et à toute sa postérité le sein de sa miséricorde. C'est Jésus-Christ que les patriarches appelaient de leurs vœux, c'est lui que prédisaient les prophètes, c'est lui que figuraient toutes les ombres de la loi. En attendant son jour toutes les créatures gémissent et sont dans le travail de l'enfantement.

Les quatre évangiles nous montrent le magnifique accomplissement des promesses.

Là l'Homme-Dieu nous enseigne sa doctrine céleste, et les épitres de saint Paul en sont le sublime commentaire.

Celui-ci est mon Fils bien-aimé ; écoutez-le, regardez-le, imitez-le : *Ipsum audite*. Voilà l'abrégé et la substance de tous les Livres saints.

L'Église, toujours inspirée et dirigée par l'Esprit de Dieu, le comprend ainsi. En attendant qu'il lui soit donné de contempler dans le séjour de la gloire les splendeurs de l'essence divine et les ineffables grandeurs des trois adorables Personnes, elle fixe ses regards dans cette vallée de larmes sur l'Homme-Dieu ; elle le suit dans les différents états, elle l'étudie dans tous les mystères de sa vie mortelle. Une seule fête sans octave est consacrée à l'auguste Trinité. Mais la Nativité de Jésus-Christ, son Épiphanie, sa Passion, sa Résurrection, son Ascension, la solennité de son Corps sacré, tous ces grands objets l'occupent tour à tour et remplissent tout le temps de l'année.

Elle veut nous faire entendre par là que la religion du ciel et de la terre, quoique la même quant au fond, doit être différente dans l'ex-

pression de son culte. Dans le ciel les saints, les anges et Jésus-Christ lui-même, comme le premier-né des prédestinés, célébreront une fête auguste et perpétuelle en l'honneur de l'adorable Trinité. Mais nous, voyageurs dans cette terre étrangère, il faut que nous ayons les yeux constamment fixés sur le guide céleste qui peut seul nous conduire au terme désiré : *Nemo venit ad Patrem, nisi per me.* Mon humanité est le chemin par où il faut marcher, disait le Sauveur au bienheureux Henri de Suso, et ma Passion est la porte par où il faut entrer ; *Humanitas mea iter est quo pergatur, Passio mea ostium est per quod ingredi oporteat.* (Dialog. II.)

Le Bréviaire, qui est le livre de prière du prêtre, et qu'il doit avoir à la main à différentes heures du jour, de quoi nous parle-t-il, sinon de Jésus-Christ et des saints qui furent ses fidèles imitateurs ?

Mais quoi ! tous les jours en récitant l'office divin, nous lisons les pages magnifiques que les Pères de l'Eglise ont écrites sur Jésus-Christ ; tous les jours nous voyons dans les actions héroïques des saints comment ils ont entendu la

doctrine de Jésus-Christ; et nous sommes si peu avancés dans la science de l'Homme-Dieu, c'est-à-dire dans la science de l'humilité, de la douceur, de la mortification, de la patience, du dévouement! La croix elle-même, que nous avons sans cesse sous les yeux, la croix, ce livre qui dit tout, qui explique tout sans commentaire, ce grand spectacle, quand c'est la foi qui le contemple : *grande spectaculum, si spectet pietas* ; la croix n'a pu encore dissiper nos ténèbres et nous arracher à la vanité et aux illusions du monde! Oh! combien de prêtres à qui le Sauveur pourrait dire comme autrefois à Philippe : *Tanto tempore vobiscum sum, et non cognovistis me!* car s'ils le connaissaient, qui les empêcherait de publier partout sa loi et ses mystères avec une noble assurance et une sainte confiance? — Saint Paul ne connaissait que Jésus-Christ et Jésus-Christ, crucifié. Et cependant, voyez-le entrant à Athènes : malgré son accent étranger, son langage rude et grossier, il parait hardiment devant les savants de l'Aréopage, il les étonne, il les réduit au silence, et convertit le plus sage d'entre eux. — François Xavier se préparait à passer au Japon pour

y prêcher l'Évangile ; ses amis s'efforcent de l'en détourner en lui disant qu'il y a dans cette contrée des bonzes versés dans la dialectique et toutes les sciences humaines, et qu'il lui faudra soutenir avec eux des luttes journalières. « Je ne les crains pas, répond l'homme de Dieu ; que peuvent-ils savoir, puisqu'ils ignorent Jésus-Christ? »

Aujourd'hui le monde est rempli d'hommes qui ont pâli sur les livres, qui ont remué toutes les questions, qui disputent, sans s'entendre, sur les attributs de Dieu, sur la nature du souverain bien, sur les devoirs de l'homme et ses destinées futures. Eh bien, quand ces doctes personnages qui passent pour les princes de la science[1], les rois de l'intelligence, sont las de s'agiter dans les ténèbres du doute, à qui viennent-ils demander l'explication des mystères qui les fatiguent? Au prêtre qui connaît Jésus-Christ ; *Et ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortus tui.*

Mais pour connaître et faire connaître aux autres les mystères du Verbe fait chair, le prêtre doit les étudier dans un esprit d'humilité et de prière ; ce n'est qu'à la lumière de la

foi qu'il pourra mesurer la hauteur, la largeur, la profondeur du mystère d'un Dieu naissant dans la pauvreté et mourant dans les opprobres. Une raison superbe repoussera toujours cet étrange paradoxe d'un Dieu dont l'immensité remplit tous les mondes, et qu'on nous montre réduit aux dimensions d'une crèche et d'une croix.

Tant qu'Augustin resta enchaîné dans le monde des sens et de la raison, il ne put rien comprendre à l'Évangile; les abaissements prodigieux de l'Homme-Dieu étaient pour lui une énigme inexplicable, une doctrine révoltante. Et pourtant Augustin était un puissant génie; il connaissait tous les secrets de la science et de la philosophie, mais c'était un aigle dévoyé qui s'égarait dans l'espace.

Tout à coup la grâce le touche, l'éclaire et le transporte sur les hauteurs du monde surnaturel. Quel changement! Il secoue ses brillantes ailes et prend un essor prodigieux. Maintenant il ne peut plus vivre que dans l'atmosphère de la foi. Ce mystère d'un Dieu fait homme, qui le choquait il n'y a qu'un instant, il ne peut plus désormais se lasser de le médi-

ter. Pendant plusieurs années, il le contemple la nuit et le jour avec des transports de reconnaissance et d'amour.

Depuis tant de siècles que les plus beaux génies le considèrent et l'étudient, ils y puisent chaque jour de nouvelles et de sublimes connaissances ; et l'éternité tout entière ne suffira pas pour épuiser cet océan infini de sciences et de merveilles.

Étudier, prêcher, faire connaître Jésus-Christ, c'est donc la grande, l'unique mission du prêtre. Pourquoi est-il envoyé? — pour appeler tous les hommes à la vie éternelle. Or, *hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum et, quem misisti, Jesum Christum.* — Pourquoi encore? pour sauver les pécheurs, en leur appliquant les mérites de Jésus-Christ. Or, ces mérites peuvent-ils être appliqués avec fruit à ceux qui ne connaissent pas l'auteur de leur salut? — Pourquoi enfin? pour perfectionner les justes et les faire avancer dans la vertu. Et quel est le modèle de toutes les vertus, le grand exemplaire des prédestinés? N'est-ce pas Jésus-Christ? *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imagini Filii sui.*

Or, comment copier un tableau et en reproduire les traits, si on ne le considère pas attentivement, si on ne l'étudie pas dans toutes ses parties ?

Cette étude soutenue conduit bientôt à l'amour : car comme il est impossible d'aimer ce qu'on ne connait pas : *ignoti nulla cupido* ; aussi il est impossible de ne pas aimer un objet qu'on a continuellement sous les yeux, lorsqu'on trouve dans cet objet des beautés ravissantes, des perfections infinies.

CHAPITRE II.

L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST CONDUIT LE PRÊTRE A LA PLUS SUBLIME PERFECTION, ET CELA PAR TROIS DEGRÉS, UNE PIÉTÉ TENDRE, — UNE CONFIANCE INÉBRANLABLE, — UN DÉVOUEMENT HÉROÏQUE.

1° Il est de l'essence de l'amour d'être prêt à souffrir, à faire des sacrifices : *Sine labore, non vivitur in amore*, dit l'auteur de l'Imitation. Un amour qui refuse d'agir n'est qu'un fantôme d'amour, dit saint Grégoire : *Ubi operari renuit, amor non est.*

L'amour porté à sa plus haute puissance

tend à l'imitation complète, à la transformation; il aspire à se confondre avec l'objet aimé, pour vivre de sa vie et ne faire plus qu'un avec lui.

C'est cet amour que le Saint-Esprit alluma dans les apôtres le jour de la Pentecôte. Avant la descente de ce divin Esprit, les apôtres aimaient le Sauveur, sans doute. Ils ne se sentaient pas le courage de le suivre jusqu'au Calvaire, à la croix ; mais ils l'aimaient assez pour quitter leurs parents, leur patrie et le suivre dans sa vie pauvre et laborieuse ; en un mot, ils n'étaient pas encore des héros, mais ils avaient pour leur bon Maître cette vénération, cette tendresse qui constitue ce que nous appelons la piété.

Cette tendre affection qui remplit le cœur est le premier effet que produit l'amour divin dans le prêtre fidèle. Plus on s'approche de Notre-Seigneur, plus on le goûte, plus on se dégoûte de tout ce qui n'est pas lui. Ces assemblées où le monde parle son langage profane et étale ses vanités, ces conversations frivoles, ces divertissements qui détournent de la pensée du Bien-aimé, tout cela n'inspire plus que de l'éloignement, de l'aversion.

Qu'irai-je faire dans ces cercles et ces réunions où il n'est pas permis même à un prêtre de faire entendre le langage de la foi, où il est permis d'avoir de l'esprit pour faire oublier Dieu, jamais pour en parler?

Autrefois quand ce prêtre se répandait dans le monde, il en rapportait un fonds d'ennui, une agitation intérieure qui lui rendait la vie triste et amère. Maintenant qu'il fait ses délices de s'entretenir avec Dieu seul, il goûte une paix profonde. Le calme intérieur de son âme se manifeste au dehors dans les traits de son visage, dans la douceur de sa conversation, dans ses manières affables et pleines d'aménité. Rien n'était plus suave, plus gracieux que la conversation de saint François de Sales; ce qui faisait dire à saint Vincent de Paul : Mon Dieu, qu'il faut que vous soyez bon, puisque l'évêque de Genève est si bon!

Qui pourrait désormais troubler, effrayer ce fidèle ministre qui sait que son Dieu est toujours avec lui pour le protéger, le défendre? *Si Deus pro nobis, quis contra nos!* — De là,

2° Confiance et sécurité dans tous les états

de la vie, au milieu même des plus grands périls.

Confiance et sécurité parmi les assauts de la tentation : — Nous sommes environnés de piéges et d'embûches. C'est le démon qui tourne sans cesse autour de nous pour nous dévorer ; c'est la chair continuellement en révolte contre l'esprit ; c'est l'imagination si terrible dans les assauts qu'elle nous livre : ce sont les sens qui sont comme autant de portes toujours ouvertes, par où l'ennemi cherche à pénétrer dans l'intérieur de la place pour y porter le désordre. Que de sujets d'inquiétudes, d'anxiétés désolantes ! — Oh ! quelle épreuve je viens de traverser ! quelle horrible tempête ! Le ciel était sans astres, tous les vents des passions étaient déchaînés contre moi. Mon Dieu ! ai-je résisté comme je le devais? ai-je consenti et cédé la victoire à l'ennemi ? Quel est le prêtre qui ne s'est adressé plus d'une fois à lui-même cette question ? — Que répondre? comment résoudre ce terrible doute ?

Êtes-vous un prêtre dissipé, lâche, mou, sensuel, plus occupé du monde que de Jésus-Christ et de son amour, je n'oserais vous ras-

surer. L'ennemi vous a surpris lorsque vous étiez seul et sans arme. N'avez-vous pas dû succomber dans la lutte?

Êtes-vous un prêtre pieux, fervent, qui fait de la vie et des mystères du Sauveur le sujet habituel de ses méditations, soyez tranquille. L'ennemi est venu fondre sur vous à l'improviste; mais vous étiez armé pour le combat. Un arbre a beau être agité par le vent, il tient ferme parce qu'il a ses racines en terre, ou, s'il tombe, il ne saurait tomber que du côté où il penche.

Où étiez-vous, Seigneur, pendant cette affreuse bourrasque, demandait sainte Catherine de Sienne, après une violente tentation? — J'étais dans ton cœur. — Quoi! au milieu de ces sales images et de ces abominables représentations? — Y as-tu pris plaisir? As-tu donné ton consentement? — Ah! vous le savez, Seigneur, j'aurais mieux aimé la mort la plus terrible. — Eh bien! qui t'a donné la force de vaincre? n'est-ce pas moi?

Confiance et sécurité dans les fonctions du saint ministère. Nous portons un fardeau redoutable aux anges mêmes. Quel sujet d'effroi!

Au tribunal de la pénitence surtout, nous prononçons des arrêts qui décident souvent du salut des âmes. La science n'est pas une garantie suffisante contre les méprises. Qui pourra donc se rassurer. Le prêtre qui dit à Dieu : Seigneur, je n'ai en vue que votre gloire, je ne songe qu'à vous gagner des âmes. Vous ne permettrez pas que, agissant par votre ordre et sous la direction de votre Esprit, mon ministère devienne un piége pour moi ou pour mes frères.

Confiance et sécurité par rapport à son salut éternel. — Un prêtre qui aime Jésus-Christ en est aimé : dès lors que peut-il craindre pour son avenir ? Un père tendre déshéritera-t-il un fils respectueux et soumis ? Seigneur, dit ce ministre fidèle, je veux me dépenser à votre service et travailler pour votre gloire : quant à mes intérêts éternels, je les dépose avec confiance entre vos mains.

Tels sont les effets que produit l'amour du Sauveur dans tous les prêtres qui ne se ferment pas à ses divines influences.

3° Mais quand cet amour rencontre des âmes

grandes, magnanimes, qui secondent parfaitement son action, il imprime en elles les deux grands caractères qui ont distingué de tout temps les hommes apostoliques.

Premier caractère : l'amour des humiliations et des souffrances. — La vertu ordinaire, c'est de subir avec patience et résignation les événements fâcheux, les revers, la confusion, la douleur. La vertu héroïque, c'est de les aimer, de les désirer, afin d'être plus semblable à Jésus-Christ. Qui est meilleur appréciateur des choses que la sagesse éternelle? Or, qu'a-t-elle choisi de préférence ? *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta.* (Hebr. XII, 2.)

De là dans une âme généreuse cette soif ardente des humiliations et des souffrances qui faisait dire à saint François Xavier : *Amplius, Domine, amplius!*... Encore plus de croix, d'afflictions, d'épreuves. Et à saint Jean de la Croix : *Domine, pati et contemni pro te.* A ce prêtre enivré de l'amour de son Sauveur, présentez deux couronnes, l'une d'or, l'autre d'épines ; il n'hésitera pas : à l'exemple de sainte Catherine de Sienne, il saisira avec

ardeur la couronne d'épines et l'enfoncera bien avant dans sa tête. Que peut-il lui arriver de mieux que d'être la vivante image de son divin Maître, de souffrir avec lui le plus cruel martyre, d'être comme lui méprisé et foulé aux pieds ?

Second caractère. — Un dévouement héroïque qui s'oublie soi-même, pour ne voir que la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Quand l'amour du Sauveur remplit tellement une âme qu'elle n'a plus, comme saint Paul, qu'un désir : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*, il est une sorte de dévouement peut-être plus admirable encore que celui des martyrs : c'est de consentir à la prolongation de son exil, afin de combattre et de souffrir plus longtemps pour l'amour de son Dieu.

Saint Ignace disait que, si on lui proposait d'entrer tout de suite au ciel, ou de rester encore sur la terre dans les travaux et les dangers de la sainte milice, il préférerait prolonger sa vie, même avec l'incertitude de son salut, pourvu qu'il pût gagner un plus grand nombre d'âmes à Dieu. C'était de l'héroïsme, évidemment, et de l'héroïsme le plus sublime.

Car en parlant de la sorte, le saint ne faisait point un calcul, il ne considérait pas la brillante couronne dont le juste Juge ne manquerait pas de récompenser un dévouement si généreux

Ainsi le parfait amour dans le prêtre est celui qui ne voit que Jésus-Christ, qui n'a d'autre ambition que de s'unir à lui, de lui devenir semblable à tout prix, de faire et de souffrir de grandes choses pour sa gloire, en un mot de lui rendre amour pour amour, vie pour vie.

Voilà le héros chrétien ! voilà le saint, l'apôtre, l'homme de Dieu : *Tu vero, o homo Dei!*

CHAPITRE III.

CONCLUSION.

I.

De tout ce que nous avons dit dans cette première Considération, il résulte :

1° Que le sacerdoce est une dignité d'une éminence incomparable. — Le prêtre, dit saint Isidore de Péluse, *est medium quid inter hu-*

manam divinamque naturam. A l'autel, au tribunal de la pénitence, dans toutes ses fonctions, il est placé à une hauteur qui étonne, c'est un pouvoir divin qu'il exerce : *Sacerdotem esse miraculum stupendum, potestatem ineffabilem ; cœlum attingere, cum angelis versari, cum Deo familiariter agere.* (S. Epiph. IV, *de Sacerd.*)

2° Un fardeau redoutable. — Bien loin que la sublime élévation du prêtre doive lui inspirer des pensées d'orgueil, elle ne peut, s'il la comprend bien, que le couvrir de confusion, et lui imprimer dans l'âme une sainte et salutaire frayeur. *Quanto quis in sede superiori locatus est,* dit saint Grégoire, *tanto in majori periculo versatur. — Quantum quisque inter alios eminet gradu, tantum etiam emineat vita ;* autrement, dit le même saint, *si altiorem et non meliorem esse delectat, non præmium est, sed præcipitium.* (Greg. epist. XLI.) *Cui similes malos sacerdotes dixerim, nisi aquæ baptismatis, quæ, peccata baptizatorum diluens, illos ad regnum cœleste mittit, et ipsa postea in cloacas descendit.* (Idem, Homil. XVII *in Evang.*)

3° Un ministère laborieux. — *Honores vi-*

dentur esse, dit saint Jean Chrysostome, *sed revera non sunt nisi ministeria.* (*De Sacerd.* III.) C'est ainsi que l'entendait saint Paul : *Cum liber essem, omnium me servum feci, ut omnes lucrifaciam.* C'est l'idée que le Sauveur lui-même donnait de son sacerdoce à ses disciples : *Reges gentium dominantur eorum ; vos autem non sic.*—Saint Bernard, écrivant au chef de la hiérarchie ecclésiastique, au Pontife suprême, lui dit : *Tu præsis ut provideas, ut consulas, ut procures, ut serves; præsis ut prosis.* (*De Consid.* lib. III.) *Rectorem te posuerunt, noli extolli; esto in illis quasi unus ex ipsis.* — *Cogita*, dit saint Isidore de Péluse, *non esse tribunitium quoddam turgidum, non regnum inflatum pompis et insolens, sed humile et pacatum ministerium.* (*De Grad. humilit.*, ep. XLII.) Quand Dieu établit un chef de famille pour la gouverner, quel nom lui donne-t-il ? Est-ce celui de maître ? non ; mais celui de serviteur : *Fidelis servus et prudens quem constituit Dominus super familiam suam.* Et quel office lui impose-t-il ? celui d'un serviteur auprès de son maître : *Ut det illis escam in tempore* ; et s'il s'acquitte mal de son emploi, il sera puni très-sévère-

ment : *Clerici officium si perfunctorie geritur, nil apud Deum miserius, tristius et damnabilius*, dit saint Augustin.

4° Un état qui exige de grandes vertus. — *Mundiores esse debent cæteris, quia actores Dei sunt.* (S. Amb. *in Epist. ad Timoth.*, III.)

Saint Jean Chrysostome, effrayé de la grandeur du sacerdoce et de la sainteté qu'il exige, écrivait ainsi à son ami Basile, qui le pressait de s'engager dans ce saint état : *Necdum horrescis, quod ad tale ministerium me nitebaris inducere, indutumque sordidis vestibus sacerdotum inferre dignitati, cum talem Christus a convivarum congregatione separaverit? Splendore vitæ totum illuminantis orbem fulgere debet animuss acerdotis.* (*De Sacerd.* lib. VI, cap. III.)

Elle serait donc grande l'erreur d'un prêtre qui dirait : Je ne suis pas religieux, je ne suis pas tenu à une si grande perfection que ceux qui vivent dans le cloître.

Eh quoi! serait-il possible que le Sauveur imposât à tous les ordres religieux l'obligation de tendre à la perfection, et qu'il ne l'exigeât pas de son ordre par excellence, de l'ordre sacerdotal dont il est lui-même le fondateur?

C'est l'inspiration de son divin Esprit, il est vrai, qui a donné naissance à tous les ordres religieux. Mais le sacerdoce est son ordre propre, celui qu'il a institué immédiatement ; c'est l'ordre de ceux qui sont ses ambassadeurs sur la terre, qui parlent en son nom, qui agissent par sa puissance, qui dispensent ses mystères, qui annoncent son Évangile, qui consacrent et distribuent son corps, qui communiquent son esprit, qui en son nom lient et délient les âmes, ouvrent et ferment les portes du ciel.

La vérité est que le sacerdoce exige une perfection acquise : *perfecti in virtutibus esse debent*, dit saint Thomas, en parlant des prêtres, et on demande d'eux une perfection plus grande que celle qu'on exige des simples religieux : *Ad quod requiritur*, dit le saint docteur, *major sanctitas interior quam requirat etiam religionis status*.

De là une autre série de conséquences qui doivent effrayer le prêtre tiède et lâche.

II.

Avant de déduire ces conséquences, établissons quelques principes.

La sainteté consiste dans la charité : *Quæ est in Christo Jesus Domino nostro*, comme parle le grand Apôtre.

Il y a trois sortes de sainteté : — une sainteté commencée : c'est celle de tout chrétien qui possède le premier degré de la justice, qui est exempt de tout péché mortel ; — une sainteté poursuivie et continuée : c'est celle de tous les fidèles qui travaillent chaque jour, avec une ardeur plus ou moins grande, à s'avancer, à se perfectionner dans les vertus surnaturelles ; — une sainteté achevée, consommée : c'est celle des justes parfaits qui ont dépouillé entièrement le vieil homme pour se revêtir de l'homme nouveau selon Jésus-Christ.

La sainteté commencée ne suffit pas dans le prêtre, parce qu'alors il ne serait pas supérieur au laïque le moins avancé. — La sainteté consommée serait extrêmement désirable, mais elle n'est pas requise : autrement, qui oserait exercer les fonctions du saint ministère ? — Ce qui est requis et ce qui suffit pour nous rassurer, c'est la sainteté continuée, c'est-à-dire une application sérieuse à tendre à la perfection propre de notre état, une fidélité cons-

tante qui se maintienne au milieu des tentations, des contradictions et des épreuves de la vie.

Si cette sorte de sainteté vous manque, qu'arrivera-t-il ?

1° Unissant ensemble le caractère auguste, les fonctions éminentes du sacerdoce avec une vie tiède et lâche, vous faites une alliance monstrueuse que Dieu réprouve. Il a fait de vous son premier ministre ; il vous a confié la dispensation de ses trésors et les plus chers intérêts de son royaume, comment pourrait-il être content, si vous ne lui offrez qu'un cœur partagé et un dévouement vulgaire ?

2° Vous portez toutes les peines du saint ministère, et vous n'en éprouvez pas les consolations. A chaque pas vous rencontrez des difficultés, des contradictions, des croix : et ces croix, qui sont la joie, la couronne du prêtre dévoué, sont pour vous un joug accablant, un fardeau qui vous écrase, parce que vous êtes privé, par votre faute, de l'onction de la grâce qui les adoucit. Vous êtes froid pour Dieu, il se montre froid pour vous ; et cette froideur mutuelle vous rend plus lâche encore, plus

languissant dans son service ; vous vous traînez avec effort dans un sentier que vous rendez vous-même étroit, difficile, hérissé d'épines et où vous succombez à chaque pas.

3° Vous violez dans votre personne toutes les règles de la théologie, tous les principes de direction que donnent les maîtres de la vie spirituelle pour la conduite des âmes. Je sais bien que le prêtre a un motif spécial pour célébrer, que le simple fidèle n'a pas pour communier. Mais enfin, si on interdit la communion fréquente à un laïque qui ne fait aucun effort sérieux pour s'avancer dans la vertu, comment un prêtre qui se trouve dans le même cas peut-il sans inquiétude monter chaque jour au saint autel ?

4° Au lieu d'enrichir chaque jour par la générosité la couronne de gloire que Dieu vous préparait dans le ciel, vous amassez par vos infidélités des matériaux pour les feux du purgatoire, et souvent même vous compromettez votre salut éternel. La sainteté commencée n'exclut pas l'affection au péché véniel. Or, du péché véniel au péché mortel le pas est glissant. Et un prêtre environné de tant de périls, qui

côtoye sans cesse le bord des précipices, qui marche sans précaution et en présumant de ses forces, est-il en droit de compter sur ces grâces puissantes qui l'empêcheront de faire un faux pas et de tomber dans l'abime ?

5° Un laïque imparfait, quand il a des doutes et des inquiétudes de conscience, n'ira pas s'asseoir à la table sainte, il ne s'exposera pas à commettre un sacrilége : il va trouver son confesseur. — Le prêtre est appelé à chaque instant à exercer un ministère qui demande l'état de grâce ; tous les jours il célèbre les saints mystères. Sa négligence habituelle l'entraine dans des fautes qui lui causent de justes alarmes. Une voix intérieure lui dit : Va te jeter aux pieds de ton confesseur ; il le fait pendant quelque temps. Mais on finit par se fatiguer de cette gêne et de cette contrainte ; on cherche à se tranquilliser en traitant de vains scrupules les plus justes réclamations de la conscience. On adopte pour son usage des principes inouis dans la théologie et dont on n'oserait faire l'application aux autres. C'est ainsi qu'on monte à l'autel avec des fautes dont la grièveté est au moins douteuse ; demain on y montera avec

des péchés évidemment mortels, et la ruine sera consommée.

Je me trompe ; il reste une ressource, la conversion ; et cette conversion est toujours possible, tant que Dieu nous laisse un souffle de vie. Mais pour que cette conversion soit réelle et efficace dans le prêtre, il faut de toute nécessité qu'il sorte de cette vie tiède et lâche qui l'a perdu une première fois.

De tout cela il résulte assez clairement, ce semble, qu'il est difficile pour un prêtre de trouver un milieu entre un progrès continu et une chute rapide, c'est-à-dire entre la ferveur et la réprobation.

Car enfin, le prêtre n'est-il pas l'homme de Dieu, le ministre de Jésus-Christ, son représentant sur la terre, un autre Jésus-Christ? Et s'il ne veut rien faire, ou s'il ne s'emploie qu'avec mollesse et négligence au service d'un Dieu qui a tant fait pour lui, n'est-ce pas une preuve qu'il ne l'aime pas ? Or, *qui non diligit, manet in morte*, dit saint Jean.

Le prêtre fervent, au contraire, a compris la grande loi de l'amour ; il est saint, parce qu'il aime ; il est saint, parce qu'il est aimé par la

sainteté même : *Si quis diligit me, diligetur à Patre meo, et ego diligam eum, et manifestabo ei meipsum.* (Joan. XIV.) Chaque sacrifice qu'il fera sera récompensé par une nouvelle grâce ; il marchera de vertu en vertu, jusqu'à ce qu'il voie le Dieu des dieux en Sion.

Je termine par ces paroles que Guillaume de saint Thierri adressait à ses frères : *Altissima est professio vestra. Cœlos transit, par angelis est, angelicæ similis puritati. Non enim solum vovistis omnem sanctitatem, sed omnis sanctitatis perfectionem, et omnis consummationis finem. Non est vestrum circa communia præcepta languere, neque hoc solum attendere quæ præcipiat Deus, sed quid velit, probantes quæ sit voluntas Dei, et beneplacens et perfecta.* (Rom. XII.) *Aliorum est enim Deo servire, vestrum adhærere. Aliorum Deum credere, scire, amare, revereri ; vestrum est sapere, intelligere, cognoscere, frui.* (*De Monte Dei*, cap. II, n° 5.)

NOTE.

Obligé par sa vocation à être saint, et plus saint que le commun des fidèles, le prêtre a des moyens plus puissants que les simples fidèles pour s'élever à une grande sainteté.

Le prêtre a tous les jours à sa disposition quatre grands moyens de sanctification : 1° l'oraison ; — 2° l'examen de conscience ; — 3° l'office divin ; — 4° par-dessus tout, la célébration de la sainte messe.

Ce sont là ses exercices journaliers : qu'il s'en acquitte avec l'attention et la piété convenables, il deviendra en peu de temps un grand saint.

1° LA MÉDITATION.

1° Elle doit être le premier exercice du jour.

Si orationem operi præmiseris, et surgens a lecto primorum motuum initia ab oratione duxeris, aditus peccato in animam non patebit. (S. Ephrem. *Serm. de orand. Deum.*)

Sine studio orationis, omnis religio est arida, imperfecta, et ad ruinam properans. (S. Bonav. *de Prof. relig.*, 2.)

Prævenerunt oculi mei ad te diluculo, ut meditarer eloquia tua. (Ps. CXVIII, 148.)

Consurge et lauda, et in principio vigiliarum effunde sicut aquam cor tuum ante conspectum Domini, leva ad eum manus tuas. (Th. II, 19.)

2° Nos sécheresses, nos aridités, l'inutilité apparente de nos efforts, ne doivent jamais faire omettre ce saint exercice.

Quidquid ex me mihi deest, usurpo mihi ex visceribus Domini mei Jesu Christi, quoniam misericordiæ affluunt, nec desunt foramina quibus effluant. (Aug. *in Manuel.*, 21.)

Advocatum habemus apud Patrem, et ipse est exoratio... Orat in forma Dei, orat in forma servi, orat pro nobis, orat in nobis, et oratur a nobis. Ut sacerdos noster orat pro nobis, orat in nobis ut caput nostrum, oratur a nobis ut Deus. Oramus ad illum, per illum, in illo, et discimus cum illo, et dicit nobiscum. (Aug. *in Ps.* VIII.)

2° L'EXAMEN DE CONSCIENCE.

Villicus es, habes codicem in quo describas quotidianas expensas; sed, antequam somnus obrepat, aperi hunc codicem, nempe conscientiam tuam, in quo describas quotidianas expensas : aperi hunc codicem, lege quæ in eo scripta sunt, ut debita solvas. (Chrysost. hom. LXXIII, n° 4.)

Discito tibi præesse, et vitam ordinare, mores componere, temetipsum judicare, et temetipsum accusare, sæpe etiam condemnare, nec impunitum dimittere. (Bern., *de Vita solit.*)

Sedeat judicans justitia, stet rea et temetipsum accusans conscientia. (Id.)

Un ancien poëte recommande en ces termes cette sainte pratique (Auson. *Edyll.*, II, 6) :

Vir bonus et sapiens.....
Judex ipse sui, totum se explorat ad unguem...
Non prius in dulcem declinat lumina somnum,
Omnia quam longi reputaverit acta diei;
Quæ prætergressus ? quid gestum in tempore ? quid non ?
Cur isti facto decus abfuit, aut ratio illi ?
Quid mihi prætentum ? cur hæc sententia sedit,
Quam melius mutare fuit.....
Quid volui, quid nolle bonum foret ? utile honesto
Cur malus antetuli ? num dicto, aut denique vultu
Perstrictus quisquam ? cur me natura magis, quam
Disciplina trahit ? sic dicta et facta per omnia
Ingrediens, ortoque a vespere cuncta revolvens,
Offensus pravis, dat palmam et præmia rectis.

3° LE BRÉVIAIRE.

Un saint religieux de l'ordre de Saint-François (saint Joseph a Cupertino), interrogé par un vénérable prélat sur les moyens de sanctifier son clergé, lui répondit : « Faites en sorte que vos prêtres récitent l'office divin avec attention et célèbrent la sainte messe avec dévotion; ces deux exercices suffiront pour les rendre parfaits. »

Qu'est-ce que le Bréviaire ? — C'est l'admirable résumé de toutes les vérités chrétiennes ; c'est un tableau magnifique où apparaissent tour à tour les mystères de notre foi et les héros qu'elle a produits ;

c'est la prière catholique; la synagogue, l'Église, le Ciel chantent les mêmes cantiques; c'est la prière éternelle : *Christus heri et hodie, ipse et in sæcula.* (Hebr. XIII, 8.)

Que faites-vous en récitant le Bréviaire? Vous vous présentez comme député de toute l'Église pour adorer Dieu, le louer, le remercier, et traiter avec lui des intérêts éternels des âmes : *Pro universo terrarum orbe legatus intercedit.*

Comment devez-vous réciter le Bréviaire? — *Digné, attente et devote.* — *Quid prodest strepitus verborum*, dit saint Augustin, *si cor est mutum?* — *Statue Jesum ad dexteram tuam et Mariam ad sinistram tuam et omnes Angeli in circuitu,... et cum quibus nunc psallis in terra spera te cantaturum in cælis.* (Thom. a Kemp.)

Voici une distribution des parties de l'office divin qui peut aider la piété en rappelant la Passion du Sauveur.

DE DIVERSIS OFFICII DIVINI PARTIBUS.

Matutina ligat Christum qui crimina solvit;
Prima replet sputis; causam dat *Tertia* mortis.
Sexta cruci nectit; latus ejus *Nona* bipertit;
Vespera deponit; tumulo *Completa* reponit.

4° LA SAINTE MESSE.

Soyez des anges à l'autel. Si vous avez la foi, rien ne vous paraîtra petit de ce qui a rapport à la sainte

messe. Le saint roi Venceslas avait tant de révérence pour cet auguste sacrifice, qu'il cultivait, arrosait, recueillait et préparait de ses mains royales le froment et le raisin qui devaient devenir le Pain des Anges et le Vin qui fait germer les vierges.

Jésus, résidant dans nos tabernacles, se sacrifiant pour nous à l'autel, se donnant à nous dans la communion, doit être la dévotion de choix et de prédilection de tout prêtre qui comprend son sacerdoce.

Nous donnerons plus loin quelques règles pour bien s'acquitter de la grande *action* à laquelle se rapportent et se coordonnent toutes les cérémonies du culte catholique.

Oratio ad gratiam Sacerdotii postulandam.

Domine Jesu, summe Sacerdos et Pontifex, semper vivens ad interpellandum pro nobis; qui, cum essem parvulus in oculis meis, ex hominibus assumpsisti me, et pro hominibus constituisti me in iis quæ sunt ad Deum, ut offeram dona et sacrificia pro peccatis, et condolere possim iis qui ignorant et errant: emenda, quæso, per sanguinem tuum, conscientiam meam ab operibus mortuis, ad serviendum Deo viventi, et sanctifica me in veritate, ut tibi confixus cruci immoler ipse supra sacrificium. Fac ut bonus dispensator multiformis gratiæ Dei, in membra tua

illam administrans, impendam et super impendar ipse pro animabus fratrum meorum, servorum tuorum ; et concede ut te clarificem super terram et opus consummans quod dedisti mihi ut faciam, ubi es tu et ego sim tecum, ut videam claritatem tuam quam dedit tibi Pater, quia dilexit te ante constitutionem mundi. Qui vivis et regnas. (*Ex Thesauro Sacerdot.*)



DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

LE PRÊTRE DOIT REPRODUIRE EN LUI LES VERTUS QUE JÉSUS-CHRIST A PRATIQUÉES DANS SA VIE CACHÉE.

OBSERVATION.

Dieu avait créé l'homme à son image et à sa ressemblance; mais le péché avait profondément altéré cette divine image; elle avait presque entièrement disparu de dessus la terre. Il appartenait à la seconde personne de la sainte Trinité, qui est l'image du Père, de la rétablir. Le Fils de Dieu a donc pris un corps dans l'Incarnation pour nous montrer dans sa personne la divinité sous une forme sensible. Mais remarquez qu'une image ne fait pas seulement connaître celui qu'elle représente, ses traits, son attitude, toute sa manière d'être; elle honore son original; quoique muette, elle parle de lui, elle fait son éloge, elle publie ses perfections, elle lui gagne des admirateurs, des amis.

Le Fils de Dieu a commencé ainsi : pendant trente ans, il s'est contenté de glorifier son Père dans le silence de la retraite, dans l'obscurité d'une vie cachée. Puis, au jour marqué, il prit une voix éclatante, une langue diserte pour annoncer au monde ses grandeurs, sa puissance, sa bonté, sa miséricorde et tous ses divins attributs.

Or, ce qu'il a fait en personne, il veut le continuer dans ses ministres et ses représentants. Prêtres, avant d'élever la voix en public pour publier les grandeurs et les bienfaits du Seigneur, ses justices et ses miséricordes, nous avons dû, pendant notre noviciat ecclésiastique, réformer en nous l'image de Dieu, suivant le modèle qui nous était montré à Nazareth. Mais quelques années de séminaire n'ont pu suffire à faire passer en nous tous les traits d'un modèle si accompli. Il faut revenir constamment à l'étude et à la pratique de ces vertus humbles et modestes dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple dans sa vie cachée et qui sont le fondement nécessaire de la perfection sacerdotale.

Qu'est-ce qui frappe d'abord dans l'Incarnation, dans la Nativité, dans la Circoncision et dans tous les mystères de la sainte Enfance du Sauveur? C'est l'humilité assurément : *exinanivit semetipsum, formam servi accipiens.* Ce Verbe raccourci, comme parle saint Bernard, *Verbum abbreviatum*, cette Majesté éclipsée, cette Toute-puissance enchaînée, cette grandeur si prodigieusement abaissée; puis trente années d'une vie si précieuse passées dans la retraite et le silence, dans la prière et le travail, tout cela jette dans l'étonnement et l'admiration. Mais tout cela doit être profondément médité, et fidèlement imité par le prêtre. Donc à l'exemple de Jésus-Christ,

Le prêtre humble, — le prêtre obéissant,

Le prêtre séparé du monde,

Le prêtre, homme de prière,

Le prêtre, homme de travail et d'étude,

Telle sera la matière de cette deuxième Considération.

PREMIÈRE SECTION.

LE PRÊTRE HUMBLE.

Nous examinerons ici trois choses : la nature de l'humilité, — ses degrés, — ses effets dans le prêtre.

CHAPITRE PREMIER.

CE QUE C'EST QUE L'HUMILITÉ.

Quand on veut que l'édifice de la sainteté s'élève haut et qu'il ne soit pas renversé par le souffle impétueux des passions, il est nécessaire de l'établir sur un fondement ferme et inébranlable : il faut creuser jusqu'au roc solide, pour y poser la première pierre. Ce roc, c'est la connaissance de soi-même qui fait qu'on se rend justice, qu'on se met à sa place, qu'on est humble.

L'orgueil, qui est l'opposé de l'humilité, est un amour déréglé de sa propre excellence, qui fait qu'on s'élève au-dessus de son état, de sa condition : *superbire, ire super*. C'est un sentiment faux qui dénature nos relations avec Dieu,

nos rapports avec les créatures, et qui met partout le trouble et le désordre.

Il y a donc dans le monde deux écoles contradictoirement opposées dans leurs principes, dans leur méthode, dans leur but. L'une proclame avec emphase la souveraineté, l'indépendance de la raison; elle enseigne à l'homme qu'il se suffit à lui-même, qu'il peut puiser dans son fonds la lumière pour connaître la vérité, et la force pour pratiquer la vertu. Ouvrant de magnifiques athénées, de brillants gymnases, elle y appelle de toutes parts la jeunesse studieuse, lui promettant la solution de tous les problèmes. En effet, elle aborde toutes les questions, elle se constitue juge de toutes les controverses, elle soumet à son examen toutes les croyances, tous les dogmes.

L'autre se présente sous des dehors simples et modestes. Son académie est une étable abandonnée; la tribune d'où elle enseigne, c'est une crèche d'abord, puis une croix. Son enseignement répond à l'humilité de cet appareil. Elle dit à l'homme : Tu n'es qu'un être déchu, dégradé; tu ne possèdes en propre que ténèbres, corruption, impuissance; en sorte que

pour éclairer ton intelligence, pour purifier ton cœur, tu as besoin d'un secours surnaturel et divin.

Nous connaissons tous ces deux écoles. L'une, basée sur l'orgueil, a pour chef Satan, le prince des superbes. — L'autre, fondée sur l'humilité, a pour maître Jésus-Christ, le docteur des petits et des humbles de cœur. L'une a produit tous les philosophes qui ont semé le doute dans le monde, tous les hérétiques qui ont ravagé le royaume de la vérité, tous les incrédules qui, en ébranlant les convictions, ont dévasté les intelligences. — L'autre a produit tous les martyrs à la foi ardente, toutes les vierges au cœur pur, tous les docteurs à la science sublime, tous les saints qui ont brillé sur la terre.

Le premier pas vers la sagesse sera de repousser avec horreur cette philosophie mensongère, qui ne flatte les hommes que pour les perdre. Elle commence par l'orgueil ; elle conduit à l'ignominie, et finit par le désespoir.

La philosophie chrétienne suit une marche bien différente : elle commence par l'humilité et finit par la gloire. Elle abaisse l'homme

jusqu'au néant, et par là, elle le constitue dans la vérité, dans la justice.

Si elle s'en tenait là, elle aurait tué notre orgueil, il est vrai ; mais nous serions découragés, annulés, anéantis. — Aussi l'humilité n'est que son point de départ. Dès qu'elle a obtenu de nous un aveu sincère de notre abjection et de notre néant, elle se hâte de nous prendre par la main et de nous porter dans le sein de Dieu : et par là elle nous grandit, nous perfectionne, nous déifie.

La manière dont nous saisirons et nous traduirons en acte cette leçon fondamentale déterminera le progrès que nous ferons à l'école de Jésus-Christ. Les saints et les hommes apostoliques ne se sont élevés si haut et n'ont opéré tant d'œuvres merveilleuses, que parce qu'ils l'avaient parfaitement comprise et généreusement pratiquée, suivant la recommandation du divin Maître.

En effet, le Fils de Dieu, descendant du ciel pour instruire les hommes, ne leur dit pas, suivant la remarque de saint Augustin : Apprenez de moi à créer des mondes, à faire des miracles, à guérir les malades, à ressusciter les

morts, mais : Apprenez de moi à être doux et humbles de cœur. *Discite à me quia mitis sum et humilis corde.*

Mais pourquoi commencer par l'humilité ? Parce qu'il faut commencer par la vérité, par la justice. Qu'est-ce que l'humilité ? C'est le jugement équitable que nous portons de nous-mêmes, et d'après lequel nous réglons l'estime de notre propre excellence. C'est une vertu qui fait que nous connaissant tels que nous sommes, nous ne nous attribuons à nous-mêmes et nous voulons que les autres ne nous attribuent que ce qui nous est légitimement dû.

Si donc nous découvrons qu'il n'y a en nous, comme venant de nous, aucun bien, aucune perfection, soit naturelle, soit surnaturelle, l'humilité veut que, nous renfermant dans le néant qui est notre apanage, nous remontions jusqu'à Dieu, pour trouver la source de tout bien, celui à qui est dû tout honneur et toute gloire.

Remarquez toutefois qu'on n'est pas humble pour avoir compris qu'on n'est rien, qu'on n'a rien de son fonds. Les philosophes de l'antiquité avaient reconnu cette vérité, et ils étaient

orgueilleux, parce que la vue de leur bassesse et de leur néant les irritait, les révoltait.

Undè superbit homo, cujus conceptio culpa,
Nasci pœna, labor vita, necesse mori?

L'humilité, qui est une vertu propre au Christianisme, a son siége dans la volonté ; elle nous fait accepter ce que nous méritons ; elle fait que nous y prenons plaisir, comme à ce qui nous convient justement.

D'où il suit que l'humilité est une vertu fondée sur la vérité connue, aimée, embrassée avec joie dans toutes ses conséquences, par amour de l'ordre et de la justice.

D'où il suit encore que plus un homme est humble, plus il est juste ; plus il est saint, plus il est parfait.

Il y a donc dans l'humilité autant de degrés que dans la sainteté elle-même. Nous allons en assigner trois, qui sont comme trois stations dans le chemin de la perfection. Ces trois stations une fois connues, examinez quelle est celle que vous habitez, et vous saurez à l'instant quelle est votre valeur surnaturelle comme chrétien, quelle est votre puissance morale comme prêtre.

CHAPITRE II.

LES DEGRÉS DE L'HUMILITÉ.

Premier Degré.

Le crime de notre premier père, c'est d'avoir dit : *Non serviam*. Cet esprit de rébellion est passé dans tous ses enfants ; c'est le triste apanage de notre nature déchue : par un effet de notre corruption originelle, nous sommes ennemis de la sujétion et de la dépendance.

Rentrez en vous-mêmes, étudiez les mouvements de votre cœur ; vous verrez que l'orgueil est de tous vos penchants le plus impérieux, que ce vice infecte toutes les puissances de votre âme, qu'il a pénétré, pour ainsi dire, jusqu'à la moelle de vos os.

Nous sommes tentés de nous ériger en petits dieux, rapportant tout à nous, comme si nous étions le centre et la fin dernière de toutes les créatures. Voilà l'homme, tant qu'il reste enveloppé des ténèbres du péché et soumis au joug des passions.

Mais, aussitôt que la lumière divine vient éclairer son esprit, et la grâce toucher son cœur, il se hâte de briser cette vaine idole ; il découvre son néant, et reconnaît que le premier et le plus essentiel devoir de la créature, c'est de s'assujettir au Créateur et d'obéir à ses commandements ; en sorte qu'on soit disposé à tout perdre, à tout souffrir, plutôt que d'en violer un seul en matière grave, plutôt que d'outrager un Maître si saint, si puissant.

Cette disposition est le premier degré de l'humilité, qui consiste à se soumettre à Dieu par amour de l'ordre et de la justice, toutes les fois qu'il commande avec l'empire que lui donne son souverain domaine.

Tout chrétien qui se voit assailli par la tentation et en danger d'offenser Dieu mortellement doit s'écrier avec saint Paul (1) : *Quis me separabit a charitate Christi ?* Ce ne sera ni l'adversité, ni la faim, ni la soif, ni la persécution, ni le glaive, ni la mort. S'il hésite, ce n'est plus

(1) Ce cri, dans saint Paul, était l'élan spontané du cœur ; c'était de la charité parfaite. Dans le juste ordinaire, il est dicté par la crainte de perdre le souverain bien et de tomber dans le souverain mal.

qu'un fantôme de chrétien ; il est mort, il est hors de la voie du salut, son partage sera avec les démons et les réprouvés.

Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin dans la résolution de sacrifier ses biens, son honneur, sa vie, plutôt que de commettre un péché mortel, celui-là sera sauvé : car il s'est humilié sous l'autorité du souverain Maître ; il a rendu à Dieu ce qui lui est essentiellement et rigoureusement dû ; il doit donc être compté au nombre des justes.

Mais s'il s'en tient là, c'est-à-dire s'il ne cède, s'il n'obéit que lorsque Dieu commande avec empire, il ne lui rend qu'une justice incomplète. Par conséquent, il n'est lui-même qu'un juste très-imparfait ; et il faudra qu'après sa mort, il soit longtemps épuré par l'action terrible d'un feu jaloux, avant que d'être admis en présence du Dieu trois fois saint.

Mais un prêtre qui se fixerait à ce degré, qui s'arrêterait à cette première station, ne répondrait pas à sa vocation ; cela est évident. Dieu voulait en faire son confident, le dépositaire de ses grâces, l'économe de sa maison ; et il s'obstine à rester dans la classe des valets et des

esclaves. Un tel prêtre n'est pas un ennemi ; je ne dis pas qu'il sera un scandale dans l'Église ; mais il aura peu d'accès auprès du prince, peu de crédit ; son action sera faible et souvent nulle.

Un prêtre doit donc s'efforcer, avec le secours de la grâce, d'atteindre au moins le second degré de l'humilité et de la justice chrétienne.

Deuxième Degré.

Ce second degré consiste à nous soumettre avec un si profond respect à notre Créateur, que nous soyons prêts à mourir plutôt que de lui déplaire en la moindre chose, de propos délibéré. Cet état exclut toute affection, toute attache au péché véniel. Les fautes légères dans lesquelles on tombe ne sont plus que l'effet de la fragilité humaine : le cœur et la volonté les désavouent.

Cette disposition est beaucoup plus parfaite que la première.

Plus nous nous humilions devant Dieu, en nous assujettissant pleinement à ses volontés adorables, plus nous approchons de l'ordre,

de la justice, de la sainteté. Et n'est-il pas souverainement conforme à l'ordre et à la justice qu'un fils *bien né* ne donne jamais le moindre déplaisir au meilleur des pères, qu'il ne viole en rien le respect qu'il lui doit ? Le moindre degré de la gloire de Dieu vaut incomparablement mieux que notre vie et que tous les biens de ce monde ; parce que Dieu est la fin dernière de toutes choses, et que la fin est toujours préférable aux moyens.

Or la gloire de Dieu, j'entends sa gloire accidentelle, c'est que toutes les créatures lui soient pleinement soumises et qu'elles obéissent au moindre signe de sa volonté. Combien donc nous devons avoir en horreur le péché véniel, qui est une révolte contre ce grand Dieu, un larcin fait à sa gloire !

Un ministre des autels fixé, solidement établi dans cette seconde demeure, n'est plus seulement un prêtre régulier, irréprochable aux yeux du monde ; c'est un prêtre pieux, fervent, qui converse souvent avec Dieu dans l'oraison, et qui puise dans ces communications intimes les lumières, les grâces qui rendent son ministère fructueux parmi les peuples. C'est à ces

hommes qu'il est donné de régénérer des paroisses, de ranimer l'esprit de foi et de piété, et de faire avec des talents médiocres ce que d'autres ne feraient pas avec toutes les ressources de la science et du génie.

Cependant ce n'est là encore que le second degré ; ce n'est pas le plus haut point où puisse être portée la dépendance, l'humilité.

On est juste et saint, sans doute, quand on immole généreusement tout ce qui pourrait s'opposer directement à la gloire de Dieu. Toutefois on n'est pas pour cela tellement dégagé des choses créées, qu'on n'aime encore sa propre réputation ; l'estime des personnes vertueuses, certaines satisfactions innocentes que Dieu ne réprouve pas.

De là vient que ceux qui se fixent au second degré, sans viser plus haut, tombent souvent dans des fautes de surprise, dans plusieurs imperfections inévitables dans cet état. — De là vient encore qu'ils laissent échapper bien souvent l'occasion de pratiquer de grandes vertus. Dieu les aime, il verse sur eux des grâces abondantes. Mais il ne voit pas en eux assez de générosité, assez de correspondance, pour leur

communiquer les dons extraordinaires, les insignes priviléges dont il se plaît à combler ses favoris.

Voici donc une voie plus excellente ; c'est le troisième degré de l'humilité, et le sommet de la perfection évangélique.

Troisième Degré.

Quoique ce soit aux prêtres surtout qu'il est dit : *Estote perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est*, cependant la voie que nous allons indiquer ne sera jamais celle du grand nombre. Dans la perfection même il y a différents degrés. L'héroïsme de la sainteté est un don à part. Il est bon toutefois que nous le connaissions, ne fût-ce que pour nous humilier en voyant que nous en sommes séparés par un intervalle immense.

Mais donnez-moi une de ces grandes âmes nourries de fortes méditations, un de ces prêtres magnanimes qui ont pénétré bien avant dans la science sublime de la croix ; il comprendra sans peine ce que nous allons dire.

Le troisième degré de l'humilité imprime dans l'âme fidèle un si grand mépris du monde,

et un si grand amour du mépris, que s'il était à son choix d'être honorée ou méprisée des hommes, et qu'il dût revenir autant de gloire à Dieu de l'un que de l'autre, cette âme, foulant aux pieds l'honneur et l'estime des créatures, embrasserait les ignominies et les opprobres avec autant d'ardeur que les mondains en mettent à poursuivre la renommée et l'éclat parmi les hommes; et elle le ferait par ce double motif, que par là elle se rend plus de justice et qu'elle devient plus semblable à Jésus-Christ.

Cette doctrine paraît étrange au premier aspect; elle heurte de front le sens humain. Comment peut-on se mépriser soi-même, dira-t-on, et surtout désirer que les autres nous méprisent?

Je réponds que nous en viendrons là, si nous avons bien compris la définition qui a été donnée plus haut de l'humilité, c'est-à-dire si nous nous connaissons parfaitement nous-mêmes, et si nous avons un véritable amour de la justice.

Dites-moi, ô homme, qui êtes-vous? que méritez-vous? Avez-vous commis un péché mortel

dans votre vie, vous avez mérité l'enfer : vous êtes l'égal du démon (1). En avez-vous commis deux, vous êtes sous ses pieds : il n'en a commis qu'un seul. Mesurez donc l'estime qui vous est due sur celle que vous avez pour les démons, pour les réprouvés. Car si vous n'êtes pas actuellement dans leur société, à qui le devez-vous? Est-ce à votre vertu, ou à la bonté toute gratuite du divin Rédempteur? *Tibi, Domine, justitia; nobis autem confusio.*

Mais supposons que nous ayons eu le bonheur de traverser les périls de la vie sans perdre la grâce du saint baptême, la vue seule de notre bassesse et de tant de fautes légères où nous tombons chaque jour ne suffit-elle pas pour nous inspirer le mépris de nous-mêmes?

Que sommes-nous par notre nature? — Néant. — Que doit-on au néant? — L'oubli; on ne pense pas à ce qui n'est pas. — Que sommes-nous par notre volonté? — Pécheurs, rebelles plus ou moins, mais toujours rebelles à Dieu. — Que méritent le péché, la rébellion?

(1) Nous parlons ici du nombre des péchés mortels, non de leur malice relative, que Dieu seul peut apprécier avec exactitude.

— Le mépris, le châtiment. — Comptons : Néant, péché : voilà notre propriété, nos titres. Oubli, mépris, châtiment : voilà nos droits. Cela est clair, je pense.

Sainte Thérèse demandait un jour à Notre-Seigneur pourquoi, entre toutes les vertus, il affectionne singulièrement l'humilité ? Elle reçut cette réponse : C'est que j'aime la vérité.

Quand nous lisons dans les épîtres de saint Paul, dans la vie des principaux Saints qu'honore l'Église, qu'ils se regardaient comme la boue, la balayure du monde, qu'ils s'estimaient indignes de voir le jour, qu'ils s'étonnaient que Dieu pût les supporter, que tous les hommes ne se réunissent pas pour les accabler d'injures et de mauvais traitements, nous regardons peut-être tout cela comme de pieuses exagérations. Mais n'oublions donc pas que l'exagération est un mensonge. Et Dieu peut-il aimer, récompenser le mensonge ?

Non, les Saints, en s'humiliant de la sorte, se rendaient justice ; et ils étaient d'autant plus agréables à Dieu qu'ils se rendaient une justice plus exacte, plus rigoureuse.

L'homme humble, dit saint Bonaventure,

aime la vérité ; il ne peut souffrir la louange, parce qu'il sait bien qu'il ne la mérite pas ; mais, de plus, il est bien aise qu'on le tienne pour ce qu'il est en effet, c'est-à-dire pour un être qui n'a de son fonds rien que de vil et de méprisable. C'est l'idée qu'il a de lui-même, et il se réjouit que les autres pensent de même. Car naturellement nous prenons plaisir à voir qu'on partage notre opinion, nos sentiments. Tout orgueilleux est un menteur, un voleur : voilà pourquoi Dieu l'a en horreur et le repousse avec indignation.

Chose étonnante ! Pour être grand, pour être saint et parfait devant Dieu, que demande-t-on de nous ? Une chose, une seule chose : c'est que nous ne soyons ni usurpateurs ni injustes. — Cela est bien facile, direz-vous ; c'est simplement la vertu de l'honnête homme. — Facile ! Vous vous trompez, vous vous trompez : c'est l'héroïsme de la vertu ! Le péché originel nous a tellement dépravés, que nous avons une peine incroyable à ne pas attenter aux droits du souverain Maître, à ne pas envahir son domaine. Reste à ta place, dit le Seigneur ; sois juste ; rends à Dieu ce qui est à Dieu, à la créa-

ture ce qui appartient à la créature : et tu es saint à mes yeux, et je te ferai asseoir dans mon royaume sur un trône immortel.

Fort bien! direz-vous : il faut être juste. Mais comment se croire petit, vil, méprisable, quand on ne peut pas se dissimuler qu'on a fait de grandes choses? — Dites plutôt : Quand Dieu fait par nous de grandes choses. Oh! alors il faut admirer la puissance, la sagesse de ce grand Dieu, qui, avec des instruments si vils, opère, quand il lui plait, des prodiges.

L'humilité ne consiste pas à méconnaitre les dons de Dieu et la puissance de ses œuvres, mais à ne pas s'en attribuer la gloire. La pratique de la sainte Vierge est un modèle parfait. Elle reconnait en toute humilité, ou plutôt elle publie, dans le ravissement de son cœur, que Dieu a fait en elle de grandes choses, des choses admirables; mais au lieu de s'élever : Mon âme, s'écrie-t-elle, glorifie le Seigneur : *Magnificat anima mea Dominum*.

Il est juste, souverainement juste, que toute la gloire retourne à celui qui est l'auteur de tout bien. Quand on nous donne des louanges, on se trompe; c'est une injustice qu'on fait à Dieu;

et nous devrions en être honteux, confus, comme un homme d'honneur qui se voit pris pour un autre, et qu'on loue d'une action qu'il n'a pas faite.

L'humilité parfaite n'est donc pas autre chose que la justice, que la vérité connue, aimée.

Mais, outre l'amour de la justice, il est un autre motif puissant, un attrait irrésistible, qui pousse les grandes âmes vers les humiliations et les mépris : c'est l'exemple du divin Maître.

Le Verbe éternel ne pouvait s'humilier dans le ciel : il est Fils de Dieu, égal en tout à son Père. Il descend sur la terre, il se fait homme. Comme homme, il est inférieur, il peut s'humilier. Aussi voyez comme il se jette dans les extrémités les plus étranges, comme il embrasse les humiliations et les mépris, comme il parcourt tous les degrés de l'abjection et de l'anéantissement. *Exinanivit semetipsum*. Il naît dans une étable ; il passe sa vie dans l'atelier d'un pauvre artisan ; il meurt sur une croix, rassasié d'opprobres et d'ignominies : *Saturabitur opprobriis ;* et il déclare, par tous

ces abaissements volontaires, que Dieu est si grand, que toutes les créatures, et l'Homme-Dieu lui-même, doivent s'anéantir devant son incompréhensible majesté.

Quelle leçon, quel exemple, quel puissant aiguillon pour un saint prêtre! Eh quoi! la passion pour une vile créature dont le cœur est épris pourra aller, dans les mondains, jusqu'à lui faire aimer ses défauts, ses caprices, jusqu'à les imiter, les copier! Tous les jours, les libertins ne s'imposent-ils pas des sacrifices pénibles pour plaire à une idole de boue? — C'est de l'aveuglement, dit-on, c'est de l'ivresse. Mais l'amour divin ne peut-il pas exalter une âme, et lui inspirer des transports aussi vifs, aussi ardents que l'amour profane? Un prêtre ne peut-il pas se remplir, s'enivrer tellement de l'amour de son Sauveur, qu'il trouve sa gloire et son bonheur à lui ressembler, à être comme lui méprisé et foulé aux pieds?

Exagération, transports indiscrets! dira l'homme du monde, ou le prêtre qui pense comme l'homme du monde. Ah! c'est que pour l'un et pour l'autre la sainte folie de la croix est un mystère; tous deux ignorent quel

est le prix des humiliations, depuis que l'Homme-Dieu en a fait sa livrée.

Oui, exagération, ajoutera-t-on. Car enfin cette humilité excessive énerve l'âme, et lui ôte toute confiance dans ses forces. Comment voulez-vous, par exemple, qu'un prêtre ainsi refoulé dans son néant déploie la vigueur et l'énergie qu'exige sa pénible mission?

Nous allons répondre à cette difficulté, et prouver que c'est l'humilité au contraire qui grandit l'homme, qui le perfectionne, qui fait les héros et les hommes apostoliques.

CHAPITRE III.

CE QUE PRODUIT L'HUMILITÉ DANS LE PRÊTRE.

Demandez à la plupart des gens du monde, à ceux même qui se piquent de science et d'instruction, qui se prosternent d'admiration devant les fausses vertus des sages du paganisme, demandez-leur : Qu'est-ce qu'un chrétien humble? — Ils vous répondront : C'est un homme qui n'a que des goûts bas et rampants,

un homme dont l'esprit, comprimé dans son essor, s'enveloppe dans je ne sais quelles idées sombres et mystiques, un homme, en un mot, à qui la dévotion a ôté tout sentiment de sa dignité, tout courage et toute énergie pour les grandes actions.

Voilà comme le monde juge des choses. Or, c'est précisément le contraire qui est la vérité.

Connaissez-vous un orgueilleux, un superbe? Il faut qu'il se distingue, qu'il fasse parler de lui. Pour arriver à ses fins, il ira tantôt ramper devant les grands de la terre et adorer leurs caprices, tantôt flatter bassement la multitude et mendier des suffrages; il descendra aux plus viles, aux plus honteuses intrigues, pour supplanter un rival et s'élever sur ses ruines. Adorateur de lui-même, n'estimant que soi, l'égoïsme a resserré son cœur et paralysé toutes les puissances de son âme. N'attendez pas de lui des sacrifices généreux pour le bien public. Le dévouement lui paraît sans motif et sans but, quand il n'y voit pas son profit personnel ou l'intérêt de sa vanité. — Ainsi jouet de ses passions, adulateur, esclave de ceux qui dispensent les richesses et les honneurs, ou il s'éva-

nouit dans les fumées de l'orgueil, ou il s'affaisse dans la boue.

Non, il n'y a que les humbles qui soutiennent la dignité de la nature humaine. Car pour qui sait réfléchir, la vue de la grandeur de Dieu d'une part, et de l'autre le néant de tout ce qui n'est pas lui, manifestent ouvertement la lâcheté, la bassesse de ceux qui se rendent dépendants de l'opinion des hommes, comme elle prouve la noblesse et la générosité de ceux qui veulent ne dépendre que de Dieu seul.

Dans le chrétien, dans le prêtre qui a la vraie humilité, la connaissance de son néant et de sa misère n'est jamais séparée de la connaissance des grandeurs et des bontés de son Dieu. Il n'est rien, il n'a rien de son fonds ; voilà pourquoi il ne s'attribue rien. Mais il sait que Dieu l'a créé pour sa gloire, qu'il lui a donné une noble destinée, qu'il l'a admis par un bienfait gratuit de sa miséricorde à l'adoption de ses enfants. A ces magnifiques prérogatives, joignez la prérogative plus magnifique encore du sacerdoce : comme homme, comme chrétien, et surtout comme prêtre, il se voit élevé à une hauteur sublime. Bien loin de ramper aux

pieds d'une vile créature, il croirait se dégrader s'il obéissait même à un ange, même à un séraphin qui lui commanderait en son propre nom. Noble vassal, il ne relève que de Dieu seul.

Mais il sait que le souverain Maître a établi ici-bas une hiérarchie de pouvoirs, qu'il s'est choisi des organes pour transmettre ses ordres. La volonté divine lui est-elle manifestée par celui qui en a reçu d'en haut la mission, il n'hésite pas; il court, il vole où son Dieu l'appelle. Il ne voit, dans celui qui commande au nom du Très-Haut, ni les qualités personnelles, ni les talents, ni les vertus; il ne voit que l'autorité dont il est dépositaire. Et, pourvu que le commandement du ministre ne soit pas en opposition avec celui du grand Maître, le chrétien toujours souple et docile baisse la tête et plie sous le joug.

Voilà, pour le dire en passant, ce qui relève infiniment l'obéissance religieuse, que des hommes ignorants ou prévenus voudraient faire passer pour une basse servitude, et qui dans la réalité est le sublime de l'élévation et de la grandeur.

De plus, le prêtre qui a la vraie humilité se rappelle sans cesse que, créé de Dieu, il doit retourner à Dieu; que, racheté du sang de Jésus-Christ, le ciel est son éternel héritage. Plein de ces nobles pensées, il n'estime pas plus les biens de ce monde qu'il n'en redoute les maux. Voyageur d'un jour sur cette terre d'exil, il laisse les amateurs de la vanité et du mensonge se fatiguer à la poursuite des honneurs, des richesses et des plaisirs. Pour lui, il a placé plus haut ses espérances; les avantages éphémères de cette vie, il les foule aux pieds; il s'affranchit de toutes les entraves qui compriment l'essor d'un cœur noble et généreux. Son âme quitte la terre, elle prend le large, et s'envole à la recherche des biens célestes et immortels.

Aussi, compulsez les annales du Christianisme. Quels sont les hommes qui ont fait le plus d'honneur à l'humanité, par la noblesse de leur caractère, par leurs lumières, par leurs vertus? Ne sont-ce pas précisément ceux qui ont excellé davantage dans l'humilité?

Il était humble, ce chérubin de la nouvelle alliance, le tendre, l'ardent Augustin. Et toute-

fois quel génie perçant! quelle sublimité dans ses pensées! quelle profondeur dans sa doctrine! quels flots de lumière il répand sur les questions les plus ardues, les plus difficiles!

Il était humble, l'incomparable abbé de Clairvaux, ce prodige d'éloquence dans un siècle de barbarie, cet homme d'une trempe vigoureuse, d'un génie mâle et sublime! On cesse de s'étonner de l'ascendant qu'il exerça sur ses contemporains, quand on connait ses immortels écrits, qui font encore aujourd'hui l'admiration de ceux qui savent lire et penser.

Il était humble, l'aimable François de Sales : et toutefois son humilité l'empêcha-t-elle de faire honneur à sa patrie, à l'Église, à l'humanité tout entière, par ses admirables vertus et ses délicieux écrits?

Enfin, pour ne rien dire d'un Vincent Ferrier, d'un Charles Borromée, d'un Vincent de Paul, et de tant d'autres, il était humble et profondément humble, le grand apôtre des Indes, François Xavier. Et cependant quel homme déploya jamais plus de magnanimité, de grandeur d'âme et d'héroïsme? Les prodiges de sa vie, attestés par des milliers de témoins,

surpassent tout ce que l'antiquité fabuleuse attribue à ses héros imaginaires.

Et voilà comme l'humilité chrétienne dégrade l'homme et l'avilit!

Que dis-je? c'est dans l'humilité elle-même que les Saints ont trouvé le principe de leur force et de leur grandeur.

Tandis que l'orgueil, remplissant l'âme de vent et de fumée, aveugle l'homme et ne lui laisse point de ressort pour agir dans les occasions difficiles, l'humilité, en l'abaissant aux pieds du souverain Maître, le dispose à recevoir les plus riches dons du ciel, la lumière pour connaître, et la force pour agir.

Nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien de nous-mêmes; mais nous avons un moyen de sortir de notre néant, c'est de nous attacher à Dieu, en faisant l'humble aveu de notre impuissance; parce que celui qui s'attache à Dieu devient un même esprit avec lui. *Qui adhæret Domino, unus spiritus est.* Par là nous nous élevons de la poussière, nous devenons en quelque sorte semblables à Dieu, forts de sa force, sages de sa sagesse, tout-puissants de sa toute-puissance.

Au contraire, Dieu, à qui appartiennent tout honneur et toute gloire, résiste aux superbes qui osent se mettre à sa place ; il les abandonne à leurs propres ressources, c'est-à-dire à leur néant, et toutes leurs œuvres sont frappées de stérilité.

La gloire est tellement propre à Dieu, qu'il ne peut la céder à un autre. *Gloriam meam alteri non dabo*. Aussi, quand il se propose d'opérer sur la terre de grandes merveilles, il veut que sa main puissante paraisse seule. Les instruments qu'il appelle alors à l'accomplissement de ses desseins ne sont pas ceux que les hommes jugent propres aux grandes entreprises. On ne manquerait pas de leur attribuer une partie de la gloire que le Très-Haut se réserve exclusivement.

Voyez ce qui s'est passé depuis la prédication de l'Évangile. Dieu, qui est immuable dans ses conseils, a toujours bâti sur le néant, quand il a voulu faire un ouvrage important. L'Église elle-même, de tous ses ouvrages le plus admirable, n'a pas été établie sur un autre fondement.

Au temps où Jésus-Christ parut sur la terre,

il y avait, dans le monde, des rois, des empereurs, il y avait des orateurs célèbres, de profonds philosophes : quels puissants auxiliaires pour la cause de la foi, s'ils étaient venus mettre au service de l'Évangile leurs talents, leur crédit, leur renommée ! — Non, non ; restez à l'écart, hommes de science et de génie, princes, arbitres de la terre. Mon Maître vous appellera plus tard. Vous entrerez dans l'Église, quand il sera bien reconnu qu'on n'a pas besoin de vous. Mais, pour opérer la conversion de l'univers, on ne veut point de votre concours. La Sagesse éternelle a conçu un autre plan.

Voyez-vous ces pauvres pêcheurs qui raccommodent leurs filets sur les bords de la mer de Galilée? Ce sont des hommes grossiers, ignorants ; ils ne jouissent d'aucune considération ; ils sont dédaignés par leurs concitoyens, méprisés par les étrangers. Eh bien, précisément, voilà des instruments tels qu'il en faut entre les mains de Dieu pour faire de grandes choses.

Venez, Galiléens, laissez vos filets. Un champ immense s'ouvre devant vous. C'est le monde entier à conquérir, et, ce qui est plus difficile

encore, à réformer. Mais vous ne le dompterez, vous ne le purifierez de ses souillures, qu'en souffrant la faim, la soif, les calomnies, les persécutions, les supplices et la mort ; afin que les plus aveugles soient forcés de reconnaître que ce n'est pas vous, mais la main du Tout-Puissant qui a tout fait !

Qu'on nous montre dans toute l'histoire de l'Église un seul personnage qui ait fait des choses importantes et durables pour la gloire de Dieu, par les moyens qu'indiquent la sagesse humaine et la prudence du siècle !

Qu'étaient ces immortels fondateurs d'Ordres qui ont édifié la terre et peuplé le ciel de tant de fortunés habitants ? Qu'étaient les Benoît, les Dominique, les François d'Assise ?... Des hommes humbles, pauvres, sans ressources, longtemps vils et abjects aux yeux d'un monde qui sait si mal apprécier le mérite et la vertu.

O sagesse humaine, confonds-toi ! Oh ! que les jugements de Dieu sont différents des jugements des hommes ! La présomption des esprits superbes n'est à ses yeux que folie et abomination.

Ce prêtre avait reçu du ciel des talents ex-

traordinaires, un génie supérieur; il devait en faire hommage à l'auteur de tout don parfait, et les faire servir à sa gloire. Mais il s'admire lui-même, il s'appuie sur ses propres forces. Aussitôt Dieu se retire : et voilà cette raison puissante qui, partie des plus hautes régions, tombe et se précipite, de chute en chute, dans les plus honteux écarts, dans les plus inconcevables extravagances. Qu'est-ce que l'histoire de la philosophie humaine? Qu'est-ce que l'histoire de toutes les hérésies, sinon l'histoire de la chute et des égarements des esprits orgueilleux?

Non, encore une fois, il n'y a que les humbles qui puissent espérer de Dieu concours, appui, protection. Par conséquent, il n'y a que les humbles qui soient capables d'exécuter de grandes choses dans l'ordre surnaturel, et d'élever des monuments qui survivent aux révolutions des empires. Ils n'entreprennent rien d'eux-mêmes, parce qu'ils ont la conscience de leur impuissance personnelle. Mais, si Dieu leur inspire quelque dessein pour sa gloire, ils s'y portent avec ardeur; les difficultés ne les effrayent pas : ils sentent que tout néant qu'ils

sont, étant revêtus de la force d'en haut, ils seraient capables de remuer l'univers. Ils n'aspirent ni à l'estime ni à la considération ; ils ne s'attribuent que les imperfections et les défauts qui se mêlent à leur ouvrage, et renvoient tout l'honneur du succès à Celui qui leur a donné la lumière et la force. Dieu alors y reconnaît son œuvre, et se plaît souvent à la marquer du cachet de son immortalité.

Voilà ce qui explique tant de merveilles opérées dans le Christianisme par des hommes nuls et méprisables aux jugements du monde.

Dieu, qui voyait le fond de leurs cœurs, les chérissait ; il en faisait les dépositaires de sa toute-puissance, il leur communiquait une espèce d'empire sur les éléments et la nature entière. Il savait que sa gloire, la seule chose dont il soit jaloux, était en sûreté, et qu'il ne la compromettait pas, en confiant son autorité à des hommes morts à eux-mêmes, et qui n'avaient d'autre ambition que de s'épuiser, de se consumer au service du souverain Arbitre de l'univers.

Terminons. L'humilité dans la créature, c'est la vérité, c'est la justice : voilà pourquoi Dieu

la chérit. *Excelsus Dominus et humilia respicit*. L'humilité, c'est l'étendard de Jésus-Christ : *Vexillum Christi humilitas*. Ce n'est qu'en combattant sous cet étendard que nous pouvons espérer de faire de glorieuses conquêtes.

O Dieu, la gloire et la grandeur des humbles! comme chante l'Église : *Deus humilium celsitudo!* faites-nous bien comprendre que nous ne serons grands devant vous, qu'à proportion que nous serons petits à nos propres yeux ; que vous êtes inaccessible aux âmes qui veulent s'élever, et qu'on ne s'approche de vous qu'en s'abaissant. Faites que, désavouant tous les motifs bas et rampants que suggère l'amour-propre, nous n'ayons plus d'autre intention que de vous plaire, d'autres intérêts que ceux de votre gloire et qu'ainsi nous nous perdions heureusement en vous.

O centre de toutes choses, ramenez-nous à votre unité! Que toutes les créatures disparaissent ; que nous-mêmes nous soyons oubliés à jamais! Vous seul, vous seul, ô Roi immortel des siècles, régnez sur tous les cœurs! Détruisez, ravagez, anéantissez en nous tout ce qui vient de l'orgueil et de l'amour-propre ! Alors comman-

dez : vous trouverez en nous des instruments dociles ; toute la gloire de nos actions retournera à vous seul, parce que nous n'agirons plus que par le motif sublime de votre amour. Alors aussi nous pourrons faire de grandes choses, parce que votre esprit, habitant en nous, nous élèvera au-dessus de notre faiblesse naturelle, nous communiquera une force et une énergie toutes divines : nous serons véritablement vos ministres, vos organes, les hommes de votre droite.

Tota christianæ sapientiæ disciplina non in abundantiâ verbi, non in astutiâ disputandi, neque in appetitu laudis et gloriæ, sed in verâ et voluntariâ humilitate consistit, quam Dominus Jesus Christus ab utero matris usque ad supplicium crucis pro omni fortitudine et elegit et docuit. (S. Leo, Serm. VII, *de Epiph.*)

Fode in te fundamentum humilitatis, et pervenies ad fastigium charitatis. Vis capere celsitudinem Dei ? cape prius humilitatem Christi. (Bern.)

Attende, homo, quid fuisti ante ortum, et quid es ab ortu usque ad occasum, atque quid eris post hanc vitam. Profecto fuisti quod non eras ; postea de viii

materiâ in vilissimo panno involutus, menstruali sanguine in utero materno fuisti nutritus. Tunica fuit pellis secundina : sic indutus et ornatus venisti ad nos....

Nihil enim aliud est homo quam sperma fœtidum, saccus stercorum et cibus vermium. Post hominem vermis, post vermem fœtor et horror. Sic in non hominem vertitu omnis homo.... Quid superbis, pulvis et cinis, cujus conceptus culpa, nasci miseria, vivere pœna, mori angustia ? (Bernard. in *Medit.*)

Undè huic jam extollentia oculorum? Undè levare caput? Ergo de sui cognitione, mater salutis humilitas oritur. (Id., Sermo xxxvi.)

CHAPITRE IV.

LE PRÊTRE OBÉISSANT.

Nous présentons ici l'obéissance comme le premier fruit, et la conséquence nécessaire de l'humilité.

Et erat subditus illis. Si vous exceptez une courte apparition du Sauveur dans le temple de Jérusalem, à l'âge de douze ans, voilà tout ce

que les Évangélistes nous apprennent de lui jusqu'à sa manifestation publique dans sa trentième année.

Mais ces trois mots : *Erat subditus illis*, renferment une grande leçon qu'il faut méditer attentivement.

Quel est celui qui obéit?

C'est celui qui est la raison par essence, celui dont la volonté est souverainement sage et indépendante : c'est le Verbe fait chair.

Voici une merveille étrange : trois personnes habitent la sainte maison de Nazareth. De ces trois personnes, quelle est celle qui commande? c'est Joseph ; Joseph, grand Saint sans doute ; mais incomparablement moins éclairé, moins parfait que Marie, et surtout à une distance infinie de Jésus. Cependant Joseph commande, et Jésus obéit. Dans celui qui a reçu la mission de protéger son enfance, il voit le représentant de son Père céleste.

Il obéit, et en quoi? En tout ce qui est commandé ; par conséquent dans les choses les plus communes, dans les plus humbles emplois qui se rencontrent dans une maison pauvre. — Il obéit ; et pendant combien de temps? Pendant

trente ans, c'est-à-dire non-seulement dans l'enfance, comme le veut l'ordre de la nature, mais encore dans l'âge mûr, où tout homme est en état et en droit de se gouverner lui-même.

Non veni solvere legem, sed adimplere, dit le Sauveur. Quelle est la grande loi, la loi universelle de la création? C'est la subordination mutuelle des êtres entre eux et leur dépendance absolue du souverain Maître.

Dans le monde physique, il y a assujettissement d'un corps à l'autre. Les plus petits sont faits pour les plus grands, les plus bas pour les plus nobles. Il y a harmonie entre les globes et les sphères célestes. L'impulsion part d'un premier mobile, d'où elle se communique de proche en proche, et entraîne dans un mouvement régulier cette grande machine de l'univers.

Dans le monde moral, social, même dépendance. Il faut un chef dans une famille, un général dans une armée, un monarque ou un centre d'autorité dans un État : autrement, il y aurait confusion, anarchie, chaos.

Le monde spirituel, surnaturel de la grâce

est aussi un royaume dont Jésus-Christ est le chef et le roi invisible. Mais à une société visible il fallait un chef et des supérieurs visibles. Il a substitué à sa place Pierre, comme le moteur universel : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam*. Il a établi dans son Église des évêques dépendants de Pierre, ou du Pape, son successeur, et chargés de diriger une portion déterminée du troupeau, de gouverner un diocèse. *Quos posuit episcopos regere Ecclesiam Dei*. Il a institué, sous la dépendance des évêques, des prêtres et des ministres inférieurs, pour exercer sur les simples fidèles une autorité, une juridiction dont les bornes sont fixées par celui qui les envoie. Nulle part l'homme n'est premier agent : il n'est qu'un organe, un instrument, un canal qui transmet ce qu'il a reçu. Le mouvement part du ciel ; mais à quelque degré qu'il se fasse sentir, quel que soit l'agent qui le communique, il faut lui obéir comme à un ordre émané de Dieu même. C'est cette chaîne de rapports, cette subordination graduée qui constitue la hiérarchie ecclésiastique et qui fait la beauté et la force de l'Église.

Dans le monde physique, la subordination n'est pas volontaire ; elle est ordonnée de Dieu, c'est lui qui est l'unique moteur ; les êtres matériels reçoivent l'impulsion et obéissent fatalement, nécessairement. Il n'y a point de mérite.

Dans le monde moral et social, la subordination et la dépendance sont également dans l'ordre de la nature et voulues de Dieu ; mais elles se pratiquent entre des agents libres. Or, du moment que nous nous soumettons volontairement à l'autorité légitime, nous pratiquons un acte de vertu, parce que nous remportons une victoire sur nous-mêmes : *Dum alienæ voci humiliter subdimur,* dit saint Grégoire, *nosmetipsos in corde superamus*. Et l'obéissance a d'autant plus de bonté morale que le sacrifice que nous imposons à notre orgueil et à notre sensualité est plus pénible. D'où il suit, comme le remarque le même saint Grégoire, que l'obéissance vaut mieux que les sacrifices. *Obedientia victimis jure præponitur ; quia per victimas aliena caro, per obedientiam vero voluntas propria mactatur*. (Ult. Moral. 10.)

On se plaint aujourd'hui de l'esprit d'insu-

bordination et de révolte qui trouble la paix des empires, et met la perturbation dans tous les rapports sociaux. Mais comment pourrait-il en être autrement? On a banni du gouvernement de cet univers Dieu et sa providence. L'homme veut commander en son propre nom. Dès lors il n'a plus logiquement aucun droit à l'obéissance ; car un être raisonnable ne relève que de celui qui est la Raison souveraine. Toute raison bornée qui s'impose à une autre raison se rend coupable d'usurpation et de tyrannie.

Rendez à Dieu le gouvernement des choses humaines, aussitôt l'ordre hiérarchique est rétabli et l'harmonie reparaît. C'est Dieu qui commande. Chaque supérieur, dans la sphère d'action que lui a assignée le suprême Monarque, n'est que son organe : *Non te abjecerunt*, disait le Seigneur à Samuel, *sed me*.

Mais c'est surtout dans l'Église, société spirituelle instituée pour procurer la perfection intérieure des âmes, c'est dans l'Église que l'obéissance a toute sa valeur et sa noblesse. Quand le Père céleste montre aux hommes, sur les hauteurs du Thabor, celui qu'ils doivent écouter :

Ipsum audite ; ce n'est pas le Fils de Marie qu'il leur présente, c'est son propre Fils, son Fils bien-aimé, son égal, l'objet de ses complaisances : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui.* Dans Jésus-Christ donnant des lois aux hommes, gouvernant l'Église, l'humanité s'efface, la divinité seule agit. De même, dans le Pape, dans l'évêque, dans le supérieur exerçant la juridiction ecclésiastique, l'homme disparaît, sa personnalité est comme anéantie ; c'est le Fils de Dieu parlant, donnant ses ordres par un organe humain. Aussi l'obéissance n'est comptée pour rien, si elle ne s'élève à la dignité de vertu surnaturelle.

On comprend maintenant quels doivent être les motifs et la règle de l'obéissance.

Un supérieur quelconque fait un commandement. La chose demandée est-elle évidemment injuste, ce n'est pas Dieu qui a parlé ; car Dieu n'est pas en contradiction avec lui-même ; c'est l'homme. Or, il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. — Y a-t-il doute sur la légitimité du commandement, commencez par obéir, car la présomption est toujours en faveur de l'autorité. — Ce qu'on commande n'est

pas injuste, mais j'y vois de graves inconvénients, je prévois des suites fâcheuses. — Vous pouvez faire des observations respectueuses ; si elles ne sont pas acceptées, obéissez ; les conséquences futures regardent le supérieur ; la responsabilité appartient à la tête qui ordonne, et non au bras qui exécute. — Le commandement est juste et bon, mais il impose des devoirs humiliants et pénibles. — C'est alors que vous devez embrasser l'obéissance avec courage, vous surmontant généreusement vous-même ; car plus vous apportez de dévouement et de sacrifice dans l'accomplissement du devoir, plus l'acte que vous posez est agréable à Dieu et méritoire pour vous.

C'est Dieu qui commande par le supérieur. — Celui-ci peut manquer de lumières, avoir des défauts, des manières dures, un caractère difficile : il en rendra compte. L'Évangile prêché par un prêtre vicieux en est-il moins la parole de Dieu ?

C'est Dieu qui commande par le supérieur. — Or, si Dieu paraissait visiblement, s'il parlait comme sur le mont Sinaï, intimant ses ordres, faisant des règlements de discipline, fixant à

chacun son emploi, oseriez-vous critiquer, censurer ses actes?

C'est Dieu qui commande par le supérieur.— Pour inculquer fortement cette vérité, il semble que le Seigneur soit plus attentif à venger les manquements envers les supérieurs, que les outrages qui s'adressent à lui directement. Aaron, par une lâche complaisance, laisse le peuple tomber dans le crime de l'idolâtrie. Aucun châtiment visible n'est infligé à Aaron. — Marie dit une parole, non contre Moïse lui-même, mais contre son épouse : Que fait cette Égyptienne? qu'avions-nous besoin d'elle? C'est elle qui règle tout ici. — C'était indirectement attaquer l'autorité de Moïse. — Eh bien, Moïse qui était en quelque sorte le maître de Dieu, Moïse qui forçait Dieu à pardonner et lui arrachait la foudre des mains, Moïse va en vain se prosterner devant le tabernacle pour obtenir la grâce de sa sœur. — Non, dit le Seigneur, point de pardon. Qu'elle soit chassée ignominieusement du camp; couverte d'une lèpre honteuse, elle expiera par cet opprobre ses insolents murmures.

Mais avec cette doctrine on justifie l'arbi-

traire, on divinise en quelque sorte jusqu'aux défauts des supérieurs. — Eh ! n'y a-t-il pas un tribunal où les supérieurs rendront un compte rigoureux de leur administration? En attendant, Dieu fait servir leurs imperfections, leurs passions même, à l'exécution de ses desseins.

Vous avez un supérieur dont le caractère difficile vous donne beaucoup à souffrir. — Tant mieux ; profitez de cette épreuve pour acquérir les vertus solides et amasser une ample moisson de mérites.

Votre supérieur est d'une humeur fâcheuse, d'un commerce pénible. — Qui sait si Dieu ne veut pas, par son moyen, vous instruire des défauts que vous devrez éviter un jour, s'il vous impose la redoutable charge de conduire les autres.

Mais mon supérieur a d'injustes préventions ; il est mal informé, il se trompe, j'en ai la certitude. — Cela peut être. Mais il y a un Maître là-haut qui voit tout, qui sait tout, et qui se sert de l'erreur et des passions des hommes, pour vous conduire où vous appelle son adorable providence. C'est du ciel que part le commandement ; c'est au ciel que doit se repor-

ter l'obéissance, si vous voulez qu'elle soit une vertu chrétienne, surnaturelle, méritoire : *Vir obediens loquetur victorias.*

Mais j'ai de fortes raisons pour décliner ce commandement. — Ah! je crains bien que vous ayez peu profité à l'école de Nazareth, où Jésus-Christ a voulu nous apprendre, non à raisonner, mais à obéir : *Christus factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Disce, homo, obedire; disce, pulvis, obtemperare. De auctore tuo loquens Evangelista : Et erat, inquit, subditus illis. Erubesce, superbe cinis! Deus se humiliat, et tu te exaltas! Deus se hominibus subdit : et tu, dominari gestiens hominibus, tuo te præponis auctori!* (S. Bern. Homil. I de laud. V. M.)

Quant à moi, dira cet ecclésiastique, j'obéis sans peine; j'ai d'excellents supérieurs; ils administrent avec sagesse, je ne sais pas résister à leurs volontés. — Vous obéissez, c'est-à-dire que vous exécutez matériellement ce qui est commandé. C'est l'acte d'un mercenaire. — Vous obéissez, mais c'est par goût, par sympathie, par inclination naturelle, ou tout au plus par raison. Votre obéissance peut avoir quelque

bonté morale; elle n'a rien de surnaturel et de méritoire pour le ciel. — Vous obéissez : mais c'est pour plaire à votre supérieur, pour gagner ses bonnes grâces, pour obtenir ses faveurs. Votre évêque, qui ne lit pas dans votre cœur, a cru que vous agissiez par vertu : il vous a confié un emploi honorable, un poste éminent; vous êtes curé, doyen, chanoine.... Vous avez reçu votre récompense. *Receperunt mercedem suam, vani vanam.*

Concluons. Par trente années d'obéissance, Jésus-Christ a voulu nous convaincre que celui-là ne saura jamais commander, qui n'a pas appris à obéir; que le prêtre surtout, par une longue habitude de la soumission, doit s'être dépouillé de sa volonté propre, afin que, lorsqu'il sera envoyé parmi les peuples, sa douceur et son humilité rendent son autorité respectable et la fassent recevoir comme venant du ciel.

DEUXIÈME SECTION.

CHAPITRE UNIQUE.

LE PRÊTRE HOMME DE RETRAITE ET DE RECUEILLEMENT.

Jésus, passant trente années dans sa retraite de Nazareth, enseigne au prêtre qu'il doit vivre éloigné du monde et de ses dissipations. Autrement, il manque à l'esprit de sa vocation, — il expose sa vertu, — il compromet le succès de son ministère.

I

Le prêtre qui se répand dans le monde manque à l'esprit de sa vocation.

Quel est le premier effet de notre vocation à l'état ecclésiastique? C'est de nous séparer du monde et de nous consacrer à Dieu.

Separavit vos Deus Israel ab omni populo, disait Moïse aux prêtres d'Aaron. Et le Sauveur lui-même ne dit-il pas à ses apôtres : *De mundo non estis, sed ego elegi vos de mundo?*

Joan. xv, 19.) Comme le caractère que nous recevons à l'ordination ne peut s'effacer, aussi le divorce que nous y faisons avec le monde ne doit jamais finir.

Les fidèles comprennent cela à merveille. Ils savent qu'un prêtre ne peut s'embarrasser dans les affaires et les intrigues du monde, aimer le monde, adopter le langage et les maximes du monde, prendre part aux divertissements et aux amusements du monde ; ils savent, en un mot, qu'il doit être mort au monde, et qu'il doit dire avec saint Paul : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.*

Il est vrai, le prêtre n'est pas destiné à passer sa vie dans une Thébaïde ou une Chartreuse : il vit au milieu des hommes pour les instruire et les sanctifier ; il est donc nécessairement en contact avec eux.

Sans doute, il serait fâcheux qu'un prêtre fît croire de lui qu'il est sauvage et inaccessible ; qu'il ne peut soutenir une conversation avec un homme instruit, parce qu'il est étranger à tout ce qui se passe autour de lui, et qu'il ignore complètement les tendances et les besoins de son siècle. — On ne lui pardonnerait

pas non plus d'ignorer les bienséances sociales, les règles les plus communes de la politesse et de l'urbanité, de paraître gauche, maladroit dans un cercle, dans une réunion de personnes honnêtes et bien élevées.

Mais ce qu'on lui pardonnera bien moins encore, c'est de montrer de la passion pour le monde et ses vanités, de se faire une gloire d'être habile dans la science du monde, dont le dernier mot est l'orgueil et la sensualité, et d'ignorer la science de Jésus-Christ, qui enseigne l'humilité et la charité.

Aussi quelle estime a-t-on pour ces prêtres qui, au lieu de fuir le monde, s'y engagent quelquefois plus avant que les laïques eux-mêmes? pour ces prêtres qui perdent une grande partie de leur temps dans des sociétés mondaines, des parties de jeu, des visites sans fin où l'on ne cherche point Dieu, où l'on ne parle point de Dieu, où l'on ne trouve jamais Dieu, où on le perd souvent, où on le fait peut-être perdre aux autres?

Il est évident qu'un prêtre n'est plus dans son état, qu'au lieu d'édifier, il scandalise, quand on le voit adorer des idoles qu'il de-

vrait renverser, et mettre sa conduite en contradiction avec son enseignement.

Quels sont les ecclésiastiques auxquels le monde lui-même ne peut refuser son estime et sa confiance? Ne sont-ce pas précisément ceux qui montrent le plus d'éloignement pour ses vanités, ses dissipations, ses fêtes et ses divertissements? Les prêtres de ce caractère ont compris ce que leur vocation a de grave et de sérieux. On ne les voit pas se répandre au dehors; ils aiment la retraite, le silence. Ils ne sont pas avides de nouvelles; ils prennent plaisir à ignorer mille choses qui ne serviraient qu'à donner une vaine pâture à leur curiosité. Ils se gardent bien de remplir leur mémoire, de charger leur esprit des histoires frivoles et de toutes les bagatelles qui se débitent dans le monde, tandis que la foi leur présente tant de vérités sublimes dont ils peuvent s'occuper utilement et avec délices. Ils imitent en cela l'auguste Marie, de qui saint Ambroise a dit ces beaux mots : Elle ne cherchait point de compagnes au dehors, ayant pour compagnes ses bonnes pensées, et jamais elle n'était moins seule que lorsqu'elle semblait être seule. *Co-*

mites non desiderabat quæ bonas comites cogitationes habebat. (Lib. II, de Virg.)

Théodoret rapporte un passage de Platon qui est tout à la fois une grande leçon et un reproche humiliant pour les prêtres mondains et dissipés.

Comment penses-tu, dit ce sage païen, que sont faits les grands et parfaits philosophes? quelle est l'occupation de leur esprit? quelles sont leurs pensées, leurs affections? Je vais te l'apprendre. — Ils ne savent point le chemin de la Place ou du Palais. Ils ignorent où est la chambre du Conseil et les autres lieux où se tiennent les assemblées publiques. Ils ne se mettent point en peine de savoir qui sera promu aux charges, aux emplois, sur qui tomberont la faveur et le choix du peuple. Ils ignorent tout ce qui se passe dans la ville, ils l'ignorent et le veulent ignorer. Ils évitent les festins, les cercles, les réunions. Leur corps seul habite la cité; mais leur âme, méprisant tout ce qui l'entoure comme indigne d'elle, s'affranchit de toutes ces entraves; elle sort de sa prison, prend le large, et s'envole à la recherche et à la contemplation des choses grandes et sublimes.

Ainsi la sagesse antique avait compris qu'un philosophe qui veut s'adonner à la contemplation des merveilles de la nature doit commencer par se séparer, s'isoler de la foule. Combien plus cette séparation est nécessaire aux prêtres, dont la vie doit se passer dans la méditation des vérités éternelles et des mystères du divin amour!

O si vous saviez rappeler à vous et tourner vers Dieu toutes ces pensées, tous ces désirs, toutes ces affections, que vous laissez s'écouler, s'évaporer parmi les créatures! si vous donniez à de saints colloques avec Dieu ces heures que vous perdez en de vains entretiens avec les hommes, quel trésor de grâces vous amasseriez en peu de temps!

Savez-vous pourquoi vous êtes si tiède, si froid, si languissant dans l'exercice de vos sublimes fonctions? pourquoi le Fils de Dieu vous visite rarement par ses lumières et ses consolations! C'est qu'il vous trouve toujours dans le monde, ou qu'il trouve le monde chez vous; c'est qu'il veut vous parler seul, et vous êtes toujours en compagnie; c'est qu'il aime le silence, la solitude, le recueillement, et vous êtes

toujours dans l'agitation, le bruit, le tumulte.

J'ai dit en second lieu que le prêtre est un homme consacré à Dieu. *Separavit vos Deus.... et junxit sibi, ut serviretis ei in cultu tabernaculi, et ministraretis ei.... Paulus servus Jesu Christi segregatus in Evangelium Dei.* — Tous les chrétiens sont consacrés à l'auguste Trinité par le saint baptême; mais, outre cette consécration générale, le prêtre, dans l'ordination, reçoit une onction spéciale qui le marque comme un vase d'honneur et le dédie au culte et à la gloire du Dieu trois fois saint.

Et à quoi vous oblige cette consécration? *Mundamini qui fertis vasa Domini.* — *Sancti estote, quia Ego sanctus sum.* — Et encore : *Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei....* — Afin, dit saint Ambroise, que la vie réponde à la dignité : *Ut nomen congruat actioni, actio correspondeat nomini, ne sit nomen inane, et crimen immane; ne sit honor sublimis, et vita deformis; ne sit deifica professio, et illicita actio.* (De Dig. Sacerd.)

Un homme renonce au monde et se donne à Dieu par la profession religieuse; c'est aussi

une consécration. Mais on n'exige pas de cet homme qu'il soit saint au moment où il entre en religion ; il suffit qu'il ait un vrai désir de la sainteté et qu'il entre courageusement dans la voie qui y conduit. Le sacerdoce demande une sainteté non pas en désir, mais en acte ; parce que l'Église envoie le prêtre pour diriger le troupeau, moins par l'exercice de l'autorité que par l'exemple des vertus : *Forma facti gregis ex animo*. Ainsi il doit être saint dans son âme par le détachement de toutes les choses de la terre ; — saint dans son corps par une chasteté angélique, tenant ses sens assujettis par le frein de la mortification, et se revêtant de la modestie comme d'un vêtement ; — saint dans ses pensées, dans ses affections, se réglant en tout sur le modèle de Jésus-Christ, dont il représente la personne.

S'il possède cette sainteté intérieure, il la fera briller dans l'exercice de ses augustes fonctions, et on reconnaitra en lui l'*homme de Dieu*.

Un jour l'empereur Valens, persécuteur de la vraie foi, entre, escorté de ses gardes, dans l'assemblée des catholiques, réunis pour célé-

brer la fête de l'Épiphanie. Quand il entend le chant des psaumes, qu'il voit un peuple immense dans le recueillement et le respect, les prêtres plus semblables à des anges qu'à des hommes, saint Basile au pied de l'autel, le corps immobile, le regard fixe, l'esprit uni à Dieu, Valens est saisi d'une religieuse terreur. A l'offertoire, il se présente pour offrir le pain, selon l'usage : aucun prêtre ne s'avance pour le recevoir. Alors il se trouble, il chancelle ; et, si on ne l'eût soutenu, il allait tomber honteusement. Tant l'esprit de piété qui brillait dans l'assemblée, et surtout l'air de sainteté des ministres du sanctuaire, avaient porté l'effroi et réveillé le remords dans cette âme coupable.

Saint Basile était un des plus grands orateurs de son siècle, il pouvait faire de magnifiques discours sur la présence réelle. Mais, je vous le demande, les plus éloquents discours eussent-ils fait sur Valens une impression aussi vive et aussi profonde que l'attitude respectueuse et recueillie du saint évêque?

Les peuples ont un tact merveilleux pour saisir ce cachet de la sainteté, et discerner un saint prêtre de celui qui ne l'est pas. Le si-

lence et la modestie à l'église, un air grave et pénétré dans toutes les fonctions du saint ministère : que sais-je? une génuflexion devant l'autel, un regard, un rien suffit pour motiver leur jugement.

Saint Vincent de Paul célébrait la sainte messe avec une expression de foi si vive, une piété si tendre, qu'il inspirait de la dévotion à tous les assistants; et plus d'une fois ils laissèrent échapper ces paroles naïves : Mon Dieu, que voilà un prêtre qui dit bien la messe! il faut que ce soit un saint homme.

Aussi était-ce un homme de retraite et de recueillement.

II

Le prêtre qui aime à se répandre dans le monde expose sa vertu.

Quand un prêtre ne paraît parmi les séculiers qu'à de rares intervalles, c'est-à-dire quand le devoir l'y appelle, sa présence imprime le respect, et personne sous ses yeux n'oserait s'écarter des plus sévères bienséances.

Mais il n'en est pas ainsi d'un prêtre que les gens du monde voient souvent dans leurs cer-

cles et leurs assemblées. Ce n'est plus l'homme de Dieu qui vient s'asseoir au milieu d'eux, c'est un compagnon de leurs jeux et de leurs divertissements, un ami ordinaire devant lequel on cesse de se contraindre.

Or, quand les hommes du monde sont réunis et se communiquent librement leurs pensées, de quoi parlent-ils? quelle est la matière de leurs conversations? On parle d'affaires, d'intérêts, de projets de fortune et d'élévation. On vante le talent, l'habileté de ceux qui réussissent dans leurs entreprises et qui, en peu de temps, amassent de grandes richesses. — On parle de jouissances sensuelles, de divertissements, de parties de plaisir, d'intrigues scandaleuses.... Que fera le prêtre? Essayera-t-il de jeter au milieu de ces conversations si profanes un mot de Dieu et de l'éternité? Mais il sent que ce n'est pas le moment de prêcher et qu'on pourrait lui dire : Si nos discours vous déplaisent, pourquoi êtes-vous ici? Il est donc condamné à autoriser, au moins par son silence, un langage si peu chrétien. Il n'a pu porter un instant vers le ciel ces hommes qui ne pensent qu'à la terre, qui ne rêvent que les

biens de la terre, et lui-même est redescendu avec eux sur cette terre qu'il dédaignait autrefois; il sent qu'il l'aime encore. Il y a quelque temps, lorsque les pensées de la foi agissaient fortement sur son esprit et sur son cœur, il ne pouvait voir sans une vive émotion l'aveuglement de ces hommes qui poursuivent avec tant d'ardeur les biens du temps, et qui négligent complétement les biens de l'éternité. Maintenant leur conduite ne lui paraît plus si déraisonnable. L'air du monde qu'il respire chaque jour exerce sur lui une malheureuse fascination, et peut-être il en viendra bientôt jusqu'à partager les illusions et la folie de ceux qu'il devait guérir. *Quot sunt qui tanquam ardentes lampades et mundi luminaria lucebant coram hominibus, et paulatim ex frequenti sæcularium conversatione et confabulatione tepefacti, ad pristina opera sæcularis vitæ miserabiliter redierunt!* (S. Laur. Justin. de Disc. et profect., cap. XII.)

Un autre danger plus grand encore est celui que court la chasteté du prêtre qui se répand dans le monde. Il se trouve souvent en rapport avec des personnes du sexe. Or, dit saint

Jérôme, la femme est un feu ardent, l'homme une paille facile à embraser, et le démon est là comme un vent impétueux qui souffle dans le cœur de l'un et de l'autre les étincelles du feu impur : *Fœmina ignis, vir stupa, diabolus flabellum est. — Ibi quotidiana est pugna, et rara victoria.* (Aug. Serm. de temp.) *Hujus prœlii numquam fuit victor,* dit saint Jérôme, *nisi fugiens.* Aussi est-ce la fuite qu'il recommande à son cher Népotien, comme le seul rempart assuré de sa vertu : *Memento,* lui dit-il, *quod ejecerit mulier de possessione suâ Paradisi colonum, et quod nulla securitas sit vicino serpenti dormire....* Et encore : *Quid tibi necesse est in ea domo versari, in qua necesse habes quotidiè vincere aut perire?*

Faire de la femme des peintures odieuses, c'est un lieu commun que je n'aime pas : elle est, comme nous, créée à l'image de Dieu, rachetée du sang de Jésus-Christ, et c'est ce sexe qui nous a donné un Sauveur. Respectons la femme, mais ne la voyons qu'à distance. L'eau est bonne, la terre est bonne ; mêlez-les ensemble, vous aurez de la boue. Le prêtre est appelé le sel de la terre. Le sel vient de l'eau ;

mettez-le en contact avec l'eau, il se fond : *Sal ex aqua factum est ; si appropinquet aquæ, solvitur. Homo ex muliere factus est, si appropinquet mulieri, solvitur et ipse.*

Saint Basile prescrit cette règle à tous les ministres du sanctuaire : *Neque ad eas accedendum, nisi cum gravissima nos aliqua ad eas necessitas impellat. Atque etiam ubi nos necessitas adigerit, ab ipsis non secus atque ab igne carendum est, adeò ut quam ocissime nullâ morâ, ab istis nos excitemus.* Const. Monast. c. III.

Que de prêtres, pour s'être engagés imprudemment dans ces sortes de relations, en ont rapporté des sujets de trouble, de violentes tentations, et quelquefois des blessures qui leur ont donné la mort !

Donnant à cette remarque une plus grande extension, nous disons que le prêtre n'a rien à gagner dans un commerce habituel avec les personnes du monde, et qu'il a tout à perdre. Je veux qu'il n'en vienne pas à quelque excès déplorable, à une chute scandaleuse, du moins il perd son temps, perte immense, irréparable, et de plus vol fait à ses paroissiens ; car son

temps n'est pas à lui ; il le doit tout entier aux devoirs de son état. — Il perd l'esprit de recueillement, l'esprit de piété si nécessaire à l'exercice de ses fonctions. — Il perd l'estime et la confiance des peuples, et par là il compromet le succès de son ministère.

III

Saint Grégoire le Grand, dit du prophète Samuel : *Rarò videbatur in civitate, videlicet tarde veniens, et citò recedens*. Le saint veut que le prêtre agisse de même : *Rarò sit in publico, frequens in secretò, ut qui tardius aspicitur, devotius reveretur*. In. s. Reg. lib. IV.

Ea est mens humana, dit Maxime de Tyr, *ut quæ exposita sunt, minoris faciat, quæ abstrusa, vehementer admiretur*.

Saint Pierre Damien compare les ecclésiastiques aux peintures. On admire un tableau, dit-il, pourvu qu'on ne le regarde pas de trop près. Vus à distance, les objets sont reproduits avec tant de fidélité, qu'on ne distingue presque plus la copie de l'original. Mais si la peinture est trop rapprochée de la vue, l'illusion cesse.

Au lieu de ces nuances délicates qui charmaient les yeux, vous n'apercevez plus qu'un amas de couleurs jetées sur la toile, des traits heurtés, de grossières figures. Il en est de même des prêtres : On les estime, on les vénère lorsqu'on ne les voit que de loin et dans l'exercice de leurs saintes fonctions. On les considère alors comme les représentants de Jésus-Christ, les fidèles dispensateurs de ses mystères et de ses grâces.

Mais si on entre avec eux dans un commerce habituel, familier, ces grandes idées s'effacent ; les prêtres ne sont plus les envoyés du ciel, les anges du Testament : ce sont des hommes ordinaires, sujets comme les autres aux faiblesses et aux misères de l'humanité.

Ce mépris des séculiers pour un pasteur qui se familiarise trop avec eux, passe insensiblement de la personne au ministère. La parole sainte qu'il annonce, les sacrements qu'il administre, produisent peu de fruit dans les âmes, parce que les discours sont ordinairement stériles, quand ils ne sont pas soutenus par l'exemple, et qu'un médecin spirituel est peu

propre à guérir les consciences blessées, quand on voit en lui des plaies semblables.

Que doivent en effet penser les hommes du monde, lorsque après avoir vu un ecclésiastique dans un cercle, dans une réunion, aussi vain, aussi dissipé, aussi libre peut-être que les laïques eux-mêmes, ils le voient ensuite à l'église, à l'autel, au confessionnal, dans la chaire, s'acquittant de ses augustes fonctions avec aussi peu de respect que s'il remplissait un rôle profane ? N'ont-ils pas sujet d'être scandalisés ? Et faudra-t-il s'étonner de les entendre dire : Nos prêtres ne croient pas ce qu'ils nous prêchent : autrement vivraient-ils comme il vivent ? *Audite hoc, sacerdotes, et attendite.... laqueus facti estis et rite expansum super Thabor.*

Mais dira-t-on, ne peut-on pas fréquenter le monde sans prendre son esprit, sans adopter ses maximes ? N'est-il pas même nécessaire que le prêtre aille au-devant de ces hommes égarés, qu'il se mêle à leur réunion pour les familiariser avec la vue d'un ministre de la religion et les ramener peu à peu aux saintes pratiques de la foi ?

Certes, ce ne sont pas de semblables apparitions inspirées par le zèle et dirigées par la prudence, que nous condamnons. Mais nous disons qu'un prêtre qui passe une grande partie de son temps avec les séculiers, qui prend part volontiers à leurs fêtes et à ce qu'il appelle leurs innocents plaisirs, n'exercera jamais un grand empire sur ces pécheurs qui dorment du sommeil de l'indifférence. Il faut des Jean-Baptiste sortant du désert, des hommes nourris dans la retraite des grandes pensées de la foi, pour faire goûter l'austère morale de l'Évangile à ce troupeau d'ambitieux, d'égoïstes, d'avares, de voluptueux qui ne songent qu'à s'engraisser de toutes les joies de la terre.

Nous disons que les Nazaréens ne doivent pas s'allier avec les Philistins ; qu'il ne peut y avoir d'union entre la justice et l'iniquité, comme dit l'Apôtre, ni de société entre la lumière et les ténèbres : *Quæ participatio justitiæ cum iniquitate? aut quæ societas luci ad tenebras?* (II Cor. VI, 14.) Ce n'est pas dans la terre de l'Égypte qu'on peut jouir de la sainte liberté des enfants de Dieu : ce n'est pas assis sur les bords des fleuves de Babylone qu'on peut chanter avec

piété et avec amour les cantiques de Sion. — Qu'irai-je donc faire dans ce monde qui me hait et qu'il m'est défendu d'aimer ? Ce n'est pas là qu'on vous trouve, ô mon Jésus ! c'est là au contraire qu'on vous perd ; c'est là que l'esprit se dissipe, que le cœur se dessèche, que la piété s'affaiblit : *Hæc est turba in quâ Jesus amittitur*. Si c'est vous seul que je cherche, si vous êtes tout mon bien ; je sais où l'on vous trouve : on vous trouve dans le silence de la retraite, dans la ferveur de l'oraison : on vous trouve à Nazareth avec votre sainte Mère, dans le temple avec les Docteurs de la loi, sur le chemin du Calvaire avec les saintes femmes, dans vos tabernacles avec les anges qui vous font la cour. *In Jerusalem invenitur, non in Capharnaum, quod interpretatur villa consolationis, ubi quærunt eum voluptuosi, non invenitur in terrâ suaviter viventium. — Invenitur in templo, non in palatio ubi quærunt ambitiosi ibi non invenitur a Magis.—Invenitur in medio Doctorum, non in medio negotiatorum, ubi quærunt cupidi, qui domum Dei domum negotiationis faciunt.* Gillem. Paris.

TROISIÈME SECTION.

La vie du Sauveur sur la terre n'a été pour ainsi dire qu'une longue prière ; et c'est surtout par le continuel exercice de la prière que le prêtre doit représenter son divin modèle.

Nous traiterons ici, 1° de la nécessité de la prière pour le prêtre ; 2° des différentes manières dont il doit traiter avec Dieu dans la prière.

CHAPITRE PREMIER.

NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE.

Il n'y a qu'un centre, une source unique de tous les biens, c'est Dieu. Toute plénitude est en lui. Il ne prie pas ; que demanderait-il ? à qui s'adresserait-il ? — L'Homme-Dieu n'avait pas non plus besoin de la prière pour lui-même, puisqu'il est la sainteté et la perfection par essence. Il n'en avait pas besoin pour attirer

la grâce divine sur ses travaux, puisqu'il est lui-même le principe et la source de toutes les grâces.

Mais la créature n'a rien de son fonds. Elle reçoit ; elle doit demander sans cesse. Nous sommes, dit saint Augustin, les mendiants de Dieu : *sumus mendici Dei*. Nous ne vivons que d'aumônes ; nous devons nous tenir continuellement à la porte du Père des miséricordes, sollicitant le pain de chaque jour, c'est-à-dire les secours qui nous sont indispensablement nécessaires pour éviter le péché et pratiquer la vertu.

Si vous exceptez la première grâce que nous recevons sans notre coopération et qui est indépendante de la prière, puisque elle est le principal même de la prière, il est de foi que la prière, est le moyen efficace, universel; que Dieu a choisi pour nous enrichir de ses dons ; c'est la clef de tous ses trésors, c'est le canal par lequel il veut faire passer toutes les bénédictions qu'il verse sur nous.

La prière est donc aussi nécessaire à la vie surnaturelle que l'air à la vie physique. Nous attirons l'air par la respiration. La prière est

la respiration de l'âme. Nous devons prier, comme nous respirons : *os meum aperui, et attraxi spiritum*, disait le Roi-Prophète. Celui qui prie sera certainement sauvé ; celui qui ne prie pas se perdra infailliblement. Excepté les enfants régénérés dans le saint baptême et morts avant l'âge de raison, tous les Saints se sont sauvés par la prière, et tous les réprouvés se sont perdus pour n'avoir pas prié.

Nécessaire à tous les chrétiens, la prière est beaucoup plus nécessaire au prêtre. Pourquoi ?

Premièrement, parce que le prêtre est spécialement l'homme de la prière. Il est député par l'Église, pour adorer, louer, remercier, au nom de ses frères, le Dieu de l'immense majesté, et traiter avec lui des intérêts éternels des âmes. Il porte tous les hommes dans son cœur, il sollicite pour eux tous les biens, la délivrance de tous les maux ; il intercède pour tous. *Pro universo terrarum orbe legatus intercedit.*

Secondement, parce que le prêtre n'agit pas par lui-même dans l'exercice de ses fonctions, il n'opère que comme instrument. *Instrumen-*

tum Dei tanquam principalis agentis. La vertu qui illumine les intelligences et qui change les cœurs ne vient pas du ministre ; elle descend du ciel, et c'est la prière qui l'attire. Tous les hommes apostoliques qui ont opéré tant de conversions merveilleuses étaient des hommes de méditation et de prière. C'est dans leur oratoire ou au pied de l'autel, dans le feu de l'oraison, qu'ils forgeaient ces traits de flammes, ces foudres divines, qui terrassaient les pécheurs et les abattaient au pied de la croix.

La prière est donc l'arme du prêtre. Voyez Xavier partant pour les Indes. Il est pauvre, il n'a ni richesse, ni puissance, ni crédit. Je me trompe : il est riche, il est tout-puissant ; il a la prière, c'est-à-dire la clef de tous les trésors célestes. Avec la prière, il soumet à Jésus-Christ des royaumes entiers, il convertit des milliers d'infidèles, il ouvre à l'Évangile les portes du Japon, il rend fertiles en fervents chrétiens les immenses régions de l'Asie.

Sans la prière, au contraire, un prêtre n'est plus qu'un astre éteint qui ne répand plus de lumière, un canal desséché qui ne verse plus

les eaux, une cymbale qui retentit et dont le bruit frappe les oreilles sans toucher les cœurs. Qu'est-ce qu'un homme de Dieu qui ne parle plus à Dieu ? Qu'est-ce qu'un médiateur qui ne prie pas ? *Pastor et idolum.*

Stérile pour les autres, il marche à sa perte ; son âme tombe bientôt dans le dépérissement et la langueur, son cœur devient semblable à une paille aride et sans suc.

Voyez cet arbre qui naguère était fort et vigoureux. Peu à peu ses feuilles jaunissent, ses fleurs tombent ; s'il porte encore quelques fruits, ce sont des fruits sans goût, sans saveur. Bientôt même ses branches se dessèchent et meurent. Que lui est-il donc arrivé ? Le tronc parait entier, l'écorce intacte ; aucun animal malfaisant n'a rongé le cœur de cet arbre. Mais creusez la terre, découvrez la racine : elle est atteinte, elle est coupée, elle ne puise plus dans le sol les sucs nourriciers. Image d'un prêtre qui ne puise plus par la prière, dans le cœur de Jésus, les sucs de la piété ; il n'a aucun vice grossier ; sa conduite est sage et régulière, et cependant on sent qu'il est atteint d'un froid mortel et qu'il ne possède plus la vie sacerdo-

tale. Ah ! c'est qu'il a abandonné la prière ; la prière, qui est comme la racine qui doit fournir à toutes les vertus l'aliment et la vigueur.

Un homme de prière, c'est un oiseau qui prend son vol et son essor vers Dieu. La prière est comme les ailes qui l'élèvent de terre et le portent dans les hautes régions. Otez les ailes, l'oiseau retombe et rampe dans la poussière. Au chrétien, au prêtre, ôtez la prière; il ne peut plus s'élancer dans le monde surnaturel ; il se traîne tristement dans la région des sens, il s'animalise, se matérialise en quelque sorte avec les objets qui l'entourent. Tout ce qui le rappelle en haut lui devient pénible, à charge, ennuyeux : les exercices de piété le fatiguent, la lecture spirituelle l'endort; la vue du Crucifix ne fait sur lui aucune impression ; le tabernacle lui-même, le tabernacle où Jésus repose, n'est plus que du marbre poli ou des planches dorées.

Voilà où peut en venir un prêtre, si pendant son noviciat ecclésiastique il ne s'est pas fait une sainte habitude, un besoin, une nécessité de la prière, ou si, après être sorti du séminaire, il ne sait pas se ménager des temps fa-

vorables pour méditer et se recueillir en Dieu.

Le repos et la solitude qu'exige la prière répugnent à notre nature, je le sais. Comme la vie est dans l'action, il nous semble que nous ne vivons pas, lorsque notre action ne se fait pas sentir au dehors, lorsque conversant avec Dieu seul, nous ne remuons par les choses humaines.

C'est pour nous détromper de cette fatale erreur que Jésus a voulu passer tant d'années dans le silence, la retraite et la prière. Et, du fond de sa solitude, il nous crie : O hommes, vous vous trompez : tous ces mouvements, toutes ces agitations tumultueuses, c'est le malaise, c'est la fièvre, ce n'est pas la vie. La vie elle est en Dieu, qui est la source de l'être. *Apud te est fons vitæ.* Rappelez à vous-même ces pensées qui s'égarent, tous ces désirs qui errent çà et là. Vous renfermer dans la solitude de votre cœur, pour vous y entretenir avec Dieu, le prier, le louer, le bénir : voilà la vie.

Un ecclésiastique qui n'aime pas à voir et à être vu, se tient, autant que le devoir et la charité le permettent, éloigné du monde et de ses agitations ; il fait de la maison qu'il habite

un temple dont il est le prêtre ; son oratoire en est le sanctuaire ; son cœur est comme la lampe qui brûle sans cesse et se consume en présence du Dieu vivant ; ses prières et ses oraisons sont l'encens et les parfums qu'il fait monter vers le trône de la miséricorde.

Ah ! voilà un homme précieux à l'Église et utile aux âmes ! Que Dieu lui ordonne d'aller travailler à sa gloire, il est tout préparé à cet auguste ministère ; il agira par l'esprit de Jésus-Christ ; il parlera de l'abondance du cœur ; c'est un bassin qui donnera de sa plénitude.

CHAPITRE II.

DIFFÉRENTES MANIÈRES DONT LE PRÊTRE TRAITE AVEC DIEU DANS LA PRIÈRE.

Presque toutes les fonctions du prêtre sont des prières, puisque c'est au ciel qu'il va demander toutes les grâces qu'il répand sur les fidèles. Il prie à l'autel, où ne faisant plus qu'un, pour ainsi dire, avec l'adorable victime, il devient médiateur entre Dieu et les hommes.

(Cette forme auguste et solennelle de la prière sera exposée plus tard.) — Il prie, lorsque député par l'Église comme l'organe de tous ses frères et l'interprète de leurs vœux, il récite, aux différentes heures du jour, l'office divin (1).

Mais un prêtre qui veut imiter son divin modèle ne se contente pas de ces audiences publiques et pour ainsi dire officielles, qui sont une dépendance de ses fonctions; il sait se ménager avec Dieu des entretiens secrets, intimes, par le moyen de la méditation, de l'oraison. Cet exercice est le grand ressort de la vie apostolique.

Pourquoi y a-t-il aujourd'hui si peu de chrétiens véritablement dignes de ce nom? Tous n'ont pas abandonné les pratiques religieuses; plusieurs prient, se confessent, communient. Mais ils le font lâchement et avec peu de fruit. Les âmes sont sans force, sans énergie, sans élan, parce qu'elles sont sans amour. Et Dieu n'est pas aimé parce qu'il n'est pas connu, parce qu'on ne médite pas sur ses perfections

(1) Nous renvoyons pour la récitation du bréviaire aux *Méditations* du P. Chaignon. Et d'ailleurs tout prêtre a dans sa bibliothèque des ouvrages qui traitent de cette matière.

adorables, ses amabilités infinies, son immense miséricorde, ses innombrables bienfaits.

L'Église rappelle successivement dans ses solennités les touchants mystères de notre foi. Les chrétiens les voient passer sous leurs yeux, mais ils n'en comprennent pas le sens; ils n'en ont jamais sondé les adorables profondeurs ni goûté les merveilleuses suavités.

Et cependant la méditation est un exercice à la portée de tous; elle est moins un travail de l'esprit qu'un mouvement de la volonté et un élan du cœur. Un chrétien qui sait son catéchisme et qui cherche Dieu avec un cœur pur, pour peu qu'il soit dirigé par un confesseur habile, peut devenir un homme d'oraison. Car qu'est-ce que méditer et faire oraison? c'est penser à Dieu, s'entretenir et converser intérieurement avec Dieu. Or, qui est plus sûr d'obtenir de Dieu une audience favorable? Est-ce celui qui parle un beau langage, ou celui qui mène une vie sainte? Est-ce celui qui se présente devant son trône avec les hautes spéculations de la science et les sublimes conceptions du génie, ou celui qui vient à lui avec un esprit humble et docile et un cœur plein d'amour? Dieu habite

des hauteurs inaccessibles aux superbes ; mais il se penche amoureusement vers les humbles : *Excelsus Dominus et humilia respicit, et alta à longè cognoscit.*

Dans toutes les paroisses où a séjourné quelque temps un prêtre pieux et fervent, vous trouverez toujours un nombre plus ou moins considérable de personnes à qui la vue d'un crucifix, d'une image de Marie, le son de la cloche annonçant le retour d'une solennité, mille choses de ce genre, inspirent de saintes et salutaires pensées. Ces pensées méditées, approfondies les tirent de cette vie sensuelle, animale ou purement naturelle qui perd la plupart des chrétiens.

Mais il est bien évident que si le pasteur est froid et dissipé, s'il ne médite pas lui-même, il n'inspirera jamais aux autres le goût et l'attrait de la méditation ; s'il ne suit pas son divin maître de la crèche au Calvaire pour étudier sa vie, se remplir de son esprit, il ne pourra en remplir les autres. En un mot, sans l'habitude de la méditation, sans l'esprit d'oraison, il ne sera jamais un prêtre fervent, un apôtre.

Dans la vertu, comme dans les sciences et les

arts, aucun homme ne peut réussir, devenir éminent sans un but arrêté, sans une idée fortement conçue, qui laisse dans l'âme une conviction profonde et devienne comme le pivot sur lequel roule la vie tout entière.

Voyez, par exemple, comment se sont formés et comment se maintiennent les ordres religieux. Chaque fondateur est un saint profondément convaincu de la nécessité d'une vertu qu'il fait dominer en lui et qu'il voudrait réaliser dans les autres. Pour cela, il rassemble des hommes qui sympathisent avec lui, il leur communique le besoin qu'il ressent, il en fait d'autres lui-même, et forme ainsi ce que nous appelons un ordre religieux.

L'admirable saint François d'Assise, après avoir médité attentivement la vie du Sauveur, se prend d'un amour extrême de la pauvreté et de l'humilité ; il se passionne pour ces deux vertus, il s'en fait le chevalier, comme il s'appelait lui-même ; et il veut que tous ses religieux soient chevaliers de ces mêmes vertus.

Tant que l'idée du fondateur agit puissamment sur les disciples, tant qu'ils sont dominés par la même pensée, entraînés par la même

conviction, l'ordre est fort, plein de vie, de ferveur, d'enthousiasme. Du moment que cette conviction diminue, l'ordre s'affaiblit dans une proportion rigoureuse.

Tout cela, avec les modifications convenables, ne peut-il pas s'appliquer à un curé, à une paroisse ? Quelle est la mission d'un curé ? Il est envoyé pour rassembler des hommes de bonne volonté, leur communiquer ses convictions, les former à son image, en sorte qu'ils n'aient plus d'autre pensée que la sienne et qu'ils soient prêts à sacrifier tout à cette pensée, tout, jusqu'à leur vie.

Mais il est clair que pour grouper ainsi les âmes autour de son idée et les y fixer irrévocablement, il faut que cette idée l'ait fortement saisi lui-même, qu'il se soit nourri par une méditation continulle de ce qu'elle a de substantiel, de vital. Ainsi ont fait tous les hommes qui ont exercé une action puissante sur leurs semblables, ainsi ont fait dans l'ordre temporel tous ceux que le monde appelle ses grands hommes, ses héros ; ainsi ont fait dans l'ordre du salut tous les saints prêtres, tous les hommes apostoliques. La méditation en faisait des

hommes de conviction, dont la parole énergique subjuguait les esprits et dont l'inépuisable charité gagnait les cœurs.

Nous sommes étonnés des conversions merveilleuses opérées par tant de fervents missionnaires. Ah ! c'est qu'au sortir de leurs longues et intimes communications avec Dieu, ils n'avaient plus qu'une pensée, qu'un vœu, qu'un désir, faire connaître et aimer l'auteur de tout bien, lui gagner des âmes. A force de méditer sur la grandeur du souverain Maître, sur ses perfections adorables, sur son amour infini, sur la noblesse, la dignité de notre âme créée à l'image de Dieu, rachetée du sang de Jésus-Christ, ces pensées les remplissaient, les absorbaient de telle sorte, qu'il n'y avait plus de place dans leur esprit à d'autres pensées. Et comme les convictions profondes font les âmes fortes, leur conviction, étant portée à sa plus haute puissance, faisait d'eux des hommes magnanimes, des héros, des saints. Car un saint est toujours un héros, et le plus sublime des héros.

Au contraire, un prêtre qui ne ramène pas sans cesse, par la méditation, son esprit vers

les grandes obligations que sa vocation lui impose, ne sera jamais qu'une âme faible et sans consistance, et par conséquent incapable d'imprimer aux autres une impulsion forte et durable. Il épuise en pure perte toute la vigueur de son esprit, en le promenant sur une multitude d'objets qui l'appellent et l'amusent tour à tour. De là mille pensées diverses, bonnes, mauvaises, mille imaginations bizarres, fantasques, se pressent, se heurtent, passent et repassent dans l'entendement, portent partout le trouble et mettent tout l'intérieur en désordre. C'est comme le bourdonnement des abeilles autour d'une ruche. L'âme de ce prêtre est semblable à une maison livrée au pillage, à une mer bouleversée par l'orage, c'est une image du chaos. Battu par tant de vents contraires, ballotté en tous sens, est-il capable de se fixer fortement à une idée, de poursuivre vigoureusement une résolution, de vaincre les obstacles et d'exécuter un grand dessein ?

N'est-ce pas là le portrait de plus d'un ministre des autels ? N'est-ce point le vôtre ? Il fut un temps où donnant chaque jour une heure, ou au moins une demi-heure à la méditation,

vous viviez dans la ferveur. Alors les grandes vérités de la foi, les redoutables obligations du sacerdoce étaient continuellement présentes à à votre esprit. Procurer la gloire de Dieu, le salut des âmes, votre propre sanctification; c'était tout pour vous; les difficultés ne vous effrayaient pas; rien ne vous coûtait pour atteindre ce noble but.

Qu'est devenu ce zèle, cette générosité, ce saint enthousiasme de la vertu? Les vérités sont toujours les mêmes. Dieu est toujours aussi grand, aussi bon, aussi aimable; votre salut et le salut de vos frères est toujours la chose la plus précieuse, la plus désirable, la seule nécessaire. Mais vous ne voyez plus tout cela du même œil. Vos convictions, n'étant plus alimentées par la méditation, se sont affaiblies, votre âme a perdu sa vigueur et son énergie. Aux nobles élans de la foi ont succédé la langueur, le dégoût, peut-être le découragement; et aujourd'hui vous n'êtes plus qu'un prêtre tiède et lâche, un sel affadi.

Pauvre prêtre! *Quantum mutatus ab illo!* Vous remplissez à l'extérieur toutes vos fonctions, mais par routine, avec tiédeur et noncha-

lance. Vous montez à l'autel, dans la chaire de vérité, vous siégez au tribunal de la pénitence, vous parlez, vous agissez ; mais on sent que le ressort intérieur est détendu, que la vie manque à vos actions. Les fidèles sont mal édifiés, leur foi est ébranlée, tout languit dans la paroisse ; la tête est malade, tout le corps s'en ressent.

Ah ! ne nous y trompons pas, si nous ne sommes pas des hommes de prière et d'oraison, si nous n'allons pas souvent réchauffer notre cœur au feu sacré de la méditation, nous aurons le caractère, l'habit du prêtre ; nous n'en aurons pas l'esprit, nous serons des sépulcres blanchis, des fantômes de prêtres.

La vie sacerdotale est une vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ. *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* Ce qui l'entretient, ce qui la fortifie en nous, c'est l'habitude du recueillement, c'est la conversation intime avec Dieu qui, en parlant à l'âme, l'éclaire, l'épure et lui communique une énergie divine. *Disce exteriora contemnere et ad interiora te dare, et videbis regnum Dei in te venire.* (Imitat.)

QUATRIÈME SECTION.

L'ÉTUDE.

La vie cachée de Jésus est une vie de travail; et en cela encore il doit être imité par tous ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique, comme par tous ceux qui en exercent déjà les fonctions.

Jésus travaille à Nazareth! quel est celui qui travaille? C'est le grand architecte des mondes, celui qui a fait le ciel et la terre. — A quoi travaille-t-il? Au commencement, Dieu a travaillé six jours, et ce vaste univers avec toutes les merveilles qu'il renferme fut achevé. Un Dieu qui travaille pendant trente ans, que va-t-il donc produire? Ah! ce n'est pas pour faire briller sa puissance que l'Homme-Dieu travaille dans l'humble demeure de Nazareth. Il n'a pas même choisi une des professions distinguées et honorées dans le monde; ce ne sont pas de savants écrits qu'il compose, ou un habile pinceau qu'il promène sur la toile : il manie des instruments rudes et grossiers, il façonne du bois et gagne son pain à la sueur de son front : *pauper sum ego et in laboribus à juventute meâ.*

Est-ce là une profession convenable à l'héritier du trône de David? au Messie? au Fils de Dieu?

Eh! en se faisant homme, le Fils de Dieu a-t-il consulté la loi des convenances, du moins comme le monde l'entend? Tout ce qui est utile à nos besoins, voilà ce qui est convenable à l'infinie bonté. Que se proposait le Rédempteur? il voulait relever l'humanité tout entière : il ne devait donc pas la prendre par le sommet, mais par la base. En descendant jusqu'à la classe si nombreuse et si dédaignée des artisans, il n'y a point de profession qu'il ne relève, point d'occupation qu'il n'ennoblisse, comme il n'y a point d'homme à qui il n'inculque la nécessité du travail.

Ce travail, il est vrai, ne doit pas être le même pour tous; il varie suivant les différentes conditions de la vie, les offices divers qu'on a à remplir dans la société.

Jésus-Christ paraîtra plus tard en public pour prêcher aux hommes la doctrine du salut; mais comme il possède déjà tous les trésors de la science, il n'a pas besoin de se préparer à ce ministère par des études préliminaires. — Nous qui naissons dans l'ignorance et les ténèbres, comme tous les enfants d'Adam, c'est par des études sérieuses, commencées de bonne heure, prolongées pendant toute notre vie, que nous devons nous disposer à être les docteurs des peuples et la lumière du monde.

Deux choses se présentent ici à considérer, la nécessité de l'étude pour le prêtre, l'objet de cette étude.

CHAPITRE PREMIER.

NÉCESSITÉ DE L'ÉTUDE.

Le prêtre doit étudier toute sa vie. M. Boyer, dans ses Retraites ecclésiastiques, avait coutume d'en donner trois excellentes raisons : Il doit étudier 1° pour acquérir, 2° pour conserver, 3° pour se préserver. — Suivons cette division.

1° *Le prêtre doit étudier pour acquérir.*

Il faut de la science dans un prêtre. Les lèvres du prêtre sont les dépositaires de la science, et c'est de sa bouche qu'on attend l'explication des points obscurs de la loi. *Labia sacerdotis custodient scientiam et legem requirent ex ore ejus.* (Malach. II, 7.) Vous avez rejeté la science, dit le Seigneur, et moi je vous repousserai de mon sacerdoce. *Quia repulisti scientiam, et ego repellam te ne sacerdotio fungaris mihi.* (Osée, IV, 6.) L'Église envoie ses

prêtres pour instruire : *Euntes docete.* Elle a toujours fait de l'ignorance un empêchement canonique, un titre d'exclusion aux fonctions du saint ministère. *Tam vitâ quam doctrinâ debet clarere ecclesiasticus doctor*, dit saint Grégoire ; *nam doctrina sine vitâ arrogantem reddit, vita sine doctrinâ inutilem facit.*

Il faut de la science dans un prêtre, et une science qui ne s'acquiert pas sans de longues et sérieuses études. Ce n'est pas assez d'avoir reçu du ciel des dispositions heureuses, des talents naturels ; il faut les développer par la culture. Dieu donne la terre fertile ; c'est à la sueur de l'homme de la rendre féconde (1).

Combien de jeunes prêtres qui ont des talents, de la chaleur, de l'inspiration, et qui n'enfantent néanmoins que des compositions vides et stériles ! Pourquoi ? parce que les études préliminaires ont manqué. Lorsqu'ils parlent en public, vous admirez une grande facilité d'élocution, des étincelles d'esprit, peut-être des éclairs de génie : mais ce sont des fusées qui brillent un instant, et s'éva-

(1) Les condisciples de Bossuet avaient coutume de l'appeler par un mauvais jeu de mots : *Bos suetus aratro*

nouissent aussitôt dans les airs. Croit-on que ces feux d'artifice suffiront pour abattre toutes les forteresses qu'une science orgueilleuse et impie a élevées contre la religion ?

Ce n'est pas ainsi du moins que l'entendaient nos pères, ces hommes de science et de vertu, qui donnaient tant de temps à l'étude, et qui ont écrit plus d'*in-folio* que leurs successeurs n'en lisent. Les Origène, les saint Augustin, les saint Jérôme, les saint Thomas, les Bellarmin, les Petau, les Suarez, les Mabillon, s'ils reparaissaient tout à coup parmi nous, ne seraient-ils pas étonnés de voir le peu de profit que nous tirons de ces prodigieux travaux qui leur ont coûté tant de veilles, et qu'ils nous avaient légués comme un glorieux héritage et un arsenal rempli d'armes puissantes pour renverser tous les ennemis de Jésus-Christ et de son Église ? — Il ne suffit pas de savoir pour notre compte que tous les vains systèmes de l'impiété ont été broyés, pulvérisés par la logique des anciens apologistes ; notre devoir est de le prouver à un siècle qui croit tout le contraire, à un siècle infatué de ses progrès, et qui s'estime bien supérieur aux siècles passés.

Aussi est-ce une science en rapport avec les besoins de son époque qu'il faut au prêtre. L'ennemi de l'Église sait varier ses attaques suivant les temps, les circonstances. L'arianisme, le mahométisme, le protestantisme, le rationalisme, tout cela est de Satan : c'est Satan qui modifie son œuvre, qui change d'armure. Que l'agent se nomme Julien ou Luther, qu'il s'appelle Arius ou Calvin, c'est toujours Satan qui le dirige, et il ne se trompe jamais sur le choix de l'arme convenable. Comme il ne s'est pas avisé de susciter un Voltaire au moyen âge, il n'enverra pas aujourd'hui un Mahomet.

Quand on commença, il y a quatre siècles, à faire usage des armes à feu, nos preux refusèrent d'abord d'adopter une manière de combattre qui rendait la force et la bravoure inutiles ; ils continuèrent de marcher au combat avec leur pesante armure et leur lance énorme. Qu'arrivait-il ? c'est qu'avant d'avoir pu joindre leur adversaire, ils tombaient frappés de la balle meurtrière ; et bon gré, mal gré, il fallut bien qu'ils se servissent des mêmes armes que l'ennemi pour le combattre avec avantage.

Eh bien, nous aussi, nous devons changer

d'armure, lorsque l'ennemi change ses batteries et son plan d'attaques. Nous devons le suivre sur le terrain où il se pose, connaître les armes dont il se sert, afin de les tourner contre lui.

Un prêtre, défenseur né de la vérité, doit avoir la réponse toute prête aux erreurs qui circulent de son temps. S'il se trouve mêlé à quelque discussion, en butte à quelque attaque, il faut qu'il puisse en sortir avec honneur; il ne doit exciter la risée ou la pitié de personne. Et certes, ne serait-il pas honteux que celui qui doit être la lumière du savant comme de l'ignorant n'eût rien à répondre aux impertinences d'un jeune homme frotté d'esprit ou badigeonné des éléments de quelque science moderne?

Toutefois entendons-nous. A Dieu ne plaise que nous songions à substituer les sciences humaines à la science divine! Nos ennemis voudraient bien nous voir descendre des hauteurs du monde surnaturel pour nous arrêter et nous fixer avec eux dans le monde de la nature. Le jour où ils ne verraient plus en nous que des savants profanes, ils auraient cessé de

nous craindre. S'il est utile qu'un prêtre ait quelque notion de physique, de géométrie, d'archéologie, tout cela ne doit entrer que comme accessoire dans le cadre de ses études. Car après tout, il n'est pas l'homme de la nature ; il est l'homme de Dieu.

Mais nous disons qu'il faut faire une étude approfondie de la religion, qui est la science universelle : il faut l'envisager d'une manière grande, large, pour montrer qu'elle satisfait pleinement à tous les besoins de l'intelligence, à tous les désirs légitimes du cœur, à toutes les exigences de l'humanité.—En nous plaçant sur les hauteurs du Christianisme, nous dominons toutes les sciences humaines, nous embrassons tout l'horizon que peut parcourir l'esprit de l'homme, nous tenons en main le fil conducteur qui doit diriger le philosophe dans toutes ses investigations, nous entrevoyons la solution de tous les problèmes.

2° Le prêtre doit étudier pour conserver.

Pour conserver! Je devrais dire pour acquérir, du moins en parlant d'un jeune prêtre ;

car ses études sont à peine commencées, et c'est beaucoup si pendant son éducation cléricale, il a appris l'art de bien étudier. Que sait-on en sortant du séminaire? Si on a travaillé consciencieusement, on sait un peu de tout, mais rien à fond : *de omni re aliquid, de toto nihil*, comme dit le proverbe. On a tout au plus la clef de la science et la marche à suivre dans l'étude immense de la théologie.

Cependant qu'arrive-t-il bien souvent? A peine a-t-on secoué la poussière des bancs, qu'on met de côté les livres sérieux. On lit son journal, quelques brochures frivoles, tout au plus quelques chapitres de la Bible, et c'est tout. N'ai-je pas suivi un cours complet de théologie? dit-on; n'ai-je pas subi mes examens? J'en sais assez pour remplir les ministères qui me seront confiés. — J'en sais assez! Cette parole est scandaleuse dans la bouche d'un prêtre. Oui, vous en savez assez pour vous tromper souvent; assez pour faire peu de bien aux âmes, et peut-être beaucoup de mal. — J'en sais assez! — Plus, par conséquent que ceux qui n'en savent jamais assez : plus que Bossuet, plus que Suarez, plus que saint Tho-

mas, plus que saint Augustin, plus que saint Jérôme et que tous les grands docteurs de l'Église qui donnaient un temps si considérable, une application si soutenue à l'étude. — J'en sais assez ! — Oui, assez pour attirer le mépris sur votre ministère, compromettre votre salut et celui de vos frères. *Si quis autem se existimat scire aliquid, nondum cognovit quemadmodum oporteat eum scire* (I Cor. VIII, 2.)

Vous en savez assez ! — Eh bien, soit : mais la science acquise se perd quand elle n'est pas nourrie et entretenue par l'étude. Si vous abandonnez les livres, si vous renoncez aux études sérieuses, vous aurez bientôt oublié le peu de science théologique que vous aviez amassée pendant quelques années de travail. Le monde viendra vous assaillir avec ses dissipations, ses jeux, ses vanités. Des choses vaines et futiles s'entasseront dans votre esprit et en rempliront toute la capacité ; et pour faire place à ces hôtes profanes, la science divine se retirera dans je ne sais quelle profondeur de votre âme, où vous n'allez plus, et qui ne sera pour vous, dit un écrivain moderne, qu'une terre d'oubli.

Écoutez ces graves paroles de Benoît XIV : Il ne suffit pas d'avoir parcouru une fois la théologie, d'en avoir eu l'intelligence, ni même de l'avoir enseignée publiquement; mais il faut être assidu à cultiver cette science afin de graver profondément dans l'esprit ce qu'on a appris et d'acquérir aussi de nouvelles connaissances dont la théologie est une source abondante. (Instit. XVIII, n° 2.) Une seule branche de la science ecclésiastique suffit pour occuper toute la vie d'un homme. Que sera-ce donc de toute la théologie dogmatique, et surtout de toute la théologie morale, science si compliquée et si difficile ?

3° *Le prêtre doit étudier pour se préserver.*

Malheur au prêtre qui n'a pas le goût de l'étude, surtout s'il est relégué au fond d'une campagne ! que deviendra-t-il ? *Multam malitiam docuit otiositas*. Les prêtres qui n'aiment pas le travail du cabinet, qui possèdent à peine quelques livres qu'ils laissent dormir dans la poussière, sur les rayons de leur bibliothèque, ces prêtres sont-ils ordinairement des hommes de prière

et d'oraison? hélas! non: la prière n'a pas plus d'attrait pour eux que la lecture. Mais à quoi emploient-ils donc les longues heures que leur laisse un ministère peu laborieux ou mal rempli? Ils font des courses, des visites inutiles, ou bien ils se livrent à des rêveries folles, souvent dangereuses.

Un académicien disait dans son discours de réception: L'intelligence et le cœur de l'homme sont comme les deux plateaux d'une balance: si l'intelligence se remplit, le cœur monte: si l'intelligence est vide, le cœur descend. Cette parole, fort contestable quand il s'agit de savants profanes, est parfaitement juste si on l'applique au prêtre. Si l'esprit du prêtre ne se remplit pas de la grande pensée de l'éternité, des saintes vérités de la foi, son cœur descend bientôt et s'affaisse dans la boue des passions. Voyez au contraire cet ecclésiastique qui fait de l'étude de la religion son occupation habituelle et ses plus chères délices: soyez sûr que ses affections sont nobles et pures. Quoi de plus propre, en effet, à donner du ressort à l'âme, de l'élévation à nos pensées, de la dignité et de la générosité à nos sentiments, que de con-

templer sans cesse dans les saintes Écritures, dans les ouvrages des Pères, les magnificences de la création, les prodiges de la rédemption, les merveilles que Dieu a opérées dans ses saints ?

CHAPITRE II.

OBJET DE L'ÉTUDE DU PRÊTRE. LA THÉOLOGIE.

La science de la théologie est non-seulement la science la plus noble, mais encore la plus vaste ; c'est la science universelle. Melchior Cano a fait un ouvrage très-estimé qu'il a intitulé : *de Locis theologicis*, c'est-à-dire des sources où le théologien peut puiser et doit puiser ses arguments pour défendre la religion. Il en assigne dix dans l'ordre suivant :

1° L'Écriture sainte ; 2° la tradition apostolique ; 3° l'autorité de l'Église catholique ; 4° l'autorité des conciles, surtout des conciles œcuméniques qui représentent l'Église universelle ; 5° l'autorité de l'Église romaine, qui, par un privilége divin, est vraiment aposto-

lique ; 6° l'autorité des anciens Pères et des Docteurs ; 7° l'autorité des théologiens scolastiques ; 8° la raison qui, à l'aide de la lumière naturelle, examine, discute toutes les sciences humaines ; 9° la philosophie, qui, en suivant une raison saine et droite, peut prouver solidement plusieurs vérités importantes ; 10° l'histoire, soit qu'elle nous soit transmise par la tradition des peuples, ou par des auteurs dignes de foi. — Ces trois dernières sources ne sont pas, à proprement parler, des *lieux théologiques* ; mais il faut bien qu'un théologien recoure aux arguments philosophiques, quand il ne peut produire une décision de l'autorité pour trancher une question.

D'après ce simple exposé, on voit que, pour être un vrai théologien, il ne suffit pas d'avoir un sens droit, un jugement sain, il faut encore posséder une vaste érudition, puisque la théologie complète est, à la lettre, la science universelle, c'est-à-dire la science de Dieu et de toutes ses œuvres.

Cette science, dans toute son étendue, est-elle possible à l'homme ? Non : sa vie tout entière ne suffirait pas à l'acquérir. Le plus grand

théologien de l'Église, l'Ange de l'école, saint Thomas, qui savait tant de choses, en a ignoré beaucoup d'autres et a laissé sans solution un grand nombre de mystères qui ne seront connus que lorsque la vérité se montrera à nous à découvert et sans voile dans la bienheureuse éternité. Le degré de science requis dans le prêtre ne saurait être déterminé avec précision. Tous n'ont pas la même ouverture d'esprit, les mêmes loisirs pour vaquer à l'étude, les mêmes ministères à remplir.

Mais voici les branches de la science ecclésiastique que tous doivent cultiver, en s'efforçant d'y faire chaque jour de nouveaux progrès.

1° Le dogme. — Que le simple fidèle connaisse les principaux mystères de la foi et les devoirs propres de son état, cela peut lui suffire ; et d'ordinaire on ne lui demande rien de plus. Mais le prêtre, qui est maître et docteur, ne pourrait, en sûreté de conscience, exercer le saint ministère, s'il ne possédait que ces connaissances élémentaires. Il faut que sur toutes les grandes questions dogmatiques il ait des notions exactes et précises, puisque c'est à

lui que les fidèles doivent s'adresser dans leurs difficultés et leurs doutes. *Legem requirent ex ore ejus.*

La grande hérésie de notre siècle, c'est le rationalisme qui relègue Dieu au ciel et proclame l'homme souverain et indépendant sur la terre. L'humanité a en elle-même le principe de son développement, elle marche vers ses destinées à travers mille évolutions diverses et entraînée par une loi fatale. Plus d'ordre surnaturel, plus de providence, plus de médiateur entre Dieu et les hommes, plus de rédemption, puisqu'il n'y a pas eu de chute. Il n'y a point de péché, par conséquent point d'enfer proprement dit. Le christianisme, supérieur au paganisme, est un système de philosophie qui a fait son temps et qui doit céder la place à un autre système plus en harmonie avec les besoins actuels de l'humanité.

Voilà les idées qui circulent dans les livres, dans les conversations, et qui vont tuer la foi jusque dans les dernières classes de la société. Or, n'est-ce pas au prêtre à combattre ces détestables erreurs, à prouver la création, la providence, l'ordre de foi, la rédemption, la néces-

sité de la grâce, les récompenses réservées aux bons et les châtiments éternels préparés aux méchants? Mais comment pourra-t-il établir solidement ces vérités, s'il n'a pas fait une étude sérieuse des preuves sur lesquelles elles reposent?

2° La morale. — M. Dieulin, dans son livre du *Bon Curé,* insiste fortement sur la nécessité, pour le prêtre, de ne jamais cesser l'étude de la morale. Voici en quelques lignes le fond de son article (tome Ier, pages 237 et suiv.). Interprète de la morale, le prêtre doit savoir en quoi et jusqu'où oblige la loi, saisir le point fixe de la vérité et du devoir, faire une application judicieuse des principes, sans les outrer ni les affaiblir. Mais sans science, il ne les connaît point, ou il les applique mal. Comment pourra-t-il distinguer nettement ce qui est ordonné, conseillé, défendu, permis ou toléré; résoudre des questions de justice, souvent très-épineuses, sur lesquelles varient les sentiments des théologiens, prescrire des restitutions ou en dispenser sous sa responsabilité personnelle?... Comme médecin il doit connaître les diverses maladies de l'âme, distinguer *inter lepram et lepram,*

c'est-à-dire discerner les habitudes, les occasions prochaines ou éloignées du péché, leurs causes et leurs effets, apprécier l'emploi des remèdes préservatifs ou curatifs.... — Comme juge des consciences, il doit connaître les bornes de sa puissance, les censures et les péchés réservés, les irrégularités, les décisions sur le mariage, les devoirs et les transgressions de chaque état, l'usure dans les contrats et les fraudes dans le commerce; en un mot, toute la morale dont la théorie est si difficile, et la pratique plus difficile encore.

Or, si le prêtre n'est pas solidement instruit, que de décisions fausses, hasardées, téméraires dans la direction des âmes !... Il doutera, il consultera, dit-on.... La science du doute est plus rare qu'on ne pense. L'homme instruit est le seul qui réfléchisse, qui hésite : pour l'ignorant, il ne doute de rien.

Dans une multitude de cas de conscience, comment donner une décision sûre sans une certaine connaissance du droit canonique, et même sans quelques notions du droit civil ?...

Depuis trois siècles, l'histoire est une conju-

ration contre la vérité, a dit M. de Maistre. On a dénaturé, torturé les faits pour en faire des arguments contre l'Église. Comment détruire tant d'allégations fausses, déraciner tant de préjugés, redresser tant de faux jugements, si on est étranger aux faits de l'histoire, surtout si on n'a pas fait une étude sérieuse de l'histoire ecclésiastique?

Aujourd'hui il n'y a pas assez de foi parmi les peuples pour qu'ils n'envisagent dans le prêtre que le représentant de Jésus-Christ. Ils ne considèrent en lui que l'homme, c'est-à-dire les qualités qui lui donnent quelque supériorité, la science surtout. Napoléon disait, dans une séance du conseil d'État : Les prêtres ont perdu leur empire le jour où leur supériorité dans les sciences a passé à l'ordre civil.

Cependant il y aurait de l'injustice à nous reprocher cette infériorité passagère. On nous avait décimés par le glaive; nous étions en petit nombre, et les besoins de nos frères étaient immenses. Nous nous sommes jetés dans les œuvres du zèle qui nous ont absorbés. Après quelques études rapides, nous volions en toute

hâte partout où nous entendions un cri de détresse. Nous ne savions plus que la science du dévouement et du sacrifice.

Tandis que nous dépensions notre vie à soulager les misères de nos frères, nos ennemis se sont emparés du champ de la science que nous avions dû abandonner pour un temps. Ils l'ont remué, bouleversé en tous sens pour y chercher des armes contre nous, ils s'en sont fait une place forte, une citadelle d'où ils ne cessent de lancer leurs traits contre la religion et la société.

Maintenant que nos rangs se sont repeuplés, il convient, dans l'intérêt de la foi, que quelques-uns des nôtres se présentent hardiment pour revendiquer notre antique domaine et prouver au monde que l'état normal du clergé, ce n'est pas seulement la charité, la sainteté, c'est encore la science.

Mais comme nous le disions plus haut, une étude approfondie des sciences humaines n'est pas ce qu'on attend de l'immense majorité des prêtres, surtout de ceux qui ont la charge et la direction des âmes. Un curé peut avoir une belle bibliothèque ; c'est la seule richesse qui ne

scandalise personne. Mais ne pouvant donner qu'un temps limité à l'étude, il choisira dans ses livres ce qui est le plus approprié aux besoins de ses paroissiens et à ses besoins personnels.

Parmi les théologiens il se bornera à quelques-uns, les plus estimés, les plus exacts, tant pour le dogme que pour la morale ; il les lira, il les relira sans cesse : *Nocturna versate manu, versate diurna.*

Et ces théologiens aussi pieux que savants, qui ont traité de la théologie mystique, n'appellent-ils pas l'attention, les méditations du bon prêtre ? Je ne connais pas d'étude plus utile que celle des bons auteurs ascétiques. L'Église en possède un grand nombre ; il y en a pour toutes les différentes voies de la vie intérieure, pour tous les divers attraits de la grâce. — Ici encore choisissez avec discernement.

En nous fixant à un petit nombre d'excellents auteurs, il faut nous les approprier, nous les incorporer, les faire passer dans notre substance. Ce n'est pas assez, dit un écrivain, d'en arroser l'âme, il faut l'en pénétrer de manière qu'elle en prenne la teinte et la couleur, c'est-à-

dire qu'elle devienne meilleure, plus sage, plus forte, plus généreuse. Autrement à quoi sert de lire et d'étudier ? A quoi nous servirait d'apprendre les leçons de la sagesse, pour les enseigner aux autres, si nous ne les pratiquions pas nous-mêmes ? *Non parenda nobis solum, sed fruenda sapientia est.*

Voyez l'abeille : elle se pose sur les fleurs comme si elle les couvait : elle en tire le suc, la force, la vertu, la quintessence ; elle s'en nourrit et en fait un miel délicieux, qui n'est plus ni thym ni marjolaine, mais qui est une production à elle.

Ainsi faut-il tirer des livres la moelle et l'esprit pour nourrir notre âme d'abord, former notre jugement, éclairer notre conscience, rectifier notre volonté, en un mot, faire un ouvrage qui soit à nous, c'est-à-dire un homme vertueux, un saint prêtre, qui pourra ensuite travailler avec fruit à l'instruction et à la sanctification de ses frères.

Nous venons de le voir, l'étude, et une étude sérieuse, doit occuper une grande place dans la vie du prêtre. C'est qu'il en est du pain de l'intelligence comme du pain matériel qui nourrit

le corps : nous ne pouvons nous procurer l'un et l'autre qu'à la sueur de notre front : *In sudore vultus tui vesceris pane.* Ce qui ennoblit, ce qui rend méritoire l'application de l'homme de cabinet, comme les fatigues de l'homme des champs, c'est l'intention, c'est le but que l'on poursuit.

On se propose différentes fins dans l'étude, dit saint Bernard (serm. XXXVI, *in cant.*). Les uns étudient pour acquérir la science, et c'est curiosité ; les autres pour se distinguer par la science, et c'est vanité : ceux-ci pour faire de leur science un commerce, et c'est avarice : ceux-là pour s'élever aux dignités par le moyen de la science, et c'est ambition. Il en est qui étudient pour s'instruire eux-mêmes, et c'est prudence : il en est qui étudient pour instruire le peuple, et c'est charité.

Il n'est pas difficile de décider quelle intention doit avoir le prêtre dans son étude, s'il ne veut pas que son travail soit infructueux et sa doctrine vaine. Toutes ses lectures et ses veilles seront peines perdues, toutes ses connaissances et ses lumières ne seront que mensonge et illu-

sion, si dans la science dont il se repait, il a autre chose en vue que sa propre sanctification et celle de ses frères. Il se croira riche, éclairé, savant, et il sera pauvre, aveugle, misérable ; le monde l'admirera peut-être, et il fera pitié.

La véritable science de l'homme est celle du salut. On ne sait rien si on ignore cela ; et pourvu qu'on possède cette science, on sait tout. Saint Paul, qui était très-versé dans les sciences divines et humaines, se glorifiait de ne savoir que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.

Malheureux l'homme qui sait tout, dit saint Augustin, et qui vous ignore, vous, mon Dieu, qui devez être le seul objet de notre science, comme vous êtes le seul objet de notre félicité : *Infelix homo qui sciat illa omnia, te autem nescit. Beatus autem qui te scit, etiam si illa nesciat.* Docteur infortuné qui connaît le monde, et qui ignore l'auteur du monde, qui enseigne les autres, et qui ne se connaît pas lui-même ! qui prêche la sagesse et qui vit en insensé ! qui montre aux autres le chemin de la vertu, et qui marche dans les sentiers du vice !

Plus il a de connaissance, plus il a de comptes à rendre, et plus rigoureusement il sera puni d'avoir mal usé de ses lumières.

Qu'est-ce qu'un pilote qui sait tout, excepté l'art de gouverner un vaisseau ? Qu'est-ce qu'un ministre d'État qui sait tout, excepté l'art d'administrer un royaume ? Qu'est-ce qu'un général d'armée qui sait tout, excepté l'art de la guerre ? Et un prêtre, un pasteur qui sait tout, excepté l'art de conduire les âmes, de sanctifier son peuple, peut-il passer pour un homme savant et habile ? Il n'y avait pour lui qu'une science nécessaire, celle de se sauver, de sauver ceux qui lui sont confiés et dont la ruine entraînerait infailliblement sa propre ruine et son malheur éternel, comme leur salut assurera son propre salut, son bonheur et sa gloire.

Hoc nescire putes, sine Jesu plurima scire :
Si Jesum bene scis, satis est si cætera nescis.

CHAPITRE III.

RÉSUMÉ DE LA DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Nazareth est le lieu de choix et de prédilection des âmes qui aspirent à la vie intérieure. Là se sont accomplis les plus suaves, les plus délicieux mystères. — Là ont habité les personnes les plus chères au cœur de Dieu. Là a été donné aux hommes l'exemple des vertus les plus modestes, les plus cachées, et en même temps les plus solides, les plus parfaites.

1° C'est là que s'est accompli le grand mystère de l'Incarnation, qui nous a ouvert tous les trésors de la grâce et de la gloire.

« Verbum Dei Deus, Filius Dei, qui in principio erat apud Deum, per quem facta sunt omnia, et sine quo factum est nihil, propter liberandum hominem ab æterna morte factus est homo.... Ingreditur hæc infima Jesus Christus Dominus noster, de cœlesti sede descendens, et a paterna gloria non recedens, novo ordine, nova nativitate generatus : novo

ordine, quia invisibilis in suis, visibilis factus est in nostris; incomprehensibilis voluit comprehendi; ante tempora manens, esse cœpit ex tempore. Nova autem nativitate genitus est, conceptus a Virgine, natus ex Virgine, sine paternæ carnis concupiscentia, sine maternæ integritatis injuria, quia futurum hominum Salvatorem talis ortus decebat, qui et in se haberet humanæ substantiæ naturam, et humanæ carnis inquinamenta nesciret.» (S. Leo, I et II serm. *de Nativ.*)

2° C'est là que fut donné pendant trente ans le spectacle de la plus sublime grandeur et de la plus profonde humilité.

« Mirare utrumlibet, et elige quid amplius mireris, sive Filii benignissimam dignationem, sive Matris excellentissimam dignitatem. Utrinque stupor, utrinque miraculum. Et quod Deus feminæ obtemperet, humilitas absque exemplo; et quod Deo femina principetur, sublimitas sine socio.» (D. Bern. hom. I *de Laud. Virg. Matris.*)

3° Nazareth est la grande école et comme le paradis des âmes intérieures.

Considérez les personnes. — Quelle sérénité!

quelle paix ! quelle modestie !... Tous les charmes, toutes les amabilités de l'enfance se peignent sur le visage de Jésus, avec un air de noblesse et de majesté qui décèle un Dieu. — Voyez Marie avec sa pudeur virginale.... De temps en temps un regard jeté sur le divin Enfant fait tressaillir son cœur maternel. La vue de son Jésus la tient dans une perpétuelle extase. Elle semble toujours prête à laisser échapper de son cœur ce beau cantique : *Magnificat anima mea Dominum*.

Et l'admirable Joseph, comme il est attentif à ce qui se passe sous ses yeux ? Il est l'époux de Marie, le père nourricier de Jésus..,. Cette pensée le ravit, le transporte hors de lui-même.

Écoutez les entretiens. — Les personnes intérieures ne se répandent pas en beaucoup de paroles. — Joseph parle peu. Marie encore moins. Jésus presque pas.... Mais ils s'entendent ; ces trois cœurs sont réunis, perdus, abîmés en Dieu.

Contemplez les actions. — L'oisiveté n'est pas connue dans cette sainte maison. Mais rien ne s'y fait par les motifs ou avec l'empressement

que suggère la nature. Pas une démarche, pas le moindre mouvement qui ne se rapporte à la plus grande gloire de Dieu.

Entrez dans cette maison, image du ciel; placez-vous à côté des trois personnes qui l'habitent : quel contraste ! Ici, paix, silence, oubli du monde, vie toute cachée en Dieu ; et, de votre côté, activité, empressement, agitation continuelle ; vous ne pouvez demeurer en paix sous l'aile de Dieu ; vous ne pouvez souffrir que votre vie soit un mystère entre vous et lui.

4° Nazareth nous présente le modèle d'une maison parfaitement gouvernée.

Qui commandait dans cette sainte maison? — Jésus? Non, car il était le Fils de Marie, obéissant à sa très sainte-mère et à son père nourricier : *Et erat subditus illis.* — Notre-Dame? Non, car elle était l'épouse soumise de Joseph. — Saint Joseph? — Certes, le saint homme n'avait garde de commander au Fils de Dieu et à la Reine des anges. — Qui donc enfin commandait? Tout le monde? Ce serait la confusion. Personne? Ce serait l'anarchie. — Joseph avait en main l'autorité; mais il n'avait pas besoin d'en user. On prévenait les

commandements; on priait plutôt qu'on ne commandait. Spectacle admirable! Voici un petit empire où personne ne dicte des lois, et où tout se fait dans un ordre parfait. Personne ne commande et tout le monde obéit; chacun est maître, mais plus serviteur que maître; il en coûterait plus de commander que de faire: la charité seule donne les ordres et l'humilité les exécute.

5° Enfin, pour terminer cette considération par où nous l'avons commencée, Nazareth est la grande école où le prêtre apprend à réprimer la vanité et le désir de plaire.

Le Fils de Dieu travaille dans l'atelier d'un pauvre artisan! — Jugements des hommes, orgueil humain, vous voilà à jamais confondus.

Le monde me crie: Pourquoi restez-vous dans l'obscurité et l'oubli? Ne pourriez-vous pas remplir une charge, déployer des talents qui vous attireraient des louanges et des applaudissements?

Les applaudissements de qui? de quels hommes voulez-vous que je mendie les suffrages? Est-ce des hommes vains et pleins d'eux-mêmes, ou des hommes vertueux et pleins de Dieu? —

Les premiers méritent-ils qu'on cherche à leur plaire ? Les seconds, j'en conviens, méritent qu'on fasse cas de leur approbation ; mais ils méritent encore plus qu'on les imite. Éteignons donc, à leur exemple, tout désir de plaire à d'autres qu'à Dieu.

Mais rester à l'écart, passer inaperçu du berceau à la tombe, n'est-ce pas une grande humiliation, un sacrifice bien pénible ?

O homme, vous vous plaignez de n'être rien dans le monde ! Et Jésus, quel personnage y faisait-il ? Quel nom avait-il sur la terre jusqu'à sa trentième année ? En était-il moins grand, parce qu'il ne jouait aucun rôle, parce qu'on ne parlait pas de lui, parce qu'il n'attirait pas les regards par des actions d'éclat ?

Tandis que Jésus vivait dans la solitude et l'oubli, il y avait d'habiles politiques, des rois, des empereurs qui gouvernaient les empires ; il y avait des orateurs, des poëtes, des philosophes, de grands capitaines, qui occupaient la renommée ; il y avait la ville maîtresse, la superbe Rome, avec son Capitole et ses gigantesques monuments. Était-ce de ce côté que le Tout-Puissant, du haut de son trône, tournait

ses regards? — Non : mais il les fixait avec complaisance sur la petite bourgade de Nazareth, sur l'atelier de Joseph ; il disait à ses anges : Là habite mon Fils bien-aimé. Voyez donc comme il travaille, comme il s'humilie, comme il s'anéantit pour ma gloire !

Quel est dans un diocèse le prêtre que Dieu contemple avec plus d'amour et de complaisance ? Est-ce celui qui occupe le poste le plus élevé, celui qui brille le plus par ses talents ? Non : c'est celui qui est le plus petit à ses propres yeux.

Voyez ce bon curé, relégué au fond d'une campagne, parmi des villageois ignorants et grossiers : il bénit Dieu de lui avoir confié un ministère obscur et pénible ; il consent volontiers à y passer sa vie tout entière. Voilà un prêtre cher au cœur de Dieu ; voilà un homme tel qu'il en faut entre les mains du Tout-Puissant pour faire de grandes choses. Il sent qu'il n'est rien, qu'il n'a droit à rien ; qu'il n'est qu'un pauvre et misérable instrument. La vertu d'en haut sera sur lui, et il fera des merveilles.

O trésor de la vie cachée ! c'est l'état de choix et de prédilection du Sauveur : *Jesus*

Nazarenus — *Ama nesciri*, dit le pieux auteur de l'*Imitation*. Aimez à être compté pour rien, à exercer des emplois humbles et obscurs, des fonctions sans éclat : c'est le tombeau de l'amour-propre. C'est aussi le chemin qui mène à la véritable gloire : *Qui se humiliat*, *exaltabitur*.

Oratio S. Thomæ Aquinatis, *quâ petuntur virtutes viro apostolico necessariæ.*

Concede mihi, misericors Deus, quæ tibi placita sunt, ardenter concupiscere, prudenter investigare, veraciter agnoscere, perfectè adimplere ad laudem et gloriam nominis tui. Ordina statum meum : et quod à me requiris ut faciam, tribue ut sciam ; et da exequi sicut oportet et expedit animæ mæ. Da mihi, Domine Deus meus, inter prospera et adversa non deficere, ut in illis non extollar, in istis non deprimar : de nullo gaudeam vel doleam, nisi quod ducat ad te, vel abducat à te : nulli placere appetam, vel displicere timeam, nisi tibi.

Vilescant mihi omnia transitoria, et cara mihi sint omnia tua propter te, et tu, Deus, præter omnia. Tædeat me gaudii quod est sine te, nec aliquid cupiam quod est extra te. Delectet me labor qui est pro te,

et tædiosa sit mihi omnis quies quæ est sine te. Frequenter da mihi cor ad te dirigere, et in defectione meâ cum emendationis proposito dolendo pensare. Fac me, Domine Deus, obedientem sine contradictione : pauperem sine defectione : castum sine corruptione : patientem sine murmuratione : humilem sine fictione, et hilarem sine dissolutione : tristem sine dejectione : maturum sine gravitate : agilem sine levitate : timentem sine desperatione : veracem sine duplicitate : operantem bona sine præsumptione : proximum corrigere sine elatione : ipsum ædificare verbo et exemplo sine simulatione.

Da mihi cor pervigil, quod nulla abducat à te curiosa cogitatio : da nobile, quod nulla deorsum trahat indigna affectio: da rectum, quod nulla deorsum obliquet sinistra intentio : da liberum, quod nulla sibi vindicet perversa et violenta affectio. Largire mihi, Domine Deus meus, intellectum te cognoscentem, diligentiam te quærentem, sapientiam te invenientem ; conversationem tibi placentem, perseverantiam te fideliter expectantem, et fiduciam te finaliter amplectentem; tuis pœnis configi per pœnitentiam, tuis beneficiis uti in viâ per gratiam, et tandem tuis gaudiis in patriâ perfrui per gloriam. Per Dominum, etc., etc.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

LE PRÊTRE DANS L'EXERCICE DU SAINT MINISTÈRE REPRODUISANT LA VIE PUBLIQUE DU SAUVEUR.

Le prêtre n'est ni un solitaire ni un chartreux. Lévite, il se forme à l'ombre du sanctuaire; il se prépare aux fonctions du sacerdoce dans la retraite, par la prière et l'étude. Ces deux exercices, l'étude et la prière, il devra les continuer toute sa vie; mais il faudra qu'il sache les allier avec les travaux du saint ministère.

Il a été dit aux premiers apôtres : *Euntes, docete.* — Cette parole, répétée d'âge en âge, est le mot d'ordre de la sainte milice; elle lance dans toutes les directions les soldats de Jésus-Christ, jusqu'aux extrémités du monde. — *Euntes*, allez. — Le prêtre est donc un envoyé.

Nécessité d'une mission divine. — Conditions requises pour la bien remplir, telle sera la matière de cette considération.

PREMIÈRE SECTION.

NÉCESSITÉ D'UNE MISSION DIVINE.

CHAPITRE PREMIER.

L'ORDRE ÉTABLI DE DIEU, L'EXEMPLE DU SAUVEUR PROUVENT CETTE NÉCESSITÉ.

1° Les dogmes de la religion ne sont pas une découverte de l'esprit humain, une conquête du génie : le chrétien ne dit pas *scio*, je sais, mais *credo*, je crois. La foi est une manifestation, une révélation : *fides ex auditu*, dit saint Paul. La vérité religieuse n'a jamais été transmise aux hommes que par des envoyés, des ambassadeurs, des missionnaires, que Dieu revêtait de son autorité et qui parlaient en son nom.

Lorsque nos premiers parents se furent perdus par leur désobéissance, Dieu leur promit qu'il leur enverrait un Sauveur. Ce Sauveur est

attendu et invoqué pendant quatre mille ans sous le nom de Messie, d'Envoyé, *Missus*, et c'est sous ce nom que des juifs l'attendent encore. Des hérauts sont *envoyés* de loin en loin pour l'annoncer et préparer les peuples à son avènement. Ce sont les patriarches et les prophètes, missionnaires de l'ancienne loi.

Enfin le céleste *Envoyé*, le divin missionnaire parait dans la plénitude des temps. L'heure venue, il commence cette grande mission qui doit se poursuivre jusqu'à la consommation des siècles ; il parcourt la Judée annonçant les secrets de la vie éternelle.

Mais sa mission personnelle ne devait durer que trois années, et elle était circonscrite dans les limites de la Judée. Il se choisit des ouvriers, des coopérateurs pour continuer son œuvre et l'étendre au monde entier. Il leur donne un chef qui sera son représentant et le dépositaire de son autorité. « Allez, leur dit-il, enseignez toutes les nations ; voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. »

Ainsi le sacerdoce catholique est une grande mission divinement organisée pour le salut du

genre humain. Tous les agents appelés à concourir à cette œuvre magnifique de la conquête des âmes sont des missionnaires à qui Jésus-Christ a dit par la bouche de son représentant : *euntes, docete.*

Cet ordre hiérarchique est invariable et ne souffre point d'exception. Personne n'a le droit d'exercer le ministère sacré, s'il n'est envoyé et s'il ne peut produire les titres de sa mission : *nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo.* (Heb. v, 4.)

L'exemple de Jésus-Christ ne prouve-t-il pas clairement la nécessité d'une mission, et d'une mission qui détermine la nature et le mode d'action ?

2° Que faut-il pour avoir le droit d'exercer le sacerdoce ? quoi ? un caractère sacré ? — Jésus-Christ n'est-il pas roi et pontife par sa naissance divine et humaine ? *Tu es sacerdos in æternum secundùm ordinem Melchisedech.* (Heb. vii, 17.) — Quoi ? une vie innocente et pure ? Jésus-Christ n'est-il pas la sainteté par essence ? *Sanctum vocabitur.* — Quoi ? l'autorité. *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terrâ.* (Matth. xxviii, 18.) — La force ? Il est la

vertu de Dieu : *omnia portans verbo virtutis suæ.* (Heb. I, 3.) — Le zèle? *Zelus domûs tuæ comedit me.* — La pureté d'intention? *Non quæro gloriam meam.*

Et cependant, *Christus non semetipsum clarificavit ut pontifex fieret.* (Heb. V, 5.) Il attend l'ordre de son Père ; et quand il l'a reçu, avec quelle fidélité il remplit sa mission, quant au temps, quant aux lieux, quant aux circonstances, sans rien ajouter, sans rien retrancher : *Iota unum aut unus apex non præteribit à lege, donec omnia fiant.* (Matth. V, 18.)

Fidélité quant au temps. Voyez-le jusqu'à l'âge de trente ans dans la petite bourgade de Nazareth ; le zèle de la gloire de Dieu et du salut des hommes le dévore ; il n'est descendu du ciel que pour travailler à ce grand ouvrage. Mais l'heure marquée par son Père n'est pas venue encore ; il ne la préviendra pas d'un instant : *Nondum venit hora mea.*

Fidélité quant aux lieux. — Il aurait voulu porter à tous les hommes la bonne nouvelle et repandre par toute la terre le feu sacre qui le consumait ; mais son Père avait assigné la Judée

pour théâtre à son zèle : il n'en sortira pas : *Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domus Israel.*

Fidélité quant aux circonstances. — Que son Père lui commande de prêcher sa loi dans le temple de Jérusalem, aux princes de la nation, ou bien dans les bourgades et les hameaux, aux petits et aux ignorants ; qu'il lui commande de monter sur le Thabor ou bien sur le Calvaire : *Christus factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* — Et dans tout cela il obéit avec joie, sans délai, sans excuse : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me Patris.*

Tirez de là la matière de sérieuses réflexions.

Premièrement, si Jésus-Christ a dû recevoir la mission de son Père avant d'exercer le sacerdoce, quel homme osera s'ingérer dans ce redoutable ministère, sans y être appelé d'en haut? Malheur donc à ces téméraires qui forcent les barrières du sanctuaire sans autre vocation que leur présomption et leurs vues intéressées! Malheur à ceux qui, au lieu de vertus solides et éprouvées, n'apportent au ministère sacré que des vices déguisés ou des passions en-

core fumantes! Malheur à ceux qui entreprennent d'instruire les autres et qui s'ignorent eux-mêmes! Ils montent dans le vaisseau pour le gouverner en qualité de pilotes, et ils mériteraient à peine d'y être reçus comme passagers.

Secondement, Jésus attend l'heure marquée par son Père pour commencer sa mission. Attendez-vous de même que le premier Pasteur vous dise : *Ite et vos in vineam meam?* Vous dites : Il y a tant d'années que je travaille en second, sous la direction d'un curé! ne suis-je pas en état de gouverner moi-même une paroisse? — Jésus aurait dit : *Nondum venit hora mea.* Il use sa vie, il la dépense tout entière dans la contrée où son Père l'a envoyé. — Et vous, vous êtes mécontent de votre partage. J'aurais pu, dites-vous, rendre service à l'Église, briller dans les premières chaires, remplir quelque office important : on m'a relégué au fond d'une campagne où je suis annulé, je languis et m'étiole. J'étais capable de quelque chose, et je mourrai sans avoir rien fait. — Prenez garde! ne confondez-vous pas l'impatience de l'amour-propre avec les saintes ardeurs du zèle? Un prêtre qui n'a que la gloire de

Dieu en vue lui dit en entrant dans le sacerdoce : Seigneur, vous me confiez un ministère auguste et divin : je veux l'exercer pour vous seul. Où voulez-vous que je commence, où voulez-vous que je poursuive, où voulez-vous que j'achève mon honorable tâche? A la ville ou à la campagne, la terre que vous assignerez à mes travaux et à mon zèle, je veux la féconder de mes sueurs, je lui voue mes affections, mon temps, ma vie tout entière.

Troisièmement, Jésus accepte avec un courage magnanime toutes les peines attachées à sa mission. Acceptez-vous de même tout ce que votre charge a de fâcheux et de pénible? — Il y a des lieux où le prêtre est accueilli avec faveur, où il est honoré, respecté; d'autres où il est en butte aux défiances, aux embûches, aux attaques des hommes prévenus. Il y a des ministères qui ont de l'éclat, qui procurent l'estime des hommes, les avantages de la fortune; d'autres qui n'offrent que des fatigues sans profit, sans considération humaine. Êtes-vous prêt à vous porter aux uns ou aux autres avec une sainte liberté d'esprit et une généreuse abnégation de vous-même? Si on vous confie

un emploi difficile ; si les supérieurs vous envoient dans une paroisse pauvre, abandonnée, où vous serez mal logé, mal nourri, où la nature aura beaucoup à souffrir, acceptez-vous avec courage, avec esprit de foi, ce pénible labeur? *Quem mittam? et quis ibit?... Et dixi : Ecce ego, mitte me.* (Is. VI, 8.)

CHAPITRE II.

OBJET DE LA MISSION.

Pourquoi Jésus-Christ a-t-il été envoyé par son Père? *Venit quærere et salvum facere quod perierat.* (Luc. XIX, 10.) C'est aussi la mission du prêtre. — L'œuvre de la rédemption ne s'accomplira que sur la croix ; mais pour préparer les hommes à en profiter, le Sauveur converse pendant trois ans au milieu d'eux, les instruisant par ses leçons, les édifiant par ses exemples.

Il instruit. — Toutes les paroles que le Sauveur adresse aux hommes ont pour but de les

instruire, de les convertir, de les sauver. Rien dans ses discours pour la curiosité, pour la vanité, pour l'ostentation. Il ne parle que du royaume de Dieu : *loquens de regno Dei*; — du prix de l'âme : *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur* (Matth. xv, 25); — de l'obligation d'aimer Dieu : *Diliges Dominum Deum tuum*; — de la nécessité de se renoncer et de se vaincre soi-même : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum* (Matth. xvi, 24) : — du bonheur des larmes, des souffrances.... *Beati pauperes.... beati qui lugent;... beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam.* (Id. v, 3, 5.)

Il édifie. — Le Sauveur prêche des vertus héroïques, sublimes; mais avec quelle perfection il les pratique lui-même!... Il dit bienheureux les pauvres!... Et son dénûment est si absolu, qu'il n'a pas où reposer sa tête. — Il prodigue les miracles quand il s'agit des nécessités des autres : il les refuse quand il ne s'agit que de ses propres nécessités. — Il a vécu pauvre, il mourra plus pauvre encore. Il n'aura pas à ses derniers moments un verre d'eau

pour rafraichir ses lèvres brûlantes, et le bois de la croix sera le lit où il expirera.

Il prêche l'humilité, et les prodiges de son humilité jettent dans l'étonnement. Lui, le Roi de gloire, il prend la forme d'esclave : *formam servi accipiens* ; ce n'est pas un homme, c'est un ver de terre qu'on foule aux pieds : *Ego sum vermis, et non homo.* — Il boit jusqu'à la lie le calice des opprobres : *saturabitur opprobriis.*

Il prêche la mortification, le renoncement ; et il se renonce, il se crucifie lui-même en toutes choses. Sa vie n'est qu'un long enchaînement de fatigues, de veilles, de jeûnes, de privations, de douleurs, qu'il terminera par les verges, les épines, les clous, la croix : *Tota vita Christi crux fuit et martyrium.* (Imitat.)

Il recommande la douceur ; et sa douceur est si admirable qu'elle lui gagne tous les cœurs : — la charité ; et sa charité est si universelle qu'elle embrasse tous les hommes, même les plus grands pécheurs. On lui présente une femme surprise en adultère : — Femme, personne ne vous a-t-il condamnée ? — Personne, Seigneur. — Eh bien, allez en

paix, je ne vous condamnerai pas non plus.

La charité de mon Sauveur, ah! elle s'étendra jusqu'à ses plus cruels ennemis. Judas le livre par une infâme trahison; c'est encore son ami : *Amice, ad quid venisti?* — Ses impitoyables bourreaux, après l'avoir attaché à la croix, l'accablent d'insultes et d'outrages. Il prie pour eux, il les excuse. *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.* (Luc. XXIII, 34.)

Ainsi Jésus n'exigeait des autres aucune vertu, qu'il ne leur en montrât le parfait exemple dans sa personne. *Cœpit Jesus facere et docere.* Ses leçons et ses exemples concouraient admirablement à préparer les cœurs aux divines opérations de la grâce.

Ainsi doit vivre le prêtre au milieu des peuples. Ce n'est que par l'absolution au tribunal de la pénitence qu'il réconcilie les pécheurs avec Dieu.

Mais c'est par de salutaires instructions et surtout par de grands exemples de vertus qu'il prépare leur conversion. *Pasce verbo,* dit saint Bernard, *pasce conversationis exemplo.*

1° *Pasce verbo.* — Vous devez prêcher à temps et à contre-temps, tantôt avec force,

tantôt avec douceur, profitant de toutes les occasions pour inculquer aux hommes la doctrine du salut : *Testificor coram Christo Jesu, per adventum ejus et regnum, prædica verbum, insta opportune, importune, argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina.* (Tim. IV, 1.)

Le ministère de la parole doit s'étendre à toutes sortes de personnes. Un pasteur est redevable aux petits comme aux grands, aux pauvres comme aux riches, aux ignorants comme aux savants. Mais il n'est que trop ordinaire de voir l'instruction des pauvres et des enfants négligée dans les paroisses. On monte volontiers dans une grande chaire, où l'on peut s'attirer des applaudissements; mais on n'a que de l'éloignement et du dégoût pour cet enseignement simple et familier où il faut descendre des hauteurs de la science pour se mettre à la portée des ignorants, et bégayer, pour ainsi dire, afin d'être compris par des intelligences juvéniles.

Et cependant le Fils unique du Très-Haut, en qui sont renfermés tous les trésors de la science, se plaisait à faire venir près de lui les petits en-

fants pour les instruire et leur parler de Dieu : *Sinite parvulos venire ad me.* (Marc. x, 14.) (1)

Jésus-Christ, après avoir instruit les enfants, catéchisé les peuples de la campagne, paraissait dans la ville de Jérusalem au milieu des docteurs de la loi et des chefs de la nation, pour y annoncer la doctrine de l'Évangile avec une sainte liberté et une autorité toute divine : *Sicut potestatem habens.* (Matt. vii, 29.)—Et vous, quand vous paraissez dans la chaire de vérité, en présence du peuple assemblé, vous énoncez-vous avec ce ton de conviction, cette liberté

(1) L'illustre et pieux Gerson employa les dernières années de sa vie à catéchiser les enfants. Des sages selon le monde trouvaient que ce ministère était indigne d'un homme qui avait joué un si grand rôle et qui jouissait d'une si haute renommée.

Voici quelle fut la réponse de Gerson :

O bone Jesu, quis ultra post te verecundabitur esse humilis ad parvulos, quando tu usque ad castissimos puerorum amplexus brachia inclinas et circumligas? Puis considérant le prix de ces petites âmes pour lesquelles Jésus-Christ a donné tout son sang, il s'écriait : *Absit ergo ut indignum sit parvulorum animas plantare et rigare. Venite igitur, parvuli, ad me; ego vobis doctrinam, vos mihi orationem impendetis. Sic angelos nostros vicissim lætificabimus.* (Lib. *de Pueris ad Christ. trahendis.*)

modeste, cette noble simplicité, qui conviennent à un ambassadeur du Très-Haut ? Êtes-vous un Nathan qui fait pâlir la majesté des princes de la terre ? un Daniel qui vient signifier un arrêt terrible aux nouveaux Balthasars ? un Jean-Baptiste qui sort du désert pour prêcher la pénitence ? Êtes-vous un Chrysostôme, un Ambroise, un Augustin, un Bernard qui vient abattre l'hérésie, ou terrasser les passions sous les foudres de son éloquence ? Je ne demande pas si vous possédez la science et les talents éminents de ces grands personnages ; mais si vous avez comme eux cette foi vive qui éclaire, ce zèle ardent qui subjugue, cette charité tendre qui entraîne et persuade ?

N'êtes-vous pas de ces prêtres qui ne se croient prédicateurs que lorsqu'ils sont dans la chaire chrétienne ? Pouvez-vous dire comme saint Paul : *Non cessavi.... monens unumquemque vestrum publice et per domos ?* (Act. xx. 31.) Profitez-vous de toutes les occasions pour porter les âmes à Dieu ? Ne parlez-vous aux malheureux que pour les consoler, pour leur apprendre à profiter des épreuves de la vie et à s'en faire des moyens de sanctification ? Si vous

entrez dans la demeure des riches du siècle, est-ce comme Jésus-Christ entrant dans la maison de Zachée, pour y porter des paroles de vie et de salut? Savez-vous jeter à propos, au milieu des illusions du temps, la grande pensée de l'éternité, et rappeler, avec prudence sans doute, mais aussi avec une sainte liberté, le *quid prodest?* En un mot, dans la chaumière du pauvre comme dans le salon du riche, à table comme dans la chaire, sur la place publique comme dans l'église, peut-on reconnaître en vous le prédicateur de la vérité, l'homme de Dieu? L'exemple, voilà l'exorde le plus insinuant, la meilleure préparation de tous vos discours. Aussi est-ce le second devoir du pasteur.

2° *Pasce conversationis exemplo.* — Le prêtre, tenant l'Évangile, le Testament de l'Homme-Dieu, a en main toute science, toute morale, toute civilisation ; il n'a qu'à ouvrir, qu'à lire et qu'à verser autour de lui les trésors de lumière et de vertu dont l'Église l'a fait dépositaire. C'est à lui à répandre parmi les peuples toutes les vérités religieuses et morales qui sont le fondement nécessaire des vertus.

Mais remarquez que, comme celui de Jésus-Christ, l'enseignement du prêtre doit être double, par la vie et par la parole. Sa vie doit être l'explication sensible de sa doctrine, une parole vivante. L'Église l'a placé dans une paroisse comme exemple plus encore que comme oracle. La parole peut lui faillir, si Dieu lui en a refusé le don : que sa vie alors soit une prédication vivante. Aucune langue humaine n'est aussi éloquente, aussi persuasive que la sainteté. Les peuples sont plus frappés de ce qu'ils voient que de ce qu'ils entendent.

Quel est le meilleur curé dans un diocèse ? Est-ce celui qui a plus de science et de doctrine ? — Non. — Est-celui dont les prédications sont plus éloquentes, ou dont le tribunal est entouré d'un plus grand nombre de pénitents ? — Non. Mais c'est celui qui édifie davantage, qui brille par plus de vertus, celui dont on pourra dire à sa mort : *Fuit vir potens in opere et sermone, coram Deo et omni populo*. Puissant en œuvres, il était puissant en paroles. Puissant auprès de Dieu par sa sainteté, il était puissant auprès des peuples par son ministère : *Coram Deo et omni populo*. Luc. XXIV, 19.

Deux choses rendent puissant un ouvrier évangélique : les miracles et la sainteté. Les miracles sont rares aujourd'hui, parce que la foi étant établie, ils ne sont plus nécessaires. C'est donc par la sainteté de sa vie qu'un prêtre donnera de la force et de l'autorité à son ministère.

L'exemple du pasteur, voilà le livre et l'Évangile de la plupart des chrétiens. Les peuples de la campagne surtout n'entendent bien que les leçons qui leur viennent par les yeux. *Plenius opere docetur quam voce*, dit saint Léon. Les anciens disaient de même : *Longum per præcepta, breve per exemplum iter*. Et cet axiome se vérifie tous les jours. — Saint François Régis reçoit la mission d'évangéliser la petite ville de Privas, envahie par les calvinistes qui y dominaient avec insolence. Il est accueilli d'abord par la risée et les injures, de la part même des catholiques, déjà pervertis par leur contact avec les hérétiques. Personne ne venant l'entendre, la prière et le jeûne sont pendant quelques jours les seules armes qu'il emploie contre l'ennemi. Il y ajoute bientôt les actes de charité ; il va visiter, consoler les malades ; il s'ar-

rête auprès des enfants dans les rues, il leur parle de Dieu. Ceux-ci l'écoutent, le suivent dans l'église, attirés par ses manières suaves et l'onction de ses paroles. Les enfants, à leur tour, attirent les parents, et l'homme de Dieu voit se grouper autour de lui un auditoire nombreux. Déjà ce ne sont plus des ennemis. Catholiques et hérétiques l'écoutent volontiers. On admire sa doctrine, mais bien plus encore sa vie pénitente et mortifiée, son inaltérable patience et sa charité inépuisable. On fait la comparaison du prêtre catholique et du ministre protestant ; les yeux s'ouvrent à la lumière : Régis est maître des cœurs et opère des conversions innombrables.

— Allons prêcher, dit un jour le séraphique François d'Assise à l'un de ses religieux. Ils sortent ensemble, marchant en silence et les yeux modestement baissés. Après avoir traversé les rues, les places publiques, ils rentrent au couvent sans avoir dit un mot à personne.

— Mais, mon père, dit le compagnon, vous aviez annoncé que vous alliez prêcher? — Eh, mon frère, répond le saint, n'avons-nous pas

prêché ? — En effet, quand des hommes étourdis par le tumulte du monde et l'ivresse des passions voient paraître un saint prêtre, dont l'extérieur grave et recueilli leur rappelle la grande pensée de l'éternité, n'est-ce pas pour eux une prédication éloquente ?

Les hommes apostoliques, qui gagnaient tant d'âmes à Dieu, n'étaient pas toujours des prodiges de science et d'éloquence. Mais ce qui donnait tant de force et d'efficacité à leurs discours, c'était l'exemple de leurs sublimes vertus. A leur école on comprenait facilement l'Évangile, parce qu'ils en montraient un abrégé, une analyse, un résumé à la portée de tous les esprits ; cet abrégé, c'était eux-mêmes : *Compendium Evangelii*, comme le disait Tertullien des premiers chrétiens.

Prêtre, un retour sur vous-même. Votre conduite est-elle en parfaite harmonie avec votre langage ? et, comme le veut saint Léon, prêchez-vous plus encore par les œuvres que par les paroles ?

Vous dites au peuple : *Sursùm corda !* Laissez la terre : tout ce qui passe n'est rien. Une seule chose est nécessaire ; et que servirait à

l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ? Donc, sortez, sortez du temps, et aspirez à l'éternité.

Voilà votre doctrine, ou plutôt voilà la doctrine de Jésus-Christ, voilà l'Évangile. Mais vos actes en sont-ils une prédication sensible, une promulgation publique et solennelle ?

Vous prêchez le détachement !... et vous aimez l'argent ; vous exigez avec rigueur ce que vous appelez vos droits, vos honoraires ! Vous rappelez les autres à la pensée du ciel : et on voit que vous bâtissez pour la terre, que vous vous attachez à la terre, que vous êtes avide et empressé à vous procurer les biens et les avantages de la terre. — Vous reprenez ce père de famille qui néglige le soin de son âme, préoccupé qu'il est de ses intérêts matériels qui l'absorbent. Mais il pourrait vous répondre : Je sais pour qui je travaille : j'ai des enfants, je tâche de conserver, d'augmenter, s'il est possible, leur patrimoine. Mais vous, monsieur le curé, à qui laisserez-vous les biens que vous amassez ? *Quæ autem parasti, cujus erunt ?* Hélas ! le pau-

vre pasteur n'en sait rien : *Thesaurizat et ignorat cui congregabit ea.* (Ps. XXXVIII, 7.)

Des âmes ! des âmes! voilà ce qu'un prêtre doit chercher, ambitionner. Les richesses, l'or, l'argent, qu'il les laisse à ceux qui n'attendent rien au delà du tombeau : *Non quæro quæ vestra sunt, sed vos.* Alors ses paroles seront efficaces, parce qu'elles auront pour appui l'autorité de l'exemple.

Vous dites : *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.* (Gal. v, 28.) Et on voit que vous avez horreur des souffrances et des privations. Vous habitez un presbytère élégant, décoré avec goût et magnificence ; votre table est servie avec délicatesse ; vous ne vous refusez rien de ce qui peut rendre la vie douce et commode. Le peuple se demande : Lequel faut-il croire de la leçon ou de l'exemple ?

La mission du prêtre est de faire accepter une doctrine qui heurte de front le sens humain et qui impose aux passions des sacrifices pénibles. Comment prouvera-t-il que cette doctrine est possible dans la pratique ? En portant

lui-même, dit le P. Judde, avec joie et d'un air aisé, un joug plus pesant que celui qu'il veut imposer aux autres. Le secret de l'éloquence chrétienne, c'est de persuader aux âmes faibles, dont le nombre est si grand, qu'on trouve de la douceur et des dédommagements précieux dans les sacrifices qu'exige la vertu. Pour cela, les raisonnements servent de peu : l'exemple, voilà l'argument qui convainc. Notre-Seigneur ne disait pas à ses disciples : Lisez, étudiez, raisonnez; mais regardez et faites : *Inspice et fac.* — *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis.* (Joan. XIII, 15.) Il faut que le prêtre puisse dire de même : Regardez-moi, et vous comprendrez la doctrine de l'Évangile sur la pauvreté et les richesses, sur la gloire et les humiliations, sur les plaisirs et les souffrances. Faites comme moi, et vous serez de parfaits chrétiens : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* (I Cor. IV, 16.)

Comme son divin Maître, le prêtre doit donner l'exemple de toutes les vertus qu'il prêche aux autres. Mais la vertu particulière qui doit le distinguer, en faire un homme à part, c'est

le zèle : le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, voilà ce qui fait l'homme apostolique, le saint prêtre ; là est le grand ressort de la vie sacerdotale. Il est nécessaire d'en faire la matière de sérieuses méditations.

DEUXIÈME SECTION.

LE ZÈLE.

Tout ce que la nature a de plus brillant, de plus magnifique, l'Esprit-Saint s'en sert comme d'emblème pour peindre le zèle, l'ardeur, les transports de ces hommes magnanimes qu'il suscite pour la conversion des peuples et le salut des nations.

Tantôt il les représente comme des cieux qui, dans leurs révolutions périodiques et la rapidité de leurs mouvements, racontent et publient la gloire du Très-Haut : *Cœli enarrant gloriam Dei* ; tantôt il les compare au soleil, parce qu'ainsi que ce bel astre ils répandent la lumière dans le monde entier : *Sicut sol illuminans ad omnia respexit*. Ici ce sont des nuées bienfaisantes qui portent partout la vie et la fécondité : *Qui sunt isti qui ut nubes volant?* Là ce sont des tonnerres qui grondent sur la tête des pécheurs : *Illuxerunt coruscationes orbi terræ*. Ce sont des flèches dignes qui, lancées par le bras du Tout-Puissant, transpercent le cœur des ennemis de Dieu et les soumettent à son empire : *Sicut sagittæ in manu potentis acutæ*. Ailleurs enfin, ce sont des vents impétueux qui parcourent le monde avec une vitesse incroyable et s'insi-

nuent partout; ce sont des flammes brûlantes qui se nourrissent, qui s'accroissent par les aliments qu'on donne à leur activité : *Qui facis angelos tuos spiritus et ministros tuos ignem urentem.*

Voilà le zèle sacerdotal dans la magnificence de ses effets. Nous allons en établir la nécessité, puis nous en méditerons l'excellence, les qualités.

CHAPITRE PREMIER.

NÉCESSITÉ DU ZÈLE.

S'employer de toutes ses forces à sauver les âmes, en les ramenant à leur créateur, c'est ce qu'on appelle dans le langage ecclésiastique avoir du zèle. Or, cette vertu est indispensable dans le prêtre, et tout lui en rappelle à chaque instant la nécessité : — Jésus-Christ, qui l'a choisi pour continuer avec lui l'œuvre de la rédemption du monde ; — les peuples qui attendent de lui l'instruction et les secours nécessaires au salut ; — l'Église, qui, en l'appelant dans sa milice, le charge de sa défense et lui

confie les intérêts les plus chers de ses enfants.

I

Et d'abord, quand Jésus-Christ envoie un ouvrier dans sa vigne, c'est pour qu'il la cultive et lui fasse produire des fruits de grâce et de sanctification : *Posui vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat*. La vie d'un prêtre est une vie de peine et de travail, et ses mains ne peuvent devenir oiseuses sans devenir criminelles. Toutes les dénominations que lui donne le Sauveur du monde annoncent un homme de sollicitude et de labeur. C'est un soldat qui ne doit jamais cesser de combattre pour conquérir des âmes ; c'est un pêcheur d'hommes qui doit voguer en haute mer et jeter ses filets pour retirer ceux qui s'enfoncent dans les profondeurs de l'abîme ; c'est un moissonneur qui, pour recueillir la moisson, doit porter avec courage le poids du jour et de la chaleur ; c'est un économe qui doit rendre le compte le plus rigoureux de son administration ; c'est un pasteur qui doit courir à travers

les montagnes et les précipices pour rechercher les brebis égarées et les ramener au bercail : c'est le débiteur de tous, dit saint Paul, du fort comme du faible, du savant comme de l'ignorant, du sage comme de l'insensé. Voilà le prêtre !

Donc, comme prêtre, je suis l'homme de Dieu, chargé des intérêts de son honneur et de sa gloire : je dois le faire connaître, le faire aimer, ramener à lui les âmes que le démon lui a ravies. Je ne puis me sauver tout seul : mon salut est inséparablement attaché au salut de plusieurs autres. Si j'emploie ce que j'ai de force et de vigueur, si j'use ma santé, si je dépense ma vie à propager le règne de Dieu, à lui gagner des âmes, je ne fais pas une œuvre de surérogation ; j'acquitte une dette, je remplis une obligation indispensable : *Si evangelizavero, non est mihi gloria; necessitas enim mihi incumbit. Væ mihi si non evangelizavero !*

Eh, dites-moi, un ministre de Jésus-Christ envoyé pour faire son œuvre sur la terre et travailler à l'agrandissement de son royaume, pourrait-il voir le règne du démon prévaloir

dans la portion du troupeau qui lui est confiée, et demeurer tranquille? Satisfait de ce que sa conscience ne lui reproche rien de personnel, pourrait-il voir sans en être ému les désordres et les scandales de ceux dont il est chargé? Quoi! Jésus-Christ dont il tient la place serait outragé sous ses yeux, et il croirait l'aimer, être un ministre selon son cœur, en le voyant de sang-froid crucifier de nouveau tous les jours par un peuple dont il doit lui répondre! Ah! ne me parlez pas d'un tel prêtre; ce n'est pas le représentant du Dieu sauveur; c'est un usurpateur qui porte à faux un titre honorable. Il a beau se parer de sa fausse justice, c'est un vase de réprobation et d'ignominie placé dans le temple du Seigneur; c'est un lâche, un prévaricateur qui trahit indignement la cause de son maître.

Non, non, il ne suffit pas que le feu de l'amour divin brûle dans nos cœurs; il faut que nous lui donnions une issue et que ses flammes sacrées se communiquent à tout ce qui nous entoure.

Contemplons notre divin modèle, Jésus-Christ, dont nous continuons le sacerdoce. Que

se propose-t-il pendant les jours de sa vie mortelle ? que cherche-t-il ? qu'ambitionne-t-il ? Glorifier son Père, le voir connu, aimé, adoré de toutes les créatures, voilà sa vie ; c'est pour lui un besoin continuel, c'est une faim qui le presse, une soif qui le dévore ; il n'écoute ni la nature ni ses répugnances. Descendre du ciel, vivre pauvre et humilié, expirer sur le gibet des malfaiteurs, c'est une chose affreuse. Mais mon Père sera glorifié, les hommes que mon Père aime seront rachetés, sauvés, c'est assez : mourons, sacrifions-nous. Prêtre du Dieu vivant, *inspice et fac secundum exemplar.*

II

Les peuples pour le salut desquels il est envoyé rappellent également au prêtre la nécessité du zèle.

Travailler à la sanctification des âmes, c'est le premier et le plus essentiel devoir d'un pasteur, son devoir de tous les jours, de tous les instants. N'est-ce pas ce devoir qui doit animer toutes ses fonctions, régler l'usage de son autorité, devenir le point de vue fixe et unique

de toutes ses démarches? Si, stimulé par la foi et la charité, il ne s'efforce pas de retirer les pécheurs de leurs égarements, s'il n'exhorte pas, s'il ne reprend pas à temps et à contre-temps, s'il n'instruit pas les ignorants, s'il ne console pas les affligés, s'il n'affermit pas les justes, s'il n'elève pas, comme Moïse sur la montagne, des mains pures vers le ciel, pour apaiser la justice offensée, pour attirer la rosée de la miséricorde sur le peuple confié à ses soins : dès lors ce n'est plus un pasteur, c'est une idole ; ce n'est plus un père, c'est un étranger et un mercenaire.

Et toutefois, combien de pasteurs indolents, qui, au lieu de s'enflammer d'un saint zèle à la vue des désordres et des scandales qui les environnent de toutes parts, s'accoutument peu à peu à les contempler sans en être émus, se familiarisent avec ce triste spectacle, n'y voient plus rien qui les frappe, et finissent par les regarder comme des maux nécessaires, invétérés et sans remède !

Envoyé par le premier pasteur, un prêtre arrive dans une paroisse de campagne. Que trouve-t-il? un peuple ignorant, abruti, des

hommes qui, en échange de leurs denrées, ne rapportent de nos villes qu'une corruption déplorable, une impiété stupide.

Eh bien ! homme de Dieu, voilà un vaste champ ouvert à votre zèle. Il faut instruire ces ignorants, soulever de terre ces âmes qui se collent à la matière et oublient leurs immortelles destinées. — Hé ! que voulez-vous que je fasse ? le mal est trop grand pour que je puisse espérer de le guérir. — Mais vous n'avez point tenté encore cette guérison, et vous la déclarez impossible ? — Eh ! tous les efforts de mon prédécesseur ont échoué ; c'est un peuple dégradé qui ne veut plus entendre parler des devoirs de la religion. L'impiété l'a rendu grossier, sauvage, intraitable. — Mais parmi tant de brebis égarées, toutes ne méconnaîtront pas votre voix. Il y a peut-être telle âme malade qui est toute prête à vous découvrir ses blessures et à vous permettre d'y appliquer le remède qui peut les guérir. C'est à vous à la prévenir, à l'encourager. — Eh ! on méprise mon ministère, on tourne en dérision les empressements du zèle et les efforts de la charité. —Comment osez-vous dire qu'on repousse vos avances ?

Après quelques froides et insignifiantes démarches, vous vous renfermez dans votre demeure pour y languir solitaire : vous restez étranger à votre paroisse, dont vous connaissez à peine une partie, vous redoutez les assujettissements d'une active et industrieuse charité. Il faudrait visiter ces hommes égarés, les prévenir par des marques de bonté, leur parler le langage de l'affection et de la tendresse, et, par des manières douces et amicales, vous frayer le chemin à leur cœur. Mais non : si vous les rencontrez sur votre passage, ce sont des inconnus à qui, au lieu d'un langage bienveillant et paternel, vous n'adressez qu'une froide salutation, sans aller jamais les entretenir de leurs affaires, afin de pouvoir leur parler quelquefois de la seule affaire importante ; de leurs travaux, afin de leur apprendre à ne pas en perdre le fruit ; de leurs chagrins, afin de leur indiquer le baume qui les adoucit.

— Mais je leur parle tous les dimanches, je leur adresse des instructions, des invitations, des exhortations du haut de la chaire chrétienne. Mes paroles se dissipent dans l'air comme un vain bruit : c'est une semence qui

tombe sur les pierres et sur les rochers. — Eh! comment voulez-vous les toucher? vous ne vous adressez pas à leur cœur. Vous ne leur faites pas des leçons intelligibles et adaptées à leurs besoins. Vous empruntez à des auteurs obscurs des discours sans intérêt que vous débitez froidement : ou si vous écrivez vous-même, ce n'est pas le fruit de sérieuses méditations que vous apportez à votre peuple, et que vous proposez avec ce ton de conviction, cet air pénétré qui remue, qui ébranle le cœur. Non, ce sont quelques réflexions communes et glacées que vous jetez nonchalamment au milieu de votre auditoire, et cela peut-être dans un style bas et rampant qui déshonore la majesté de l'Évangile. Et vous vous étonnez que votre ministère soit stérile et vos discours sans fruit !

Cependant ces pasteurs lâches et insouciants étouffent le cri de leur conscience et s'endorment dans une sécurité déplorable. Ils se rassurent en se retranchant dans ce qu'ils appellent leur régularité.

La régularité ! mais est-on régulier lorsque, content d'avoir rempli les bienséances exté-

rieures de son état, on en viole l'esprit par tout l'ensemble de sa conduite? Quoi! vous êtes la lumière du monde, et vous étouffez dans les ténèbres le flambeau qui doit l'éclairer! Vous êtes le sel de la terre, et vous laissez l'innocence se corrompre et la piété s'affadir! Vous êtes envoyé pour cultiver un champ couvert de ronces et d'épines, et vous ne faites rien pour le défricher! Vous deviez être le sauveur de vos frères, et vous les laissez périr!

Mon Dieu! et pourquoi donc sommes-nous prêtres? Est-ce pour passer nos jours dans la mollesse, l'indolence et les plaisirs? N'aurions-nous forcé les barrières du sanctuaire que pour faire servir un jour un ministère tout divin à notre bien-être, à nos avantages temporels? Quand le premier pasteur du diocèse nous adressa cette parole : *Ite et vos in vineam meam*, n'avons-nous vu dans la paroisse qu'il nous confiait qu'un fonds à exploiter au profit de notre fortune et de notre cupidité? *Nulla animarum lucra quærimus*, disait autrefois saint Grégoire : *susceptæ benedictionis ministerium vertimus ad ambitionis argumentum. Dei cau-*

sas relinquimus, ad terrena negotia vacamus.

Mais le sacerdoce, la charge pastorale comme vous l'envisagez, est un emploi bien difficile, un lourd et pénible fardeau.

Aides et coopérateurs de Jésus-Christ dans l'œuvre de la sanctification des âmes, oserions-nous tenir ce langage en face de la croix ? Le salut des âmes, que n'a-t-il pas coûté à notre divin Maître ? A-t-il reculé devant aucun sacrifice, lorsqu'il a été question de nous arracher à l'enfer ? S'il avait été retenu par la considération de son repos, par la crainte des fatigues et des dangers, où en serait le genre humain ? S'il ne s'était dévoué avec une intrépidité magnanime aux opprobres, aux tourments, à la mort, où serait cette rédemption surabondante que nous puisons dans ses plaies sacrées ?

Il faut, dit-on, ménager ses forces, sa santé. — Sans doute, on ne condamne pas une prudence raisonnable ; on vous la recommande même. Oui, conservez votre santé, vos forces. Mais pourquoi ? est-ce pour les laisser s'éteindre peu à peu dans une longue et molle oisiveté ? N'est-ce pas afin de pouvoir les prodiguer au

service de Dieu et du prochain? Et quel meilleur usage pouvez-vous en faire que de les employer à instruire les ignorants, à visiter les infirmes, à consoler les affligés, à travailler le jour et la nuit à la grande mission que le ciel vous a confiée?

Mais si je me livre aux transports d'un zèle ardent, je serai bientôt épuisé, j'abrégerai mes jours. — On ne vous dit pas d'être indiscret, de tenter l'impossible. Après tout, quand les nobles fatigues de l'apostolat abrégeraient de quelques années la durée de votre pèlerinage, serait-ce donc une calamité si effroyable? Le soleil s'éteindra-t-il avec vous? L'univers sera-t-il bouleversé par votre mort? Vous êtes-vous donc fait prêtre pour traîner de longues années sur la terre le poids d'une vie inutile? Les premiers apôtres et tous les saints qui ont marché sur leurs traces ont-ils fait ces misérables calculs? ont-ils été retenus par ces frayeurs puériles? Que dis-je, dans la milice du siècle, un soldat refuse-t-il de combattre, parce qu'il craint de rencontrer la mort sur le champ de bataille? Tous les jours les amateurs de la vanité et du mensonge ne s'exposent-ils pas à des

dangers plus évidents, ne confient-ils pas leur vie à la merci des flots pour acquérir des biens périssables? *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant.* Et vous montreriez moins de courage lorsqu'il s'agit d'envoyer des âmes au ciel et de vous assurer à vous-même un trône immortel? *Nos autem incorruptam.* (I Cor., IX, 25.)

Voyez comme il est facile de s'abuser et de devenir le jouet de son amour-propre. Dans la jeunesse, vous remettiez à l'âge mûr à secouer votre paresse et votre indolence. Alors vous deviez vous livrer avec ardeur à l'accomplissement de vos devoirs. Parvenu à l'âge mûr, vous attendez à la vieillesse. Ainsi toute votre vie se passera sans que vous fassiez rien de grand, de généreux, laissant toujours échapper le moment présent, avec cette vaine espérance de profiter de l'avenir qui ne dépend pas de vous, et que vous n'aurez peut-être jamais.

O prêtres! ô pasteurs des âmes! avoir en main le glaive de la parole, l'administration des sacrements, tous les mérites du sang de Jésus-Christ, et enfouir de si riches trésors! posséder de si puissants moyens de faire le bien,

et ne pas s'en servir au profit de cette multitude d'âmes qui se perdent, quelle indigne prévarication! quelle injustice envers vos frères! quelle infidélité envers l'Église!

III

L'Église ici-bas est une armée rangée en bataille; elle dresse ses tentes sur la terre sans s'y fixer, poursuivant sa marche vers le ciel, sa patrie et le lieu de son repos. Des ennemis nombreux et puissants la harcèlent, la pressent sans relâche. Tous ses enfants sont soldats et doivent être armés pour le combat. Mais quand le péril est plus imminent, que l'ennemi redouble ses attaques, est-il permis à ceux qui par état sont plus spécialement chargés de sa défense, de s'endormir et de mettre bas les armes? Lorsque la patrie est en danger, dit-on, tout citoyen est soldat.

Or, regardez autour de vous, voyez la condition qu'on a faite à l'Église dans la plupart des contrées de l'Europe. Loin d'être honorée, protégée, son état est précaire, incertain, à la merci des passions humaines. Objet de de-

fiance et d'injurieux soupçons, elle est sans cesse épiée, dénoncée, calomniée, attaquée dans ses droits les plus sacrés, menacée jusque dans son existence. Les sophismes de l'incrédulité, le mensonge et l'hypocrisie des sectaires, les préventions de la multitude, la jalousie des puissants, les défiances de la politique, tous les orgueils, toutes les haines, toutes les passions mauvaises, l'impiété les appelle, les rassemble, les précipite dans son infernale croisade contre le Fils de Dieu et son Église.

Ah ! l'immortel Basile, contemplant les maux qui de son temps affligeaient l'Épouse de Jésus-Christ, en était consterné, abattu. Les chagrins, les soucis joints à ses perpétuelles fatigues l'avaient réduit à une effrayante maigreur. Mais armé d'une fermeté invincible, il combattit jusqu'au dernier soupir et ne cessa de s'opposer comme un mur d'airain aux efforts redoublés du monde et de l'enfer. Souvent, au rapport de son ami saint Grégoire de Nazianze, on l'entendait s'écrier : *Ubi Deus periclitatur et causa illius proponitur, tunc alia omnia pro nihilo reputantes, ipsum solum intuemur.*

Ces sentiments, c'étaient ceux d'un Atha-

nase soutenant presque seul l'effort de l'univers conjuré contre la vérité dont il était l'intrépide défenseur ; c'étaient ceux d'un Augustin luttant corps à corps contre le paganisme et des milliers d'hérésies qu'il terrassait sous les coups redoublés de sa puissante dialectique ; c'étaient ceux d'un Dominique, d'un Vincent Ferrier se livrant à d'incroyables fatigues pour réparer les ruines de l'Église et rappeler ses enfants dégénérés à la pureté des mœurs antiques ; enfin ces sentiments étaient ceux d'un François-Xavier, d'un François de Sales, l'un arrosant de ses sueurs les immenses régions de l'Inde et du Japon pour convertir les infidèles ; l'autre gravissant les montagnes escarpées de la Savoie pour ramener les hérétiques.

Tous ces hommes apostoliques et tant d'autres que je pourrais nommer, avaient-ils reçu un sacerdoce différent du nôtre, étaient-ils enrôlés dans une autre milice?

Mais, peut-être que les erreurs qui circulaient à ces différentes époques étaient plus dangereuses, rendaient les besoins de l'Église plus pressants et exigeaient de la part de ses ministres

un dévouement plus parfait, un zèle plus ardent?

Ah! si chaque siècle a eu ses hérésies, du moins elles ne s'attaquaient qu'à quelque dogme particulier, à quelque rameau de l'arbre sacré. Aujourd'hui l'incrédulité a porté la cognée jusqu'à la racine. On repousse l'autorité divine, on nie l'ordre de foi, on déifie la raison humaine. La grande hérésie de nos jours, c'est le rationalisme dans sa plus haute puissance : vaste tombeau où viennent s'engloutir toutes les croyances, toutes les convictions.

Et nous, à la vue de tant de ruines, nous ne sentirions pas nos entrailles déchirées, notre zèle s'enflammer? Nous ne nous opposerions pas comme une digue puissante à ce torrent dévastateur qui entraîne dans sa vase immonde et la foi et les mœurs, et jusqu'aux derniers débris de l'ordre social?

Mais, direz-vous, que faire? Tous ne sont pas apôtres, tous ne sont pas prophètes, tous ne sont pas docteurs, tous ne sont pas appelés à convertir des royaumes et à renouveler la face du christianisme : *Numquid omnes apostoli? numquid omnes prophetæ? numquid omnes doctores?* (I Cor., XII, 29.)

Nous le savons, tous n'ont pas reçu les mêmes talents, tous ne sont pas destinés aux mêmes emplois : *alius quidem sic, alius autem sic;* mais chacun doit agir selon la mesure des dons qu'il a reçus du ciel.

Vous ne savez pas composer d'éloquentes apologétiques ; vous ne savez pas montrer dans de savants discours l'accord de la foi et de la raison, développer les divines harmonies, l'économie admirable de la religion, présenter le catholicisme sortant du sein de Dieu pour ramener la création tout entière à l'unité, versant sur la terre des torrents de lumière et d'amour, et ouvrant devant l'humanité régénérée une immense carrière de perfectionnement et de progrès. Mais sans cette science profonde, sans ces vues grandes et sublimes, vous pouvez être un apôtre au sein de votre paroisse.

Est-il donc si difficile de prêcher avec une noble simplicité les mystères de la foi et la morale de l'Évangile? Est-il si difficile de catéchiser les enfants, de leur insinuer avec douceur les vérités de la religion, la crainte de Dieu, l'amour de la vertu? Est-il si difficile

d'accueillir avec une affection paternelle les pauvres pécheurs qui viennent chercher le remède à leurs maux dans le sacrement de la réconciliation?

Mais il n'y a plus d'auditeurs autour de la chaire de vérité! mais les enfants ne viennent plus entendre nos instructions! mais les tribunaux de la pénitence sont déserts!

Eh bien, ne pouvez-vous pas du moins vous humilier devant Dieu, gémir, pleurer entre le vestibule et l'autel, et servir utilement l'Église en la couvrant du bouclier de vos prières? Du zèle, du zèle, et nous trouverons mille moyens de remplir nos engagements envers l'épouse de Jésus-Christ.

Ah! si nous étions tous des prêtres fervents et zélés, nous aurions bientôt rendu à la religion son premier éclat et son antique splendeur. J'ignore quels sont les desseins de Dieu sur l'Europe que l'Évangile avait civilisée et qu'il a rendue si longtemps heureuse et florissante. Aujourd'hui, nous la voyons minée par ses vices et ravagée par le monstre de l'impiété et de l'indifférence ; mais si elle n'est pas condamnée irrévocablement, si le flambeau de la

foi qui ne s'éteindra jamais, mais qui ne jette plus parmi nous qu'une lueur pâle et mourante, doit se rallumer un jour dans nos contrées, cette heureuse révolution ne s'opérera que lorsque les ministres des autels, contents d'avoir le Seigneur pour leur héritage, renonceront à tous les intérêts de la terre, et, semblables à ces anges prompts et légers dont parle le prophète, parcourront les villes et les bourgades, une croix de bois à la main, montrant à des peuples vieillis dans la corruption, la charité, le désintéressement, le zèle des premiers apôtres : *Ite, angeli veloces ad gentem convulsam et dilaceratam, ad populum terribilem.* (Isai., XIII, 2.)

Maintenant que nous sommes bien convaincus de la nécessité du zèle, voyons quel en est le mérite et l'excellence.

CHAPITRE II.

EXCELLENCE DU ZÈLE.

La charité est la première et la plus excellente des vertus; or, le zèle est la perfection de la charité, c'est-à-dire ce que l'amour divin a de plus pur dans son principe, de plus noble dans son objet, de plus héroïque dans ses opérations.

I

De plus pur dans son principe. Qu'est-ce que le zèle? C'est l'émanation de la foi, l'expression du dévouement, la ferveur de l'amour, dit saint Ambroise : *Hic est Dei zelus, hic est fidei vapor, devotionis fervor*. Le zèle, dit Guillaume de Paris, est une flamme ardente allumée au foyer céleste qui consume le cœur des hommes apostoliques et s'échappe de leur sein pour aller porter au loin l'incendie de l'amour divin : *Flamma ferventissima de ipsâ fornace*

Spiritûs sancti. C'est cette plénitude de dilection qui déborde du cœur et qui fait qu'on s'écrie avec saint Augustin : *Magnificate Dominum mecum; nolo solus magnificare Dominum, nolo solus amare, nolo solus amplecti.*

Un prêtre zélé est celui qui désire ardemment que Dieu soit connu, aimé, glorifié, que tous les hommes parviennent au salut ; qui est prêt à tout sacrifier, à tout souffrir pour avancer le règne de Dieu et la consommation des élus. C'était la disposition habituelle de saint Paul ; aussi écrivait-il aux fidèles de Corinthe : *Ego autem libentissimè impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris.* (II Cor., XII, 15.)

Arracher les âmes au démon pour les rendre à Jésus-Christ qui les a rachetées de son sang, c'est l'unique pensée qui préoccupe ce grand apôtre. Tout le reste lui parait petit, vil, méprisable, indigne de fixer son attention, d'attirer ses regards.

Voyez-le entrant à Athènes ; qu'est-ce qui le frappe dans cette grande cité ? Est-ce la gloire que lui ont procurée tant de hauts faits, tant

de magnifiques productions du génie? Non, il ne voit que l'effroyable malheur où l'ont plongée ses erreurs et ses vices. Saint Paul sent ses entrailles déchirées; un mouvement impétueux, véhément s'élève dans son âme, le sollicite, le presse d'arracher ce peuple aveuglé aux ténèbres de l'idolâtrie et à l'esclavage des passions : *Incitabatur spiritus ejus in ipso. Incitabatur!* Quelle énergie dans cette expression! Ne vous semble-t-il pas voir le cœur de cet homme divin s'agiter tout entier et sa grande âme s'élancer au-devant de ces malheureux pour les retirer des portes de l'abîme? *Incitabatur spiritus ejus in ipso, videns idololatriæ deditam civitatem.*

A la place du grand Paul, mettez un prêtre vain, frivole, amené par la curiosité dans la patrie des arts. Il s'amuse à considérer les superbes monuments de cette ville fameuse, la magnificence de ses édifices, la politesse et les manières élégantes de ses habitants; saint Paul ne voit ces frivoles avantages que pour en déplorer l'abus. Tout de suite, son cœur se porte vers Dieu, inconnu dans cette ville et qu'il désire y annoncer. De là ce discours éloquent et

sublime qu'il fait retentir avec tant de succès dans l'Aréopage. C'est le même zèle qui enflammait saint François-Xavier, lorsqu'il écrivait du fond des Indes : Il me vient souvent en pensée d'aller faire le tour de l'Europe, d'élever ma voix et mes cris au milieu de ces savantes Universités, et surtout dans celle de Paris, et de dire à ces hommes qui ont plus de science que de charité : Oh! combien d'âmes vous pourriez sauver, et qui vous reprocheront un jour de les avoir laissées tomber dans les gouffres de l'enfer ?

Plus l'amour divin est vif dans un cœur, plus le zèle est ardent. Sainte Madeleine de Pazzi s'écriait dans les transports de sa charité : O mon Dieu! s'il m'était possible d'aller aux Indes ou parmi les Turcs annoncer votre divine loi aux enfants, aux personnes simples, et de vous gagner des âmes! Toutes les fatigues du corps, toutes les peines de l'esprit me paraîtraient douces pour une œuvre si belle, si magnifique. — Qu'y a-t-il donc de plus pur dans son principe que le véritable zèle, puisqu'il est la fleur de la charité, l'élan de l'amour? — Qu'y a-t-il aussi de plus noble dans son objet ?



II

Son objet, c'est l'accomplissement des desseins éternels de Dieu sur les hommes. — Quels sont ces hommes au salut desquels vous travaillez ? Ils sont immortels, voilà leur grandeur ; ils sont rachetés du sang d'un Dieu, voilà leur prix ; ils sont destinés à posséder, à glorifier éternellement Dieu dans le ciel, voilà leur fin. Or, les mettre en possession de cette fin glorieuse, n'est-ce pas ce qu'un homme peut accomplir de plus grand, de plus sublime ?

Un roi de la terre peut rendre heureux pour un instant ; vous rendez heureux pour une éternité. L'aumône est une œuvre excellente sans doute : cependant elle peut tout au plus adoucir pour un temps les peines et les souffrances de l'indigent. Mais cette âme dont vous aurez guéri les blessures ne périra point : elle jouira éternellement du fruit de vos bienfaits. — Un magistrat, un guerrier, un homme d'État sont utiles, puisqu'ils contribuent à la défense, à la prospérité, à la gloire de la patrie terrestre : mais que dire d'un homme apostolique

qui travaille au salut des âmes et ajoute à la splendeur de la patrie céleste ?

La contemplation est un exercice d'une noblesse et d'une excellence merveilleuses ; il est beau de monter avec Moïse sur la sainte montagne pour contempler face à face le Très-Haut, recevoir ses divins enseignements et lui parler comme un ami parle à son ami.

Mais faire succéder l'action à la contemplation, sortir de la nue lumineuse, descendre des hauteurs du Sinaï, portant dans ses mains les tables de la loi, pour les présenter et les expliquer au peuple assemblé, n'est-ce pas le plus haut point de grandeur où puisse être élevé un faible mortel ?

Dieu n'agit au dehors que pour sa gloire et le salut de ses prédestinés. Le prêtre est associé à ce grand dessein de la sagesse éternelle, et suivant la belle remarque de Pierre de Blois, Dieu, qui n'a appelé aucun aide dans l'ouvrage de la création, veut en avoir dans l'œuvre de la rédemption : *In opere creationis non fuit qui adjuvaret spiritum Domini aut consiliarius ejus esset ; in mysterio vero redemptionis nostræ voluit habere coadjutores.* Saint Denys l'Aréo-

pagite n'a-t-il pas raison de s'écrier : *Omnium divinorum divinissimum esse Dei cooperatorem fieri.*

Rien de plus noble que le zèle dans son objet. J'ai ajouté : rien de plus héroïque dans ses opérations.

III

En effet, dans les hommes livrés à la grâce, le zèle est ardent et invincible, immense et insatiable.

Voyez les apôtres sortant du cénacle. Le Saint-Esprit est descendu dans leurs cœurs, il y a allumé un feu qu'ils ne peuvent contenir. Ils vont prêcher la divinité de Jésus à des hommes encore tout teints de son sang. En vain la synagogue s'émeut, s'agite, exhale sa fureur. Ne parlez pas en ce nom, ou vous attirerez sur votre tête des châtiments terribles. — Que répondent les apôtres ? *Non possumus non loqui.* Pharisiens, pontifes, ne tentez pas l'impossible. Vous pouvez nous enchaîner, nous jeter dans les cachots, nous battre de verges, nous faire expirer dans les tortures. Mais tant qu'il nous restera un souffle de vie, vous ne nous empê-

cherez pas de publier ce que nous avons vu, d'exécuter les ordres de notre Maître, de travailler au salut de nos frères : *Non possumus non loqui*.

La Judée n'est pas un théâtre assez vaste pour l'ardeur de leur zèle. Ils se partagent l'univers et vont porter à tous les peuples l'Évangile du salut. L'enfer frémit, le monde se soulève, toutes les nations se liguent contre eux ; on allume des bûchers, on dresse des échafauds, on lance les monstres de l'amphithéâtre. N'importe, ils se précipitent à travers les périls, le fer et la flamme partout où il y a des âmes à sauver.

Certes, ce fut un spectacle étrange de voir douze pêcheurs, pauvres, ignorants, armés de leur seule parole et d'une croix de bois, déclarer la guerre à toutes les puissances du siècle, à toutes les passions frémissantes, prêcher la pauvreté aux riches, l'humilité aux philosophes, la pénitence à des hommes plongés dans la mollesse et la volupté. C'était vouloir tout bouleverser, tout renverser ; il s'agissait de changer toutes les idées reçues, toutes les coutumes établies, et de donner au monde une face

nouvelle. Aussi la résistance fut longue, opiniâtre, terrible. Ce fut un choc, un chaos, une mêlée épouvantable. — Mais enfin le monde et l'enfer furent forcés de céder; le vieux paganisme s'écroula, les faux dieux furent précipités de leurs autels usurpés, la croix fut plantée au sommet du Capitole, et le monde secouant sa pourriture, on vit la chasteté, l'innocence se promener en triomphe sur la terre purifiée.

Et ici remarquez cet héroïsme du zèle qui non-seulement ne recule pas devant les difficultés, mais qui ne dit jamais : c'est assez, et ne s'arrête point tant qu'il reste quelque chose à faire.

Les autres vertus dégénèrent et deviennent quelquefois des vices, quand elles dépassent certaines bornes, certaines limites. De là vient que le Saint-Esprit nous défend par la bouche du sage d'être juste avec excès : *Noli esse justus multùm*. (Eccl., VII.) Et saint Paul veut que nous gardions de la modération et de la sobriété dans la science et la sagesse : *Sapere ad sobrietatem*.

Mais le zèle, c'est-à-dire le désir de glorifier Dieu et de sauver les hommes, ne connaît point de bornes. Étant ce qu'il y a de plus vif, de

plus ardent, de plus actif dans l'amour divin, il s'échappe du cœur, il s'élance au loin, il embrasse l'univers : *Amor æstuat, seipsum non capit, immensitatem æmulatur.*

Voyez Xavier dans les Indes. Après avoir soumis à Jésus-Christ d'immenses contrées, il s'écriait : *Quis mihi det ut moriar pro te, ut cognoscant te omnes fines terræ !* Que ne puis-je, ô mon Dieu, multiplier ma personne et mes travaux, que ne puis-je donner mille vies, souffrir mille morts pour vous faire connaître et aimer de toutes les nations de la terre ? Je me suis éloigné de toi, chère Europe ; mais tu es toujours présente à ma pensée, à mon cœur ; je gémis, je soupire, j'adresse sans cesse des vœux au ciel pour la conversion des hérétiques qui déchirent ton sein. — Je vous ai catéchisés, Indiens. — Japonais, je vous ai prêché la doctrine du salut. — Je vous tends les bras, infortunés Chinois qui vous opposez à votre bonheur en repoussant les ministres de l'Évangile. Si je connaissais d'autres peuples, j'y courrais, j'y volerais, ô mon Dieu, au péril de ma vie, afin que toutes les nations de la terre vous connaissent et vous aiment : *Quis mihi det*

ut moriar pro te, ut cognoscant te omnes fines terræ?

Qu'est-ce donc que le cœur d'un prêtre zélé? Je ne puis mieux le définir qu'en lui appliquant ces beaux mots de Cassiodore : *machinam parvam, gravidam mundo, cœlum gestabile, compendium orbis* : c'est un petit corps, mais qui renferme le monde entier, c'est un ciel portatif qui répand les bénédictions de la grâce aussi loin que le soleil porte sa chaleur, c'est un abrégé de l'univers.

Puis-je me reconnaître à ces traits? Y a-t-il en moi quelque chose de ce zèle ardent, immense de la gloire de Dieu et du salut des âmes? Hélas! je n'ose presque interroger là-dessus mon propre cœur. Il le faut pourtant; car c'est pour moi une question de vie ou de mort : *Qui non zelat, non amat,* dit saint Ambroise. Et si je n'ai pas la charité, je ne suis rien, je suis frappé de mort, je tombe comme le cadavre : *Qui non diligit, manet in morte.* (I Joan., III, 14.)

O mon Dieu, je le reconnais, pour un prêtre, il n'y a pas de milieu entre le zèle et l'anathème. Allumez donc dans nos cœurs ce feu

sacré qui peut seul donner de la vie à nos fonctions et rendre notre ministère fructueux parmi les peuples. Inspirez-nous le zèle, mais un zèle vraiment sacerdotal et tel que saint Bernard le dépeint dans ces trois mots : *Zelum tuum inflammet caritas, informet scientia, firmet constantia.*

CHAPITRE III.

QUALITÉS DU ZÈLE.

1° *Exemple de Notre-Seigneur.*

Qu'est-ce que la vie du Sauveur, sinon un continuel exercice du zèle le plus ardent, le plus parfait ? Sa très-sainte Mère fut la première qui en ressentit les heureux effets. A l'instant même où il est conçu dans ses chastes entrailles, il enrichit de nouvelles grâces cette vierge incomparable et l'élève à un plus haut degré de perfection. — Il porte la bénédiction dans la maison de Zacharie et sanctifie son précur-

seur encore dans le sein de sa mère. — A peine est-il né dans l'étable de Bethléem qu'il appelle à son berceau les bergers et les mages, et dans leurs personnes les Juifs et les Gentils, c'est-à-dire tous les hommes. — Petit enfant, il va dans la terre d'Égypte, pour y attaquer l'idolâtrie, y porter la connaissance du vrai Dieu, et dissiper les profondes ténèbres d'un peuple aveugle. — Pendant les trois années de sa prédication, les jours étaient employés à instruire les hommes dans le temple ou ailleurs ; les nuits étaient consacrées à la prière. — Il ne faisait usage de sa puissance que pour guérir les maladies du corps, et surtout les maladies bien plus dangereuses de l'âme. Il exerçait ce zèle partout, dans les villes, dans les villages, dans les champs, dans les maisons, en public, en secret ; envers tous, les grands et les petits, les riches et les pauvres, les vieillards et les enfants. — Le salut d'une pauvre femme décriée, vicieuse, l'arrête et lui fait oublier de prendre sa nourriture.

Mais ce fut au moment de sa Passion et de sa mort, que ce zèle ardent parut dans tout son éclat et jeta ses plus vives flammes. Tout ce

qu'on peut imaginer de douleurs, d'outrages, d'ignominies, il l'endura pour le salut des hommes; et cela sans témoigner le moindre ressentiment, la moindre impatience contre ceux qui l'accablaient des plus indignes traitements. On le maudissait, et il bénissait : on faisait couler son sang, et il le versait avec amour pour ses bourreaux. Expirant sur la croix, il pria pour eux : *Pater, dimitte illis*. J'ai soif, dit-il encore, et c'était la soif du salut des hommes qui le consumait.

Enfin ce fut pour nous arracher à l'enfer, pour nous assurer les biens de la grâce et ceux de la gloire, que le Verbe fait chair traversa une mer immense de souffrances inouïes et d'ignominies extrêmes, depuis l'étable de Bethléem jusqu'à la montagne du Calvaire. Il a levé, dit saint Paul, la malédiction que nous avions encourue; mais c'est en l'attirant sur sa tête, et en se faisant lui-même, pour ainsi dire, un objet de malédiction : *Christus nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum*. — Et encore : *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit, ut nos efficeremur justitia Dei in ipso*.

Voilà, certes, un zèle pur, ardent, généreux. Voyons si le nôtre a les mêmes qualités.

2° *Application.*

Le zèle se manifeste par ses effets. Il n'y a pas de feu sans chaleur. Le feu qui nous brûle intérieurement se fait-il sentir à tout ce qui nous entoure ? Cultiver assidûment le champ qui nous est confié, c'est-à-dire instruire les ignorants, ramener les pécheurs, soutenir, affermir les justes, est-ce là le but unique de nos travaux, de toutes nos démarches?

La foi se meurt dans votre paroisse, dites-vous; les sacrements ne sont plus fréquentés, les lois de l'Église sont méprisées, foulées aux pieds, les vices ont pris la place des vertus, tout languit, tout tombe, tout s'en va comme par lambeaux. — Mais si les loups ravagent la bergerie, n'est-ce pas parce que le pasteur sommeille et s'endort?

Non, répondez-vous, je travaille, je remplis exactement tous les devoirs de mon ministère : j'ai du zèle.

Vous avez du zèle!... Mais ne prenez-vous

pas pour du zèle ce qui n'est qu'un effet de votre vivacité naturelle et de l'impétuosité de votre caractère? Au lieu de vous montrer aux pécheurs la douceur sur les lèvres, la compassion dans le cœur, vous avez sans cesse la menace à la bouche et la verge à la main. Enfant du tonnerre, vous voudriez foudroyer tous les Samaritains.

Eh! c'est que je hais l'iniquité; je ne puis voir de sang-froid le désordre et le scandale.

Mais Dieu n'a-t-il pas une haine immense, éternelle, infinie pour le péché? Cependant, voyez jusqu'où il porte la patience et la longanimité envers le pécheur. Il l'attend au repentir. Il fait plus, il va à sa rencontre, il l'appelle, il le prévient par sa grâce. *Adam, ubi es!* Adam fuit, Dieu le poursuit; il le tourne, il se place en embuscade, si je l'ose dire, il lui barre le chemin pour le saisir au passage : *Fugientes apprehendit*, dit un Père.

Et pourtant, ce n'est là encore que le Dieu de l'ancienne loi, de la loi de crainte. Mais le Dieu de la loi nouvelle, ah! il épuise toutes les inventions de la charité, toutes les condescendances de la miséricorde pour ramener les

pécheurs. Il converse, il mange avec eux ; il se fait appeler leur ami, il les enlace dans les filets de son amour : *in vinculis charitatis.* Ce n'est plus le Dieu tonnant du Sinaï : c'est le Fils de la vierge-mère, ravissant la foule par la grâce et la douceur de sa parole, accueillant avec une indicible bonté les pauvres pécheurs et les invitant à donner par leur retour une grande fête aux habitants du ciel.

Est-ce ainsi que vous comprenez le zèle? Votre charité prend-elle toutes les formes ? s'étend-elle à tous vos frères qui s'égarent ? Vous intéressez-vous vivement à leur salut ? Les accueillez-vous avec empressement de quelque part qu'ils viennent, quelle que soit leur manière de voir dans tout ce qui ne touche pas essen tiellement à la foi ?

Vous avez du zèle ! — Mais que faites-vous pour rappeler dans les voies du salut ceux qui s'en écartent ? Quelle industrie employez-vous pour réveiller la foi dans votre paroisse ? A toutes les heures du jour vos paroissiens voient et entendent les apôtres du vice et de l'impiété ; et vous, ils ne vous voient, ils ne vous entendent que de loin en loin, tout au plus une

fois le dimanche; vous n'allez pas rompant le pain de la parole *per domos*, comme faisaient les premiers apôtres, et comme font encore tous les prêtres dont le zèle est enflammé par la charité.

Quel attrait, quel appât présentez-vous aux âmes pour les attirer à Dieu? Peut-être n'y a-t-il pas dans votre paroisse une seule confrérie, une seule association pieuse; ou s'il y en a, vous les laissez languir; vous ne leur prêtez pas votre concours, votre appui. Tout ce qui ne tend qu'à fournir un aliment à la piété est mis de côté, négligé, dédaigné.

Avant de faire des œuvres de surérogation, dites-vous, je veux que mes paroissiens remplissent les obligations générales et essentielles du chrétien.

Mais ne voyez-vous pas qu'ils omettront bientôt les obligations générales et essentielles, si leur ferveur n'est soutenue, animée par des œuvres de surérogation?

La famille chrétienne est immense. Les individus se voient comme perdus, noyés dans cette prodigieuse multitude. Voulez-vous exciter leur intérêt, montrez-leur un but spécial

où leur action sera rendue visible; réunissez-les par groupes, donnez-leur une bannière particulière.

Aujourd'hui le besoin des associations est généralement senti. Ce n'est que là que l'on trouve de la vie, du mouvement. Voyez ce qui se passe autour de nous : on forme des associations pour exploiter une branche de commerce, pour tracer une route, une ligne de chemin de fer, pour creuser un canal, pour construire un édifice. On forme des associations parmi les méchants pour répandre de funestes doctrines, pour ourdir des conspirations, pour organiser des révoltes, pour pousser les peuples dans l'abîme.

Montrerons-nous moins de zèle et d'ardeur pour sauver nos frères que des hommes pervers n'en déploient pour les perdre ?

Vous arrivez dans une paroisse où règnent le vice et l'impiété. Vous plantez votre étendard. Il attire une âme, puis une autre âme ; vous les liez fortement entre elles, celles-ci en amèneront d'autres. Avec du temps, du zèle, de la charité, vous rassemblerez tout le troupeau : surtout si dans ce travail de régénération vous

donnez un soin tout spécial à l'enfance, à la jeunesse.

Vous avez du zèle! — Mais est-ce un zèle qui s'étend au loin, comme la charité qui doit être universelle?

Nous succédons à une génération qui ne nous a légué que des erreurs, des scandales et des destructions. Entourée de ruines, l'Église voit sa grandeur éclipsée, son autorité méconnue, ses bienfaits calomniés. On l'attaque tantôt par la ruse, tantôt par la violence, et elle peut bien dire : *Suprà dorsum meum fabricaverunt peccatores.* (Ps. CXXIII, 3.)

Eh bien, ce triste spectacle fait-il couler nos larmes? Hélas! nous sommes les ministres du Roi des rois, nous voyons son empire envahi, désolé, dévasté par les ennemis de son nom : et nous sommes tranquilles, indifférents! Oublions-nous donc que l'Église est notre véritable patrie? que si nous ne la mettons pas au premier rang dans nos affections, si ses intérêts ne nous sont plus chers que la vie, nous ne remplissons pas le premier devoir d'un catholique, bien loin de remplir les obligations du prêtre?

Dans l'ordre de la foi, nous ne sommes pas Français, Italiens, Espagnols : nous sommes chrétiens, catholiques. En nous fixant dans un petit coin du globe, à Paris, à Vienne, à Madrid, en regardant à travers les mille préjugés de province, de nation, les objets ne se montrent à nous que sous un jour faux et trompeur ; nous n'apercevons rien qui élève l'âme, qui agrandisse la pensée, qui dilate le cœur : Mais plaçons-nous sur le dôme de Saint-Pierre de Rome, alors un horizon immense se déroule devant nous ; nous embrassons le passé, le présent et l'avenir, le ciel et la terre, le temps et l'éternité. Voilà le véritable point de vue catholique.

Cependant il est des prêtres dont l'horizon est si borné, la vue si courte, qu'ils ne voient que le clocher de leur église. Tout ce qui est au delà est pour eux comme s'il n'était pas ; leur zèle vient expirer et s'éteindre sur les frontières de leur paroisse. — Parlez-leur d'une entreprise qui intéresse un diocèse, une province, l'Église entière ; appelez leur concours pour soutenir et étendre une des plus belles créations de notre siècle, l'œuvre de la Propagation de la foi ; votre proposition, qui devrait

faire battre tout cœur sacerdotal, sera accueillie avec froideur, si elle n'est pas rejetée avec dédain. Et comment voulez-vous que ce prêtre s'intéresse au progrès de la foi parmi les Indiens et les Chinois, lui qui peut-être voit avec peine les succès d'un confrère qui travaille dans une paroisse voisine? — Et vous vantez votre zèle! Certes, si vous avez du zèle, ce n'est pas celui de la gloire de Dieu, ce n'est pas le zèle de la charité : *Caritas non æmulatur, non est ambitiosa; non quærit quæ sua sunt* (I Cor. XIII.) La charité ne voit que Dieu à glorifier, les âmes à sauver; elle gémit en voyant se multiplier les apôtres de l'erreur, tandis que les apôtres de la vérité sont en si petit nombre. Elle dit comme Moïse : Plût à Dieu qu'on vît surgir partout des hommes puissants en œuvres et en paroles : *Utinam omnes prophetent!* Plût à Dieu que des hommes plus saints ou du moins plus heureux que moi vinssent régénérer ma paroisse, diminuer ma responsabilité en la partageant, et m'aider à sauver les âmes dont je rendrai compte au grand jour des justices!

Hélas! disons-le en gémissant, il y a des prêtres réguliers, pieux même, et dont l'atti-

tude vous glace, dont la parole vous révolte et vous scandalise. Ce sont ceux qui, contents de dire la messe, de faire le prône le dimanche, d'entendre quelques bonnes femmes à confesse, s'occupent de mille choses vaines et fertiles, et jamais de ce qui se passe au loin dans l'Église. Écoutez leurs entretiens avec les laïques, avec leurs confrères : on parle de politique, d'intérêts humains, peut-être de festins et de bonne chère. Mais des revers ou des triomphes de l'Église, des moyens d'étendre le royaume de Jésus-Christ et de lui gagner des âmes, cela n'entre pas dans leurs conversations. Quand ils ne remplissent pas une fonction de leur ministère, vous diriez que ces hommes ne sont plus prêtres. C'est les désobliger de leur parler de Dieu et du salut des âmes. Ils estiment que c'est bien assez de traiter de ces choses à l'église, ou, comme ils disent, de prêcher en chaire.

Il y a pourtant (1) un sujet ecclésiastique dont ils s'entretiennent volontiers : c'est le revenu attaché à chaque paroisse ; ils savent au juste jusqu'où va leur casuel et celui de leurs

(1) C'est un fervent laïque, M. Louis Veuillot, qui fait en gémissant cette réflexion.

voisins. Celui-ci a une bonne place, celui-là en a une meilleure ; un tel avance, tel autre n'avance pas.

Mais, dira-t-on, qu'y a-t-il de criminel dans de tels discours ? Et moi je demande : qu'y a-t-il de noble, de grand, de généreux ? Est-ce avec des prêtres qui pensent et qui parlent de la sorte, que le monde sera régénéré, sauvé ? *Non erant de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israel*. (I Mach., v, 62.) Ce sont de tels prêtres qui font dire que la mort est chez nous : et de fait, s'il n'y en avait pas d'autres, nous serions morts.

Il faut de la vivacité, de l'ardeur, du feu dans le zèle : *Caritas Christi urget nos*. Seulement ce feu ne doit pas brûler, consumer, détruire ; il faut qu'il échauffe, qu'il éclaire, qu'il anime.

. Il faut de la tendresse, de la compassion, une douceur insinuante dans le zèle : *Responsio mollis frangit iram*. (Prov. xv, 1.) C'est cette douceur qui triomphe de tous les obstacles et qui abat au pied de la croix les pécheurs les plus obstinés : *Fulgura in pluviam fecit*. (Ps. cxxxiv, 7).

Il faut de la noblesse, de la générosité dans le zèle, puisqu'un prêtre doit être prêt, à l'exemple de l'Apôtre, à sacrifier ses biens et sa vie même pour la gloire de Dieu et le salut de ses frères : *Ego autem libentissimè impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris.* (II Cor., XII, 15.)

Enfin il faut dans le zèle une espèce d'immensité : *immensitatem æmulatur.*

Il est des prêtres qui ont du zèle ; mais c'est un zèle si restreint, si mesquin, qu'il n'embrasse pas même leur paroisse tout entière ; il se dépense et s'épuise dans un petit cercle de dévotes. C'est le troupeau chéri : à elles tous les soins, toutes les sollicitudes du pasteur ; les autres, les hommes surtout, sont négligés, oubliés. Et pourtant c'est à eux qu'un pasteur zélé doit ses principaux soins (1).

Il est des prêtres qui croient avoir du zèle : mais c'est moins le zèle que la vanité qui les inspire et les dirige.

Est-ce le zèle, par exemple, qui porte ce curé à se charger d'un fardeau au-dessus de ses forces?

(1) Voyez note à la fin du volume.

Il a une paroisse considérable, et il veut tout faire par lui-même : prédication, confession, administration temporelle, direction des communautés, il faut que tout passe par ses mains. Conserver sur tout cela la haute inspection, donner l'impulsion et le mouvement, c'est son droit, ou plutôt c'est son devoir. Mais la tête ne fait pas l'office de la main. Le vicaire, ou même les vicaires languissent dans l'inaction, tandis que le curé est noyé dans une multitude d'affaires qui souvent restent sans solution.

Est-ce le zèle qui fait que ce vicaire, au lieu d'agir de concert avec son curé et sous sa direction, cherche à se former une clientèle, un petit troupeau, à grouper les âmes autour de lui, établissant ainsi une paroisse dans une paroisse et élevant, en quelque sorte, autel contre autel ?

Est-ce le zèle qui fait que ce confesseur ne permet jamais à ses pénitents, à ses pénitentes de faire à un autre l'ouverture de leur conscience, pour demander conseil dans une affaire difficile, peut-être pour se décharger d'un poids qui les accable ? Combien de prêtres qui depuis dix, vingt ans qu'ils sont à la tête d'une pa-

roisse, n'ont jamais appelé dans leur église un confesseur extraordinaire pour procurer à ceux qui en auraient besoin les moyens de faire une bonne confession !

Et pourtant on rencontre bien souvent des chrétiens qui, tout en fréquentant les sacrements, vivent pendant de longues années dans un état déplorable, parce qu'ils n'osent avouer un péché grave à leur curé qui les connaît. Quand les missions n'auraient d'autre avantage que de réparer ces mauvaises confessions, ce serait un bien immense.

Combien de fois n'avons-nous pas vu à nos pieds de ces personnes dont la conduite extérieure était édifiante et qui portaient au fond de leur conscience un amas épouvantable d'iniquités ! — Mon père, nous disaient-elles en versant d'abondantes larmes, béni soit le Seigneur qui vous a envoyé ici pour me tirer de l'abîme. Je n'osais m'ouvrir ni à mon confesseur ni à un autre prêtre qui m'aurait connu : sans vous j'étais perdu !

On pourrait sans peine appeler un ouvrier, un prédicateur, un confesseur qui remuerait ces consciences endormies, qui tendrait la main

à ces infortunés pécheurs et les remettrait dans la voie du salut. Mais cet étranger m'éclipserait peut-être ; je perdrais dans l'estime de mes paroissiens.

O misérable calcul de la vanité ! Comment des sentiments si bas, si vils peuvent-ils entrer dans l'âme d'un lieutenant, d'un représentant de Jésus-Christ ? Hélas ! il faut gémir sur la profonde misère du cœur humain ; il faut s'humilier et se couvrir le visage de confusion.

Nous nous plaignons que la foi a perdu son empire, que les travaux du clergé obtiennent peu de succès.

Cependant le prêtre catholique possède la plus haute, la plus magnifique puissance qui soit dans le monde.

Cette puissance se révèle par son origine, sa fin, ses moyens d'action. — Son origine : Elle prend sa source au Calvaire, d'où elle se partage en deux grands fleuves ; l'un remonte par le moyen des prophètes et des patriarches jusqu'au premier homme, jusqu'au sein de Dieu même. L'autre descend jusqu'à nous par le canal de la tradition et la succession non interrompue des pasteurs légitimes. — Sa fin est le perfection-

nement, le bonheur de la race humaine dans le temps et dans l'éternité. Elle est instituée pour développer tout ce qu'il y a dans l'homme de grand, de sublime, de divin ; pour le faire remonter, par la médiation de Jésus-Christ, jusqu'à Dieu, son terme ultérieur, le complément de son être, son souverain bien. — Ses moyens d'action sont la vérité, la grâce, la charité.

Certes, une telle puissance devrait sans peine subjuguer l'univers. D'où vient donc que nous sommes si loin d'obtenir un tel résultat? La cause en est en grande partie à nous-mêmes. Cela est pénible à dire, mais cela est vrai.

Qu'est-ce qui perdit le clergé il y a soixante ans et donna aux ennemis de Dieu et de la société une si effrayante puissance de destruction? N'est-ce pas le défaut d'entente, de zèle, de dévouement dans ceux qui devaient combattre pour la défense de la vérité? Au lieu de se réunir, de presser leurs rangs pour présenter à l'ennemi un front redoutable, les soldats de Jésus-Christ marchaient au hasard : Quelques-uns avaient l'arme au bras et combattaient, mais sans ordre et avec peu de succès ; la plu-

part étaient divisés entre eux par l'ambition, la jalousie, par de mesquines passions et des rivalités puériles. La vigueur de la discipline était énervée, les liens de la subordination étaient relâchés. Ici c'était un chapitre qui déclinait la juridiction épiscopale; là, une corporation qui faisait valoir des exemptions, des priviléges. Tandis que l'ennemi envahissait l'édifice, ses défenseurs s'en disputaient les avenues; il s'agissait de la vie, et on se querellait pour de misérables préséances.

Aussi quand le clergé se vit dépouillé, chassé, écrasé, broyé par la tempête, il put dire : *meâ culpâ, meâ maximâ culpâ*.

Que cette terrible leçon ne soit pas perdue pour nous. La politique de l'enfer, c'est de diviser pour détruire. Si la division s'introduit parmi nous, nous donnons gain de cause à nos ennemis.

Mon Dieu! si les prêtres comprenaient la puissance que leur donne l'unité de doctrine, l'unité de hiérarchie et par-dessus tout la mission divine; s'ils avaient foi en Celui qui les envoie; s'ils agissaient de concert, avec le zèle, la charité, le désintéressement des premiers

apôtres, le monde entier tomberait à leurs pieds. Ils sont plus forts que nos hommes d'État avec toutes les ruses de leur politique, plus forts que les rois et les empereurs avec toutes leurs armées : ils ont en main la force morale, le seul levier qui puisse soulever le monde.

Donc, prêtres du Seigneur, en avant avec le glaive de la parole et le bouclier de la foi! Rangés sous l'étendard de la croix, obéissant au même chef, animés du même esprit, séculiers, réguliers, jeunes prêtres, vétérans du sanctuaire, marchez comme un seul homme ; l'erreur et le vice fuiront devant vous et le monde sera sauvé.

TROISIÈME SECTION.

SUR LES PRINCIPAUX EXERCICES DU ZÈLE PASTORAL.

1° La prédication;

2° L'administration du sacrement de pénitence;

3° Le gouvernement des âmes.

Comme tous les prêtres ont sur ces matières d'excellents livres dans leurs bibliothèques, nous nous contenterons de traiter ici, en peu de mots, quelques points importants sur lesquels on se fait trop souvent illusion.

CHAPITRE PREMIER.

LA PRÉDICATION.

1° *Obligation d'instruire.*

Le devoir d'instruire par soi-même le peuple dont on est chargé est rigoureux. Il est de droit naturel : un pasteur doit paître son troupeau, un père, nourrir ses enfants; — de droit

divin : *Euntes, docete;* ces apôtres comprirent que c'était à eux que cet ordre était adressé et par eux qu'il devait être exécuté : *Profecti prædicaverunt ubique*. Ils laissent à des diacres le soin des autres ministères : *Nos verò orationi et ministerio verbi instantes erimus*. (Act., VI, 4.) — De droit ecclésiastique. — Voici les paroles du saint concile de Trente :

Decrevit sancta Synodus ut : — Quicumque parochiales vel alias curam animarum habentes ecclesias, quocumque modo obtinent, per se, vel per alios idoneos, si legitime impediti fuerint, diebus saltem dominicis et festis solemnibus, plebes sibi commissas pro suâ et earum capacitate, pascant salutaribus verbis, docendo quæ scire omnibus nessarium est ad salutem, annuntiandoque eis cum brevitate et facilitate sermonis vitia quæ eos declinare, et virtutes quas sectari oportet, ut pœnam æternam evadere et cœlestem gloriam consequi valeant. (Sess. V, cap. II, *de Reform*.)

Ces paroles du Concile ne rappellent pas seulement aux pasteurs des âmes l'obligation d'instruire, elles leur indiquent la matière et le mode de leur enseignement.

2° Matière de l'enseignement.

Dieu, premier principe et fin dernière de toutes choses, Jésus-Christ, seul médiateur entre Dieu et les hommes : voilà le double objet sur lequel doit rouler l'enseignement du prêtre, suivant cette parole du divin Maître : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti, Jesum Christum.* (Joan., XVII, 3.) Là est la seule science utile ; là est la plus sublime philosophie, la plus haute sagesse ; là est tout l'homme : *Hoc est enim omnis homo.*

Hélas ! le grand malheur de notre siècle, c'est que le Sauveur du monde n'est pas connu. On n'a pas l'idée d'une vie supérieure à celle des sens et de la raison ; le dogme de la grâce est ignoré. Les savants sont rationalistes, les ignorants ne raisonnent pas ; mais les uns et les autres sont Pelagiens dans la conduite. A part un petit nombre de personnes pieuses et solidement instruites, qui comprennent le besoin d'un secours surnaturel pour pratiquer la vertu, qui songe à implorer ce secours par la

prière ? Voilà pourquoi les âmes sont sans force et sans énergie ; elles languissent et rampent dans la poussière.

La nature humaine tombée en Adam, relevée en Jésus-Christ, c'est toute la religion, tout le christianisme.

Le rationalisme, qui résume toutes les erreurs, n'est qu'une protestation contre le dogme de la déchéance et celui de la réhabilitation. En établissant solidement dans nos instructions cette double vérité, en la faisant triompher dans le monde, nous aurons renversé par la base la grande hérésie des temps modernes et apporté le seul remède efficace à l'anarchie des intelligences et à la corruption des mœurs.

Ainsi, un ordre surnaturel de grâce en ce monde, de gloire en l'autre, perdu pour l'humanité par la prévarication de son premier chef, mais rendu d'une manière plus noble par la médiation du Verbe incarné, tel est le riche fonds à exploiter par un prédicateur de l'Évangile : fonds inépuisable qui renferme l'exposition du Symbole de la foi, la doctrine des sacrements, l'explication des commandements de Dieu et de l'Église.

3° Mode de l'enseignement.

Le premier mode de l'instruction et le plus important, c'est le catéchisme, un bon catéchisme, c'est-à-dire une explication simple et familière, mais solide et convaincante, des dogmes et de la morale de l'Évangile. Ordinairement on ne parle qu'à des enfants dans le catéchisme; mais on pose les bases de la foi, on jette les semences de la vertu. Les hommes vraiment apostoliques ont toujours eu la plus haute idée de ce sublime emploi. Saint Charles Borromée, dom Barthélemy des Martyrs, le cardinal Bellarmin faisaient assidûment le catéchisme. Saint François de Sales s'y préparait avec soin, écrivant les principaux points de son explication.

« J'ai eu l'honneur, dit un historien naïf de sa vie, de participer à ce béni catéchisme. Oncques ne vis pareil spectacle. Cet aimable et vraiment père était assis sur un trône élevé de quelque cinq degrés; toute l'armée enfantine l'environnait. C'était un contentement non pareil d'ouïr combien familièrement il exposait

les rudiments de notre foi. A chaque propos les riches comparaisons naissaient en sa bouche pour s'exprimer. Il regardait son petit monde, son petit monde le regardait; il se rendait enfant avec eux, pour former en eux l'homme intérieur et l'homme parfait en Jésus-Christ. »

Le catéchisme c'est le lait qu'on donne aux enfants. Le prône, le sermon, c'est le pain qu'on rompt aux forts.

Le sermon où une grande vérité de la foi est présentée avec toute la pompe et la majesté de l'éloquence chrétienne, peut être fort utile, quand il ne vient que de loin en loin, par exemple, aux principales solennités. Il sert alors à relever la grandeur de la religion aux yeux des peuples, ou à leur communiquer une impulsion forte et vigoureuse. Mais il doit être rare, comme les festins splendides et les mets de haut goût. Un abus, je dirais même un des malheurs de notre époque, c'est que dans nos grandes villes, on fait asseoir tous les jours les chrétiens à des festins de luxe et d'apparat. Ils s'y enivrent, y gagnent des indigestions et ne se nourrissent pas.

Le prône, l'homélie, voilà l'aliment qui

forme des constitutions fortes et entretient la santé des âmes. Une parole grave, noble mais simple, qui permet de descendre aux détails pratiques de la vie, tel doit être l'enseignement habituel du pasteur. C'est une conversation soutenue ; c'est le langage d'un père qui s'épanche dans le cœur de ses enfants et leur enseigne la voie qui conduit au bonheur.

Ce ton simple et familier ne serait pas toujours favorablement accueilli de la part d'un prédicateur qui n'est pas curé. On est en droit d'exiger une composition plus soignée dans un homme qui parle rarement et seulement dans quelques circonstances extraordinaires. Mais tout prêtre qui a reçu la noble mission d'annoncer la parole de Dieu doit se mettre en garde contre les trois défauts que nous allons signaler.

Premier défaut. — Dire de bonnes choses, mais les dire mal : *bona, sed non benè.*

Cet ecclésiastique a fait une étude sérieuse de la théologie, il est suffisamment instruit ; ce qu'il dit est bon, exact et vrai, mais sans ordre, sans méthode. Point de plan arrêté, point de lien qui fasse de toutes les parties un

tout, un ensemble. Après l'avoir entendu, ses auditeurs ne savent pas ce qu'il a voulu prouver, peut-être ne le sait-il pas lui-même.

Cet autre, au contraire, est un raisonneur habile, il a de la logique, il procède avec méthode, mais le mouvement et la chaleur manquent à sa composition ; ce n'est qu'un cadavre, un squelette décharné et sans vie. Comment voulez-vous prêcher avec fruit, si vous ne savez pas vous emparer de vos auditeurs, les saisir, les suspendre à votre parole ? Vous leur parlez du péché, de la mort, du jugement, de l'enfer, de l'éternité sans paraître ému, effrayé, bouleversé. *Eh ! si vis me flere, dolendum est primùm ipsi tibi.* — Vous publiez les miséricordes du Seigneur, les prodiges de son amour; vous montrez la crêche, l'autel, la croix, et votre cœur reste froid, votre parole se traîne languissamment, aucun accent pathétique ne s'échappe de votre poitrine ! — A la campagne comme à la ville, pour le paysan comme pour l'homme de lettres, le plus mauvais discours est celui qui est long, pesant, ennuyeux.

Second défaut. — Dire bien, trop bien, mais

ne pas dire de bonnes choses : *benè, sed non bona.*

C'est le défaut de ceux qui semblent plus désireux d'être admirés, de se faire un nom, que d'instruire et de convertir leurs auditeurs. Qu'il est triste de voir trop souvent la chaire évangélique livrée à des déclamateurs étudiés dans leur maintien, maniérés dans leurs gestes, occupés à déguiser par la pompe des mots le vide des pensées, à faire briller toutes les figures de rhétorique à l'usage des Grecs, à couvrir de fleurs artificielles leur sécheresse et leur aridité, à peindre des mœurs idéales, à réveiller l'attention par des portraits de fantaisie, en un mot, à discourir en beaux esprits, au lieu de parler en apôtres !

Voyez ce prédicateur au pompeux langage, aux mots retentissants : ses paroles tombent à grand bruit comme une avalanche du haut de la chaire ; les assistants sont étonnés, étourdis de ce fracas ; ils écoutent la bouche béante, ils admirent peut-être, parce qu'ils ne comprennent pas. Mais tout ce vain bruit, tous ces flots d'harmonie, après les avoir émerveillés un instant, se dissipent dans les airs et les laissent avec leur ignorance et leurs passions.

Eh! qu'importent vos périodes cadencées, vos figures, vos ornements, vos arabesques de style? Un malade, dit Sénèque, ne cherche pas un médecin qui parle bien, mais un médecin qui le guérisse : *Non quærit æger medicum eloquentem, sed sanantem. Quid oblectas? aliud agitur : urendus, secandus sum : ad hæc adhibitus es.* (Epist. 75.) La séve vivifiante de la parole est étouffée sous le luxe du feuillage : *Quod luxuriat in flore,* dit saint Ambroise, *hebetatur in fructu.*

La phraséologie, le style prétentieux et alambiqué est banni de tous les discours sérieux; ne lui donnons pas asile dans la chaire chrétienne. Certes, nous avons autre chose à faire qu'à combiner des mots, à polir des phrases, à arrondir des périodes. Ce sont des tonnerres, des éclairs, des traits de feu qu'il faut aujourd'hui pour réveiller les pécheurs endormis.

Troisième défaut. — Mais pour éviter le second défaut, prenez garde de tomber dans le troisième, le pire de tous, qui est de ne pas dire de bonnes choses, et de les dire mal : *Nec bona, nec benè.*

C'est ce qui arrive bien souvent à ces prédi-

cateurs qui se piquent de parler d'abondance et qui montent en chaire sans préparation ni éloignée ni prochaine. Ils inondent leurs auditeurs d'un flux de paroles sans substance, sans suc, jetant çà et là des propositions inexactes, hasardées. Ce sont ceux-là surtout qui fatiguent par leurs interminables longueurs. Une fois qu'ils se sont emparés de la chaire, ils ne peuvent plus la quitter; ils se laissent aller au courant du fleuve qui les entraine, examinant sur leur passage bois, prairies, cités, montagnes; mais ils ne savent pas jeter l'ancre et aborder au rivage. A force de charger la mémoire de leurs auditeurs, ils la démolissent, comme on éteint des lampes en y mettant trop d'huile.

De bonne foi, quel fruit peuvent retirer les fidèles de tous ces discours vides de doctrine, qui n'apprennent ni l'historique de la religion, ni l'ensemble des mystères du christianisme, ni les motifs et la sanction des devoirs moraux? Quel bien peuvent faire aux âmes des orateurs qui ne se préparent à la prédication ni par l'étude, ni par la prière? Ils lisent peu les livres saints, et jamais les écrits des Pères. Le temps leur manque pour ces graves études. Séparés

du monde par état, ils s'y jettent par intérêt, par intrigue, par inclination. Respirant cet air empesté, vivant dans ce tourbillon, comment parleraient-ils un langage qui ne s'apprend que dans le silence de l'oraison et le commerce intime avec Dieu ?

Oh ! combien de prédicateurs diront à Jésus-Christ au grand jour du jugement : Seigneur, n'avons-nous pas prêché en votre nom ? Et il leur sera répondu : *Nescio vos.* — *Seminastis multum, et intulistis parum.... Et qui mercedes congregavit, misit eas in sacculum pertusum.* (Agg. I, 6.)

Quelles sont donc les qualités que doit avoir un bon prédicateur ?

Les anciens définissaient l'orateur : *Vir bonus dicendi peritus.* On peut adopter cette définition. Alors un bon prédicateur sera un prêtre de mœurs pures, pieux et instruit, qui dit de bonnes choses et qui les dit bien : *Et bona et benè.*

Voyez ce bon prêtre, homme d'étude et d'oraison. La méditation des vérités éternelles, de la vie et des mystères de Notre-Seigneur, est son occupation habituelle. Nourri de la sub-

stance des Livres saints, il ne lui faut pas chercher loin des pensées ; il les prend dans son cœur ; c'est un bassin qui ne demande qu'à verser de sa plénitude. Comme il ne met pas sa confiance *in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis*, aussi ne veut-il pas tenter Dieu et compromettre la parole sainte en parlant au hasard ; il se prépare autant que les circonstances le lui permettent, et surtout il adresse au ciel une prière fervente, afin que l'homme s'efface et que ce soit Jésus-Christ même qui parle par la bouche de son ministre.

Le voilà dans l'assemblée de ses frères. Comme il paraît affaissé sous le poids des vérités qu'il vient leur annoncer ! Il parle.... c'est un torrent d'éloquence vive, impétueuse, entraînante qui déborde de toutes parts. Ses paroles viennent du cœur, elles vont droit au cœur. Il s'empare fortement de ses auditeurs, il les atterre par la crainte, il les élève par l'espérance, il les anime de son souffle, il s'identifie avec eux. Voyez comme il les tient sous la puissance de son regard ! toutes ces âmes sont à lui ; elles ont passé dans son âme, elles en suivent les ondulations, elles s'élèvent ou s'a-

baissent suivant l'impulsion qu'il leur donne.

Continuez, homme de Dieu; pressez votre discours. Déjà toutes les poitrines sont haletantes, les yeux se remplissent de larmes, on oublie le prédicateur : on ne voit plus que le temps qui s'enfuit, la mort qui approche, l'éternité qui ouvre son sein, l'enfer qui dilate ses entrailles. On entend la trompette qui retentit dans les airs et qui appelle les hommes au jugement ; on voit l'appareil formidable du grand Juge, la confusion et le désespoir des méchants, la joie et le triomphe des élus ; toute la scène du monde a disparu, il ne reste plus que Dieu et l'éternité.

Voilà le grand secret de l'éloquence des saints et des hommes apostoliques. Tout était subjugué, entraîné par le souffle impétueux de l'Esprit de Dieu qui parlait par leur bouche. Les temples où on se réunissait pour les entendre devenaient comme autant de Cénacles d'où chacun sortait enflammé et comme enivré de l'abondance de l'esprit qu'il avait reçu. La prédication de saint Basile avait la puissance de la foudre, dit saint Grégoire de Nazianze, parce que sa vie avait la splendeur de l'éclair : *Sermo*

Basilii erat tonitru, quia vita ejus erat fulgur.

Mon Dieu, un prédicateur véritablement saint, quel trésor pour une paroisse, pour tout un diocèse! Quel bien ne fera-t-il pas? Douze ont suffi pour convertir l'univers!

CHAPITRE II.

MINISTÈRE DE LA CONFESSION.

La plupart des chrétiens dans le monde regardent la confession comme le joug le plus pénible, le plus dur que Jésus-Christ ait imposé à ses disciples. Et il faut convenir que les prédicateurs et les curés contribuent quelquefois, sans y penser, à entretenir ce funeste préjugé. Au lieu de présenter aux fidèles la confession comme un des plus signalés bienfaits de la miséricorde divine, comme un remède céleste qui guérit les blessures de l'âme, remède parfaitement en harmonie avec l'instinct secret et le besoin intime de notre nature; au lieu, dis-je, d'attirer les pécheurs par ces douces paroles, c'est la menace à la bouche et pour

ainsi dire la verge à la main, qu'on prétend les pousser au tribunal de la pénitence.

Quoi qu'il en soit, si le remède paraît amer et rebutant au premier aspect, il faut avouer qu'il n'en est point de plus salutaire, de plus nécessaire à notre pauvre humanité.

Un auteur anglais et protestant écrivait, il y a quelques années, ces paroles remarquables : Il est impossible d'établir la justice, la morale, la vertu sur une base solide sans le tribunal de la pénitence ; parce que ce tribunal, le plus redoutable des tribunaux, s'empare de la conscience des hommes et les dirige plus sûrement, plus efficacement qu'aucun autre tribunal. (William, *Lettres à Atticus.*)

Tout le ressort de la vie chrétienne, le salut des âmes, la prospérité de la religion est dans le sacrement de pénitence dignement administré. La conversion, la sanctification des âmes se commence au pied de la chaire par le ministère de la prédication : mais c'est au tribunal sacré qu'elle s'achève et se consolide. *Dentur idonei confessarii*, disait le saint pape Pie V, *ecce omnium christianorum plena reformatio.*

Quelles sont les qualités d'un bon confesseur ? — Quels sont ses devoirs à l'égard des différentes personnes qui recourent à son ministère ?

1° Qualités d'un bon confesseur. — Ce sont celles qui répondent aux différents offices qu'il remplit au tribunal de la réconciliation. Là, il est *père*, il est *juge*, il est *médiateur*, il est *médecin*, il est *docteur* et *directeur* des âmes.

Renvoyant pour les développements aux auteurs qui ont traité à fond cette matière, je ferai ici une remarque.

Au tribunal sacré, le prêtre est médiateur entre Dieu irrité et le coupable qui s'accuse. Il faut donc qu'il soit saint et agréable à Dieu ; car comment intercédera-t-il pour les autres, s'il est lui-même sous le poids de l'anathème ?

Un coupable se présente à vous. C'est un malheureux pour qui le péché est devenu en quelque sorte une nécessité par suite d'une longue habitude. Il déteste ses chaines, il en gémit, il voudrait les rompre. Vous lui indiquez les moyens ordinaires : il promet d'en faire usage, et en effet il remporte quelques victoires,

il triomphe pendant quelques jours. — Mais bientôt la passion reprend le dessus et aggrave son mal, en le jetant dans un état de découragement voisin du désespoir. Resserré entre l'horreur de ses crimes et l'abattement où l'ont conduit des efforts inutiles, cet infortuné vient se jeter à vos pieds, et vous prier avec larmes d'obtenir sa conversion. — Mon père, vous dit-il en sanglotant, ah! de grâce, mettez-vous entre Dieu et moi pour négocier ma réconciliation, vous qui jouissez d'une familiarité intime avec le Père des miséricordes, vous qui êtes à la source des grâces, vous.... Il voulait dire : vous qui êtes un saint, un autre Jésus-Christ, et qui en cette qualité devez avoir tout crédit auprès de Dieu. — Prêtre tiède et lâche, que ferez-vous alors? Vous raisonnerez, vous ferez de beaux discours. — Eh, ce ne sont pas des discours, c'est un médiateur, c'est un sauveur qu'il faut à cette pauvre âme. — Si, dans de telles circonstances, vous ne sentez pas vos entrailles émues, si vous n'avez pas une espérance fondée d'obtenir la résurrection de ce nouveau Lazare, si vous ne pouvez pas lui dire avec une humble confiance : *Infirmitas hæc*

non est ad mortem, sed pro gloria Dei... ô Dieu, pourquoi donc invitez-vous les pécheurs à venir à vous, puisque vous n'avez pas assez de crédit pour les réconcilier avec le Maître qu'ils ont offensé et leur obtenir le pardon ? Si la sainteté ne vous donne pas un accès facile et assuré près du trône du Tout-Puissant, êtes-vous le représentant de Jésus-Christ ? remplissez-vous votre office de médiateur ?

Que serait-ce si vous étiez atteint des maladies que vous prétendez guérir dans les autres ? N'aurait-on pas raison de vous dire : *Medice, cura teipsum !*

Sans doute, vos infirmités spirituelles ne vous ôtent pas le pouvoir surnaturel que vous avez reçu dans votre ordination. Mais ne serait-ce pas une chose bien déplorable, si, affranchissant les pécheurs de la servitude du démon, vous gémissiez vous-même dans l'esclavage dont vous délivrez les autres ? si, rendant la vie et la grâce aux coupables, vous étiez mort et enseveli dans le tombeau de quelque habitude vicieuse ?

Représentez-vous un malheureux prêtre siégeant au tribunal de la pénitence couvert de

la lèpre du péché. A ses pieds gémit un pauvre pénitent qui vient de lui découvrir les plaies de son âme, et qui, les yeux baignés de larmes, implore le remède qui doit les guérir. — Le prêtre puise aux fontaines du Sauveur et fait couler sur le malade les gouttes du sang qui vivifie. — Mon fils, lui dit-il, vos péchés sont effacés; vous voilà guéri.... Et moi! moi je reste avec mes blessures mortelles! — Je vous rends la vie, la santé, les mérites que vous aviez perdus.... Et moi, je reste avec ma maladie, ma langueur, mon indigence et ma misère. — Allez en paix, mon fils, vous êtes à présent l'enfant de Dieu, le frère et le cohéritier de Jésus-Christ..... Et moi, je suis une proie marquée pour l'enfer! — Si vous persévérez jusqu'à la fin dans l'état où vous êtes, vous chanterez éternellement les miséricordes du Seigneur dans l'assemblée des saints... Et moi, si je persévère dans mon état, je serai jeté parmi les démons. Ma bouche qui vient de vous bénir, ma bouche qui s'abreuve chaque jour du sang d'un Dieu, prononcera éternellement des blasphèmes et des malédictions!

Oh! que cette pensée est affreuse! qui pourrait

la sonder sans être saisi d'épouvante et d'horreur ?

Saint Grégoire le Grand s'élève avec force contre la présomption et la témérité d'un prêtre qui s'ingère dans le ministère redoutable de la confession, sans la sainteté nécessaire. Un tel ministre, dit-il, est semblable à un homme couvert de plaies, qui se présenterait pour guérir des malades bien moins dangereusement blessés que lui : *Quâ præsumptione percussum mederi properat, qui vulnus in fronte portat ?* Médecin imprudent ! En voulant soigner les autres, en voulant traiter des maladies pestilentielles avec une constitution frêle et chancelante, il respire lui-même la contagion et la mort. Ses mains ne sont pas pures, et il ose mettre l'appareil sur des plaies purulentes et infectes ! Son cœur n'est pas chaste, il n'a qu'une vertu équivoque ; et il ne craint pas de se faire le dépositaire des faiblesses d'un sexe fragile !

Ah ! si c'était un homme mortifié, un homme d'oraison, il remuerait cette boue sans en être souillé, comme le soleil pénètre à travers les ordures et les immondices, sans rien perdre de son éclat. Hélas ! disons-le en gémissant, com-

bien de prêtres pour qui le tribunal sacré est devenu un écueil fatal !

2° Quels sont les devoirs du confesseur à l'égard des différentes personnes qui recourent à son ministère ?

Tous les manuels des confesseurs exposent en détail la manière dont il faut entendre la confession des enfants,—des adultes, des malades. Peu insistent sur la conduite qu'un confesseur doit tenir à l'égard de ses confrères. C'est sur ce point si important que nous appelons une sérieuse attention.

Prêtre qui confessez d'autres prêtres, qu'il est vrai de dire que vous exercez un ministère saint, auguste, redoutable ! Dieu a remis entre vos mains ses intérêts les plus précieux, sa gloire, l'honneur de son Église, le salut des peuples. Quand vous voyez un curé, un vicaire à vos pieds, ce n'est pas sur la vie d'un seul homme que vous êtes appelé à prononcer, c'est sur le sort de toute une paroisse, sur le salut éternel de plusieurs générations. Demandez à Dieu lumière, force, charité.

Quel est ce prêtre qui réclame votre ministère ? Est-ce le malheureux esclave de quel-

que habitude criminelle? Vous connaissez les principes de la théologie, les règles qu'elle prescrit à l'égard des simples fidèles, faites-en l'application. Il n'y a pas une loi pour le commun des chrétiens, et une autre loi pour les prêtres.

Mon cher confrère, il y a longtemps que vous commettez ce péché grave; les rechutes sont toujours aussi fréquentes, vous ne prenez pas des précautions suffisantes, vous ne fuyez pas le danger, vous n'éloignez pas l'occasion, je ne vois aucun signe extraordinaire de contrition : je ne puis vous absoudre.

—Mais je suis bien humilié de ma faute; je promets de l'éviter à l'avenir. —Je vous ai cru longtemps sur parole : je vous ai donné l'absolution deux fois, trois fois, espérant que vous seriez plus vigilant, que vous prieriez avec plus de ferveur; que vous feriez quelque effort généreux. Mais je vois toujours même légèreté, même dissipation, même imprudence. Maintenant je ne puis plus me contenter de paroles, il me faut des effets.

—Mais que vais-je devenir? Demain, jour de dimanche, il faut que je célèbre les saints mystères, que j'administre les sacrements. —

Eh, quand je vous donnerais une absolution sacrilége, seriez-vous mieux disposé pour monter au saint autel ? Je partagerais votre crime sans le diminuer, votre réprobation sans l'alléger.

— Que faire donc ? — Votre position est triste, lamentable. Que ne puis-je vous en tirer au prix de tout mon sang ! Allez vous jeter aux pieds de votre crucifix ; enfermez-vous dans votre appartement, et là méditez profondément sur tant d'outrages dont vous vous êtes rendu coupable envers la majesté divine ; excitez-vous à une contrition vive, parfaite ; et ensuite faites ce que votre conscience vous dira.

— Ah ! je ferai tout ce qu'il faudra. Jamais je n'ai senti comme en ce moment l'horreur de mon état. Je veux en sortir à tout prix. Il y a trop longtemps que je fatigue la patience de mon Dieu ; mais c'en est fait ; rentré chez moi, je vais mettre ordre à tout, rompre avec cette personne, brûler ce livre empoisonné, me tracer un plan de conduite, un règlement de vie. Je donnerai chaque jour un temps réglé à la méditation, à l'étude, à l'examen de ma conscience, à de saintes lectures. — Sont-ce bien là vos résolutions ? — Oui, quoi qu'il m'en coûte,

je veux être à Dieu, je veux mener une vie sacerdotale. — S'il est ainsi, tombons à genoux, mon cher confrère, et bénissons ensemble le Père des miséricordes; il va vous pardonner. L'absolution que je n'osais hasarder tout à l'heure, je puis maintenant vous la donner avec confiance. Seulement, aussitôt que vous serez libre, revenez : nous prendrons ensemble des mesures pour assurer la persévérance.

O digne confesseur, vous êtes vraiment l'homme de Dieu; vous venez de lui faire la plus magnifique conquête : charitable médecin; vous avez sauvé l'âme de votre frère !

Quel est cet ecclésiastique qui vient réclamer votre ministère ? Est-ce un pasteur dont les mœurs sont intègres, la conduite régulière; qui n'a aucun vice grossier, mais qui mène une vie de dissipation et de routine, sans piété, sans esprit intérieur ?

Hélas ! cet état est celui du confesseur lui-même : il n'ose faire aucune observation ; il donne l'absolution, et n'a pas ensuite le moindre scrupule.

— Mais, confesseur trop complaisant, vous savez que ce confrère ne fait presque jamais

ni méditation, ni retour sur lui-même; qu'il dit la sainte Messe avec peu d'édification; qu'il récite le bréviaire, qu'il administre les sacrements avec une légèreté, une précipitation indécentes ; vous savez qu'il est fort léger de doctrine et de science théologiques, et que néanmoins il n'étudie pas, qu'il décide au hasard les cas de conscience les plus difficiles ; vous savez qu'il s'absente souvent de sa paroisse sans motif légitime, qu'il prépare fort peu ses prônes, ses catéchismes; que son église est mal tenue, dénuée des choses les plus nécessaires, tandis que son presbytère est décoré avec goût et magnificence; que sa bibliothèque est vide tandis que sa cave est pleine : vous savez qu'il a l'esprit du monde, qu'il fréquente des cercles, des réunions où la vertu court plus d'un danger; vous savez qu'il est peu réservé dans ses conversations, peu respectueux à l'égard de ses supérieurs, peu charitable envers ses confrères, qu'il immole souvent, en présence même des laïques, à sa jalousie, à son humeur caustique; vous savez tout cela, et vous ne l'avertissez pas! vous ne l'obligez pas à réformer un genre de vie si peu conforme à l'esprit de sa vocation!

— Eh, que voulez-vous que je lui dise? Il connait ses devoirs, il n'a pas besoin de mes leçons.

— Vous êtes son confesseur ; vous ne pouvez en sûreté de conscience le laisser dans son illusion. Dites-lui ce que vous diriez à un de vos paroissiens qui se trouverait dans le même cas. Voici un simple fidèle exempt de vice, mais qui ne pratique aucune vertu solide, qui commet à chaque instant des fautes vénielles volontaires et réfléchies ; il se présente à votre tribunal ; vous lui permettez de communier à Pâques, quelquefois dans l'année, en l'exhortant néanmoins à se montrer plus généreux dans le service de Dieu.

Mais si, persistant dans cette vie tiède et lâche, il vous demandait à communier tous les jours, le lui permettriez-vous ? Non, assurément. Avez-vous donc deux poids et deux mesures, ou croyez-vous que célébrer soit moins que communier ? Croyez-vous qu'un prêtre qui tous les jours immole l'Agneau sans tache ne soit pas obligé à une aussi grande perfection qu'un laïque qui le reçoit de temps en temps (1) ?

(1) Je sais bien qu'il y a ici une distinction à faire entre

O prêtres, avouons-le à notre confusion, nous avons peu de charité pour nos confrères; leur bien spirituel nous touche peu. Qu'une personne séculière se mette sous notre direction, nous prenons à cœur son salut; nous l'aidons à sortir de ses mauvaises habitudes, de sa langueur, de sa paresse spirituelle. Mais si c'est un prêtre qui vient à nous, nous paraissons indifférents à sa sanctification, à son avancement; nous n'avons rien à lui dire; nous le laissons croupir dans une vie molle et lâche, nous sommes pour lui sans entrailles.

— Quoi donc! son âme est-elle moins précieuse à nos yeux que celle du dernier chré-

le prêtre et le simple fidèle. Le laïque ne communiant que pour lui, on ne lui permet pas le fréquent usage de la sainte communion quand ses dispositions sont telles qu'il n'en retirerait aucun fruit. Le prêtre offre le saint sacrifice non pour lui seul, mais pour toute l'Église. Célébrer est un des principaux devoirs de son sacerdoce : *Omnis pontifex.... ut offerat dona et sacrificia pro peccatis*. On lui permet donc de monter à l'autel quand sa conscience ne lui reproche rien de grave. Mais s'il n'y porte pas un esprit de foi et de piété, qu'arrive-t-il? Il enrichit les autres et il reste lui-même dans une indigence déplorable. Je dois célébrer tous les jours, donc je dois être saint; et je célébrerai tous les jours pour avancer de plus en plus dans la sainteté. C'est le raisonnement de tout prêtre sensé.

tien ? Dieu retirera-t-il moins de gloire de sa perfection que de celle d'une petite dévote ?

Ah ! si cet ecclésiastique, qui au sortir du séminaire donnait les plus belles espérances, n'eût rencontré que des directeurs fermes, éclairés, pieux, zélés, il serait maintenant un ange de vertu, un apôtre dans sa paroisse. Mais grâce à ces confesseurs lâches, mous, destitués de l'esprit de Dieu, sa ferveur est allée s'affaiblissant chaque jour, son cœur s'est affadi, et aujourd'hui il est sur le penchant de sa ruine.

— Mais celui qui s'adresse à moi est un prêtre respectable par son âge, par sa longue expérience, par les services qu'il a rendus à l'Église. Sous tous les rapports, il est mon supérieur. Voulez-vous que je m'érige vis-à-vis de lui en maitre et en docteur ?

— Non, sans doute : n'oubliez jamais la modestie et la bienséance. Lors même que le prêtre qui se confesse à vous ne serait que votre égal, traitez-le toujours avec les égards, les ménagements, le respect, qui sont dus à son caractere. Mais aussi songez au ministère que vous remplissez, et dans une fonction toute divine,

ne vous rendez pas le misérable esclave du respect humain.

A une époque où la résidence était moins sévèrement gardée que de nos jours, un évêque se rendait à Paris. Chemin faisant, il appelle un vicaire de paroisse pour entendre sa confession. Le vicaire s'en défend : Monseigneur, je suis jeune : il y a dans la ville tant de prêtres respectables ! — Le prélat insiste. — Puisque Votre Grandeur l'exige, j'obéirai. Mais avant de commencer, qu'elle me permette de lui demander si elle a une raison légitime qui la dispense de la résidence. — Laissons cela, c'est mon affaire. — Monseigneur, je ne puis passer outre. — Eh bien, je vous dirai mes raisons, et vous jugerez. — La confession se fait, l'évêque retourne sur ses pas, et, rentré dans son diocèse, il appelle le petit vicaire pour en faire son grand vicaire.

O confesseurs des prêtres, revêtez-vous des entrailles de la charité, tendez les bras, ouvrez votre cœur à tous ceux de vos confrères qui viendront chercher près de vous le pardon de leurs fautes, la lumière dans leurs doutes, la consolation dans leurs peines. Quittez tout

pour leur rendre service. Certes, il est bien juste que ceux qui dépensent leur vie au salut des autres rencontrent à leur tour des amis qui les aident dans la grande affaire de leur éternité et s'intéressent vivement à leur perfection.

Mais, encore une fois, prenez garde. Ne trahissez pas votre devoir par une molle condescendance et une coupable lâcheté. Songez qu'au tribunal sacré vous êtes l'homme de Dieu. Maintenez les droits et l'honneur du sacerdoce. Soyez fermes, et s'il est nécessaire, dites à ce prêtre : *non licet*. Mon cher confrère, il ne vous est pas permis de garder cette personne dans votre maison, de fréquenter cette société, de ménager cette passion naissante, de laisser subsister cet abus : *non licet, non licet*.

Est-ce là du rigorisme, de la dureté ? Non, c'est du zèle bien entendu, de la charité pure. Cet excellent prêtre ne peut voir son confrère atteint d'une blessure grave, sans être ému de compassion ; c'est comme s'il était blessé dans une partie de lui-même. De là son empressement, son ardeur à procurer la guérison. Ses yeux observent tous les symptômes du mal,

pour en connaître les causes et en arrêter les suites. L'entendement cherche des remèdes efficaces ; la volonté les applique sur la plaie ; la bouche dicte les précautions à prendre ; le régime à suivre.

Mais un confesseur qui comprend sa mission ne croit pas l'avoir remplie complétement quand il a réparé les ravages du péché ; il sait qu'alors un autre office de zèle et de charité commence pour lui. Il examine les dispositions de son pénitent, il sonde ses forces, il étudie son attrait, le rend attentif aux inspirations de la grâce, lui apprend à marcher avec prudence, mais aussi avec courage dans les voies de la perfection.

Cette obligation de faire avancer les âmes, n'est-elle pas bien plus rigoureuse encore, quand c'est un confrère qui réclame vos lumières et se met sous votre direction ?

C'est un bon prêtre, dites-vous, il est régulier, édifiant ; sa confession n'est pas chargée ; je lui donne l'absolution. Que voulez-vous que je fasse de plus ?

C'est un bon prêtre, soit : mais vous, êtes-vous un bon confesseur ? Il y a dans cet ecclé-

siastique des dispositions heureuses, le germe des grandes et nobles vertus. Encouragé, bien dirigé, il deviendrait un apôtre. Si aucune voix amie ne le reprend dans ses infidélités à la grâce, ne le relève dans ses découragements, ne le soutient dans les tentations, ne le met en garde contre les illusions de l'amour-propre, la pente de la nature l'entrainera vers le relâchement ; à sa première ferveur succédera une vie molle et naturelle, et bientôt il ne sera plus qu'un prêtre vulgaire, un sel affadi.

Est-ce à dire que chaque fois que ce prêtre vient à vous, vous devez passer un temps considérable à lui faire des remontrances, des exhortations ? Non. Le confessionnal n'est pas une chaire, une tribune ; ce n'est pas là qu'il faut faire des sermons, surtout à des confrères. Souvent vous ne direz qu'un mot, quelquefois rien. Mais vous étudiez les opérations de la grâce dans cette âme, pour les seconder ; vous avertissez à temps quand on a manqué de fidélité et de correspondance ; vous insistez fortement quand la nature hésite ou recule devant un sacrifice nécessaire ; enfin, connaissant les forces de votre pénitent et les vues que Dieu a

sur lui, vous l'aidez à marcher de vertu en vertu et à monter aussi haut qu'il peut aller. Voilà ce que les anciens Pères entendaient par cet art merveilleux de diriger les âmes : *ars artium regimen animarum.* (S. Grég.)

Ah ! si les confesseurs des prêtres comprenaient la grandeur du ministère qu'ils exercent, s'ils s'en acquittaient fidèlement, quelle gloire ils procureraient à Dieu ! quels services éminents ils rendraient à leurs confrères et à toute l'Église. Travailler à la sanctification des prêtres, c'est attiser le feu qui doit embraser la terre.

CHAPITRE III.

GOUVERNEMENT DES AMES.

On convient que le gouvernement des hommes est la chose du monde la plus difficile, à cause de la différence des humeurs, de la variété des caractères, du conflit des intérêts; de plus, le prêtre a contre lui toutes les mauvaises passions auxquelles il vient déclarer la

guerre. Quelle habileté, ou plutôt quelle bénédiction du ciel ne lui faut-il pas pour triompher de tous les obstacles et gouverner une paroisse au profit et à la satisfaction de tous!

Enfin, il est le confident des fautes, des repentirs, des misères, des indigences de l'humanité; et il en est non-seulement le confident, mais encore le médecin : sa vie doit se passer à traiter, à guérir toutes les plaies de notre pauvre nature blessée et malade ; il doit avoir la main ferme et sûre, mais en même temps délicate, pleine de prudence et de mesure.

Ici se présentent deux questions à examiner :

Comme administrateur, qu'est-ce qui doit dominer dans la conduite du prêtre, de la sévérité ou de la douceur ?

Comme médecin, quel tempérament doit-il garder entre la morale relâchée et la morale sévère ?

Première question.

Sans doute, Jésus-Christ demande dans ses prêtres des caractères forts et énergiques. La fermeté est nécessaire dans un pasteur des âmes.

Il en a besoin pour soutenir, sans se laisser abattre, les contradictions des méchants : pour s'opposer comme une digue puissante aux envahissements continuels de l'erreur et du vice, enfin, pour conserver sa propre vertu au milieu des scandales qu'il a sans cesse sous les yeux.

D'autre part, le Sauveur dit à ses prêtres : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde.* Et encore : *Ecce ego mitto vos sicut agnos inter lupos.*

Voilà donc deux choses qui sont également nécessaires et qu'il est difficile de concilier, la force et la douceur. Une administration où la douceur n'est pas accompagnée de la force laisse flotter les rênes et gâte tout par sa mollesse. — Une administration où la force n'est pas tempérée par la douceur brise les ressorts et perd tout par sa dureté. Il faut une douceur qui ne soit pas cette faiblesse qui enhardit le mal par l'impunité. — Il faut une fermeté qui ne soit pas cette rigueur inflexible qui irrite les coupables ou les décourage.

Mais s'il est difficile de garder un équilibre parfait, de quel côté doit pencher la balance ?

Quel est le gouvernement le plus efficace, le plus salutaire aux âmes, de celui qui pèche par trop de douceur, ou de celui qui pèche par trop de sévérité ?

La question est décidée par le fait. Dieu, qui est toujours également juste et bon, a employé deux formes de gouvernement fort différentes à l'égard des hommes. L'ancien Testament était une loi de rigueur. Dieu s'y montre au milieu des tonnerres et des éclairs ; il fait entendre des voix fulminantes et terribles ; il menace d'exterminer les rebelles, et de les précipiter au fond des abîmes. Qu'arrive-t-il ? Le peuple d'Israël tremble, s'enfuit, retourne souvent à ses faux dieux, et le Dieu des armées ne compte, dans une longue suite de siècles, qu'un petit nombre d'adorateurs fidèles.

Mais voyez sous la loi nouvelle. Le Dieu du ciel voile sa majesté, il se fait semblable à nous ; il se montre plein de douceur et de suavité, il appelle à lui les pécheurs, il converse, il mange avec eux : et cette ineffable bonté lui gagne tous les cœurs. Tout le monde court après lui, les peuples le suivent en foule dans le désert, et depuis dix-huit siècles des milliers

d'âmes bravent pour l'amour de lui les humiliations, les supplices et la mort.

Qu'est-ce à dire ? Dieu même, quand il gouverne avec rigueur, met tout le monde en fuite : quand il parle avec bonté, qu'il commande avec douceur, tout cède et tout tombe à ses pieds. — Cela ne nous dit-il pas clairement que le ministère pastoral doit avoir tous les caractères d'un gouvernement doux et paternel ?

Un maître qui commande à des esclaves a la verge en main. Un roi qui commande à ses sujets est armé du glaive. Dieu même, lorsqu'il veut faire plier l'orgueil des rebelles, menace, tonne et foudroie : voilà la force qui contraint, la puissance qui subjugue.—Est-ce ainsi qu'on commande dans le monde spirituel, où il s'agit de soumettre les intelligences et les cœurs? Non, tout s'y fait par la persuasion, la douceur, l'amour.

Quand Dieu commande, non plus à des rebelles, mais à ses fidèles serviteurs, il le fait, dit Salomon, avec de grands ménagements et une sorte de respect : *cum attentione et reverentiâ*. Si Dieu, qui a sur l'homme un empire sou-

verain et absolu, procède néanmoins avec déférence et circonspection, l'homme, qui n'est qu'un ver de terre, osera-t-il commander avec dureté et reprendre avec aigreur ?

Nous avons un ange à nos côtés, chargé de conduire et de diriger nos pas dans la carrière de la vie. Combien ne doit-il pas souffrir de nos lenteurs et de nos négligences dans le service de Dieu ? Ne pourrait-il pas user de vertes réprimandes, stimuler notre paresse et employer la force pour nous donner une impulsion vigoureuse ? Mais non, il se contente de nous avertir doucement, de nous suggérer de saintes inspirations, de nous attirer par des chaines d'or, par de suaves attraits dans le chemin de la vertu. Mon frere, disait l'ange Raphaël au jeune Tobie, vous plait-il que nous allions ici, que nous fassions cela ? — Ne pouvait-il pas le presser vivement, l'entrainer avec force et lui dire : Marchez donc dans cette voie, sans vous en écarter ; Dieu le veut : obéissez. Ce ton dur n'est pas la langue du ciel ; les anges ne parlent pas ainsi.

L'Église de Dieu ne connait pas non plus ce langage impérieux, ces procédés rigoureux. Voyez saint Pierre, il est le vicaire de Jésus-

Christ, il a en main les clefs de la vie et de la mort : et cependant c'est plutôt en versant des larmes qu'en donnant des ordres qu'il gouverne l'Église naissante.

Et saint Paul, qui avait été établi le docteur des nations et avait reçu un si grand pouvoir, comment en use-t-il ? Au lieu de dire : Je vous commande de la part de Dieu.... je vous ordonne sous peine d'anathème ; au lieu de ces formules sévères, écoutez comme il parle : Je vous prie, Timothée, par l'amour que vous me portez.... Je vous conjure par les entrailles de Jésus-Christ.... Je vous supplie par la mansuétude extrême du Sauveur.... Si vous m'aimez, et si jamais j'ai fait quelque chose qui vous ait été agréable, au nom de Dieu, faites ceci ; car ce que je vous demande importe au service et à la gloire de notre maître, le Seigneur Jésus.

Ainsi saint Pierre et saint Paul répandent l'huile de la douceur dans le cœur de ceux à qui ils commandent. Saint Jean, de son côté, y verse le baume de la charité. Mes petits enfants, si vous aimez Jésus-Christ, faites cela.... Je vous conjure par le cœur de Jésus, notre bon maître.... Aimez-vous les uns les autres : cela

suffit.... l'amour vous dira ce qu'il faut faire ; pour moi, je n'ai point de commandement à vous intimer.... Voici ce que le Seigneur désire de vous; je ne vous en dirai pas davantage.

Ces touchants exemples de douceur ont été imités par tous les saints pontifes, par tous les pasteurs qui étaient animés de l'esprit de Notre-Seigneur ; ils gouvernaient plutôt en priant paternellement, qu'en commandant impérieusement, suivant la belle maxime de saint Bernard : *Orando magis et obsecrando, quàm imperando.*

Et la fermeté, direz-vous, que deviendra-t-elle dans ce système ? — Il est vrai, il ne faut pas la perdre de vue, et les saints apôtres dont je viens de parler s'en sont souvenus eux-mêmes dans l'occasion, et n'ont pas hésité à l'employer quand la nécessité l'exigeait.

Il est dit de la Sagesse divine : *Attingens à fine ad finem fortiter, et disponens omnia suaviter.* Voilà bien, certes, la meilleure manière de gouverner les hommes : être père et mère tout ensemble, joindre l'affection à l'autorité, tempérer la sévérité par la douceur, marier la

rose à l'épine, c'est la perfection, tout le monde en convient.

Mais qui saura garder toujours cette modération, tenir si juste cette balance d'or du sanctuaire, que jamais elle n'incline plus d'un côté que de l'autre? celui qui, comme les apôtres, comme François de Sales, comme tant de saints prêtres, se sera formé sur le modèle du Fils de Dieu conversant parmi les enfants des hommes.

Apprenez de moi, dit le Sauveur, non à être fort et puissant, mais.... *quia mitis sum et humilis corde.*

Il était annoncé comme un roi plein de douceur : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Il n'achève pas de briser le roseau à demi rompu, il n'éteint pas la mèche qui fume encore. La myrrhe de suavité distille de ses lèvres; il charme la multitude et attire les pécheurs par sa ravissante bonté. Voilà notre modèle.

Le Sauveur permit la chute du chef de son Église, dit saint Léon, *ut in Ecclesiæ principe pœnitentiæ remedium conderetur.* Pierre était d'un naturel un peu âpre et rude : *paulo durior et severus*, dit saint Augustin. Il tombe,

afin que celui qui devait avoir les clefs du ciel apprît, par sa propre expérience, à se montrer indulgent et miséricordieux envers les pécheurs. Aussi, quand il eut le gouvernement du troupeau de Jésus-Christ, il n'était plus qu'amour et douceur, et il pleurait plus qu'il ne commandait.

Si quelqu'un parmi vous fait une faute, dit saint Paul, vous qui êtes spirituel, reprenez-le avec une grande douceur, vous souvenant que vous êtes capable de faire demain une chute plus lourde encore.

Un ancien concile dit que l'Église est appelée colombe, et non pas un aigle ou un corbeau qui mord et qui déchire. La colombe n'a point de fiel ; elle gémit et flatte encore de l'aile celui qui l'a frappée. Je ne sais, disait l'aimable François de Sales, comment Dieu a bâti mon cœur ; mais, si quelqu'un m'arrachait un œil, je ne pourrais m'empêcher de le regarder de bon œil avec celui qu'il m'aurait laissé.

Tous les fondateurs d'ordres religieux ont été des anges de douceur. Saint Macaire était appelé le Dieu des moines, parce qu'ayant tant de milliers de religieux à gouverner, il ne montra

jamais ni impatience ni aigreur. — Saint Bernard demanda pardon à Dieu et aux hommes, parce que, les premières années qu'il était abbé de Clairvaux, il se laissa tellement emporter à sa ferveur et se montra si austère à lui-même et aux autres, qu'il faillit tout ruiner. — On reprochait un jour au saint abbé Poppon son excessive douceur, qui amènerait, disait-on, un relâchement déplorable dans son monastère. — O mes frères, dit-il, que je serais heureux d'être condamné pour avoir eu trop de douceur et de charité! Je dirais à Jésus-Christ : Seigneur, pourquoi avez-vous dit : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde ?*

Toutefois gardons-nous de confondre la douceur avec la mollesse et la lâcheté. Saint Ignace, grand maître dans l'art de gouverner les hommes, dit qu'un bon gouvernement consiste en deux points, savoir : qu'il soit doux mais efficace, efficace mais doux, ces deux choses devant être inséparables.

La douceur n'est donc pas cette faiblesse qui enhardit le mal par l'impunité. C'est la patience, la longanimité qui supporte les défauts et ramène les coupables par des manières

pleines de charité et de mansuétude. Saint Augustin, mettant en parallèle celui qui commande avec douceur et celui qui commande avec empire, dit que l'un est père, et l'autre un vrai tentateur de ses frères : *Durum prælatum, tentatorem subditorum puto.*

Ce n'est pas en nous-mêmes, c'est dans le cœur de Jésus, comme dans son unique source, que nous puiserons cette angélique douceur qui rend la vertu aimable. Le prêtre qui converse souvent avec Jésus-Christ dans l'oraison se forme peu à peu sur le modèle qu'il a sous les yeux ; son cœur, auparavant dur, sec, aride, s'amollit et se remplit d'un trésor de douceur et de suavité.

Remarquons, toutefois, que dans les prêtres les plus vertueux, il y a toujours une nuance de douceur ou de sévérité plus ou moins prononcée ; ce qui tient au caractère particulier de chacun. La grâce rectifie le naturel, elle le modifie profondément ; mais elle ne le détruit pas. Saint Charles Borromée et saint François de Sales étaient deux grands saints, vivant presque en même temps et respirant le même air : tous deux étaient remplis

de l'esprit de Notre-Seigneur, tous deux ont porté jusqu'à l'héroïsme la charité pour le prochain. Mais leur méthode dans le gouvernement d'un diocèse, dans le maniement des âmes, n'était pas la même. Charles, mêlant à propos la sévérité à la douceur, est resté le modèle de la vigueur sacerdotale. Le nom du bon François, qui aimait mieux, disait-il, une goutte d'huile qu'une tonne de vinaigre, ne rappelle que la douceur et la bénignité.

Un curé dans une paroisse doit quelquefois montrer un visage sévère pour contenir les méchants; mais alors il joue, pour ainsi dire, un personnage étranger, ou prend un rôle de circonstance. Son état habituel doit être la tendresse et les ménagements d'un père bon et compatissant. Eût-il d'ailleurs des vertus héroïques, s'il ne fait pas dominer en lui la mansuétude du Sauveur, il ne sera jamais proposé par l'Église à l'imitation de ses ministres. — Encore un rapprochement et un parallèle.

Deux prêtres unis d'une étroite amitié vivaient à Paris au commencement du dix-septième siècle. L'un s'appelait Vincent de Paul, l'autre le P. Bourdoise, tous deux éminem-

ment vertueux, dévorés du zèle de la gloire de Dieu, étaient également sévères pour eux-mêmes. Mais dans le gouvernement des hommes et la direction des âmes leurs procédés étaient différents. Bourdoise, ferme jusqu'à la dureté, reprochait à son ami de porter trop loin la douceur et l'appelait quelquefois une *poule mouillée*. Eh bien, l'Église s'est prononcée en faveur de Vincent, elle l'a placé sur nos autels, et probablement elle n'y placera jamais le rigoureux Bourdoise.

La douceur dans le gouvernement ecclésiastique, c'est l'esprit de l'Évangile : cela est prouvé. — Mais cette douceur doit-elle s'entendre aussi de la manière d'interpréter les lois de la morale dans la chaire chrétienne et au tribunal de la pénitence? Un mot sur la morale relâchée et sur la morale sévère sera notre réponse.

Seconde question.

Quel tempérament le prêtre doit-il garder entre la morale relâchée et la morale sévère?

De tout temps on a cherché et on cherchera

des maîtres au gré de ses désirs; et toujours aussi il y aura des docteurs, des prédicateurs, des directeurs des âmes qui, pour s'accommoder aux temps, aux personnes, ou, pour se faire un nom, altéreront la saine doctrine, adouciront ou aggraveront le joug du Seigneur, comme s'il dépendait d'eux d'élargir ou de rétrécir la voie du ciel; comme s'il leur était permis de substituer les pensées incertaines de l'homme aux lois infaillibles et immuables de l'Évangile.

Dans le dernier siècle, on parla beaucoup de morale sévère et de morale relâchée. C'était une ruse de guerre des Jansénistes qui, se voyant confondus sur l'article du dogme, transportèrent la discussion sur la morale, afin de donner le change aux catholiques. Ce stratagème fit fortune; mais il est usé maintenant.

Cependant il est encore plus d'un prêtre en France et hors de France qui repousse avec horreur les doctrines hérétiques des Jansénistes, mais qui vante et qui prêche leur morale. Non pas qu'on se pique de la traduire dans sa conduite. On se donne pour partisan d'une morale exacte et austère, tout en vivant

chez soi fort à l'aise, au milieu des douceurs de la vie ; tandis qu'on signale comme des docteurs relâchés des hommes qui vivent dans l'abnégation et le renoncement.

Quoi qu'il en soit, le bon prêtre n'est pas l'homme de la coutume ou de l'exemple ; il est l'homme de la vérité et de la règle. — Or, la vérité est que le relâchement et la sévérité sont deux extrémités également vicieuses et qui conduisent l'une et l'autre dans le précipice.

Et d'abord le *relâchement*. — Il est condamné à chaque page de l'Évangile. Jésus-Christ ne nous dit-il pas que la porte du ciel est étroite ? — qu'il n'est pas venu apporter la paix sur la terre, mais le glaive ? — N'impose-t-il pas des devoirs difficiles ? Déprendre son cœur de tout ce qui l'embarrasse et le souille ; l'assujettir à ce qui l'humilie, se renoncer en toutes choses, rendre le bien pour le mal, porter sa croix tous les jours, voilà le résumé de la morale du Sauveur. C'est-à-dire que la vie chrétienne est une vie de mortification, d'abnégation qui demande des âmes fortes et généreuses qui sachent lutter, combattre et se vaincre elles-mêmes. — Aussi le saint concile de Trente

avertit les ministres du sanctuaire de se tenir en garde contre cette indulgence excessive qui endort les pécheurs, et de ne se pas rendre eux-mêmes complices des désordres qu'ils doivent combattre et détruire. (Sess. XIV, 6, 8.)

Vouloir accommoder l'Évangile aux exigences des passions, au lieu de soumettre les passions à l'Évangile, établir des principes d'où résultent des conséquences favorables à la nature toujours ennemie de la gêne et de la contrainte, c'est ouvrir la porte au relâchement, c'est fausser les consciences et perdre les âmes, sous prétexte de les tranquilliser. Malheur à vous qui donnez à mon peuple vos mensonges pour des oracles, qui le séduisez et l'endormez dans une fausse sécurité ! J'appesantirai ma main sur vous ; la corruption de vos maximes retombera sur vos têtes, et vous connaîtrez enfin que c'est moi qui suis le Seigneur. (*Ezéch. dans tout le* XIIIe *chapitre.*)

Morale sévère. — Il suffit d'avoir la foi et de se respecter soi-même pour ne pas débiter dans des leçons publiques ou privées des maximes relâchées et en opposition manifeste avec l'esprit de l'Évangile. Il n'en est pas ainsi de l'ex-

cès opposé. Une sévérité outrée flatte la vanité et donne une réputation honorable dans le monde. Un prêtre qui affiche une morale sévère passe pour un homme mortifié et irréprochable dans ses mœurs. C'était l'artifice qu'employaient les scribes et les pharisiens pour séduire le peuple et lui insinuer leurs erreurs. L'air grave, le ton imposant, l'extérieur sombre et mortifié, les longues oraisons, une critique perpétuelle des actions les plus innocentes, un dédain marqué pour les publicains et les pécheurs, tout cela servait de masque à leur hypocrisie, tout cela était assorti aux sévères maximes qu'ils débitaient. Leurs décisions ajoutaient un nouveau poids au joug de la loi, et ce poids la rendait impraticable. Ils imposaient aux autres des fardeaux qu'ils ne remuaient pas même du bout des doigts.

Aussi l'Agneau de Dieu, si plein de douceur et de mansuétude, lui qui pardonne à la femme adultère, qui n'a pas même un mot de reproche pour Judas qui le trahit, pour les bourreaux qui le crucifient, n'a que des paroles d'indignation et des anathèmes pour les scribes et les pharisiens : *Væ vobis !*. .

Ah ! c'est qu'en effet rien n'est plus injurieux à Dieu qui est la bonté par essence, le Père des miséricordes, que de le représenter comme un maître terrible, toujours armé de la foudre et prêt à nous écraser de son tonnerre. C'est que rien n'est plus pernicieux aux âmes que d'exagérer les difficultés du salut et de mettre la grâce des pécheurs à un prix plus haut que ne l'a mise le Sauveur lui-même. Après tout, ses ministres ne sont que les interprètes de sa loi. S'il leur est défendu de la dissimuler, de l'énerver par de lâches concessions, il ne leur est pas moins défendu de la rendre odieuse et intolérable par de coupables exagérations.

A quoi aboutissent pour l'ordinaires ces déclamations outrées sur le petit nombre des élus, sur la justice de Dieu, sur la pureté qu'exige la table sainte? Quel est le fruit de ces discours où l'on apporte des citations sans nombre et souvent sans fidélité pour donner la couleur du dogme à ce que l'Église n'a point décidé, et faire passer une opinion particulière pour un article de foi ou un précepte rigoureux ? Tout cela ne va-t-il pas directement contre les vues et

intentions du divin Rédempteur qui n'envoie jamais ses ministres pour effrayer et désespérer les peuples, mais pour les exhorter charitablement et les engager par la douceur à se convertir et à changer de vie ?

Et ce confesseur qui a plus de vanité que de zèle, qui affecte de donner toujours les décisions les plus rigoureuses, qui confond les conseils avec les préceptes, et impose comme une obligation étroite et indispensable ce qui n'est qu'un moyen de perfection, ne doit-il pas s'attribuer à lui-même les reproches que le Sauveur adressait autrefois aux scribes et aux pharisiens? En plaçant la sainteté chrétienne sur des hauteurs inaccessibles, ne réussit-il pas à en inspirer l'aversion et le dégoût, au lieu de la faire aimer?

Et cet autre qui ne sait jamais présenter aux pauvres pécheurs que des peintures effrayantes, qui ne leur adresse que des paroles aigres et des reproches amers, qui les charge de pénitences difficiles et prolongées, qui les fatigue par des délais d'absolution contraires à toutes les règles de la saine théologie, ne semble-t-il pas prendre à tâche de décourager les âmes faibles, de

les éloigner des sacrements et de les pousser au désespoir ?

Ce n'est pas que ces prêtres ignorent la différence du conseil et du précepte et la distance énorme qui sépare le péché véniel du péché mortel. Mais s'ils la faisaient connaître comme leur devoir les y oblige, ils cesseraient d'être remarqués, de faire impression, d'étonner, d'alarmer les consciences, et il faut qu'ils les agitent, qu'ils les troublent. Est-ce là l'esprit de Notre-Seigneur ? *Nescitis cujus spiritûs estis.* S'il fallait choisir entre la douceur et la rigueur, entre l'indulgence et la sévérité, n'est-il pas évident qu'à l'exemple du divin Maître, il faudrait pencher vers la clémence et adoucir l'amertume du remède, de peur que les pécheurs ne le fuient, au risque de périr et de ne guérir jamais ?

Mais en me montrant moins sévère, je crains de charger ma conscience.—Eh ! vous la chargez bien plus sûrement en vous montrant dur et impitoyable. Écoutez ce que vous dit saint Jean Chrysostome : Ne vaut-il pas mieux vous distinguer par la miséricorde que par une espèce de cruauté ? Lorsque le maître est géné-

reux et prodigue, il ne convient pas à l'économe d'être avare. Si Dieu est plein de mansuétude, pourquoi ses ministres montreraient-ils de la dureté ? Voulez-vous être un pasteur à la manière des apôtres et de tous les hommes apostoliques, soyez sévère envers vous-même et doux à l'égard des autres.

A en juger par les effets, une morale exagérée n'est pas moins funeste, moins pernicieuse qu'une morale relâchée. Toutes deux aboutissent par des voies différentes à la dépravation des mœurs, à la perte de la foi, à la ruine des âmes.

Il faut donc marcher entre ces deux écueils, évitant l'un, sans aller heurter contre l'autre. Et pour cela il est nécessaire d'avoir une science exacte et précise de la doctrine de Jésus-Christ, afin de la transmettre aux peuples telle qu'il nous l'a apportée du ciel, telle que son Église nous la transmet, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher. Mais la sainteté, obligatoire pour tous, n'est pas la même pour tous ; il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste. Dans une grande armée tous ne sont pas des héros : ce qu'on demande de chaque soldat,

c'est qu'il garde son rang et fasse son devoir sur le champ de bataille et en face de l'ennemi. Quand un chrétien se trouve en présence d'un devoir pénible, d'un sacrifice qui coûte à la nature, le prêtre ne peut pas, sans doute, transiger avec la passion qui résiste, ou la lâcheté qui recule, mais la charité l'oblige à aplanir autant qu'il est en lui, les difficultés à dire à son pénitent : Faites d'abord ceci, qui dépend de vous, puis, pour le reste, adressez-vous à Dieu par une prière fervente : il viendra infailliblement en aide à votre faiblesse.

En un mot, il y a, dit saint Grégoire, un heureux tempérament de douceur et de sévérité dont tout ministre de Jésus-Christ doit faire son étude. Le secret est de les assortir de telle sorte que les pécheurs ne soient ni rebutés de l'une, ni rassurés dans leur faiblesse par l'autre. Ainsi en usa le prudent Samaritain envers le malheureux qu'il trouva percé de plaies sur le chemin de Jéricho. Il banda ses plaies, dit l'Évangéliste, après y avoir versé de l'huile et du vin. — Du vin, pour donner au remède de la force et de l'énergie : de l'huile pour adoucir ce que le remède avait de trop vif et de trop

dur. — Sans cet heureux mélange, on laisse à l'âme ses blessures, on les aigrit peut-être ; en tout cas, on ne les guérit pas.

RÉSUMÉ DE LA TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Le sacerdoce est une mission ; tout prêtre est un envoyé, un apôtre : *missus, apostolus* ; il est le continuateur de la mission de Jésus-Christ. En cette qualité, quelles sont les vertus qu'on exige de lui ? Saint Grégoire et saint Bernard vont nous l'apprendre. En réunissant les différents traits épars dans leurs écrits, nous aurons le parfait modèle d'un saint prêtre, d'un excellent curé.

« Pastor eligendus sit vir probatus, non probandus, quia in curiâ plus deficiunt boni, quam meliorantur mali.

» Assumendus potius cunctans et renuens, quam volens et recurrens. Compellendus intrare, qui præter Dominum timeat nihil, nihil speret, nisi à Domino.

» Sit in cunctis benè moratus, in consilio providus, in jubendo discretus, in disponendo industrius, in agendo strenuus, in loquendo modestus, in silentio discretus, in adversitate securus, in prosperitate devotus, in zelo sobrius, in misericordiâ non remissus, in otio non otiosus, in convivio non effusus. Cunctis passionibus moriens spiritualiter vivat. Prospera mundi postponat, nulla adversa pertimescat, sola interna desideret, pietatis visceribus affluat. Vulgus non spernat, sed doceat; divites non palpet, sed terreat; pauperes non gravet, sed foveat.

» Pascat gregem exemplo ædificationis, verbo prædicationis, fructu orationis.

» Habeat bonitatem, disciplinam, scientiam: prima dat exemplum, secunda corripit, tertia instruit.

» Habeat eruditionem, sed multò magis unctionem, quæ sola docet de omnibus.

» Caveat ne alios juvando, se deserat; ne alios elevans, cadat. — In omni re plus fidat orationi, quam suo labori.

» Non de severitate sit oneri, nec de familiaritate contemptui : Sit illi necessaria oris cu-

stodia, quæ tamen affabilitatis gratiam non excludat. — Amabilem se præbeat non verbo, sed opere. Reverendum se exhibeat non fastu, sed actu.

» Animum habeat liberum, nobilem, firmum, invictum, amplum.

» Liberum, quem nulla sibi vindicet violenta occupatio ; — nobilem, quem nulla retrahat indigna affectio ; — firmum, quem nulla concutiat repentina turbatio ; — invictum, quem nulla fatiget etiam continuata tribulatio ; — amplum, quem nulla coarctet rei temporalis amissio.

» Actu sit severus, vultu serenus, verbo serius.

» Tales habeat familiares, quos post modum elegisse non pœniteat, tales, qui frænent præcipitem, dormitantem excitent, quorum libertas excedentem corrigat, extollentem reprimat, quorum constantia nutantem firmet, erigat diffidentem. »

Ainsi le prêtre, le bon pasteur qui veut continuer, reproduire en lui la vie apostolique du Sauveur, est un homme de prière et d'action, de science et de zèle, de vertus modestes, et de dévouements sublimes. Sa vie se passe dans

sa bibliothèque où il puise, aux sources que l'Église lui indique, la science qui fait le théologien et le maître de la doctrine ; — dans son oratoire, où il traite secrètement avec Dieu des besoins de son peuple et de ses propres besoins; — à l'autel où, uni à la grande victime de propitiation, il se jette comme médiateur entre Dieu offensé et les hommes coupables ; — au confessionnal où il étend la main sur le pécheur et le renvoie justifié, innocent ; — au milieu des petits enfants auxquels il apprend à balbutier le catéchisme, ce merveilleux alphabet de la sagesse divine ; — au chevet des mourants qu'il aide à passer saintement du temps à l'éternité !

O la belle, la noble, la sublime mission que celle d'un curé, d'un homme vraiment apostolique ! que de pécheurs convertis par ses exhortations ! que d'âmes arrachées à l'enfer ! que de justes affermis, perfectionnés et conduits par lui aux portes du ciel !

Lui-même arrive à la fin de sa carrière. Consumé de travaux, il meurt.... sera-t-il pleuré, regretté ? Ses paroissiens, en l'accompagnant à sa dernière demeure, se rappelleront-ils

son dévouement, ses bienfaits? Peut-être. Peut-être aussi seront-ils ingrats. Mais qu'importe le vain bruit qu'on fait retentir autour d'un cercueil? Ce bon prêtre n'a pas travaillé pour la terre; il a placé plus haut ses espérances. Tout ce qu'il s'est proposé pendant les jours de son pèlerinage, c'était de continuer la mission du divin Rédempteur, d'instruire, de consoler, de sauver autant qu'il était en lui, la génération présente, et de laisser aux générations à venir la foi avec ses espérances immortelles.

Cette grande mission il l'a remplie avec zèle et dévouement, sa vie a été laborieuse, pénible peut-être, mais noble et pure. Maintenant il goûte les fruits de ses travaux, il se repose dans le sein de son Dieu : *momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* (II Cor. IV, 17.)

Oratio S. F. Xaverii pro conversione gentium, hæreticorum et peccatorum.

Æterne rerum omnium effector Deus, memento abs te animas infidelium, hæreticorum et peccatorum procreatas easque ad imaginem et similitudinem tuam conditas. Ecce, Domine, in opprobrium tuum his ipsis infernus impletur. Memento Jesum dilectum Filium tuum pro illarum salute atrocissimam subiisse necem : noli, quæso, Domine, ultra permittere, ut Filius tuus ab infidelibus, hæreticis et peccatoribus contemnatur, sed precibus sanctorum virorum, et Ecclesiæ sanctissimæ filii tui sponsæ placatus recordare, misericordiæ tuæ et oblitus idololatriæ, contumaciæ et malitiæ eorum effice, ut ipsi quoque agnoscant, timeant et diligant aliquando, quem misisti, Dominum nostrum Jesum Christum qui est salus, vita et resurrectio nostra, per quem salvati et liberati sumus, cui sit gloria per infinita sæcula sæculorum. Amen.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

VIE SOUFFRANTE.

Le prêtre, en entrant dans le sanctuaire, s'engage dans une voie de renoncement, de contradictions et de souffrances : c'est ce que nous devons établir dans cette quatrième considération. Mais comme il ne suffit pas qu'il accepte la souffrance pour lui-même et qu'il doit encore la faire accepter aux peuples qu'il évangélise, puisque toute la science du chrétien se résume dans la science de la croix : *Nos autem prædicamus Christum crucifixum*, il nous a semblé convenable d'expliquer avant tout ce qu'est la souffrance au point de vue de la foi, pour le chrétien en général et pour le prêtre en particulier.

PREMIÈRE SECTION.

CHAPITRE UNIQUE.

DOCTRINE CHRÉTIENNE SUR LES SOUFFRANCES.

I

Dieu a fait deux grands ouvrages dans le monde, la création et la rédemption. Mais ils ne sont pas conçus sur le même plan. La création primitive est l'œuvre de la sagesse et de la toute-puissance. Manifestation radieuse de la beauté divine, le nombre, le poids et la mesure s'y rencontrent dans des proportions admirables, et il ne faut qu'un coup d'œil attentif pour en saisir les rapports harmonieux.

Mais voilà que la sagesse humaine contemplant cette œuvre magnifique en méconnaît l'auteur. Dès lors l'irrévocable dessein de Dieu fut de perdre la sagesse des sages. Pour recon-

quérir l'âme humaine, pour racheter le monde, toute mesure est brisée. Au lieu de se montrer grand, il faut que Dieu se fasse petit; il faut que l'Infini descende au fini.

Dans cette manifestation nouvelle, Dieu nous apparaît s'avançant par de s démarches qui confondent la raison. Il franchit les montagnes et les collines; du ciel à la crèche, de la crèche par divers bonds sur la croix; de la croix au tombeau et jusqu'aux enfers, de là au plus haut des cieux. Tout est sans ordre et sans mesure.

Oui, disait Tertullien dans son langage énergique, notre Dieu s'est montré impudent de la bonne sorte et heureusement insensé : *Christum benè impudentem et feliciter stultum.* Saint Paul avait dit avant lui : Le monde n'ayant pas connu Dieu par les œuvres de sa sagesse, il a plu à Dieu de sauver par la *folie* ceux qui croiraient en lui : *per stultitiam.*

Mais nous le savons tous; ici la folie comme la faiblesse n'est qu'apparente : *Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus : et quod infirmum est Dei, fortius est hominibus.* (I Cor. I.)

L'amour de l'indépendance et l'amour du plaisir, l'orgueil et la volupté étaient les deux

causes qui avaient précipité l'homme dans le mal. Or, l'homme doit être puni par où il a péché. La sentence qui nous condamne à l'humiliation et aux souffrances est donc souverainement juste, et elle est irrévocable. Si un Sauveur vient au secours de l'humanité déchue, il ne doit pas l'affranchir des misères et des afflictions de la vie : car alors il y aurait violation de l'ordre, et le testament de la miséricorde briserait celui de la justice.

Mais si nos misères pèsent sur nous comme un poids fatal qu'aucune force ne saurait détourner, notre malheur est donc sans remède ; il n'y a donc pas pour nous de délivrance possible.

C'est ici que le mystère de la folie devient le mystère de la plus haute et de la plus sublime sagesse.

Le Verbe fait chair ne songe pas à détourner de nous les humiliations et les souffrances ; il fait mieux, infiniment mieux ; il convertit le mal en bien. L'innocent, s'associant aux coupables et se chargeant lui-même des suites et des châtiments du péché, en fait le remède du péché.

Nous étions condamnés à gémir dans cette vallée de larmes, à souffrir sans mérite, à mourir sans espérance; et les maux de cette vie n'étaient que le prélude de maux plus affreux qui nous attendaient dans l'autre.

Mais voici l'heureuse révolution que le Sauveur a opérée dans nos destinées. Nos peines, si nous le voulons, seront bornées désormais à la vie présente; et après que nous aurons payé le tribut aux souffrances et à la mort, Jésus nous rendra impassibles, immortels et éternellement heureux. Ici-bas même nos misères changeront de nature : elles ne seront plus un opprobre, un joug accablant. Le Fils de Dieu s'y est assujetti, et par là il en a adouci la rigueur, il les a ennoblies, sanctifiées; il en a fait le principe de notre grandeur et de notre félicité.

Ainsi Jésus-Christ ouvre devant nous un monde nouveau où tout change de nom et d'aspect : il guérit nos maux, non en les faisant disparaître, mais en les transformant. Il nous apprend ce secret merveilleux de trouver les richesses dans la pauvreté, la gloire dans les humiliations, la joie dans les souffrances, la

vie dans les bras mêmes de la mort; nous faisant de nos misères mêmes autant d'échelons pour monter à la gloire et au bonheur.

L'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu a été la source de tous les crimes et de tous les malheurs de l'homme : — l'amour de Dieu, jusqu'au mépris de soi-même, sera le principe de son retour à l'ordre et à la félicité qu'il a perdue.

Voilà pourquoi le Sauveur ne cesse de nous inculquer par ses discours et plus encore par ses exemples la nécessité du renoncement, des souffrances, et de nous les montrer comme l'unique voie qui conduit au salut.

Si quelqu'un veut venir après moi, avait-il dit, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive; car celui qui voudra sauver sa vie, la perdra; et celui qui perdra sa vie pour l'amour de moi, la sauvera.

Le jour où il monta sur la croix pour y mourir dans les opprobres et les tortures, l'Homme-Dieu donna une énergie nouvelle à ces divines paroles qu'aucune bouche humaine n'aurait osé prononcer : *Omnem doctrinam*

suam patibulo roboravit. (S. Hieron. ad Algas. quæst. 5.)

La question de la souffrance est la grande question sociale ; elle se pose devant les peuples à toutes les grandes époques de l'histoire. Pour la résoudre, les sages du siècle, les philosophes, les politiques rêvent des utopies, bâtissent des systèmes, font des révolutions. Les utopies passent, les philosophies passent, les révolutions passent et la souffrance reste, elle pèse toujours du même poids sur l'humanité : *Jugum grave super filios Adæ.* Toujours il y aura des misères, des indigences, des maladies, des souffrances dans cette vallée de larmes, parce que toujours il y aura des pécheurs.

Pour la philosophie humaine, la douleur est un phénomène inexplicable, c'est un mystère : elle n'en connait pas la cause et elle ne saurait en indiquer le remède.

Est-ce la souffrance elle-même qui est un mal ? Non : car un malade souffre volontiers une opération douloureuse qui doit lui rendre la santé : un militaire ne s'afflige pas d'une blessure qu'il a reçue en remportant sur l'ennemi une glorieuse victoire : une mère se ré-

jouit au milieu même des douleurs de l'enfantement, en pensant qu'elle va embrasser son premier-né.

Qu'est-ce donc que les hommes repoussent ? c'est la souffrance stérile, la souffrance sans gloire, la souffrance sans consolation.

Or Jésus-Christ a ôté à la souffrance ces trois caractères hideux qui en font un objet de répulsion et d'effroi pour l'humanité. De stérile il a rendu la souffrance féconde, d'ignominieuse il l'a rendue glorieuse, de désolante il l'a rendue aimable et pleine de douceur. Voilà pourquoi il est le grand médecin de nos maux et l'unique consolateur des âmes souffrantes.

Et d'abord il a rendu la souffrance féconde. Adam et Jésus-Christ sont deux chefs, tous deux sont pères, tous deux sont imités par leur famille ; tous deux communiquent leur image et leur ressemblance à leurs enfants. Tant que nous portons l'image honteuse du premier homme, nous sommes comme lui terrestres et charnels, comme lui ingrats et rebelles. En cet état nous souffrons, mais nos souffrances ne sont pas une satisfaction, une expiation :

elles ne sont qu'un châtiment, un supplice qui laissent au coupable la souillure du crime, parce qu'ils lui laissent son obstination, sa malice.

Mais du moment que nous portons l'image de l'homme céleste, que nous sommes unis à Jésus-Christ par la grâce sanctifiante, le repentir et l'amour entrent dans notre cœur. Alors notre souffrance est transformée ; elle devient satisfactoire et méritoire. Associés au nouveau chef de l'humanité déchue, nous marchons à sa suite, à travers les afflictions et les douleurs, à la conquête du royaume que nous avions perdu. Or qui oserait appeler un mal ce qui produit un si grand bien ?

En second lieu, Jésus-Christ a levé l'opprobre qui était attaché aux souffrances. Toute l'antiquité païenne témoignait de l'éloignement et une sorte d'aversion pour les malheureux. Elle les regardait comme des êtres frappés du ciel et poursuivis par la fatalité.

C'est Jésus-Christ qui est venu réformer ces fausses idées. Il a créé la dignité de la souffrance et la majesté du malheur. En prenant sur lui toutes nos misères, en s'en parant

comme d'une livrée, il les a ennoblies, il les a rendues glorieuses. Le plus grand de nos orateurs ne parlait-il pas devant la cour de Louis XIV de l'*éminente dignité des pauvres dans l'Église ?* Les plus splendides monuments de nos cités n'étaient-ils pas autrefois des palais élevés à la misère et à la souffrance ? N'a-t-on pas vu plus d'une fois d'illustres princesses et de puissants monarques servir à genoux les pauvres et les infirmes ? Enfin tant de millions d'hommes volontairement enrôlés sous la bannière de la pauvreté, de l'humiliation et des souffrances, ne proclament-ils pas assez haut qu'il est glorieux de souffrir sous un chef couronné d'épines ?

C'était déjà un miracle bien étonnant d'avoir rendu glorieux ce que le monde avait toujours regardé comme vil et abject. Mais le comble de la merveille est d'avoir rendu agréable et délicieux ce que tous les instincts de notre nature repoussent avec le plus d'énergie. N'avons-nous pas une répugnance naturelle et comme invincible pour la souffrance ? Et cependant combien de généreux chrétiens ont couru avec ardeur au-devant de la souffrance et s'y sont

plongés avec une sorte de volupté, de sensualité spirituelle !

Niera-t-on ce phénomène? mais on ne nie pas des faits, et celui-ci est attesté par la vie de tous les saints, par tous les monuments de l'histoire. *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra*, disait saint Paul, et après lui toutes les grandes âmes qui ont édifié la terre et peuplé le ciel.

Et pour ne parler ici que des martyrs, n'est-ce pas un fait évidemment divin que la joie et les transports qu'ils faisaient éclater au milieu des plus épouvantables supplices ? Rome païenne avait vu autrefois avec étonnement un de ses citoyens, placé entre le salut de sa patrie et une mort cruelle, ne pas hésiter un instant, et courir de lui-même au supplice. Tous les historiens et les poëtes ont épuisé leur éloquence à vanter, à exalter ce dévouement magnanime. Mais Régulus était un guerrier accoutumé à braver les périls, et l'amour de la gloire, comme le dit Virgile, soutenait son courage : *laudisque immensa cupido*. Et puis il apparait seul comme un phénomène, dans les annales de l'histoire.

L'Église nous montre non pas quelques individus isolés, mais des millions de héros, hommes, femmes, vierges délicates, faibles enfants qui courent à une mort ignominieuse comme à un festin et montent sur les bûchers, sur les échafauds, la joie dans le cœur et le sourire sur les lèvres. D'où leur vient donc cette allégresse et cette insensibilité qui se joue de la douleur et se rit des supplices?

Ah ! c'est que leur âme n'est plus dans leur corps, elle en est sortie pour se plonger dans les plaies du divin Rédempteur ; elle ne sent point ses propres souffrances, ou si elle les sent, elle en triomphe avec un courage invincible et une vigueur surnaturelle : *Inde tolerantia martyris provenit*, dit saint Bonaventure, *quod in Christi vulneribus tota devotione versetur, et jugi meditatione demoretur.* — Fortifié par la pensé et l'assistance invisible de son Sauveur, le martyr demeure ferme et content ; il se fait de ses tourments autant de triomphes. Tandis qu'on déchire son corps et qu'on fouille avec le fer dans ses entrailles, il regarde, sans pâlir, son sang qui sort à gros bouillons de ses plaies. Où donc est alors l'âme de ce généreux

athlète ? Elle est en assurance ; elle est dans le rocher, elle est dans les entrailles de Jésus-Christ, entrant par ses blessures, comme par autant de portes qui lui sont ouvertes. *In illo stat martyr tripudians et triumphans : toto licet lacerato corpore et rimante latera ferro, non modo fortiter, sed et alacriter suum e carne sua circumspicit ebullire cruorem. Ubi ergo tunc anima martyris ? Nempe in tuto, nempe in petra, nempe in visceribus Jesu, vulneribus scilicet patentibus ad introeundum. Si enim in suis esset visceribus, scrutans ea ferrum profecto sentiret, dolorem non ferret, succumberet et negaret. Nunc autem in petra habitat, quid mirum si in modum petræ duruerit ! Sed neque mirum si exul a corpore dolores corporis non sentiat. Neque hoc facit stupor, sed amor. Submittitur enim sensus, non amittitur ; non deest dolor, sed contemnitur.* (Saint Bonaventure *in prolog. vitæ Christi.* Lui-même avait tiré ce beau passage de saint Bernard, *in cantic.*)

Ainsi le Fils de Dieu s'est associé à nos misères pour les transfigurer et les couvrir de l'éclat de sa divinité. Homme comme nous, il

s'est livré à la tristesse, à l'ennui et même à la crainte : *cœpit pavere, et tædere;* — et par là il est devenu le principe de notre force et de notre joie. Pour détourner le calice de sa Passion qu'il avait désiré toute sa vie, il s'est prosterné et a mis, comme parle le Prophète, sa bouche dans la poussière : et par là il a relevé de terre ses disciples, il a communiqué l'héroïsme à ses martyrs. Il a souffert une cruelle agonie dans laquelle le sang est sorti de toutes ses veines : et par là il a mérité la fermeté, l'intrépidité et même la joie à des hommes faibles et tremblants que la seule image de la douleur épouvantait. Tout ce qu'il devait nous donner par sa grâce, il a voulu l'acheter lui-même.

Nostræ infirmitatis affectus participando curabat.... Venerat enim in hunc mundum dives et misericors negotiator cœli;... nostra accipiens et sua retribuens. (S. Leo, serm. II, *de Pass. Christi*, c. IV.)

Jésus-Christ voyant les opprobres et les tourments qui l'attendaient, avait dit à son Père : *Fiat voluntas tua.* — Cette parole du chef, dit saint Léon, a été le salut de tout le corps. Elle a été une leçon et un exemple. C'est à elle que

les confesseurs de la foi doivent leur zèle et leur amour, les martyrs leur persévérance et leur couronne : *Hæc vox capitis salus est totius corporis, hæc vox omnes fideles instruxit, omnes confessores accendit, omnes martyres coronavit. Nam quis mundi odia, quis tentationum tenebras, quis posset persecutorum superare terrores, nisi Christus in omnibus et pro omnibus diceret Patri : Fiat voluntas tua?* (S. Leo, serm. II, *de Pass. Christi*, c. IV.)

Crux tua omnium fons benedictionum, omnium est causa gratiarum, per quam credentibus datur virtus de infirmitate, gloria de opprobrio, vita de morte. (S. Leo, serm. VIII, *de Pass.*, n° 7.)

Maintenant que la douleur a perdu à nos yeux son aspect hideux et terrible, nous serons moins effrayés en considérant les contradictions et les souffrances de tout genre auxquelles nous expose notre grande et sublime mission.

II

Mais pourquoi la nécessité de souffrir est-elle imposée plus spécialement au prêtre qu'au

simple fidèle ? En voici deux raisons principales.

La première, c'est que le raisonnement et toutes les belles maximes de la philosophie ne suffiraient pas pour faire adopter aux hommes une doctrine contraire à toutes les inclinations de la nature. Il faut que cette doctrine soit rendue sensible par des faits.

Or qui devra traduire en actes ces leçons pratiques, ces grands principes de renoncement, de sacrifices de pauvreté et de patience ? N'est-ce pas avant tout le prêtre qui est envoyé pour prêcher l'Évangile et en montrer dans sa personne un commentaire, une explication à la portée de tous ?

Un homme subit les suites de la pauvreté et du dénûment ; mais c'est malgré lui. Son état peut exciter la compassion ; il n'instruit pas, il ne rend pas aux autres la souffrance moins amère.

Mais c'est un pauvre volontaire, il souffre par choix. Saint François d'Assise grelottait dans ses haillons. Un bel esprit, qui se croyait sans doute un personnage, l'aborde et lui dit d'un ton railleur : Mon ami, veux-tu me vendre

quelques gouttes de sueur? — Non, répond le saint, je les vendrai plus cher à Dieu. — Il n'est personne qui ne comprenne cette leçon et qui n'en conclue que la souffrance n'est pas un mal.

Une seconde raison de la nécessité des souffrances pour le prêtre, c'est qu'il est père dans l'ordre surnaturel : *In Christo.... per Evangelium ego vos genui.* (I Cor. IV, 15.) Or tout enfantement qui se termine à un homme est nécessairement pénible et douloureux. C'est l'arrêt que Dieu a porté aussitôt après la chute : *In dolore paries.* Et cet arrêt s'exécute dans l'ordre de la grâce comme dans l'ordre de la nature. C'est en mourant sur la croix que Jésus-Christ nous a enfantés à la vie surnaturelle. Marie est mère de Dieu et mère des élus. Un Dieu naissant ne devait causer aucune douleur à sa mère : aussi ce premier enfantement s'accomplit dans une délicieuse extase; mais il n'en fut pas ainsi du second. C'est sur le Calvaire, au pied de la croix, que Marie est devenue notre Mère : Alors, dit l'abbé Rupert, elle paya avec usure les douleurs dont elle avait été exempte lorsqu'elle mit au monde le fruit béni de ses entrailles. L'Église catho-

lique est la seule et légitime Épouse de Jésus-Christ ; elle ne cesse de lui donner des enfants : mais c'est à travers les tribulations et les persécutions de tout genre qu'elle les voit se multiplier et qu'elle les conduit au port de l'éternité. Quiconque s'emploie au salut des âmes doit s'attendre à souffrir, s'il veut rendre son ministère fécond : *In dolore paries.*

Les sections suivantes mettront cette vérité dans tout son jour.

DEUXIÈME SECTION.

Deux causes expliquent les souffrances du Sauveur pendant sa vie mortelle, ainsi que la Passion cruelle et ignominieuse qui l'a terminée.

1° Il s'est présenté aux hommes comme l'ennemi du péché, auquel il déclarait une guerre continuelle et irréconciliable. C'est ce qui lui attira tant de contradictions, de persécutions de la part des méchants.

2° Jésus-Christ s'était offert à son Père comme caution, comme victime pour les péchés des hommes. C'est pour cela qu'il eut à souffrir la peine et les châtiments dus au péché.

Or, le prêtre est la personnification vivante du Verbe fait chair dont il continue la mission : donc le prêtre doit boire le même calice et dans le même esprit que le Sauveur ; sa vie doit être la continuation, la suite, le complément des souffrances et de la Passion du Sauveur.

De là, pour le prêtre comme pour Jésus-Christ, deux raisons de souffrir.

1° Il souffre parce qu'il est par état et par devoir l'ennemi du péché, l'antagoniste du mal.

2° Il souffre, parce qu'il s'offre à la justice divine comme la caution et la victime des pécheurs.

CHAPITRE PREMIER.

LA HAINE DES MÉCHANTS PREMIÈRE CAUSE DES SOUFFRANCES DE JÉSUS-CHRIST ET DE SES MINISTRES.

Le plus sage des philosophes de l'antiquité, cherchant l'idée de la perfection, avait dit plusieurs siècles avant Jésus-Christ : Comme celui-là serait le plus méchant des hommes qui saurait si bien cacher ses vices qu'il jouit de tout le crédit que peut donner la vertu ; aussi, on devrait regarder comme le plus vertueux celui à qui sa vertu même attirerait la haine et la persécution des hommes jusqu'à le conduire au *supplice de la croix*.

Réflexion étonnante, rendue par une expression plus étonnante encore dans la bouche d'un païen. Les anciens Pères y ont presque vu une prophétie qui annonçait la Passion et la mort future de l'Homme-Dieu. Au moins, ce qui est certain, c'est que cette observation

de Platon suppose une connaissance bien extraordinaire de la profonde corruption du cœur humain.

Jésus-Christ, entrant dans le monde, n'y a trouvé que des pécheurs. Or, il semble que les pécheurs ne devraient pas plus s'opposer à un Sauveur que les malades à un médecin. Cependant, tout s'est soulevé contre lui.

Jésus a été, plus que Moïse, plus que Jérémie, plus que tous les prophètes, un objet de contradiction, de murmure et de scandale. — C'est un prophète, disent les uns; non, disent les autres. — C'est le Christ. — Le Christ peut-il venir de Nazareth? — Quand le Christ paraîtra, on ne saura pas d'où il vient; mais nous savons d'où vient celui-ci. — C'est un séditieux, qui empêche de payer le tribut à César; — c'est un homme de plaisir qui aime le vin et la bonne chère; — c'est un Samaritain, c'est un blasphémateur qui se dit l'égal de Dieu; — il est possédé du démon; c'est au nom de Béelzébuth qu'il chasse les démons.... Lequel des prophètes a été en butte à tant d'outrages et de contradictions?

La raison en est que Jésus-Christ, plus que

tous les prophètes, présentait la vérité avec un éclat irrésistible, et que les hommes ne peuvent souffrir la vérité qui les condamne. Ils aiment mieux ne pas voir leur péché, afin de pouvoir y demeurer en repos, que de le voir pour s'en repentir et s'en corriger.

Circonvenons le Juste, disent les pharisiens et les docteurs de la loi : *Circumveniamus Justum*. Éprouvons-le par les tourments et les opprobres : *Contumelia et tormento interrogemus eum*. Et pourquoi? Parce qu'il est contraire à nos œuvres ; parce qu'il met en évidence, par sa doctrine et ses vertus, les vices de notre morale.

Jésus-Christ était venu pour déclarer la guerre à l'erreur et au vice, pour établir partout le règne de la vérité et de la justice : voilà ce qui souleva toutes les passions mauvaises, ce qui arma contre lui l'enfer et ses suppôts, ce qui le conduisit au supplice de la croix.

La Passion du Sauveur ne s'est pas terminée en sa personne ; elle se prolonge dans ses représentants.

J'aborde ici un problème historique dont l'incrédule ne trouvera jamais la solution. En

effet, la guerre continuée depuis dix-huit siècles contre le prêtre catholique est un des plus étonnants phénomènes de l'humanité; phénomène inexplicable, si on n'en cherche pas la cause dans un ordre surnaturel.

On a vu des nations combattre contre des nations, des castes contre des castes. — Mais le prêtre n'est pas un étranger, il ne vient pas d'un pays inconnu; c'est un concitoyen, il parle la même langue, il obéit aux mêmes lois, il chérit la même patrie que ceux qui le persécutent. — Il ne prétend pas faire une caste à part, une classe privilégiée; il se recrute dans tous les rangs de la société, il accueille indistinctement tous ceux qui veulent s'associer à sa mission, les petits comme les grands, les pauvres comme les riches.

On a vu les habitants d'un même royaume se diviser pour des opinions politiques, se partager en factions, combattre entre elles avec acharnement, pour le triomphe d'un parti. Mais le prêtre n'est pas l'homme d'un parti; étranger à la politique de la terre, il laisse les ambitieux se disputer la domination et l'empire; pour lui, il se retire à l'écart, il prie en

silence, il gémit sur l'aveuglement de ses frères, toujours prêt à embrasser et à bénir les vainqueurs et les vaincus.

Enfin, on a vu des haines de famille qui ne s'éteignaient pas même dans les cendres du tombeau, et passaient, comme un funeste héritage, des pères aux enfants. Mais ces haines avaient été provoquées par des injustices, des outrages, des droits méconnus et violés. — Le prêtre n'a jamais outragé personne ; c'est l'homme le plus inoffensif, un homme de paix et de charité.

Quels sont donc ses griefs ? Que lui reproche-t-on ? — Est-ce l'habit qu'il porte et qui le distingue ? — Non ; la preuve en est que, s'il se rencontre quelque part un prêtre d'une foi douteuse, de mœurs équivoques, un prêtre qui, sous l'habit ecclésiastique, mène une vie toute profane et même scandaleuse, il sera loué, vanté, protégé par les plus grands ennemis du clergé.

Quel est donc le crime du prêtre fidèle? — Ce sont ses préjugés, dit-on, ses opinions absurdes en matière de Religion, et qu'il donne comme autant de dogmes émanés du Ciel.

Eh bien! supposons qu'il se trompe : il aurait cela de commun avec beaucoup d'autres. Il y a dans le monde des rabbins juifs, des ministres protestants, luthériens, calvinistes, anglicans, presbytériens, momiers, piétistes.... Il y a des muftis parmi les Turcs, des bonzes dans l'Inde et le Japon : dira-t-on que tous ces ministres de cultes contradictoires sont dans le vrai, tandis que le prêtre catholique seul est dans le faux? On ne l'oserait. Cependant on laisse tous ces hommes en repos; on les méprise peut-être; mais on ne les hait pas, on ne les persécute pas. D'où vient donc, au prêtre seul, le privilége de la persécution et de la haine?

Ah! c'est que le prêtre est ennemi des lumières! — Ceux qui le disent ne le croient pas; ils savent bien que le prêtre a toujours chassé devant lui les ténèbres, et promené dans le monde le flambeau de la science. — C'est un ambitieux! — Mais cette accusation est absurde. Nul n'occupe moins de place dans le monde. Ce n'est pas lui qui exploite le commerce, qui dispute les charges et les emplois lucratifs. Et s'il le faisait, il serait, au point de

vue civil, dans son droit comme un autre. Ce serait un rival; ce ne serait pas un ennemi, pas plus que ces millions d'hommes qui s'agitent pour parvenir à leurs fins, et qui encombrent toutes les avenues qui conduisent à la fortune.

Cherchez : vous ne trouverez pas d'autre motif de l'opposition violente faite au prêtre catholique, que celle que le Sauveur assignait lui-même : *De mundo non estis*, disait-il à ses Apôtres, *propterea odit vos mundus*. Le monde crie sans cesse : Gloire aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs! — Le prêtre crie : Anathème! — *Vævobis, divitibus*... C'est la guerre, évidemment.... Quand le prêtre a perdu son énergie, et se rapproche des maximes du monde; ou bien quand le monde, moins aveugle, se rapproche des maximes de l'Évangile, il se fait une suspension d'armes, une trêve : trêve funeste dans le premier cas, heureuse dans le second; mais toujours de courte durée.

Bientôt chaque parti reprend son esprit propre, et la lutte recommence. Or, c'est toujours contre le prêtre le plus généreux et le plus fi-

dèle que se dirigent les efforts de l'ennemi. Plus vous aurez de ressemblance avec votre divin modèle, le Dieu sauveur, plus aussi vous aurez de part aux calomnies, aux outrages, aux persécutions des méchants.

Donc, ce n'est pas l'homme, c'est Jésus-Christ, c'est-à-dire la vérité et la vertu, qu'on persécute dans le prêtre. Donc, toutes ces clameurs contre les prêtres, qui arrivent à nos oreilles des quatre vents, ne sont que l'écho prolongé de ce cri déicide : *Tolle! tolle!* Otez-nous cet homme! Nous ne voulons pas plier sous l'autorité de Dieu ; nous ne voulons pas nous soumettre au joug du devoir ; nous ne voulons obéir qu'à nous-mêmes et à nos passions. Le prêtre est là pour protester contre notre orgueil et nos vices ; il nous menace de la vengeance divine ; il nous apparaît comme un remords, comme une vision de l'enfer qui nous poursuit. Otez-nous, ôtez-nous cet homme! *Tolle! tolle!*

Voilà le mot de l'énigme ; voilà l'explication de cette haine étrange, surnaturelle, vouée au prêtre. Deux camps sont en présence : d'un côté, le sacerdoce catholique, portant sur sa

bannière la devise inscrite sur le berceau de son divin Fondateur : Gloire à Dieu et paix aux hommes, par l'humilité, le renoncement, la chasteté ! — De l'autre, l'orgueil, la volupté et toutes les passions en délire, écrivant sur leur étendard : Guerre à Dieu et mort à ses prêtres !

Et il devait en être ainsi. Le prêtre est l'homme de Dieu, envoyé pour continuer le grand ouvrage de la Rédemption, et rassembler les élus de toutes les parties de la terre. Mais, parce que l'enfer lutte sans cesse contre le plan divin, et voudrait entraîner dans les abîmes toute la postérité d'Adam, il arme tous ses suppôts contre le prêtre, en sorte que toutes les passions mauvaises, comme autant de flots menaçants, s'amoncellent et se précipitent à chaque instant pour l'anéantir.

Après tout, il subit le sort qui lui était annoncé. On lui avait prédit d'avance qu'autour de lui viendraient se grouper, comme par enchantement, la haine et la fureur des méchants, avec l'amour et la vénération des bons. Le disciple n'est pas de meilleure condition que le maître. Si on m'a persécuté, disait

Jésus-Christ à ses apôtres, on vous persécutera de même. Vous serez traînés devant les tribunaux, battus de verges, jetés dans de noirs cachots, livrés à la mort.

Prêtre, vous saviez toutes ces choses, vous connaissiez les dangers de votre mission, et cependant vous l'avez acceptée ; vous êtes prêtre parce que vous l'avez voulu ; vous avez vu devant vous la lutte, les contradictions, les épreuves de tout genre ; et vous n'avez pas hésité néanmoins ; vous avez dit, avec saint Thomas : *Eamus et nos, et moriamur cum eo.* Il est beau de s'associer aux travaux et aux dangers du Sauveur Jésus. Il est beau de faire connaître Dieu aux hommes, d'évangéliser les pauvres, d'annoncer la miséricorde aux pécheurs, d'apprendre aux malheureux qu'ils ont un Père dans le ciel, et que des peines d'un jour peuvent leur procurer un bonheur sans fin. Oui, il est beau de continuer la glorieuse mission du divin Rédempteur, et d'être, avec lui, le Sauveur de ses frères, dût-on, comme lui, finir par la mort de la croix ; *Eamus et nos, et moriamur cum eo.*

Donc, prêtre de Jésus-Christ, c'est votre

gloire, votre félicité, d'être en butte aux calomnies, aux outrages, aux persécutions. C'est la preuve que vous faites une opposition sérieuse au monde et à ses vices, et que vous êtes le digne représentant de celui qui a frappé le monde de ses anathèmes : *Si exprobramini in nomine Christi, beati eritis.... Ibant apostoli gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.*

Ne craignez pas ce monde, qui ne peut tuer que le corps; ne le craignez pas, vous dit le Sauveur; car je l'ai vaincu : *Confidite, ego vici mundum.*

CHAPITRE II.

LA PATIENCE ET LA GÉNÉROSITÉ DANS LES ÉPREUVES ET LES PERSÉCUTIONS ASSURENT AU PRÊTRE LA VICTOIRE DANS LA LUTTE.

Comment Jésus-Christ a-t-il vaincu le monde, et comment le vaincrez-vous vous-même?

Jésus-Christ a vaincu le monde par l'inno-

cence de sa vie : *Quis ex vobis arguet me de peccato!* — Il l'a vaincu par la douceur et la prière : *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.* — Il l'a vaincu enfin par ses souffrances mêmes et par l'ignominie de sa Passion.

Quand est-ce qu'il a remporté la plus grande, la plus complète, la plus magnifique victoire? N'est-ce pas lorsque, exposé à la dérision de la multitude, abandonné du Ciel et de la terre, il expirait sur la croix? *Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.*

Le Fils de Dieu n'a pas voulu honorer l'orgueil, en marchant contre lui avec l'appareil de la force et de la puissance : il a voulu le dompter, l'abattre par l'infirmité même. Les conquérants ordinaires combattent avec des armes étrangères ; ils appellent à leur aide de nombreux bataillons, des milliers de soldats. Pour vaincre des ennemis innombrables, mon Roi n'a eu besoin que d'une croix de bois. Toute sa force est dans ses mains percées, attachées, clouées au gibet. De la croix, il s'est élancé vers le ciel, tenant enchaînées à ses pieds toutes les puissances du monde et de

l'enfer, et emmenant en triomphe, dans la capitale de son empire, les justes délivrés et affranchis : *Expolians principatus et potestates et palam triumphans eos in semetipso.*

Or, en vous associant à son sacerdoce, Jésus-Christ veut que vous l'exerciez aux mêmes conditions que lui. La contradiction, les humiliations, les épreuves de tout genre, tels sont les éléments auxquels sont attachées les chances du succès.

N'est-ce pas ce qui s'est réalisé à la lettre dans les apôtres ? — Ils sortent du cénacle, et publient la résurrection et la divinité de leur Maître. Comment sont-ils accueillis ? — Ce sont des hommes ivres et qui ont perdu le sens. Nous vous défendons expressément de parler en ce nom. — Les apôtres poursuivent leur mission, sans tenir compte de cette défense. Alors on les saisit, on les frappe de verges, on les poursuit de ville en ville, de bourgade en bourgade ; l'univers entier se soulève et s'arme contre eux. Mais que leur importent les souffrances, la gloire, l'ignominie ? *Per ignominiam et bonam famam.* C'est en bravant les outrages et les persécutions qu'ils renver-

sent l'empire des démons, et plantent jusqu'aux extrémités de la terre leur croix victorieuse.

Paul est terrassé sur le chemin de Damas : d'un persécuteur, la grâce en fait un apôtre ; tous les secrets du Ciel lui sont révélés ; il est destiné à porter le nom de Jésus devant les rois et les nations. Quelle magnifique, quelle glorieuse vocation ! Mais attendez la suite : *Ego autem ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati.*

Tous les hommes apostoliques n'ont eu de grands succès qu'au prix de grandes épreuves et de grandes humiliations. — Voyez Ignace. C'était un gentilhomme d'un courage mâle, énergique, d'une prudence consommée, d'une constance à toute épreuve. Touché de la grâce, il veut mettre au service de la foi ses grandes qualités et ses nobles vertus ; il a le zèle, la ferveur, le dévouement d'un apôtre ; il brule de s'élancer à la conquête des âmes.... Arrête, Ignace ! il n'est pas temps encore ; la vie apostolique a son noviciat ; Dieu te destine à de grandes choses ; mais auparavant il faut qu'il te jette dans le creuset des humiliations, qu'il

te promène dans toutes les contrées de l'Europe, pour recueillir une ample moisson de calomnies, d'outrages, de persécutions; tu seras déshonoré dans l'opinion publique, traité d'hérétique, d'imposteur; et lorsque tu auras été rassasié d'opprobres, le Seigneur te dira : Va maintenant, je te serai propice à Rome; tu y fonderas une colonie d'ouvriers évangéliques. — Instruit par l'exemple du divin Maître et sa propre expérience, Ignace comprit le secret de la mystérieuse fécondité du ministère apostolique; aussi demandait-il à Dieu que la Compagnie dont il est le fondateur et le Père ne fût jamais sans quelque persécution; et l'histoire est là pour attester comment cette prière fut exaucée.

Si Dieu vous donne beaucoup à souffrir, réjouissez-vous; c'est un signe certain qu'il veut faire de vous un instrument utile à sa gloire. Le feu du zèle ne s'allume jamais mieux dans un cœur généreux que quand il a pour aliment le bois de la croix, dont le Sauveur s'est servi pour faire de lui-même un holocauste parfait.

Vous dites : Je ne fais rien dans ma paroisse;

mes efforts n'obtiennent aucun résultat. Mais, répondez, y avez-vous subi de grandes humiliations, livré de rudes combats, supporté courageusement de pénibles épreuves ? — Non. — Alors je ne m'étonne pas que la terre que vous remuez soit stérile. Elle n'a pas reçu son engrais : comment voulez-vous qu'elle se couvre d'une riche moisson ?

On est tenté de se décourager, quand on rencontre dans le ministère pastoral des obstacles, des contradictions. C'est qu'on manque de foi ; c'est qu'on ne comprend pas l'œuvre divine. — Jésus-Christ est venu lutter par la folie contre la sagesse, par l'humilité contre l'orgueil, par la pauvreté contre les richesses, par la faiblesse contre la force ; il a choisi ce qui n'était pas, pour confondre ce qui est. La Rédemption est une création plus étonnante que celle de l'univers ; c'est une œuvre tirée d'un néant rebelle, et qui se maintient, par le néant, contre tous les efforts qui devraient l'anéantir.

Montrez-moi les appuis humains de l'Église, sa raison d'être, ses moyens de défense contre les innombrables ennemis qui l'attaquent sans

cesse. Les princes de la terre déploient l'appareil de leur puissance, et marchent contre elle avec leurs soldats bardés de fer. Que leur oppose-t-elle ? — Son sein nu et désarmé. L'ennemi frappe, déchire ; mais, sa rage assouvie, il tombe parce qu'il est homme ; l'Église reste debout, parce qu'une main divine l'assiste et la protége.

Du reste, point de ces victoires décisives, solennelles, qui ont du retentissement et de l'éclat. Elle ne triomphe pas, à proprement parler ; elle survit. La gloire, le triomphe, c'est pour un autre temps et un autre séjour. En attendant, la lutte, le combat ; quelques succès modestes qui se poursuivent dans l'ombre, à travers les résistances d'une multitude d'ennemis secrets ou publics : — telle est la condition de l'Église sur la terre ; telle doit être la vie du bon prêtre, parce que telle a été la vie de celui dont il est le ministre et le représentant.

Il existe un ouvrage fort rare (1 vol. in-4°) écrit en latin par un évêque d'Italie au dix-septième siècle. Ce livre a pour titre : *De consolatione ad Episcopos.*

L'auteur, pour consoler et encourager ses collègues dans l'Épiscopat, leur montre que les différents genres de supplices qu'ont endurés les martyrs, un évêque fidèle à sa mission les rencontre dans l'exercice de sa charge pastorale ; et les textes nombreux qu'il allègue prouvent que les anciens Pères ont pensé de même.

Mais toute proportion gardée, un prêtre à la tête d'une paroisse est dans la même position qu'un évêque à la tête d'un diocèse : il a les mêmes luttes à soutenir, les mêmes contradictions à essuyer, les mêmes persécutions à supporter. Il peut donc, comme l'évêque, amasser les mêmes mérites, obtenir les mêmes récompenses que les martyrs.

Que cette pensée est consolante ! Jésus-Christ du haut du ciel nous contemple, il nous assiste dans nos combats, il nous prépare, dans l'autre vie, de brillantes couronnes, et dès cette vie même, il nous fait goûter les doux fruits de la victoire. Le sang des premiers martyrs fut une semence de nouveaux chrétiens. De même les épreuves du prêtre, les persécutions qu'il supporte avec courage, ne sont jamais stériles.

Quand le Fils de Dieu nous livre, comme il s'est livré lui-même à la haine des méchants, il nous donne part à la fécondité qu'ont eue ses humiliations, ses souffrances, sa mort.

Voyez ce qui s'est passé de nos jours. Les impies, après avoir proscrit ou massacré les ministres du sanctuaire, se vantaient d'avoir enseveli pour toujours l'Église dans un obscur tombeau, fermé avec une pierre que nulle main humaine ne pourrait ôter. Mais c'est là que Dieu les attendait. Malgré cette pierre, malgré les gardes placés à l'entrée du sépulcre, l'Église et son sacerdoce sont sortis triomphants des épreuves auxquelles on les avait soumis. Les attaques et les persécutions n'ont servi qu'à manifester avec plus d'éclat la divinité de l'Église, la puissance de son sacerdoce et la nécessité de leur concours pour la paix et le bonheur des peuples. Et qui sait combien d'âmes devront leur salut éternel aux souffrances des généreux confesseurs et au sang des glorieux martyrs de notre révolution ?

Tel est le drame divin qui, accompli autrefois sur le Calvaire, s'accomplit et s'accomplira jusqu'à la fin des temps dans l'Église, dans le

sacerdoce catholique, je dirais même dans l'histoire entière de l'humanité, si c'était le lieu de développer cette pensée.

Mais l'antagonisme du monde et de ses vices n'est pas la seule raison des souffrances de Jésus-Christ et de ceux qui continuent son œuvre. La section suivante va nous en découvrir une autre raison plus haute et plus profonde.

TROISIÈME SECTION.

CHAPITRE PREMIER.

JÉSUS-CHRIST S'EST OFFERT A SON PÈRE COMME CAUTION, COMME VICTIME POUR LES PÉCHÉS DES HOMMES; C'EST POUR CELA QU'IL EUT A SOUFFRIR LES PEINES ET LES CHATIMENTS DU PÉCHÉ. — CE QUE DOIT FAIRE LE PRÊTRE A SON EXEMPLE.

I

Pour attirer sur les coupables les bienfaits de la miséricorde, le Sauveur a dû accepter pour lui-même les rigueurs de la justice.

Il y avait plusieurs années que Jésus parcourait la Judée, annonçant le royaume de Dieu, appelant les hommes au salut, à la sainteté. Et quel était le fruit, le résultat de ses travaux? A peine avait-il pu grouper autour de lui quelques disciples : et encore, quels disciples! Comme ils étaient lâches, grossiers et imparfaits! C'était un Homme-Dieu qui les for-

mait à son école; et, après tant de leçons et d'exemples, ils n'étaient pas encore complétement changés, transformés. Ah! c'est qu'il ne suffisait pas que le Messie parlât aux hommes par ses prédications; il fallait aussi qu'il parlât à son Père par la voix de son sang. Il n'était pas seulement Docteur pour enseigner la vérité; il était encore Médiateur entre Dieu irrité et les hommes coupables; il était Pontife et victime, pour offrir une satisfaction légitime. Une réconciliation devait s'opérer entre le Ciel et la terre. Mais Dieu ne voulait pas donner une paix gratuite et exercer sa miséricorde aux dépens de sa justice. Et, comme les pécheurs étaient insolvables, il fallait que le Médiateur de ce grand traité s'offrît pour caution, et payât lui-même toute la dette.

La condition a été acceptée par l'Homme-Dieu; et, le moment de la remplir étant arrivé, voyez ce qu'il souffre, et dans quel esprit il souffre.

Tous les châtiments dont Dieu a résolu de punir éternellement le péché viennent fondre sur le Sauveur, au jour de sa Passion : *Dolores inferni circumdederunt me.*

Après la dernière et irrévocable sentence, le réprouvé aura à subir, dans l'enfer, trois sortes de châtiments : le remords rongeur qui déchirera son cœur : *Vermis eorum non moritur;* — l'action du feu qui brûlera son corps : *Crucior in hac flamma;* — la malédiction de Dieu, qui pèsera sur son âme, et le brisera dans le plus intime de son être : *Discedite a me, maledicti.*

Pour nous soustraire à ces trois châtiments, qui sont la solde du péché, *stipendium peccati,* Jésus s'y soumet pendant sa Passion; s'étant fait caution pour tous les pécheurs, il consent à souffrir, comme s'il était coupable de tous les crimes.

Voyez-le au jardin des Olives, paraissant devant son Père avec la confusion d'un criminel de lèse-majesté divine; il se tourmente lui-même, en faisant déborder sur son cœur une mer de douleurs, un océan d'amertume : *Magna est velut mare contritio tua.* Comment expliquer cette désolation immense dans l'Homme-Dieu? Jouissant, pendant les jours de sa vie mortelle, de la vision béatifique, il goûtait intérieurement toutes les joies du ciel. Mais, au

moment où il se constitue pénitent universel du genre humain, il suspend ce torrent de délices qui inondait son cœur; il met à part et retient dans la partie supérieure de son âme toutes les joies divines, afin de laisser son cœur exposé aux déchirements et aux douleurs : *Sequestrata delectatione divinæ æternitatis*, dit saint Ambroise. Il appelle toutes les passions qui s'agitent autour du cœur, la crainte, l'ennui, la tristesse, et il leur lâche la bride : *Cœpit pavere, tædere et mæstus esse*. Il invoque son Père, il le prie la face prosternée contre terre : *Procidit in faciem suam, orans*. — Voilà l'attitude que Dieu demande dans un médiateur, dans un avocat qui intercède pour les pécheurs.

Ce n'est pas assez de cette douleur intérieure. Il y a des tourments physiques, sensibles, dans l'enfer : il faut donc que Jésus souffre dans son corps.

Dieu dit un jour à Job : *Interrogabo te, et responde mihi*. Il me semble qu'un dialogue semblable s'établit sur le Calvaire. Le Père éternel compte en quelque sorte avec son Fils, comme un créancier avec son débiteur. — Mon Fils, vous savez le pacte que nous avons fait

ensemble. Vous avez pris sur vous les iniquités des enfants d'Adam; j'en ai promis le pardon, à condition que vous en subiriez la peine. — Voyez-vous cette croix? C'est là que ma justice vous attend. — Je suis prêt, mon Père; me voici : *Ecce venio.* — Vous savez, mon Fils, que vous portez dans vos mains les abominations de toutes ces mains criminelles qui se sont armées d'un poignard homicide, qui ont dérobé le bien d'autrui, qui se sont souillées par des libertés indécentes. Pour expier ces impuretés, ces meurtres, ces larcins, il faut que vos mains innocentes soient attachées, clouées à la croix. — Je le veux, mon Père. Et étendant les bras, Jésus dit au bourreau : Tiens, voilà mes mains; frappe, enfonce les clous. — Mon Fils, vos pieds représentent les pieds de ces pécheurs qui courent comme des insensés dans les voies du crime. Pour expier leurs coupables démarches, il faut que vos pieds innocents soient percés et que le sang en jaillisse en abondance. — Je le veux, mon Père. Et étendant son corps sur la croix, Jésus dit au bourreau : Voilà mes pieds, frappe; que je sois cloué sur l'autel de mon sacrifice.

Père saint, regardez votre Fils unique, dans quel état il est réduit! *Foderunt manus meas et pedes meos.* Je n'ai plus de mains pour faire des miracles. Je n'ai plus de pieds pour aller porter votre nom aux tribus d'Israël ; je n'en ai plus que pour souffrir : est-ce assez, et votre justice est-elle satisfaite?

Non, mon Fils. L'homme abuse de tous ses sens. Chaque sens doit dans l'enfer avoir son supplice : voilà l'arrêt. Il faut que vous en subissiez la rigueur. En conséquence, Jésus reste pendant trois heures sur la croix, afin que chaque sens, chaque partie de son corps soit le théâtre de quelque atroce douleur. — Ses yeux voient les bourreaux qui le tourmentent, la multitude qui insulte à ses douleurs, ses Apôtres qui l'abandonnent, sa sainte Mère qui pleure au pied de sa croix. — Ses oreilles entendent les blasphèmes et les imprécations que vomissent contre lui des bouches impies. — Sa langue, desséchée par une soif ardente, est abreuvée de fiel et de vinaigre. — Tout son corps n'est qu'une grande plaie, une immense douleur : *Videte si est dolor sicut dolor meus.*

Et cependant ce n'est encore là que la moin-

dre partie de l'immolation; parce que tout cela ne correspond point encore au grand supplice de l'enfer, qui est la malédiction de Dieu. Avant d'expirer, Jésus va nous en présenter dans sa personne une effrayante image.

Abandonné de toutes les créatures, il cherche un asile dans le sein de son Père; et son Père se retire, il le repousse, il l'accable, il le brise. C'est alors que le Sauveur s'écrie avec un déchirement inexprimable : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?*

Paroles étranges! Eh quoi! l'union hypostatique du Verbe avec l'humanité sainte est-elle donc interrompue? Non, sans doute : le penser serait une impiété, un blasphème. Jésus sur la croix est toujours l'Homme-Dieu, le Saint, l'Innocent, le Fils unique du Père et l'objet de ses éternelles complaisances. Comment donc est-il abandonné, repoussé de Dieu? C'est-à-dire qu'il est privé, destitué de ces consolations intérieures, de cette onction céleste que Dieu répand d'ordinaire dans l'âme juste et qui adoucissait pour les martyrs la rigueur des tourments. Pas une goutte de ce baume divin ne tombe sur la croix de mon Sauveur. Il boit

le calice amer de sa Passion, pur, sans mélange, sans adoucissement. La divinité qui réside en lui suspend ses influences; elle retire le secours puissant qu'elle prêtait auparavant à son humanité; elle laisse la chair dans toute son infirmité naturelle, afin que la douleur agisse sur elle avec une violence intolérable : *Caro factus*, dit saint Cyrille d'Alexandrie, *permisit carni ut sua pateretur*.

C'est pour préserver les pécheurs du malheur d'être éternellement séparés de Dieu, que Jésus sur la croix souffre cette effroyable séparation : *Derelictus est ne nos derelinqueret*, dit saint Cyprien.

II

C'est en se sacrifiant lui-même comme victime pour le salut du monde que Jésus-Christ remplit son office de médiateur, de pontife de la nouvelle alliance. — Si vous voulez être le digne successeur de son sacerdoce, il faut qu'à son exemple vous vous immoliez généreusement pour le salut de vos frères; consentant à vivre et à mourir sans consolation humaine, et, si

c'est le bon plaisir de Dieu, sans consolation divine.

Pourquoi? Pour deux raisons. La première, c'est que Dieu veut des ministres qui le servent pour lui-même, et non pour ses dons. Nous avons tous besoin de l'assistance de la grâce divine, mais non de ses consolations. Il y a deux choses dans la grâce, la force et la douceur. Dieu donne quelquefois l'une sans l'autre. Nous en voyons la preuve dans saint Paul, attaqué d'une violente tentation. Il avait la force de la grâce, puisqu'il triompha. Avait-il la douceur de la grâce? Non, puisqu'il gémissait, qu'il tremblait, et qu'il avait besoin que Dieu le rassurât par ces paroles : *Sufficit tibi gratia mea.*

La seconde raison, c'est que le salut des pécheurs ayant coûté à Jésus-Christ tout son sang, il doit être aussi pour le prêtre un enfantement laborieux et pénible. Il est juste que celui qui applique les fruits de la rédemption entre dans l'esprit et les dispositions de celui qui les a mérités.

Voici un prêtre dont on vante le zèle, l'activité, les talents; il remplit avec une grande fi-

délité et un applaudissement universel tous les devoirs extérieurs de son ministère. Il pourvoit aux besoins des pauvres, il catéchise les enfants, il visite les malades, il est assidu au confessionnal, il prêche régulièrement, et sa parole est éloquente. Il semble qu'un tel pasteur devrait en peu de temps sanctifier une paroisse. Et cependant son travail est stérile. Lui-même s'en étonne : — On m'écoute volontiers, dit-il, et on ne se convertit pas.

Mais n'est-ce pas parce que vous négligez la partie la plus essentielle de votre mission? Il s'agit de réconcilier les pécheurs avec Dieu : mais, pour opérer une réconciliation, il faut traiter avec les deux parties et ménager les intérêts de l'une et de l'autre.

La justice offensée demande une réparation, elle demande du sang, ou du moins des larmes de repentir, qui sont comme le sang du cœur, dit saint Augustin. Mais qui donnera ce sang, ces larmes? Il ne faut pas les demander au pécheur, qui n'est pas encore touché, converti. Il faut que vous les présentiez vous-même à la Majesté divine, pour la fléchir et en obtenir la grâce des coupables.

C'est ainsi que saint Paul entendait le ministère apostolique. Il fondait l'espérance de ses succès sur les souffrances qu'il avait endurées et les larmes qu'il avait versées pour le salut des pécheurs. Il parlait avec confiance aux hommes, lorsque auparavant il avait eu le bonheur de parler éloquemment à Dieu, par ses humiliations, ses peines, et ses douleurs. Écoutez comme il s'en explique dans son Épître aux habitants de Thessalonique : Vous savez, leur dit-il, que notre entrée chez vous n'a pas été inutile : *Quia non inanis fuit*. Et pourquoi ? Il en donne la raison : C'est, dit-il, qu'ayant été tourmenté et traité indignement à Philippes, cela nous a donné l'assurance de vous annoncer l'Évangile : *Sed, ante passi et contumeliis affecti in Philippis, fiduciam habuimus in Deo nostro, loqui ad vos Evangelium Dei.*

Les saints se montraient pleins de douceur et d'indulgence pour les pauvres pécheurs. Mais la justice ne perdait rien de ses droits ; c'était une affaire qu'ils se réservaient de traiter secrètement avec Dieu.

Saint François-Xavier, ayant entendu la

confession d'un grand pécheur, lui donna l'absolution avec une pénitence extrêmement facile. — Eh quoi, mon père, dit le pénitent, vous me prescrivez une satisfaction si légère pour tant de crimes énormes! — Soyez tranquille, mon cher frère, répond le saint, j'y suppléerai. En effet, pendant plusieurs jours il se condamna à un jeûne rigoureux et se déchira le corps par de sanglantes disciplines. Ce n'est pas dans le sang des pécheurs que la justice divine trouve une satisfaction convenable, c'est dans le sang des justes mêlé au sang du divin Rédempteur.

C'est par les souffrances et la mort de la croix que le Sauveur a racheté le monde. Est-ce par la même voie que vous poursuivez son œuvre de régénération et de salut? Un regard sur Jésus-Christ, puis un regard sur vous-même. Quelle différence de la copie à l'original. Voilà ce qui explique le peu de fruit de votre ministère. Ah! jetez-vous au pied de la croix; et ne vous relevez pas que vous n'ayez gravé bien avant dans votre esprit et dans votre cœur cette importante vérité, qu'il faut souffrir, qu'il faut mourir, pour se sanctifier et surtout pour sanctifier les autres : *Nisi*

granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert. — Mettez du fumier au pied d'un arbre, ses racines s'en nourrissent, sa tige pousse avec vigueur; il donne des fleurs au printemps et des fruits en automne. De même les humiliations, les mépris, les persécutions, sont l'aliment des grandes vertus, et dans le prêtre la mesure des humiliations, des souffrances supportées avec courage, sera la mesure de ses succès en ce monde et de sa gloire en l'autre.

O que le sacerdoce consacré et exercé par les souffrances me remplit d'admiration quand je le considère en Jésus-Christ, et de confusion quand je le considère en moi-même! Les souffrances furent inséparables du sacerdoce de l'Homme-Dieu, et je prétends être son ministre, monter au saint autel; offrir la victime du Calvaire, sans souffrir avec Jésus-Christ!

Durant les jours de sa vie mortelle, il a versé des larmes, il a poussé des cris, dit saint Paul (Hébr. VII, 8). Il a su, par tout ce qu'il a souffert, ce que c'est qu'obéir, et ce qu'il en coûte pour racheter les pécheurs. L'ordre de la sagesse

divine est-il changé? Suis-je prêtre à d'autres conditions que le Pontife suprême?

O mon Sauveur, qu'est-ce donc qu'un prêtre de la loi nouvelle, sinon un homme qui porte continuellement sur son corps la mortification de Jésus-Christ (II Cor. IV, 11), qui ne se glorifie que dans la croix de Jésus-Christ (Gal. VI, 14), qui sort du camp, c'est-à-dire du monde, pour prendre part aux opprobres de Jésus-Christ (Hébr. XIII, 19)?

Je tremble, ô mon Dieu, sous le poids d'un ministère dont j'ai si mal compris jusqu'ici les obligations. J'ai recours à vous, Pontife saint et sans tache; vous êtes placé au-dessus des cieux et votre miséricorde égale votre infinie puissance. Je me jette dans votre sein, je me cache dans vos plaies sacrées; que le sang qui en découle efface mes prévarications et mes lâchetés; que je commence enfin à porter dans l'exercice de mes fonctions l'esprit de mortification et de pénitence, afin d'obtenir grâce pour moi et pour mes frères.

CHAPITRE II.

ÉTUDE DU CRUCIFIX. — RÉSUMÉ DE LA QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

Saint Bonaventure vint visiter un jour saint Thomas, et dans la naïveté de son affection et de son humilité, il lui dit : Quel est donc, mon frère, le livre où vous puisez les belles choses que le monde admire dans vos ouvrages?—Voilà mon livre, répond saint Thomas en montrant le crucifix. — Saint Bonaventure comprit cette réponse. On sait à quel point il était lui-même avancé dans la lecture de ce grand Livre, quelles pages touchantes et sublimes il en avait tirées pour les livrer à l'admiration et à l'édification des fidèles.

Il est un langage, des caractères qui sont peu compris de la multitude, et qui n'ont leur véritable signification que pour certaines intelligences. Dans le silence de la nuit, Pythagore contemplait avec ravissement l'harmonie des sphères célestes. Galien lisait dans les fibres

du corps humain un hymne magnifique à la gloire du Créateur. Tout chrétien, pour peu qu'il ait étudié à l'école de saint Paul, sait lire dans le crucifix et y puiser l'espérance, la consolation, l'amour.

Mais qu'il est peu d'âmes qui sachent en lire toutes les pages! qui puissent mesurer la hauteur, la largeur, la profondeur du mystère d'un Dieu mourant sur la croix; mystère que le grand apôtre appelle la force et la sagesse de Dieu : *Christum crucifixum Dei virtutem et Dei sapientiam.*

Cela n'est donné qu'aux intelligences d'élite, ou plutôt aux âmes épurées qui ont fait de grands progrès dans les voies de la sainteté. L'esprit humain recule épouvanté quand il aborde avec ses seules lumières cet étrange paradoxe d'un Dieu dont l'immensité remplit tous les mondes, et qu'on nous montre ensuite réduit aux dimensions d'une crèche et d'une croix : *Domine, consideravi opera tua et expavi!*

Stupent angeli, s'écrie saint Pierre Chrysologue, *miratur cœlum, pavet terra, caro non fert, auditus non capit, non attingit mens, tota sustinere non potest creatura, æstimare non*

sufficit, credere pertimescit : tant la chose paraît merveilleuse et ineffable; et le saint ajoute : c'est le mystère de l'étonnement et de l'épouvante des saints : *sacramentum pavoris sanctorum.*

Les amis de Job, en le voyant couvert d'ulcères et couché sur un fumier, furent tellement saisis qu'ils restèrent sept jours dans la stupeur, sans proférer une parole. Mais qu'est-ce que Job sur un fumier, comparé à Jésus-Christ sur un gibet? *Job in sterquilinio, Christus in patibulo.*

Quoi qu'il en soit, la croix est la chaire auguste du haut de laquelle le divin Maître enseigne ses disciples : *Signum illud ubi erant fixa membra morientis, cathedra fuit magistri docentis.* (Aug. *Tract. in Joan.*) C'est le livre où il a renfermé sa doctrine; et le prêtre qui doit l'expliquer aux autres doit l'étudier sans cesse, de peur qu'on ne lui dise ce que saint Philippe disait à l'eunuque de la reine de Candace : *putasne intelligis quæ legis?*

Et que trouvera-t-il dans la méditation assidue de ce grand Livre? Il y trouvera :

1° La science qui fait les docteurs;

2° Le zèle qui fait les apôtres;
3° Le courage qui fait les martyrs.

1° *La science qui fait les docteurs.*

Autrefois la science divine était le fruit de longues et pénibles recherches. Le livre de l'Ecclésiastique nous fait une peinture admirable des soins et de l'application qu'elle exigeait. Voici le texte :

Heureux l'homme qui va à la recherche de la sagesse, tâchant de découvrir ses traces : *vadens post sapientiam quasi investigator;* qui regarde par ses fenêtres et écoute à sa porte : *qui respicit per fenestras, et in januis illius audiens;* qui se tient auprès de sa maison et qui, enfonçant un pieu dans la muraille, se bâtit près d'elle une petite case, pour reposer à l'ombre de ses rameaux : *qui requiescit juxta domum illius, et in parietibus ejus figens palum statuit casulam suam ad manus illius... sub tegmine ejus et sub ramis ejus.* Il sera protégé contre les ardeurs du jour et se reposera dans sa gloire : *protegetur sub tegmine*

illius à fervore, et in gloria ejus requiescet. (Ecclesiast. XIV, 23-27.)

Avant l'Incarnation, Jésus-Christ était la règle et le modèle des justes. Mais il était très-difficile de suivre ses traces, qui n'étaient marquées qu'obscurément dans l'ancienne loi ; il fallait une attention extrême pour démêler ses voies et ne pas se méprendre. On était obligé d'écouter à la porte ce que la sagesse disait dans le secret. On tâchait de s'élever jusqu'à l'une des fenêtres pour voir ce qui se passait dans l'intérieur de la maison qui demeurait fermée. On posait sa tente dans son voisinage, sous sa garde et sa protection, en attendant qu'elle parût elle-même et se manifestât au dehors.

Mais depuis que cette divine sagesse, qui ne parlait autrefois que par ses prophètes, nous a parlé en personne par ses leçons et ses exemples et nous a manifesté ses plus secrètes pensées, la voie est si visiblement tracée, qu'il est impossible désormais de s'égarer. Tous ses sentiers, tous ses pas aboutissent au Calvaire, à la croix : et au pied de la croix je n'ai qu'à ouvrir les yeux pour apprendre sans peine et

sans effort tout ce qu'il m'importe de savoir pour me diriger moi-même et pour diriger sûrement les âmes qui me sont confiées : *Nobis curiositate opus non est post Christum Jesum, nec inquisitione post Evangelium.* (Tertull. *de Præscript.* III.)

Que m'apprend Jésus-Christ sur la croix? — 1° Il m'apprend ce qu'est Dieu.

Je contemple la croix et je m'écrie : Que Dieu est grand!

Un Dieu qui d'une parole fait jaillir le monde du néant, qui suspend le soleil à la voûte des cieux, qui sème les étoiles sur le firmament, comme le vent sème la poussière dans nos campagnes ; un Dieu qui marche sur les ailes des vents, qui d'un regard ébranle les colonnes du ciel, qui menace la terre, et elle chancelle comme un homme ivre, qui touche les montagnes, et elles s'en vont en fumée ; voilà le Dieu de Moïse et des prophètes.

Mais un Dieu qui ne peut être honoré dignement que par un Homme-Dieu : un Dieu dont la majesté outragée exige en réparation le sacrifice et l'immolation d'un Dieu qui lui est

égal en nature et en perfection : voilà le Dieu des chrétiens! Maintenant j'en sais assez; j'ai une juste idée de la grandeur de Dieu.

Je contemple la croix, et je m'écrie : Que Dieu est saint! quelle horreur il a du péché! avec quelle rigueur il le poursuit!

Laissez là la chute des anges et leur éternel supplice. — Ce n'est pas dans les anges tombés du ciel et précipités dans les cachots de l'enfer que je puis juger de la malice du péché par la grandeur du châtiment. Mais la croix! — Laissez là le déluge et ses ravages. Dieu avait fait une œuvre belle et pure; il la voit souillée; il la rejette, il la brise : cela se conçoit. Mais la croix! — Laissez là l'enfer et ses flammes dévorantes. L'homme devait tendre à Dieu de toutes ses forces, pour y trouver son repos, le complément de son être. Il s'en éloigne librement, volontairement; Dieu le laisse suivre la pente qui le précipite et le fixe à jamais dans le vide, dans un malaise et une infortune sans remède. Cela encore se conçoit. Mais la croix! — O croix de mon Sauveur, ô sang d'un Dieu, que vous me donnez une idée épouvantable du péché! Si Dieu traite avec tant de rigueur son Fils bien-

aimé, parce qu'il s'est fait caution pour les pécheurs, comment donc seront traités les pécheurs eux-mêmes, s'ils abusent du prix de leur rédemption? Si le Saint des saints est broyé sous les coups de la justice, seulement parce qu'il porte la ressemblance du péché, que doivent attendre les coupables qui portent dans le cœur la réalité et toute la malice du péché?

Je contemple la croix, et je m'écrie : Que Dieu est bon! qu'il est riche en miséricorde! Sans doute, tout me parle des bontés du Seigneur; si je promène mes regards sur la voûte des cieux, si je les abaisse sur la terre, je lis partout : Bienfaits de ton Dieu! Mais la terre et les cieux parlent bien moins fortement à mon cœur que la vue du crucifix. Quand je considère cette tête royale couronnée d'épines, cette face auguste meurtrie, ensanglantée, cette langue, ces lèvres desséchées, tout ce corps divin sillonné par les plaies, c'est alors que je comprends tout l'excès de l'amour d'un Dieu sauveur. *Sic Deus dilexit mundum!* De toutes ces plaies sort une voix qui me crie : Mon fils, donne-moi ton cœur.

Que m'apprend Jésus-Christ sur la croix? — 2° Il m'apprend quel est le prix de mon âme : *Tanti valès !*

Au pied de la croix, je puis m'estimer sans perdre l'humilité. Je n'ai rien en propre que le néant et le péché. Donc je dois mépriser tout ce qui vient de moi et me mépriser moi-même, cela est parfaitement juste. — Mais j'ai été racheté d'un grand prix. Mon âme est toute couverte, toute rougie du sang d'un Dieu. Dans l'ordre de la grâce, elle est grande, elle est infiniment précieuse. A Dieu ne plaise que je la rende esclave du monde par le respect humain, esclave du démon par quelque passion désordonnée ! Je veux la sauver.

En ai-je fait assez jusqu'ici pour assurer son sort éternel ? La croix sera mon école. Là j'irai prendre conseil. Une légère mortification m'effraye ; la plus petite épreuve, le moindre sacrifice me déconcerte.... Mon âme, jette un regard sur la croix, et rougis de ta lâcheté. — Là, j'écouterai Jésus-Christ crucifié. Il me dira : Soyez doux, humble, patient, charitable. Allez au plus sûr, au plus parfait. Voyez ce que j'ai fait pour votre salut ; regardez bien,

et faites de même : *Vade, et tu fac similiter.* (Luc. x, 37.)

2° C'est dans la méditation du crucifix que s'allume le zèle qui fait les apôtres.

L'âme du dernier des hommes vaut autant que la mienne. Dieu a fait pour elle ni plus ni moins que pour moi. Et je la verrais périr avec indifférence ! et je m'épargnerais quand il est question de l'arracher à l'enfer ! Et je craindrais d'en faire trop pour la sauver ? Non, à Dieu ne plaise que je me rende coupable d'une si noire ingratitude envers mon divin Libérateur ! Ah ! j'ai trouvé le véritable foyer du dévouement. L'étude du crucifix ne fait pas seulement le chrétien instruit, le théologien habile ; elle fait aussi le prêtre zélé, l'apôtre magnanime : l'apôtre qui est avide de travaux et de souffrances, qui use sa vie à éclairer, à consoler ses frères, à les conquérir au bonheur éternel : l'apôtre que la charité élève jusqu'à l'héroïsme, qui dit comme saint Paul : *Charitas Christi urget nos* ; qui est pressé d'un besoin immense de faire du bien aux hommes,

au prix de tous les sacrifices, au prix de son sang et de sa vie.

En 1793, dans le diocèse de Besançon, un prêtre zélé avait rassemblé dans les bois un certain nombre de chrétiens qui voulaient servir Dieu à l'abri de la persécution. Mais le digne pasteur ne se bornait pas aux soins de ce petit troupeau, il s'échappait souvent de sa retraite pour aller à la chasse des âmes.

Un jour il apprend que la mère d'un de ses confrères déportés était dangereusement malade. Il accourt aussitôt. Son apparition subite effraye un bon serviteur de la maison. Monsieur le curé, que faites-vous ! vous courez au-devant de la mort. La dame que vous venez visiter a un de ses fils qui est un ardent révolutionnaire. Il se tient constamment auprès de sa mère avec six clubistes, espérant sans doute saisir quelque prêtre catholique. — N'importe, répond l'homme de Dieu, l'âme de cette femme vaut mieux que ma vie. Cela dit, il entre, et va droit au fils qui assiégeait le lit de la malade : Monsieur, lui dit-il, laissez-moi une demi-heure avec votre vertueuse mère, après quoi je me remets entre vos mains. — Le fils étonné

reste un instant immobile, puis sautant au cou de l'homme apostolique : Je n'avais pas, dit-il, l'idée d'un pareil dévouement ; que ma mère profite de l'insigne faveur que Dieu lui accorde. La mère en profita, et le prêtre resta libre. Mais il n'en avait pas moins fait un acte héroïque. — Ah ! c'est qu'il connaissait le prix d'une âme.

Ils le connaissent aussi, ils ont pesé les âmes dans la balance de la croix, tous ces généreux missionnaires qui s'arrachent aux joies de la famille, aux douceurs de la vie, pour aller, à travers mille périls, jusqu'aux extrémités de la terre, évangéliser les tribus sauvages.

Prêtre, je les admire, je leur porte quelquefois une sainte envie. Ne ferais-je pas mieux encore de les imiter ? Sans aller au delà des mers, la carrière de l'apostolat n'est-elle pas ouverte devant moi ? Est-ce que nos païens français et catholiques ne sont pas aussi malheureux et aussi chers au cœur de Dieu que les païens de l'Océanie ? Tant de pauvres enfants qui appartiennent à des parents sans foi et dont l'âme croupit dans l'ignorance et le vice ne sont-ils pas aussi précieux, n'ont-ils

pas autant coûté au Sauveur, que les petits enfants des Chinois ?

Ah ! je veux voler au secours de ces infortunés. Et puisqu'un Dieu a donné pour eux tout son sang, ferai-je trop en leur consacrant mon temps, mes travaux, mes sueurs, ma vie tout entière ? *Misereor super turbam, quia non habent quod manducent.*

3° *Le courage qui fait les martyrs.*

Qu'est-ce qu'un martyr ? Selon l'étymologie du mot, c'est un témoin, et l'Église donne ce nom à ceux qui répandent leur sang et sacrifient leur vie pour la cause de la foi. Recevoir des ennemis de la foi la mort, ou du moins une blessure d'où la mort peut s'ensuivre naturellement, est une chose nécessaire pour mériter le glorieux titre de martyr. D'après l'opinion commune des théologiens, il suffit que la mort soit endurée pour défendre une vertu, ou pour éviter un péché quelconque, en vue de Jésus-Christ.

Mais outre le martyre proprement dit, qui

ne s'obtient que par la mort, il est un martyre spirituel qui s'achète au prix des peines et des souffrances de l'âme. Tel fut celui de la Bienheureuse Vierge dont l'âme fut transpercée d'un glaive et qui est appelée pour cela non-seulement martyre, mais la Reine des martyrs. C'est dans ce sens aussi que l'Église dit de saint Martin : *O sanctissima anima, quam, etsi gladius persecuturis non abstulit, palmam tamen martyrii non amisit.* C'est encore dans ce sens que saint Thomas explique le mot de saint Paul : *Si quis episcopatum desiderat*, BONUM OPUS, *hoc et* MARTYRIUM *desiderat*. Et cela devait s'entendre à la lettre du temps de saint Paul et pendant les trois premiers siècles ; car comme dit l'abbé Rupert : *Tunc enim respersa sunt omnia sanguine Pastorum ; maduerunt campi cædibus Pastorum ; cruentata sunt pascua vulneribus Pastorum ; sacrata est terra corporibus Pastorum ; ditatum est cœlum animabus quas Pastores pro ovibus suis posuerunt.* (Comment. in Joan. c. x.)

Il est probable que nous n'aurons pas, comme les premiers successeurs des apôtres, l'occasion et le bonheur de verser notre sang, de souffrir

le martyre du corps pour le salut de nos frères; mais nous pouvons et nous devons souffrir pour eux le martyre de l'âme. Et ce martyre est plus long et quelquefois aussi pénible que celui du corps.

Aujourd'hui, dans l'état actuel de la société, qu'est-ce que la vie d'un prêtre que dévore le zèle de la gloire de Dieu et du salut de ses frères? N'est-ce pas un martyre prolongé, un martyre caché, ignoré, qui mine sourdement la vie et la soutire pour ainsi dire goutte à goutte? martyre plus cruel et j'ose dire, plus méritoire que celui qui se termine par une mort prompte et glorieuse; car on peut bien lui appliquer ce que Tertullien a dit de la chasteté : *Majus est vivere cum castitate, quam mori pro castitate.*

Ce martyre de l'âme a été continuel dans le Sauveur Jésus. Sa Passion extérieure et physique n'a duré que deux jours; mais sa Passion intérieure et morale a duré toute sa vie. A chaque instant il sentait ses entrailles déchirées, en voyant d'avance cette multitude d'hommes qui s'obstinent à se perdre, malgré tout ce qu'il a fait pour les sauver.

De même un bon prêtre ne peut promener ses regards sur la surface du globe, sans que la tristesse lui serre le cœur, sans qu'un glaive de douleur lui transperce l'âme.

Quel spectacle navrant ! Ici ce sont des chrétiens qui n'en ont que le nom et qui ne songent nullement à en faire les œuvres. — Là ce sont des hérétiques qui ont répudié leur mère, qui la calomnient et la persécutent. — Voici les Juifs, malheureux restes d'un peuple autrefois chéri du ciel, et maintenant courbés sous le poids de leur affreux déicide. — Voici les ignorants sectateurs du faux prophète de la Mecque, qui ont fait une terre de désolation et de ruine de ces belles contrées de l'Orient d'où le soleil de vérité s'était levé pour éclairer le monde. — Voici des nations entières encore assises à l'ombre de la mort et honteusement prosternées devant d'infâmes idoles.

Oh ! que l'aveuglement de tant de peuples qui se perdent est une chose triste et désolante pour un saint prêtre ! Sa main ne peut s'étendre jusqu'à eux, sa voix ne peut se faire entendre à leurs oreilles pour les rappeler de leurs égarements, mais ils ne sauraient échapper

à sa compassion et à ses ardentes prières; il se transporte par la pensée jusque dans ces régions désolées, ensevelies sous des neiges éternelles, ou brûlées par les feux du tropique; il suit ses malheureux frères errants sur la cime des montagnes ou dans le fond des vallées, au milieu des cités ou dans les sables du désert; aucun lieu n'est inaccessible à sa charité, comme aucun instant de sa vie n'est exempt d'angoisses et de douleur. Et la vue de la croix lui rappelle sans cesse qu'il ne suffit pas de gémir en secret, qu'il faut agir, braver les dangers, et, s'il est nécessaire, donner sa vie, à l'exemple du bon Pasteur, pour sauver les âmes.

Cicéron affirme que tout homme qui accepte une magistrature civile doit être prêt à tout souffrir : *Pro communibus commodis adeundæ sunt inimicitiæ, subeundæ sunt tempestates, et cum audacibus improbis, etiam potentibus, est dimicandum.* (Pro Sexto Roscio.)

Mais une magistrature divine, mais le sacerdoce de Jésus-Christ demande bien plus de générosité encore et plus de dévouement. Écoutons saint Ambroise : *Si imperator peteret à me, quod suum esset fundum meum, argen-*

tum meum, jus meum; me nunquam refragaturum respondi. Verum, quæ divina sunt, imperatoriæ majestati nequaquam esse subjecta. Si patrimonium petitis, incendite; si corpus, libenter occurram; si vultis in vincula trahere, trahite; si vultis in mortem rapere, rapite. Non ego me vallabo circumfusione populorum, non altaria tenebo, vitam obsecrans; sed pro altaribus gratiùs immolabor. (Epist. 35.)

Prêt à partir pour l'exil, voici les nobles paroles que saint Chrysostome adressait à son peuple :

Multi quidem fluctus et undæ immanes, sed submergi non vereor. Quidquid terroris habet mundus, contemno. Quidquid delectabile habet, rideo. Divitias non cupio, paupertatem non horreo, mortem non timeo. Etiam si fluctus insurgant, etiam si totum pelagus adversum me conturbatur, etiam si principum furor invadat ; omnia mihi arenæ et arenis fragiliora. Nemo enim nos à vobis poterit divellere; quos enim Christus conjunxit, homo non separabit. Ego quidem à vobis nec morte divellar; ego millies pro vobis immolari paratus sum. Nec gratia mihi in hoc est; sed debitum reddo :

Bonus enim Pastor animam suam dat pro ovibus suis.

Non, non, un bon pasteur ne craint pas la mort et le martyre. *Nihil durum,* dit saint Pierre Chrysologue, *nihil amarum, nihil grave, nihil lethale veretur amor verus. Quod ferrum, quæ vulnera, quæ pœnæ, quæ mortes amorem prævalent superare perfectum? Amor est impenetrabilis lorica, respuit jacula, excutit gladium, periculis insultat, mortem irridet. Denique, si amor est, vincit omnia.*

Mais ce n'est pas en eux-mêmes, c'est dans les plaies du Sauveur que tous les héros du christianisme ont puisé cette constance inébranlable, ce courage surhumain.

Avant la Passion de leur divin Maître, les apôtres voulaient la gloire de l'apostotat : ils n'en voulaient pas les humiliations, les contradictions, les souffrances. Jacques et Jean font expliquer par leur mère leurs désirs ambitieux. Que répond le Sauveur? *Nescitis quid petatis....* et il ajoute : Pouvez-vous boire le calice que je boirai? Remarquez, dit saint Jean Chrysostome, comme il corrige leur erreur, en les jetant dans des idées tout opposées à leurs

rêves mondains; vous me parlez d'honneur et de gloire, leur dit-il; et moi je vous parle de luttes et de combats : *non præmiorum hoc tempus est, nec illa gloria mea modo apparebit : sed cædis ac periculorum tempus præsens est.* (Chrysost. *in Matth.* xx.)

Il fallait aux apôtres le grand spectacle de la croix et la lumière du Saint-Esprit pour qu'ils eussent l'intelligence de ce mystère. Mais aussi ce mystère une fois compris, quelle transformation subite s'opère en eux ! Ils ne rêvent plus la gloire, les honneurs, les satisfactions humaines ; toute leur joie, tout leur bonheur, c'est de souffrir les opprobres, les persécutions, la mort pour le nom de Jésus : *Ibant apostoli gaudentes à conspectu concilii quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* (Act. v, 41.)

Oh ! la grande, la sublime école que celle du Calvaire ! Les saints, les grands docteurs, tous les hommes apostoliques ne voulaient, comme saint Paul, d'autre maître que Jésus-Christ crucifié : *Hæc meditari dixi sapientiam : in his justitiæ mihi perfectionem constitui, plenitudinem scientiæ, divitias salutis, et copias*

meritorum. — Hæc propterea in ore frequenter, sicut vos scitis; hæc in corde semper, sicut Deus scit; hæc stylo meo admodum familiaria, sicut apparet; hæc mea sublimior intereà philosophia scire Jesum et hunc crucifixum. (D. Bernard. serm. XLI, *in Cantic.*)

Oratio S. F. Xaverii ad Jesum crucifixum.

O Deus! ego amo te :
Nec amo te, ut salves me;
Aut quia non amante te,
Æterno punis igne.
  Tu, tu, mi Jesu, totum me
  Amplexus es in cruce.
Tulisti clavos, lanceam,
Multamque ignominiam,
Innumeros dolores,
Sudores et angores,
Ac mortem : et hæc propter me,
Ac pro me peccatore!
  Cur igitur non amem te,
  O Jesu amantissime?
Non, ut in cœlo salves me,
Aut, ne æternum damnes me,

Nec præmii ullius spe;
Sed, sicut tu amasti me,
Sic amo et amabo te :
Solum quia Rex meus es,
Et solum quia Deus es.
Amen.

Absorbeat, quæsumus, Domine Jesu Christe, mentem meam ignita et melliflua vis amoris tui ab omnibus quæ sub cœlo sunt, ut amore amoris tui moriar, qui amore amoris mei dignatus es in ligno crucis mori.

Oratio ad Jesum Crucifixum.

En, amantissime Jesu, qui sponsus sanguinum mihi esse voluisti, ad pedes tuos prosternor, ut meum in te amorem debitamque gratitudinem contester. Sed quid rependam tibi mi Jesu, qui usque in finem dilexisti me? Manibusque ac pedibus, imo et cordi tuo inscripsisti me, magno sane et conspicuo charactere? Quis mihi hoc tribuat, ut sicut tu me, ita et ego te cordi meo inscriptum circumferam? O Jesu, quam profuso me charitatis affectu complexus es, qui non tantum manus et pedes, verum et opulentissimum pectus mihi aperiri voluisti, ut inexhausta bonorum cœlestium affluentia desiderium meum expleas!

Salve, o benedictum vulnus lateris tui, mi Jesu : Salve, o fons amoris, o thesaure inestimabilis, o re-

quies animæ meæ : ausimne, benignissime Jesu, ad sacram hanc aram, ad hoc sanctum sanctorum accedere ardensque amore cor tuum deosculari? Per infinitam bonitatem tuam oro te, mi Jesu, ne hoc solatio me privare, nec ab hac unici mei refugii domo arcere velis. Eia, anima mea, accurre cum fiducia ad thalamum suavissimi sponsi tui, hic te omnibus molestiis tuis ac curis quibus opprimeris, exonera : hic desideria tua et cupiditates exple : hic in optatissima pace conquiesce.... Ad sacratissimum hoc cordis tui vulnus, mi Jesu, omnia cordis mei vota ac desideria pono. Ita, oro, cor meum cordi tuo adstringe, ut nullo nunquam tempore ab invicem avellantur, ut vere cum apostolo exclamem : quis nos separabit a charitate Christi? Tribulatio? an angustia? an fames? an nuditas? an periculum? an persecutio? an gladius? Certus sum, quia neque mors, neque vita, neque instantia, neque futura, neque ulla creatura poterit nos separare a charitate Dei, quæ est in Christo Jesu Domino nostro. *Rom.* VIII. (Ex cœlesti Palmeto.)

CINQUIÈME CONSIDÉRATION.

VIE EUCHARISTIQUE.

L'Eucharistie est le trésor de l'Église, soit qu'on la considère comme un vaste corps, dont tous les fidèles répandus sur la surface du globe sont les membres, soit qu'on la considère dans chaque membre pris isolément.

Pour l'Église universelle, Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel est son Époux, son protecteur, son guide, sa lumière, son maître, son docteur, Dieu avec elle. C'est là qu'il accomplit sa promesse de ne point l'abandonner et de l'assister tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.

Pour chaque membre de l'Église, Jésus-Christ dans l'Eucharistie est sa consolation dans ses peines, son refuge, sa force et son appui dans les jours de l'épreuve, son ami de tous les instants, l'aliment de son âme, le principe, le foyer de la vie surnaturelle.

Pour le prêtre, il y a quelque chose de plus encore. L'Eucharistie est tout pour lui; c'est elle qui le fait prêtre; car tous les ministères qu'il exerce se rapportent à ce divin sacrement. Otez l'Eucharistie, le

prêtre disparaît : il faut fermer les tribunaux de la réconciliation ; il n'y a plus de fidèles à préparer au divin banquet ; plus de communion à distribuer, plus de sacrifices à offrir à Dieu ; le prêtre est inutile ; toutes ses autres fonctions peuvent être remplies par des laïques. Voilà pourquoi le protestantisme, en niant la présence réelle, a tué le prêtre et anéanti le sacerdoce.

Cela posé, je dis que la piété envers l'auguste sacrement de nos autels est la marque distinctive du bon prêtre, du prêtre qui comprend ses devoirs et sa mission.

Ce sujet offre un aliment aussi noble pour l'intelligence que délicieux pour le cœur. Nous le partagerons en trois sections.

PREMIÈRE SECTION.

Les merveilles que Jésus-Christ a renfermées dans l'Eucharistie apprennent au prêtre avec quelle révérence, quel profond respect il doit traiter cet auguste sacrement.

DEUXIÈME SECTION.

Les merveilles que Jésus-Christ opère dans l'Eucharistie apprennent au prêtre comment il doit se sanctifier lui-même en travaillant à la sanctification des autres.

TROISIÈME SECTION.

L'immolation que Jésus-Christ fait chaque jour de lui-même à l'autel par les mains du prêtre apprend aux pasteurs des âmes dans quel esprit de sacrifice et d'immolation ils doivent exercer les fonctions de leur ministère.

PREMIÈRE SECTION.

CHAPITRE PREMIER.

JÉSUS-CHRIST A LAISSÉ A SON ÉGLISE LA DIVINE EUCHARISTIE COMME UN MÉMORIAL PERPÉTUEL DE SES GRANDEURS ET DE SON AMOUR. — QUE DOIT FAIRE LE PRÊTRE POUR ENTRER DANS LES VUES DU SAUVEUR.

I

1° *L'Eucharistie mémorial de l'amour divin.*

Sa génération éternelle dans le sein de son Père, — sa génération temporelle dans le sein de Marie, — sa mort sanglante sur la croix pour le salut du monde, telles sont les trois grandes merveilles que le Fils de Dieu fait homme a voulu honorer et rappeler continuellement à notre souvenir, en instituant le sacrement de nos autels.

1° Et d'abord sa génération éternelle. Voici

en quoi elle consiste. Le Fils de Dieu est appelé le Verbe, la parole du Père, c'est-à-dire que Dieu le Père se parlant intérieurement, spirituellement, divinement, donne et répand son essence, sa puissance, sa sagesse, sa bonté et toutes ses perfections en la Personne de son Fils qu'il produit : il les lui donne et ne les perd pas, il les communique et ne s'en prive pas ; elles sont toutes dans le Fils et demeurent tout entières dans le Père.

Or, Jésus-Christ a voulu nous rappeler ce grand mystère et nous en donner dans l'Eucharistie une image, une représentation fidèle. — Il parle par la bouche du prêtre à la sainte messe, et en prononçant ces paroles : *Ceci est mon corps*, il donne à son Église sa chair, son âme, sa divinité ; il les lui donne et ne les perd pas : elles sont tout entières dans le ciel et tout entières à l'autel ; tout entières dans la main du prêtre et tout entières à la droite du Père.

2° Sa génération temporelle. — Qu'est-il arrivé dans le mystère de l'Incarnation ? La Personne divine, la subsistance du Verbe a pris la place de la subsistance humaine, dont la

sainte humanité du Sauveur est privée ; la nature humaine ne fut pas absorbée et comme engloutie dans la divinité ; elle ne perdit aucune de ses propriétés ; mais reposant sur un appui divin, elle fut unie au Verbe en unité de personne.

Et voici comment le Sauveur a voulu dans son sacrement nous rappeler et nous retracer cet ineffable mystère.

Dans l'Eucharistie, la substance du pain, qui est l'appui et le soutien naturel des accidents, disparaît, elle est dépossédée, anéantie, et la substance du Corps de Jésus-Christ vient prendre sa place. Ce n'est plus du pain, c'est la chair vivante de l'Homme-Dieu. Mais les accidents ou les espèces du pain demeurent, ils restent les mêmes : seulement leurs effets ne sont plus produits par la substance du pain, mais par le Corps de Jésus-Christ qui les soutient.

3° Mais c'est surtout un mémorial puissant, une représentation vive et animée de sa Passion et de sa mort sanglante sur la croix que le Sauveur a voulu nous laisser dans la divine Eucharistie. C'est plus qu'une représentation,

c'est une continuation réelle de ce mystère d'amour, comme nous le dirons plus tard. Mais comme souvenir seulement et comme monument perpétuel du grand ouvrage de notre Rédemption, qu'elle est magnifique, qu'elle est divine l'institution de l'Eucharistie !

Tous les grands hommes qui ont rendu d'importants services à l'humanité, les législateurs qui ont policé les peuples par de sages lois, les conquérants qui par de grandes victoires ont reculé les bornes de leur empire, désirent que leur nom ne s'efface pas de la mémoire vacillante des hommes, ils veulent que le souvenir de leurs bienfaits se transmette de génération en génération. Pour cela que font-ils ? Ils dressent dans quelque lieu éminent, avec des matériaux solides et durables, un monument qui soit vu de loin et qui raconte leurs hauts faits à la postérité la plus reculée. Tels étaient ces trophées, ces arcs de triomphe, ces colonnes, ces statues, ces pyramides, ces obélisques élevés par les Égyptiens, par les Grecs et par les Romains.

Ainsi Jésus-Christ législateur immortel, conquérant divin, ayant vaincu l'enfer et sauvé le

monde par sa croix, ayant fondé son Église à laquelle il a laissé un Code de lois d'une perfection merveilleuse, voulut perpétuer la mémoire de tant de prodiges et élever dans un lieu éminent un trophée qui les rappelât et les redît sans cesse à l'amour et à la reconnaissance des hommes. Ce trophée, c'est le saint Sacrement de nos autels : *Hoc facite in meam commemorationem*, nous dit-il lui-même.

Mille ans d'avance, le Roi-Prophète avait annoncé en ces termes l'érection de ce grand monument : *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus, escam dedit timentibus se.*

Or ce trophée est dressé dans un lieu public et apparent, c'est-à-dire dans nos églises, ouvertes à tous les hommes, sur l'autel auquel on monte par plusieurs degrés : *Erit frumentum in terra in summis montium*, comme dit encore David.

De plus, les trophées, les statues, les monuments antiques, n'étaient pas seulement des témoins qui attestaient les grandes actions des héros, c'étaient aussi des asiles, des refuges assurés où les esclaves, les criminels eux-

mêmes trouvaient une garantie et une protection contre les poursuites de la justice.

Ainsi le Sacrement adorable de nos autels n'est pas seulement un illustre mémorial des grandes actions et des signalés bienfaits du Dieu Sauveur, c'est encore un lieu de franchise et de sûreté, où tous les malheureux trouveront un défenseur et un appui, tous les coupables une sauvegarde et un bouclier contre les traits de la justice divine.

Certes, il doit être bien odieux, bien insupportable au démon ce grand monument de l'Eucharistie, si glorieux à mon divin Maître, si utile, si avantageux aux hommes. Aussi voyons-nous que depuis longtemps ce signe auguste est le point de mire des attaques de Satan. Depuis trois siècles surtout il a dirigé contre lui toutes ses batteries, tous les efforts de sa rage. Quel sinistre chant de triomphe retentit dans les enfers, quand ce trophée qu'avait élevé une main divine fut renversé, abattu parmi les sectes protestantes, qui n'en ont plus conservé que de tristes ruines et d'informes débris!

Mais la vraie Église a su le protéger et le dé-

fendre ; elle lui a fait un rempart du corps de ses enfants contre tous les traits de l'ennemi. Jamais elle ne se laissera enlever ce gage immortel de l'amour de son divin Époux ; toujours elle l'environnera de sa profonde vénération : toujours elle le conservera précieusement comme son plus riche trésor ; jusqu'à ce que Jésus-Christ, faisant disparaître toutes les figures et les symboles, vienne lui-même visiblement en personne recueillir ses élus et les introduire dans le sein de son éternelle félicité : *Mortem Domini annuntiabitis donec veniat.*

L'Eucharistie est donc un mémorial de tous les mystères de l'Homme-Dieu, qui nous rappelle ce qu'il était de toute éternité dans le sein de son Père, et surtout ce qu'il a voulu être pour nous dans le temps ; c'est l'abrégé, le sommaire de toutes les merveilles de sa puissance, de sa sagesse et de son amour.

Que dis-je ? Ce n'est par un simple souvenir, une représentation stérile. Jésus-Christ est présent, il vit dans son Sacrement ; il y renouvelle, il y continue tous les mystères de sa vie mortelle. Là il s'incarne tous les jours et se

renferme sous les espèces sacramentelles, comme il demeura neuf mois enfermé dans le sein de sa divine Mère. Là, il habite dans un tabernacle étroit, il y reste la nuit et le jour, caché, obscur, silencieux, comme autrefois dans la petite maison de Nazareth, dans l'atelier de saint Joseph. Là, il prie, il appelle les pécheurs à la pénitence, il prêche l'humilité, la pauvreté, la mortification; il guérit les malades, il accueille avec une ineffable bonté la foule qui se presse autour de sa Personne pour entendre les paroles de vie qui tombent de ses lèvres. Là enfin, il perpétue pour le salut du monde la grande immolation du Calvaire.

II

Comment le prêtre prouvera-t-il qu'il a compris la signification du profond mystère de l'Eucharistie, et qu'il est sensible à ce grand spectacle qui dit tant de choses à notre foi, à notre cœur?

Il le prouvera de quatre manières : par son zèle pour la décoration du sanctuaire,—par sa

piété et son recueillement dans nos églises, — par son assiduité à visiter le Sauveur dans le Sacrement de nos autels, et surtout par la digne célébration des saints mystères.

1° Zèle pour la décoration du sanctuaire. — Ce zèle si louable se rencontre généralement. C'est un hommage qu'on ne peut sans injustice refuser au clergé français. Cependant il y a des exceptions.

Vous entrez dans un presbytère de campagne. Rarement vous y trouverez du luxe et de la splendeur : mais pour l'ordinaire vous y remarquerez un ordre et une propreté qui plaisent et qui édifient. Du presbytère passez dans l'église. Je ne vous dis pas d'examiner la magnificence du vaisseau ; ce n'est pas le curé qui l'a bâti. Mais c'est lui qui est chargé de l'entretenir, de le décorer. — Entrez : quelle église ! quel aspect repoussant ! un pavé inégal et malpropre : des colonnes noires, et sales.... des bancs mutilés et en désordre.... un autel pourri de vétusté, couvert d'une nappe qu'on n'oserait déployer sur une table honnête.... des chandeliers dont la matière première est déguisée sous une épaisse couche de cire et de crasse.... Dans la

chaire, au confessionnal, à la sacristie force poussière et longues toiles d'araignée.... Et les vases sacrés, quelle pauvreté ! pour ne rien dire de plus.

Eh ! c'est qu'en effet notre fabrique est bien pauvre. — Ce qui choque ici, ce qui scandalise, ce n'est pas la pauvreté, c'est le désordre. — Mais personne ne s'intéresse à la propreté de l'église. — Eh bien, c'est votre affaire. Vous ne vous avilirez jamais en faisant les plus humbles fonctions dans le Palais du Roi des rois ; il n'y a point d'emploi vil dans la Maison de Dieu. C'est pour ces offices inférieurs que vous avez reçu les ordres mineurs. Le sacerdoce ne vous a pas fait perdre ce que vous aviez reçu à votre première entrée dans la cléricature.

Pour comprendre ces choses, que faudrait-il ? avoir l'esprit de foi et de piété.

2° Ce même esprit de foi et de piété inspirera au prêtre cette modestie, cette gravité, ce recueillement qu'il doit toujours porter dans le lieu saint ; il écartera ce sans-gène et cette familiarité indécente avec lesquels on traite quelquefois le Dieu de l'immense majesté.

Un jour le prince de Conti étant allé à l'of-

fice à Saint-Sulpice, se trouva placé près d'un séminariste auquel il adressa cette question : Monsieur l'abbé, faites-moi le plaisir de me dire ce qu'on apprend au séminaire. Le séminariste ne répondit point. Le prince, qui croyait n'avoir point été entendu, réitère sa demande, sans recevoir encore de réponse. Enfin il insiste une troisième fois. — Monseigneur, répond alors le séminariste, on apprend à garder le silence à l'église. — Je vous suis très-reconnaissant de cet avis, monsieur l'abbé, reprit le prince, et je tâcherai de le mettre désormais en pratique.

3° La troisième manière de prouver notre foi et notre amour envers la divine Eucharistie, c'est de rendre de fréquentes visites au Dieu qui veut bien se faire le compagnon de notre exil.

Oh ! si nous avions la foi et la piété des hommes apostoliques, on nous verrait, à leur exemple, aussitôt que nous aurions un moment libre, voler dans nos sanctuaires, pour y tenir compagnie à l'aimable Jésus ! Hélas ! les courtisans se pressent en foule autour des rois de la terre, et les ministres du Roi des rois le laissent seul !

Mais j'ai tant d'occupations, tant d'affaires ! je ne puis pas demeurer de longues heures au pied des autels. — Jésus le sait : aussi il ne demande pas de vous cette assiduité. Il n'est pas de maître moins exigeant, d'ami si facile, si complaisant : on dirait qu'il craint d'être à charge. Il vous permet non-seulement de donner le temps nécessaire aux différents devoirs de votre ministère, mais encore de vaquer à vos propres affaires, de prendre vos repas, votre sommeil, vos récréations même. Pendant tout ce temps, il consent à rester seul.

Mais ne pourriez-vous pas, à certaines heures du jour, vous ménager quelques instants pour aller lui offrir vos hommages ? Ne pourriez-vous pas y aller le matin pour lui consacrer les prémices de la journée ? y retourner le soir pour le remercier des grâces qu'il vous a accordées, lui demander pardon des fautes que vous avez commises, lui recommander le succès des œuvres que vous avez commencées, la réconciliation de ces ennemis, la conversion de ce pécheur, le salut de ce moribond ?

On ne demande pas que vous veniez réciter devant l'autel de longues formules de prières.

Un cœur pénétré de reconnaissance et d'amour exprime quelques sentiments tendres et affectueux ; il s'y arrête plus ou moins, selon le mouvement de sa piété et le temps dont il peut disposer. Vous êtes tenté ; vous allez chercher du secours près du Dieu fort. — Vous ne savez à quoi vous résoudre dans un cas difficile : vous consultez le père des lumières. — Vous êtes dans la tristesse, l'affliction, l'abattement : vous venez épancher votre âme devant le Dieu de toute consolation. — Un quart d'heure, cinq minutes : moins encore, si vous le voulez. Jésus verra que vous pensez à lui, il vous bénira ; les fidèles seront édifiés et l'odeur de votre piété se répandra dans toute la paroisse.

Mon Dieu ! si nous n'étions pas fascinés par l'enchantement de la bagatelle, il faudrait nous faire violence pour nous arracher du marchepied de l'autel. Là, prosternés en présence de l'Agneau toujours immolé et toujours vivant, nous voudrions présenter sans cesse par lui, en lui et avec lui, nos adorations et nos hommages à l'auguste Trinité, et commencer ainsi dès ce monde la vie des bienheureux. Nos autels deviendraient comme au-

tant d'entrepôts entre le ciel et la terre. Le prêtre serait l'entremetteur, le lien d'un saint et perpétuel commerce entre les membres de Jésus-Christ qui combattent encore sur la terre, et ses membres déjà glorifiés dans l'éternelle patrie.

4° Mais la grande sollicitude du prêtre pour honorer Jésus-Christ dans le saint Sacrement de l'autel, ce sera de mener une vie pure et innocente, afin que son cœur soit un vase d'honneur, un tabernacle honorable où puisse reposer l'Époux des vierges, l'Agneau sans tache. Il craindra plus que la mort, plus que mille morts l'attentat monstrueux d'une communion sacrilége.

Le crime des Juifs qui versèrent le sang de Jesus-Christ nous fait horreur : celui du prêtre qui le profane est plus horrible encore. En montant à l'autel avec une conscience souillée, ce n'est pas un sacrifice qu'il offre, dit saint Jean Chrysostome, c'est un meurtre qu'il commet : ce n'est pas une nourriture qu'il prend, c'est un poison qu'il avale. Le malheureux ! il mange son jugement et sa condamnation. Son procès est tout instruit ; son Juge est au dedans

de lui; sa sentence est prononcée; elle est écrite, imprimée au fond de ses entrailles; il se l'est incorporée lui-même, en mangeant le Pain qui devait lui donner la vie, et qui lui apporte la mort.

Le prêtre pieux, au contraire, ne croira jamais que les précautions pour éviter les moindres fautes, que l'attention et la vigilance sur son propre cœur puissent être portées à l'excès, quand on a le bonheur de célébrer tous les jours les saints mystères.

Nous voulons que le simple fidèle qui ne communie que de loin en loin, et dont le cœur n'est pour ainsi dire qu'une hôtellerie où Jésus-Christ habite en passant, se prépare à le recevoir par la contrition et l'accusation de ses fautes, par des actes de foi et d'amour : la même préparation n'est-elle pas, à plus forte raison, requise dans le prêtre qui le reçoit tous les jours et dont le cœur est comme la demeure choisie et le quartier d'honneur du Roi de gloire ?

Je sais bien que l'Église, qui interdit la communion journalière au laïque peu fervent, n'interdit pas la célébration quotidienne de la

sainte Messe au prêtre qui serait dans le même état. La raison de cette différence, c'est que le laïque ne communie que pour lui, et il ne doit le faire que quand le Pain de vie peut lui être profitable. Le prêtre, au contraire, célèbre pour les autres; et la gloire qui revient à Dieu du saint sacrifice de la Messe, les avantages qui en résultent pour tout le peuple chrétien, compensent largement aux yeux de l'Église les inconvénients d'une communion tiède ou inutile. Mais si à l'autel le prêtre, lâche et imparfait, ouvre aux autres le trésor des grâces, ne sera-t-il pas repris au tribunal du souverain Juge, pour avoir négligé, par une coupable insouciance, d'y puiser pour lui-même?

CHAPITRE II.

JÉSUS-CHRIST A LAISSÉ A SON ÉGLISE LA DIVINE EUCHARISTIE COMME L'ALIMENT NÉCESSAIRE DE LA VIE SURNATURELLE. — DEVOIRS DU PRÊTRE COMME DISPENSATEUR DU PAIN DE VIE.

I

La vie matérielle a son aliment dans le monde physique. L'air et l'eau, le végétal et l'animal, sont absorbés par l'homme qui les transforme en sa propre substance pour l'entretien et le développement de son être corporel.

La vie raisonnable a son principe dans une certaine participation aux vérités générales qui font la base de la raison humaine. Pour développer, pour perfectionner cette vie, tout homme venant en ce monde va puiser dans le fonds commun des notions et des connaissances qui, dans l'ordre naturel, forment le patrimoine de l'humanité.

Si l'homme n'était destiné qu'à une fin naturelle, il trouverait dans ce double aliment le

rassasiement, l'apaisement de ses désirs : mais le besoin de l'infini qui le tourmente prouve évidemment qu'il est appelé à une fin surnaturelle, qu'il y a en lui une vie supérieure qui doit chercher son aliment hors du monde des sens et de la raison.

L'homme est fait pour Dieu, et ce n'est qu'en communiquant avec Dieu qu'il peut trouver le repos, la perfection, le complément de son être.

L'homme innocent communiquait avec Dieu par la raison et par la grâce. La raison droite et pure remontait sans peine de la créature au Créateur. Le Créateur lui-même descendait vers l'homme par une amoureuse condescendance et lui présentait ainsi l'aliment de la vie surnaturelle.

Mais l'effet du péché originel a été la perte totale de la grâce, c'est-à-dire de toute communication surnaturelle avec Dieu. Par conséquent, il est resté dans l'humanité un désir irrésistible, un besoin universel qui, ne pouvant plus trouver sa satisfaction réelle, a jeté le genre humain dans les plus monstrueuses erreurs. L'idolâtrie pour la multitude, le panthéisme pour les savants, est l'écueil où

viennent échouer tous ceux qui ne connaissent pas le Dieu sauveur.

Rétablir les rapports primitifs de l'homme avec Dieu, nous rendre l'aliment de la vie surnaturelle qui est Dieu-même, tel est le but de la Rédemption ; telle est la grande mission dont s'est chargé le Fils unique de Dieu.

Mais comment la majesté divine pourra-t-elle désormais se mettre en communication avec l'homme descendu si bas, devenu si faible, si misérable par le péché ? Écoutons saint Augustin : *Respice altitudinem ipsius : In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum. Ecce cibus sempiternus ; sed manducant angeli, manducant supernæ virtutes, manducant cœlestes spiritus, et manducantes saginantur, et integrum manet quod eos satiat et lætificat. Quis autem homo posset ad illum cibum ? Undè cor tam idoneum illi cibo ? oportebat ergo ut illa mensa lactesceret, et ad parvulos perveniret. Undè autem fit cibus lac ? Undè cibus in lac convertitur, nisi per carnem trajiciatur ? Nam mater hoc facit ; quod manducat mater, hoc manducat infans. Sed quia minus idoneus est infans, qui pane*

vescatur, ipsum panem mater incarnat, et per humilitatem mamillæ et lactis succum, de ipso pane pascit infantem. Quomodo ergo de ipso pane pavit nos sapientia Dei? Quia Verbum caro factum est et habitavit in nobis. Videte ergo humilitatem, quia panem angelorum manducat homo : id est Verbum illud quo pascuntur angeli sempiternum, quod est æquale Patri, manducavit homo.... Saginantur ergo illo angeli : sed semetipsum exinanivit ut manducaret panem angelorum homo. (D. Aug. Enarrat. in Ps. XXXIII.)

Toute la Religion, qui consiste à réunir (*religare*) les hommes à Dieu, repose sur les deux grands mystères de l'Incarnation et de l'Eucharistie. — Par l'Incarnation, il s'établit une union étroite entre la Divinité et l'humanité. Le Fils de Dieu prend dans la masse commune un corps et une âme semblables aux nôtres, il devient homme sans cesser d'être Dieu, c'est un honneur insigne pour toute la race humaine de voir un des siens élevé à l'union hypostatique avec une Personne divine. Quand un roi épouse la fille d'un de ses sujets, il anoblit toute la famille à laquelle il s'allie; les

frères de la reine deviennent les frères du roi; mais ils ne partagent pas pour cela le pouvoir et les priviléges de leur sœur.

Or, ce n'était pas un seul, mais tous les individus de l'humanité que le Fils de Dieu voulait grandir et élever jusqu'à lui. C'est ce qu'il fait par l'Eucharistie qui complète l'Incarnation, qui en est un prolongement, une extension, comme l'enseignent les saints Pères. Car dans l'Incarnation, il ne prit qu'une chair individuelle; mais dans l'Eucharistie, il prend le corps et l'âme de tous ceux qui le reçoivent. Ces deux mystères sont les deux pôles extrêmes du christianisme, comme on l'a dit; ils se regardent, ils sont faits l'un pour l'autre; ils se tiennent si bien que l'un prend sa force et sa perfection de l'autre, et que le premier nous serait inutile sans le second.

De là, remarquez, en passant, un admirable rapport entre le prêtre et l'auguste Mère du Verbe incarné. Sans Marie, les hommes n'auraient point de Sauveur : sans le prêtre qui reproduit à l'autel, qui distribue la chair du Dieu fait homme, les hommes ne pourraient s'unir à lui pour y puiser la vie nouvelle, la vie

divine : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis* (1).

Le Seigneur avait dit dans Ézéchiel : *Sumam ego de medullà cedri sublimis et ponam : de vertice ramorum ejus tenerum distinguam, et plantabo super montem excelsum.... et erumpet in germen, et faciet fructum et erit in cedrum magnam.* (XVII, 22-23.) Ce cèdre sublime, planté au sein de l'humanité par la main du Père céleste, c'est Jésus-Christ. Les chrétiens sont les branches qui doivent se

(1) On a écrit des milliers de volumes sur la sainte Vierge. Je n'en connais point qui s'adressent spécialement aux prêtres et qui traitent à fond des rapports qu'ils ont avec Marie, *Mère de Dieu*, *coopératrice* de la Rédemption, *trésorière* des grâces, *avocate* des pécheurs, *médiatrice* des hommes auprès du divin Médiateur....

L'Eucharistie elle-même, qui a déjà inspiré tant de belles et sublimes pages aux écrivains catholiques, n'a pas encore été présentée avec les développements convenables, comme le grand besoin de la nature humaine qui aspire à l'infini et qui commence à la table sainte, cette vie divine qui doit s'achever et se compléter dans le ciel.

Que de magnifiques points de vue restent encore à indiquer dans la Religion! Celui qui s'enfonce avec foi et avec amour dans ses adorables profondeurs, les aperçoit dans le lointain, et il soupire après l'heure de sa délivrance, afin de pouvoir contempler à loisir tant de merveilles.

nourrir de la séve de l'arbre pour prendre sa vie, suivant cette parole de Notre-Seigneur à saint Augustin : *cibus sum grandium : cresce et manducabis me : nec ego mutabor in te, sed tu mutaberis in me.* — Ce n'est pas Jésus-Christ qui est changé en nous, c'est nous qui sommes changés en Jésus-Christ par la sainte communion. C'est une loi de la nature que dans toute manducation l'assimilation se fait de l'être inférieur dans l'être supérieur, car tout dans la création aspire à monter, à se perfectionner.

Dans l'Eucharistie, ce fruit de bénédiction, Jésus-Christ nous donne véritablement ce que Satan avait faussement promis à nos premiers parents, par le fruit de malédiction. C'est la remarque de l'abbé Rupert (in Joan., lib. VI) : *Hìc præcipuè divinitatem pollicetur carnem suam manducantibus, et illusionem nequissimi nebulonis qui dixit : Comedite et eritis sicut dii, seriò loquens in verum effectum convertit.*

Satan avait dit : Mangez de ce fruit et vous serez des dieux. Une funeste expérience nous a appris combien était trompeuse cette parole impie. — Jésus-Christ nous dit : Mangez ma

chair, ce fruit délicieux qui a crû, qui a mûri dans le sein de la Vierge immaculée, véritable jardin de délices embaumé de l'odeur de toutes les vertus. Si vous en mangez, je vous le dis en vérité, vous demeurerez en moi, vous serez changés, transformés en moi, vous serez des dieux commencés sur la terre pour être achevés dans les cieux.

Sainte Thérèse après sa mort apparut avec un éclat et une beauté ravissante à une personne dévote qui avait été son amie, et elle lui dit : Nous qui sommes au ciel et vous qui êtes sur la terre, nous devons être unis en amour et en pureté, nous dans la Patrie, en contemplant face à face la divine Majesté, vous dans l'exil en la recevant et en l'adorant cachée sous les voiles eucharistiques.

II

Deux devoirs du prêtre comme dispensateur du Pain de vie. En rappeler souvent aux fidèles l'indispensable nécessité ; — le distribuer avec choix et discernement.

1° Nécessité de l'Eucharistie. — Notre intel-

ligence avait été obscurcie, faussée par le péché originel. Elle est redressée, rectifiée par l'enseignement de l'Homme-Dieu qui nous apprend d'où nous venons et où nous devons tendre. Mais c'est peu de voir le but, quand on n'a pas la force de marcher pour l'atteindre. Le cœur est la partie la plus faible, la plus malade de l'homme, à cause des funestes passions qui le ravagent. Il rampe parmi les créatures pour y chercher de viles et éphémères jouissances. Le souffle de la grâce peut seul le soulever de terre, lui donner du ressort, de l'élan.

Mais la grâce qui peut nous régénérer, elle est dans le cœur de Jésus comme dans sa source unique. C'est là qu'il faut aller la puiser. Comment? Par les sacrements qui sont comme des canaux adaptés à cette source divine, pour faire couler jusqu'à nous ces eaux salutaires qui fortifient le cœur de l'homme et le rendent capable des grandes et fortes vertus. Le plus merveilleux de ces canaux, c'est évidemment l'Eucharistie, puisqu'il plonge plus avant dans la source.

L'intelligence redressée, le cœur guéri, la

réparation de l'homme serait-elle complète? Non : le corps, partie intégrante de l'homme, associé aux éternelles destinées de l'âme, a été profondément blessé, altéré, et il a besoin aussi d'une restauration.

Admirez ici la parfaite convenance du mode choisi pour le réhabiliter. C'est par la manducation du fruit défendu que le venin du serpent infernal était entré dans le corps de l'homme pour l'infecter et lui donner la mort. — C'est par la manducation du pain descendu du ciel que la vie rentrera dans l'homme, purifiera ses sens et tout son être et déposera dans son corps un germe d'immortalité, comme on cache sous la cendre la semence du feu, l'étincelle qui doit rendre la vie au foyer.

> Qui pereuntem hominem vetiti dulcedine pomi,
> Instauras meliore cibo, potuque sacrati
> Sanguinis infusum depellis ab angue venenum.
>
> SEDULIUS.

Celui qui refusera de manger de ce pain céleste ne vivra pas, c'est-à-dire qu'il n'aura pas le principe de cette vie surnaturelle et divine que le Fils de Dieu est venu rendre à l'huma-

nité déchue : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.* Au contraire, celui qui mange dignement cette chair sacrée a la vie en soi. Par la sainte communion l'Homme-Dieu nous communique sa vie, nous transforme en lui en faisant passer, si je puis parler de la sorte, notre corps, notre âme, notre être tout entier dans son être divin : *qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo.*

2° Dispenser avec discernement cet aliment divin. L'intention du Sauveur a été que l'usage de l'Eucharistie fût fréquent parmi les chrétiens : voilà pourquoi il nous présente son corps et son sang sous la forme du pain et du vin, qui sont le soutien ordinaire de la vie. Les premiers fidèles communiaient tous les jours. L'Église n'hésitait pas à recevoir ainsi au divin banquet des hommes qui étaient prêts à toute heure à verser leur sang pour le nom de Jésus-Christ. Aujourd'hui il y a peu de chrétiens qu'on puisse admettre à une telle faveur. Une nourriture forte et substantielle, donnée sans mesure et sans discrétion à des

estomacs faibles et débiles, leur serait plus nuisible qu'utile.

Quelle est donc la règle que doit suivre un directeur des âmes au sujet de la fréquente communion, c'est-à-dire de celle qui se fait plusieurs fois, ou au moins une fois chaque semaine? — Nous disons que la communion fréquente peut et doit être accordée à deux sortes de personnes : à celles qui sont déjà parfaites, et à celles qui travaillent sérieusement à le devenir : aux premières, parce qu'elles y ont droit; aux secondes, parce qu'elles en ont besoin.

On rencontre des âmes mortes au monde et à elles-mêmes, ne vivant que pour Dieu, fermes et inébranlables au milieu des tentations et des épreuves. C'est la fréquente communion qui les a élevées à cette hauteur; c'est la fréquente communion qui les y maintiendra. Notre-Seigneur aime tendrement ces grandes âmes et se plaît à les voir tous les jours à son divin banquet.

Il en est d'autres qui ne sont pas parvenues encore, mais qui aspirent à cette haute perfection : elles gravissent courageusement les sen-

tiers escarpés qui y conduisent. Le pied leur glisse quelquefois, elles font des fautes, mais des fautes vénielles, qui échappent à la fragilité humaine et auxquelles le cœur et la volonté n'ont point de part. Ces âmes ont besoin de la communion fréquente pour entretenir en elles le feu sacré et soutenir leurs pas dans la carrière difficile où elles se sont élancées.

La même faveur doit-elle être accordée à toutes ces personnes que le monde appelle dévotes? Non. Il en est plusieurs qui n'ont que l'apparence de la piété, sans aucune vertu solide. La moindre épreuve, la plus légère mortification les trouble et les déconcerte; leur confesseur semble les occuper plus que Dieu même; leur dévotion n'est qu'une sensualité spirituelle; elles aiment le Thabor et fuient le Calvaire. Permettre à ces personnes l'usage fréquent et presque journalier de l'Eucharistie, c'est évidemment un abus; elles mangent et ne se nourrissent pas. Et puis, quel moyen aura le confesseur de les faire avancer, s'il a déjà accordé à de simples désirs de perfection ce qui devait être la récompense de généreux efforts?

Du reste, quand un chrétien a une grande estime de la sainte Eucharistie, qu'il ne la reçoit que pour son profit spirituel, il faut le presser de s'en approcher souvent. C'est le vœu de l'Église, c'est le désir du divin Maître qui a placé dans son sacrement la vie de nos âmes.

O prêtres, qui avez la dispensation du pain des anges et du calice du salut, allez, parcourez les rues, les places publiques, invitez tous les hommes au divin banquet. Dites-leur : Venez, pauvres voyageurs altérés, fatigués, haletants dans le désert de la vie ; venez, reposez-vous, mangez, buvez, rassasiez-vous. Venez tous : on n'exclut personne. Les petits peuvent s'asseoir à cette table à côté des grands, les pauvres à côté des riches. On ne demande de chacun des convives qu'une volonté droite et de saints désirs ; et plus les désirs seront vifs, ardents, plus on recevra, plus on sera rassasié : *Si quis sitit, veniat ad me et bibat.... flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ.* (Joan. VII, 38.)

DEUXIÈME SECTION.

LA MANIÈRE DONT JÉSUS-CHRIST SANCTIFIE LES AMES DANS L'EUCHARISTIE APPREND AUX PRÊTRES A SE SANCTIFIER EUX-MÊMES EN TRAVAILLANT AU SALUT DES AUTRES.

Voici trois degrés de perfection dont le Sauveur, dans l'Eucharistie, donne à ses prêtres la leçon et l'exemple.

1° Jésus-Christ dans son sacrement paraît dans un état de mort mystique, et par là il enseigne à ses prêtres à mourir à eux-mêmes et à toutes les inclinations de la nature : c'est la mortification chrétienne.

2° Jésus-Christ dans son sacrement vit d'une vie mystérieuse et sublime, et par là il montre à ses prêtres le parfait modèle de la vie surnaturelle : c'est la vie sacerdotale.

3° Jésus-Christ dans son sacrement vivifie et donne la vie aux âmes, et par là il enseigne à ses prêtres comment ils doivent procurer la sanctification des peuples : c'est la vie apostolique. — Reprenons.

CHAPITRE PREMIER.

MORT MYSTIQUE DE JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCHARISTIE. — MODÈLE DE LA MORTIFICATION CHRÉTIENNE.

L'Eucharistie, mémorial de la Passion du Sauveur, est la leçon la plus propre à nous convaincre de la nécessité de la mortification chrétienne, et à nous en inspirer le goût et l'attrait.

Cette mortification, l'Homme-Dieu n'a cessé de la pratiquer tous les jours de sa vie mortelle. Il naît dans une étable abandonnée, il vit dans l'obscurité et les privations, il meurt dans les souffrances et les opprobres : — toute sa doctrine se résume dans la science de la croix. Ses prédications ne sont qu'une perpétuelle exhortation au détachement, à l'abnégation, au renoncement.

Mais j'ose dire qu'il nous prêche ces vertus plus éloquemment encore depuis dix-huit siècles dans le Sacrement de l'autel. Captif et enchaîné dans nos tabernacles, dépouillé de tout l'éclat de sa gloire, exposé sans cesse aux

outrages et aux profanations, il nous crie dans cette solitude et cet abandon : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum.*

Si secundum carnem vixeritis, moriemini. (Rom. VIII, 13.) Et qu'est-ce que vivre selon la chair? Celui-là vit selon la chair, dit saint Prosper, qui cherche sa satisfaction naturelle en tout ce qu'il fait : *Ille secundum hominem vivit, qui secundum seipsum vivit, qui pergit quo vult, dormit quando et quomodo vult, loquitur quæ et quod vult et quantum vult; videt et lætatur inter quos vult; postremo quidquid naribus suave est, quidquid tractare blandum, quidquid oculis delectabile, quidquid sensibus exteris carnis suæ jucundum, exercet ac sequitur qualiter vult, quia omnia licita et illicita carnaliter vult.* (De Vit. cont. lib. III, I.)

Prêtre, vous êtes, comme les autres, enfant d'Adam ; vous portez en vous le foyer de la concupiscence avec une volonté faible et une chair fragile. Prétendre que vous pourrez vous maintenir dans la grâce et parvenir à une vertu solide sans la pratique de la mortification, c'est une grave erreur, une illusion grossière. L'enseignement de tous les docteurs, l'exemple de

tous les saints, vous crient au contraire : *Tantum proficies quantum tibi ipsi vim intuleris.* (De Imit. Ch. lib. I, xxv.)

Mais quel genre de mortification faut-il embrasser? La mortification intérieure et extérieure. La première est plus parfaite, sans doute ; mais l'une ne va jamais sans l'autre. Vous entendrez des personnes, d'une dévotion commode et aisée, vous dire qu'elles conservent mille choses agréables et curieuses, mais qu'elles n'y tiennent pas ; qu'elles dégustent volontiers les mets délicats, mais sans faire aucun péché de sensualité ; qu'elles accordent volontiers à leurs sens toutes les satisfactions innocentes qui se présentent, mais que c'est pour louer Dieu, qui nous a donné les choses de la vie, *usque ad delicias.*

Certes, voilà une perfection admirable ! Mais qu'ils sont rares les héros qui tiennent ainsi l'ennemi enchaîné sous leurs pieds ! Et combien de luttes, combien de sacrifices ont dû précéder une telle victoire !

Quant à vous, ne vous flattez pas d'avoir atteint ces sommets escarpés. Vous n'êtes pas un ange ; le vieil homme est toujours vivant en

vous. Vous n'avez pas plutôt retranché une affection déréglée qu'elle renaît, ou une autre reprend sa place. Il faut donc que vous ayez toujours en main le glaive de la mortification.

C'est en humiliant son corps par des macérations qu'on purifie son cœur, dit saint Césaire d'Arles; c'est en ôtant des forces à ses membres qu'on procure de la beauté à son âme; c'est par les durs exercices de la croix qu'on expie les coupables délices de la chair.... *Sanctæ afflictiones humiliata corpora macerant, sed immaculata corda purificant; membris subtrahunt fortitudinem, sed conscientiis addunt nitorem. Per duræ crucis exercitia, decepta dudum carnis gaudia puniuntur, ac sic mortificatione præsenti futura mortis sententia prævenitur, et dum culpæ auctor humiliatur, culpa consumitur, dumque exterior afflictio voluntariæ districtionis infertur, tremendi judicii offensa sedatur et ingentia debita solvit labor exiguus, quæ consumpturus erat ardor æternus.* (Homil. 1 Quadrag.)

Mais il faut ménager ses forces, dit-on; il ne faut pas s'exposer à ruiner sa santé. Soyez prudent, discret, oui, sans doute. Mais, dans

une affaire si délicate où tout conspire à vous tromper, n'allez pas prendre conseil de votre ennemi ; n'écoutez pas les suggestions du tentateur : *Ecce diabolus physicam docet*, dit Hugues de Saint-Victor ; *ecce medicus factus est ; de complexionibus loquitur : infirmitates diversas, si teneatur religio, generari prædicat. Sed quare hoc? Non ut mederi velit, sed ut occidere possit : non ut ægritudines curet, sed ut securius inferat mortem. Videt ex subtractione ciborum luxuriæ vires posse minui, et ideo non tardat minari infirmitates.* (De Claust. anim. lib. I, c. II.)

Au reste les mortifications que nous nous imposons nous-mêmes, aussi bien que les afflictions que Dieu nous envoie, doivent servir à dompter l'esprit plus encore que la chair, les passions plus que le corps. Car, si ces deux victoires sont nécessaires, l'une l'est toujours, pour tous et partout ; l'autre, seulement d'après et suivant les dispositions particulières de chacun. Qu'importe que vous affaiblissiez votre corps par des jeûnes, que vous le déchiriez par de sanglantes disciplines, si l'esprit est opiniâtre et la volonté rebelle? Qu'importe que vous vous humi-

liiez devant Dieu dans le secret, si vous ne pouvez supporter la plus légère humiliation extérieure, si vous êtes avide de distinction et de louanges, et esclave de l'opinion des hommes ? L'Église ne veut point dans sa milice de ces lâches soldats qui se laissent gouverner par le respect humain. Ce n'est pas seulement dans la petite maison de Nazareth, sous les yeux de sa sainte Mère, que le Sauveur a porté la croix ; c'est dans toute la ville de Jérusalem, hors de ses murailles, en présence d'une immense multitude.

Tout chrétien est religieux de la croix, disent les SS. Pères, et doit porter haut cette bannière. Celui qui n'aime pas Jésus-Christ crucifié est anathème ; et celui qui repousse avec horreur les humiliations de la croix n'appartient pas à Jésus ; qu'il cherche un autre chef. Celui de tous les saints prêtres, c'est Jésus pauvre, humilié, souffrant.

Mihi mundus crucifixus est et ego mundo, disait saint Paul. Par ces paroles le grand apôtre nous révèle ses plus admirables secrets ; il nous découvre la source à laquelle, pendant les longues luttes de son apostolat, il est allé

puiser la force et la victoire. C'est en mourant au monde, à lui-même, à ses volontés, à ses désirs, à tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il accomplit tant d'incroyables travaux, qu'il fournit une carrière si glorieuse, qu'il sauva tant d'âmes. Ainsi firent tous les hommes apostoliques, tous ces grands saints qui ont travaillé si efficacement à l'agrandissement du règne de Dieu.

Mais c'est surtout au pied de l'autel que le prêtre doit méditer profondément cette divine parole que Jésus-Christ a réalisée une première fois dans sa personne sur la croix et qu'il réalise encore tous les jours dans son sacrement : Si le grain de froment n'est jeté dans le sillon, s'il ne meurt, il ne saurait fructifier : *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet*. Quand un prêtre pieux et zélé est complétement mort à lui-même, par un long exercice de la mortification, *tunc multum fructum affert*. Dès lors aussi il vit de la vie dont Jésus-Christ vit à l'autel. C'est la vie sacerdotale.

CHAPITRE II.

VIE DE JÉSUS-CHRIST DANS NOS TABERNACLES.

Quelle est la vie dont Jésus-Christ vit dans nos tabernacles? Elle est la même, quant à son principe et à sa fin, que celle dont il vivait pendant les jours de sa vie mortelle.

L'union hypostatique du Verbe avec notre humanité forma cet admirable composé que nous appelons Jésus-Christ ou l'Homme-Dieu. Sa vie fut théandrique, c'est-à-dire divinement humaine et humainement divine. L'humanité ne fut pas absorbée, mais elle fut relevée, exhaussée, perfectionnée, agrandie par la Divinité.

Or, c'est cette vie de son humanité sainte que Jésus-Christ veut reproduire ou plutôt continuer dans les fidèles, mais surtout dans les prêtres, par la divine Eucharistie. *Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem, et qui manducat me, et ipse vivet propter me.*

Tâchons de bien comprendre cette doctrine. Jésus-Christ, résidant dans nos tabernacles, est le chef de l'Église, dont nous sommes les membres. Or, comme l'enseigne le saint concile de Trente, d'après saint Paul, il coule de ce chef divin une sève perpétuelle, une vertu surnaturelle qui prévient, qui accompagne, qui perfectionne nos bonnes œuvres ; sans quoi elles ne sauraient être agréables à Dieu et dignes des récompenses éternelles.

Donc, puisque nous sommes les membres de Jésus-Christ, que nous recevons l'influence de son esprit, nous devons vivre de sa vie. C'est la conséquence rigoureuse du mystère de l'Eucharistie. Jésus-Christ doit être la vie de notre âme. Il faut qu'il fasse tout en nous. Si nous parlons, nous devons parler en lui et par lui : *Si quis loquitur, quasi sermones Dei.* Si nous agissons, nous devons agir sous la dépendance de son esprit et conformément à l'impulsion qu'il nous communique. En un mot, nous devons nous laisser conduire en tout par lui seul, pour agir dans le temps et de la manière qu'il lui plait, selon son bon plaisir et pour sa gloire.

Alors le prêtre accomplira à la lettre ce qui lui a été recommandé par le pontife au jour de son ordination : *Imitamini quod tractatis.* Il retracera dans toute sa conduite les trois principaux caractères de la vie du Sauveur au saint Sacrement de l'autel.

Premier caractère. — La vie de Jésus dans l'Eucharistie est une vie intérieure et retirée. Quoiqu'il soit exposé en public, qu'il converse, qu'il traite avec toutes sortes de personnes, il reste néanmoins caché, recueilli, absorbé dans le sein de son Père : *Deus absconditus.*

Le prêtre, de même, descendra vers les hommes comme le rayon du soleil qui demeure toujours attaché à son principe. Dans toutes ses fonctions, il se tiendra uni à Dieu ; et c'est dans cette communication intime avec la sainteté de Dieu qu'il puisera la lumière, la force, l'onction, qui rendront son ministère fructueux parmi les peuples.

Second caractère. — La vie eucharistique de Jésus-Christ est une vie infiniment pure et sainte, quoiqu'il demeure parmi les pécheurs et qu'il traite continuellement avec eux.

Ainsi en doit-il être du prêtre. Il ne doit pas

faire comme l'eau qui se souille en lavant les autres, ni comme le flambeau qui s'use et se consume en éclairant la maison de Dieu. Il faut que, laissant vivre Jésus-Christ en lui, il soit comme le lis qui fleurit au milieu des épines, comme le rayon lumineux qui touche les immondices sans rien perdre de son éclat.

Troisième caractère. — La vie de Jésus-Christ à l'autel est excellemment relevée et parfaite au dedans, quoique simple au dehors : car qu'y a-t-il de plus simple et de plus commun que les espèces qui le couvrent?

Ainsi en est-il du prêtre qui reçoit dignement le Pain de vie. Il se rappelle sans cesse que ce n'est point dans l'éclat des talents naturels, dans les succès brillants, dans les louanges et les applaudissements publics que consiste la gloire d'un ministre des autels; mais ce qui le rend véritablement grand devant Dieu, c'est l'esprit de foi et de piété, qui, en attirant la grâce d'en haut, substitue la force de Dieu à la faiblesse de l'homme.

Maintenant, si vous venez à faire un retour sur vous-même, si vous vous comparez à votre

divin modèle, quel sujet d'humiliation, de confusion! Vous vous dites l'homme de Dieu, et tout en vous est en opposition avec la volonté de Dieu. — Vous portez l'habit des saints et des parfaits, et vous avez toutes les imperfections et peut-être les faiblesses des pécheurs! Vous devriez ne rechercher que la gloire de Dieu, et vous ne recherchez que vous-même et votre propre gloire! — Par le devoir de votre profession, vous devez travailler à convertir le monde, et le monde vous pervertit! Envoyé pour détruire le péché dans les autres, vous vous en faites vous-même le misérable esclave! — Tous les jours à l'autel vous mettez du feu dans votre sein, et vous n'en sentez pas la chaleur; vous mettez du miel dans votre bouche, et vous n'en sentez pas la douceur!

O mon Sauveur, faites cesser une contradiction si révoltante; ne permettez pas que des hommes qui mangent le matin le Pain des anges ne montrent le reste du jour que des goûts bas et terrestres. Faites qu'identifiés avec vous par la communion, vos prêtres participent à votre esprit et aux dispositions intérieures de votre cœur adorable. De la sorte, vivant de

votre vie, ils pourront la transmettre aux autres.

CHAPITRE III.

JÉSUS VIVIFIANT LES AMES DANS L'EUCHARISTIE. — MODÈLE DE LA VIE APOSTOLIQUE.

Jésus-Christ vivifie les âmes dans son sacrement, parce qu'il y est comme la source des grâces, — comme le chef invisible et l'âme universelle de l'Église. — Or, le prêtre est l'instrument visible des opérations invisibles du Sauveur. Il doit agir comme lui, avec lui, et sous la dépendance de son esprit.

1° Jésus-Christ réside au saint Sacrement de l'autel comme la source des grâces.

Jésus-Christ, dit saint Paul, est le chef du corps de l'Église, et Dieu a voulu pour cela qu'il fût rempli abondamment de tous les biens et de toutes les richesses célestes, pour les faire couler sur tous les chrétiens qui sont ses membres : *Ipse est caput corporis Ecclesiæ. In ipso complacuit omnem plenitudinem inhabitare.*

Et plus loin il ajoute : *In ipso inhabitat omnis plenitudo Divinitatis corporaliter, et estis in illo repleti qui est caput.* (Coloss. I, 19 ; II, 9.) La Divinité, avec la plénitude de son essence, de ses perfections, de ses vertus et de tous ses trésors, demeure réellement en Jésus-Christ, qui nous les communique et nous en remplit comme ses membres ; car il ne les a pas seulement pour lui-même, mais aussi pour nous.

Conformément à cette doctrine du grand Apôtre, saint Thomas enseigne (IIIe part., q. 8, a. 5) que les grâces que possédait Notre-Seigneur n'étaient pas en lui comme dans un homme privé, mais comme dans le chef de l'Église, auquel tous les fidèles sont unis, ainsi que les membres sont unis à leur chef. Donc, comme la tête distribue les esprits vitaux à toutes les parties du corps, ainsi Notre-Seigneur, résidant au saint Sacrement de l'autel, distribue ses dons et ses grâces à tous les membres de son église. C'est dans cette plénitude que les fidèles puisent leur humilité, leur obéissance, leur patience, leur chasteté, leur charité et toutes leurs vertus.

Mais, si Jésus-Christ est la source unique

de la grâce, les prêtres en sont les canaux nécessaires. Comment cela? Saint Paul nous explique cette merveille. Il en est, selon lui, du corps mystique de l'Église comme de nos corps matériels. Dans nos corps, la vie se répand dans tous les membres par le moyen des veines, des nerfs, des ligaments et des jointures naturelles. De même, dans l'Église, il y a des canaux adaptés et ajustés à l'embouchure de la source, pour porter partout la vie de la grâce, la vie divine. Ces canaux, ce sont les évêques, les prêtres, suivant l'ordre hiérarchique établi par le Sauveur lui-même.

Combien donc il est nécessaire que nous soyons dégagés du limon grossier de la terre, afin que l'eau de la grâce ne s'altère point en passant par nous, mais que nous la communiquions aux autres dans toute la pureté et la limpidité qu'elle avait à sa source.

2° Jésus-Christ est vivifiant dans l'Eucharistie, non-seulement parce qu'il y est comme le principe de la grâce, mais encore comme l'âme universelle de l'Église, dont il règle toutes les opérations, dont il dirige tous les membres.

Ici encore nous tâcherons de suivre pas à pas

le Docteur des nations. Les chrétiens, selon lui, sont la plénitude de Jésus-Christ. Quoique ce divin Sauveur soit parfait dans sa personne, il prend néanmoins de l'accroissement dans ses membres.

Voyez l'âme humaine; elle est achevée dès le premier instant de sa création. Cependant elle semble croître dans un enfant par la faculté qu'elle a de l'animer de plus en plus, lui communiquant, à mesure qu'il grandit, une plus grande puissance de mouvement, de sensation, de raison. Ainsi, Jésus-Christ, quoique parfait en lui-même, s'étend, se dilate en nous; il y exerce sa puissance d'aimer, de s'humilier, de souffrir, de pratiquer toutes les vertus.

Mettons dans un plus grand jour cette haute et divine théologie.

Quoique tous les dons de grâce, de force et de vertu fussent recueillis et comme ramassés dans l'Homme-Dieu vivant sur la terre, il n'était pas possible néanmoins qu'il réalisât lui seul tous les grands et sublimes desseins qu'il avait conçus dans son âme divine. Les limites de son corps naturel ne le permettaient pas. C'est pourquoi il a été comme nécessaire que

Dieu lui donnât un second corps, répandu par toute la terre et dans toute la durée du temps et de l'éternité, afin que par le moyen de ce second corps il pût satisfaire à son zèle et à son ardeur infinie pour la gloire de son Père.

Il n'a pu de sa propre bouche porter à tous les hommes les paroles de la vie éternelle. Il les a portées par ses apôtres et il ne cessera de les porter par leurs successeurs jusqu'à la consommation des siècles. C'est lui qui parle, qui exhorte par leur bouche, dit saint Paul; ils ne sont que ses échos, ses organes, ses interprètes : *Tanquam Deo exhortante per nos*.

Jésus aurait voulu souffrir mille tourments, mille morts, pour honorer la justice et la sainteté de son Père : il n'a pu mourir qu'une fois sur la croix. Mais il substitue à sa place une multitude innombrable de martyrs et d'âmes souffrantes, dans lesquelles, comme dans ses membres véritables, il étend ses supplices, il en prolonge la durée, il les multiplie, il les renouvelle et les renouvellera jusqu'au jour de son second avénement.

Ceci nous explique la constance magnanime, le courage héroïque de tant de martyrs de la foi et de la pénitence, qui ont fait des choses visiblement au-dessus des forces de la nature. C'est l'esprit de Jésus qui agissait en eux et les élevait à cette sublime hauteur.

Contemplez ces invincibles athlètes du christianisme. Ils sont traduits devant les tyrans, livrés à la dent des bêtes, étendus sur des charbons ardents : la flamme les dévore, les ongles de fer déchirent leurs membres, leur chair découpée tombe en lambeaux. A ce spectacle, vous frémissez ; vous craignez que leur constance vaincue ne succombe enfin. Oh ! ne le craignez pas ; ne le craignez pas. Ces héros magnanimes savent que Jésus souffre en eux et avec eux. Ils le voient, ils le sentent au fond de leur âme. Rien ne les effraye ; ils insultent à la douleur, ils se rient des tourments. Leur corps est déchiré, mutilé ; le fer a sillonné et entr'ouvert leurs flancs ; et ils bénissent Dieu, ils remercient leurs bourreaux, ils entonnent des cantiques d'allégresse. La nature donne-t-elle ce courage à de tendres enfants, à des vierges timides ? Non, c'est Jésus-Christ qui vit

dans ses martyrs, qui souffre en eux et leur communique sa force divine.

Ceci n'est pas une invention de mon esprit; c'est la doctrine de saint Paul, qui dit de lui-même, en parlant de ses souffrances : J'accomplis dans ma chair ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ. — Et que manque-t-il, grand Apôtre, à la Passion de cet adorable Sauveur? Ah! c'est que la Passion du Fils de Dieu n'a pu suffire au désir immense qu'il avait de s'immoler des milliers de fois à la gloire de son Père, et il substitue ses disciples à sa place, pour contenter ce désir insatiable de souffrances et d'anéantissements.

Saint Paul nous fait entendre par ces paroles que tout le corps de l'Église réalise et reproduit sans cesse les différentes affections de son chef et de son divin Époux.

De là cette remarque que fait souvent saint Augustin, lorsqu'il rencontre de saints mouvements de piété exprimés dans les Psaumes : C'est l'unité de Jésus-Christ qui parle; c'est Jésus-Christ qui crie vers le ciel, qui gémit, qui pleure, qui fait pénitence. De là cette pensée profonde de saint Cyprien, qui place le Fils de

Dieu dans le combat contre les tyrans, dans la personne des martyrs, et qui attribue au chef glorieux et impassible l'ignominie et la mort de ses membres. De là cette proposition générale d'Origène, que toutes les actions de piété qui sont faites par les saints, c'est à Jésus-Christ qu'elles appartiennent et c'est lui qui les produit en eux. Or, c'est du fond de son tabernacle que le Sauveur étend partout son action; il est, dans son sacrement, placé au milieu de l'Église, comme l'âme dans le corps. L'Église étant un corps, et un corps vivant, il faut de toute nécessité qu'elle ait une âme qui la fasse vivre; et cette âme ne peut être que Jésus-Christ, l'esprit de Jésus-Christ : *Non potest vivere corpus Christi, nisi de spiritu Christi,* dit saint Augustin.

De là pour nous, prêtres, d'admirables conséquences pratiques.

A proprement parler, il n'y a qu'un prêtre dans le monde, c'est Jésus-Christ. Il est dans tous les prêtres, s'offrant encore lui-même tous les jours à son Père, lorsqu'ils le sacrifient sur l'autel. Il n'y a non plus qu'un seul pasteur, qu'un seul directeur des âmes dans toute

l'Église : c'est toujours Jésus-Christ. Il veut conduire lui seul tous les fidèles par le ministère des prêtres, être dans tous les pasteurs, dans tous les directeurs, pour gouverner les âmes qui leur sont confiées. Que ce soit Pierre qui conduise, que ce soit Paul ou quelque autre, si la direction est sainte, c'est toujours Jésus-Christ qui dirige.

Il suit de là que le devoir du prêtre, dans les différents offices de sa charge, est de se regarder comme l'instrument, le supplément de Notre-Seigneur, qui, ne voulant pas conduire les chrétiens visiblement, comme il conduisait autrefois les apôtres, désire les diriger invisiblement par le ministère du prêtre.

Donc, prêtres, nous devons nous tenir continuellement unis au divin Maître, dans une dépendance entière de sa volonté, afin de seconder parfaitement ses vues, ses desseins sur les âmes dont nous avons la direction.

Jesus-Christ est le pasteur, le directeur universel de l'Église ; nous ne sommes que ses instruments. Donc nous ne devons agir que par son impulsion dans la conduite des âmes. — Jesus-Christ est la source d'où découlent toutes

les grâces qui se répandent sur l'Église, nous n'en sommes que les canaux : donc c'est à cette source divine que nous devons puiser tout ce que nous communiquons aux fidèles. — Jésus-Christ est la voix, nous ne sommes que les échos : donc nous ne devons parler qu'après lui et ne dire que ce qu'il a dit.

Tout cela prouve la nécessité du recueillement et de la vie intérieure dans le prêtre. Si nous menons une vie dissipée, l'esprit de Jésus n'habitera pas en nous et nous ne pourrons le transmettre aux peuples. Nous serons comme ces mères dont les mamelles arides et desséchées ne fournissent plus de lait à leurs enfants et les laissent périr d'inanition.

Au contraire, si nous allons souvent, dans le secret de l'oraison, au pied de l'autel, puiser aux fontaines du Sauveur, nous serons semblables à ces vastes bassins qui, remplis sans cesse par les eaux de la source, les communiquent sans jamais s'épuiser; nous serons comme ces fleuves qui, grossis par la multitude des eaux qui s'y déchargent de toutes parts, se répandent dans les campagnes et les rendent fécondes par leurs débordements.

Résumons en deux mots la doctrine que nous venons d'exposer.

Le Fils de Dieu a contracté une alliance éternelle avec l'Église, son épouse; il demeurera avec elle jusqu'à la consommation des siècles, mais caché sous les voiles eucharistiques. C'est là qu'il est la source de la vie divine, qu'il est ce vase immense, ou plutôt cet océan sans fond où nous puisons tous la grâce et les principes de la sanctification. Là, il vit, il continue tous ses mystères, il exerce tous les offices qu'il a remplis pendant sa vie mortelle. Mais tout cela se passe dans l'intérieur du sanctuaire et échappe aux regards des mortels.

Pour rendre sensible cette vie mystérieuse et cachée, Jésus-Christ a choisi les prêtres, qui sont ses représentants, d'autres lui-même. Ils exercent comme lui, par lui et avec lui, les fonctions de médiateurs, de dispensateurs de la grâce, de sauveurs des âmes. Mais ce n'est pas tout. Pour remplir complétement leur mission, ils doivent retracer dans leurs personnes une image visible de la vie et des vertus invisibles de l'Homme-Dieu. C'est par là sur-

tout qu'ils s'acquitteront envers le Sauveur, qui les a élevés à une si haute dignité et enrichis de si magnifiques priviléges.

L'empereur Gratien disait qu'il eût souhaité de faire fondre et distiller sa couronne, son sceptre, son corps, son âme et tout son être, s'il eût pu en exprimer un sentiment d'amour ou un degré d'honneur qui ajoutât quelque chose à la gloire de Jésus-Christ. Il portait une sainte envie aux viandes que le Fils de Dieu prenait pendant les jours de son pèlerinage, parce qu'elles passaient dans sa substance pour conserver par leur destruction la vie d'un Dieu.

Ce désir était noble et généreux; mais il ne pouvait se réaliser.

En voici un dont l'exécution est facile et beaucoup plus agréable à Dieu. Prêtre, ne souhaitez pas de convertir votre substance en celle de Jésus-Christ, pour lui servir de nourriture; mais travaillez de toutes vos forces à vous transformer vous-même en lui par une vie vraiment sainte et sacerdotale; tellement que tous les hommes reconnaissent en vous une image fidèle de Jésus vivant dans l'Eucha-

ristie, et que vous puissiez dire avec le grand Apôtre : *Vivo ego, jam non ego ; vivit vero in me Christus.*

Fiat! fiat!

TROISIÈME SECTION.

JÉSUS-CHRIST IMMOLÉ TOUS LES JOURS SUR L'AUTEL PAR LES MAINS DU PRÊTRE APPREND AUX PASTEURS DES AMES DANS QUEL ESPRIT DE SACRIFICE ET D'IMMOLATION ILS DOIVENT REMPLIR LES FONCTIONS DE LEUR MINISTÈRE.

Le sacrifice de la messe est le grand acte, l'acte par excellence de la vie du prêtre : *Omnis pontifex, ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in his quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis.* (Hebr.)

Quelle leçon est donnée par Jésus-Christ à tous les chrétiens et surtout aux prêtres, pendant la sainte messe !

1° Jésus, s'immolant sur l'autel à la gloire de son Père, apprend à ses prêtres comment ils doivent se dévouer au service de la divine Majesté.

2° Jésus, faisant de lui-même, à l'autel, un sacrifice d'actions de grâces, apprend à ses prêtres quel est le grand moyen d'acquitter leurs dettes et celles du genre humain envers la bonté divine.

3° Jésus, victime de propitiation à l'autel, apprend

à ses prêtres jusqu'où ils doivent porter le zèle et le dévouement pour le salut de leurs frères.

4° Jésus, fontaine de grâces à l'autel, apprend à ses prêtres comment ils doivent remplir leur sublime office de médiateurs et de dispensateurs des dons célestes. — Reprenons.

CHAPITRE PREMIER.

JÉSUS, S'IMMOLANT SUR L'AUTEL A LA GLOIRE DE SON PÈRE, APPREND A SES PRÊTRES COMMENT ILS DOIVENT SE DÉVOUER AU SERVICE DE LA DIVINE MAJESTÉ.

L'Être infiniment parfait ne connaît rien au-dessus de lui ; par conséquent, il doit être lui-même la fin dernière de toutes ses œuvres. Aussi, j'apprends de saint Maxime que Dieu exerce à l'égard de son Être adorable une sorte de culte et de religion, et que cet univers est comme un temple qu'il a érigé en l'honneur de sa divinité. Tous les jours et à toute heure il rassemble dans ce temple une multitude de chantres et de musiciens divisés en plusieurs chœurs et en différents concerts, qui n'ont point d'autre occupation que de raconter et

d'exalter les merveilles de sa puissance et de sa bonté.

Ces chantres sont les anges, les hommes, les animaux, les éléments, les cieux, les astres, toutes les créatures visibles et invisibles : *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.*

Mais, que peuvent tous les hommages, toutes les louanges des créatures pour honorer le Dieu de l'infinie majesté? En vain les hommes feraient fumer l'encens et couler le sang des victimes. Tous les arbres du Liban, dit le prophète Isaïe, ne suffiraient pas pour allumer le feu de l'autel du Seigneur. Quand on égorgerait dans son temple tous les animaux, ce ne serait pas un holocauste digne de sa grandeur. En vain les anges s'uniraient aux hommes ; en vain toutes les créatures du ciel et de la terre s'abîmeraient au pied de son trône ; tout ce qui est fini, borné, n'est rien devant l'Être infini. Dieu ne peut être honoré dignement que par son Verbe, son Fils unique ; parce que ce Verbe divin, étant égal en tout à son Principe, est une manifestation, une connaissance, une louange infinie de Dieu le Père.

Aussi, le Tout-Puissant ne commença à être véritablement honoré sur la terre que le jour où le Verbe incréé, descendant des collines éternelles, fit son entrée dans le monde, et, revêtu de la forme d'esclave, se présenta comme l'adorateur du Très-Haut et le réparateur de sa gloire. Alors Dieu lui dit : Vous êtes mon fils, la figure de ma substance; je vous ai engendré aujourd'hui : *Ego hodie genui te;* et c'est par vous seul que je suis glorifié d'une manière digne de ma grandeur.

Or, cet acte sublime de religion, nous l'exerçons tous les jours à la sainte messe. Je vois un autel; sur cet autel on a déposé un pain et un peu de vin. — Peuple fidèle, élevez vos cœurs; terre, sois dans le silence! Un grand prodige va s'opérer à la voix du prêtre.

Une parole a retenti. C'est la même parole qui fait le ciel et la terre, et qui fait tout ce qu'elle veut. Prononcée originairement par le Fils de Dieu, cette parole conserve son efficacité divine en passant par la bouche de son ministre.

Que s'est-il opéré sur cette table mystique? Où est le pain? où est le vin? Il n'y en a plus. Un feu invisible est descendu du ciel. Il a tou-

ché ce pain et ce vin; il les a consumés; il en a détruit la substance. Maintenant c'est la chair et le sang de Jésus-Christ. La parole toute-puissante a fait naître sur l'autel le Verbe incarné; elle lui a donné une nouvelle vie, une existence nouvelle : le voilà sous la forme d'une victime.

En cet état où il est à nous, comme notre bien, notre propriété, nous l'offrons à son Père. Grand Dieu! recevez cette offrande. Ce n'est plus, comme sous la loi ancienne, un agneau, une victime de vil prix que nous sacrifions à votre Majesté suprême. Nous vous honorons par un don qui vous est égal. Regardez sur cet autel : c'est votre Christ, votre Fils bien-aimé que nous vous offrons : *Respice in faciem Christi tui.*

Mais, qu'il est étonnant, qu'il est prodigieux ce pouvoir, accordé à un faible mortel, d'ouvrir le ciel à sa volonté et d'en faire descendre à l'instant le Roi de gloire!

Anges du ciel, qui contemplez face à face le Très-Haut, quelque divins que soient vos priviléges, ils le cèdent à ceux du prêtre. Vous lui êtes supérieurs en nature; mais il l'emporte

sur vous par l'excellence de ses fonctions. Votre puissance est grande; la sienne est sans limites. Vous portez le monde, comme dit Job, et vous courbez vos ailes sous le poids de la majesté du Dieu des vertus, à qui vous servez de trône. Le prêtre le fait descendre du ciel en terre et le porte sans peine entre ses mains.

Est-ce tout? — Non. Nous nous élevons, en célébrant les divins mystères, à un état plus sublime encore. Nous rendons à l'adorable Trinité, sur nos autels, le même honneur que Jésus-Christ lui rendit sur la croix; nous nous élevons, dans l'adoration, à ce prodigieux degré où il monta par sa mort.

Que prétendait le Verbe divin en se faisant homme? N'avait-il en vue que le salut du genre humain? — Mais, s'il ne s'était proposé que cette unique fin dans son incarnation, une seule goutte de son sang, une seule larme, que dis-je? une seule parole du Verbe incarné était plus que suffisante pour racheter mille mondes, sans y ajouter le dénûment de la crèche, les désolations et l'abattement de Gethsémani, les opprobres du Calvaire et tout ce grand scandale de la croix.

Ah! mon Sauveur portait plus haut ses pensées. Les hommes, par leurs révoltes et leurs attentats, avaient déshonoré la Majesté suprême. Le Fils de Dieu veut réparer sa gloire en lui rendant le plus grand honneur qu'elle puisse recevoir. Pour cela, que fera-t-il?

Contemplez ce parfait Adorateur de son Père. Du sein de l'Éternel, il descend dans le sein d'une vierge, il se fait chair : *Et Verbum caro factum est*. C'est son premier pas. Mais il ne s'en tiendra pas là. O Fils du Très-Haut, abaissez-vous, abaissez-vous davantage encore!

Du chaste sein de Marie, il descend dans la crèche : *Et invenietis Infantem positum in præsepio*. C'est son second pas, et, tout à la fois, le second acte de l'adoration.

Est-ce assez? Non, non, ô mon Sauveur! Descendez, descendez encore. Le Dieu de l'immense Majesté exige quelque chose de plus. L'adoration parfaite consiste dans l'immolation, dans la destruction entière de la victime.

Donc Jésus fera un troisième pas. Suivez-le sur le Calvaire. Voyez-le suspendu à la croix. Son corps est épuisé de sang; son âme est plongée dans un océan d'amertume; il expire

en s'écriant : Tout est consommé : *Consummatum est;* protestant, par cette immolation entière de lui-même, que Dieu est si grand, que toutes les créatures et l'Homme-Dieu lui-même doivent se détruire, s'abîmer, s'anéantir devant son incompréhensible Majesté. Un Dieu anéanti pour exalter un Dieu, quel hommage glorieux! C'est le seul qui soit digne de Dieu.

Mais tout ce qu'il y a de grand, d'auguste, de divin dans le sacrifice de la croix, se trouve formellement dans le sacrifice de nos autels, avec une différence seulement qu'il importe de bien remarquer. A la sainte messe, nous offrons réellement la même victime qui fut immolée sur la croix; et, ce qui est vraiment ineffable, nous l'offrons au Père céleste, non-seulement dans l'état où elle est le plus agréable à sa justice, mais encore, ce qui n'arriva point sur le Calvaire, dans l'état où elle est le plus agréable à son amour.

Lorsque, en vertu des paroles mystiques, le Sauveur est présent sur l'autel, et que, le prenant entre nos mains, nous l'élevons vers le ciel, Dieu le Père voit dans sa personne la soumission parfaite d'une victime qui s'immole

à sa justice; et, en même temps, il y voit toutes les félicités de la vie, toutes les splendeurs de la gloire, tous les honneurs de la victoire et du triomphe.

Jésus est victime sur l'autel comme sur la croix, et il est vivant et impassible comme dans le sein de son Père. Il est immolé véritablement, et il demeure invulnérable. Il paraît comme mort, comme tué, *tanquam occisum,* portant les cicatrices de ses plaies. Mais, dans son cœur est une fontaine de vie qui triomphe de la mort et confère aux bienheureux l'immortalité. Voilà ce que nous montrons à Dieu le Père quand nous élevons la sainte hostie, et ce spectacle plaît autant à sa justice qu'il charme son cœur.

Seigneur, votre nom est grand parmi les nations, car en tous lieux on offre, on sacrifie à votre louange une hostie sans tache qui vous honore infiniment. Un Dieu sacrificateur, un Dieu sacrifié, une victime qui est Dieu, immolée pour honorer Dieu! — Il est donc vrai, Seigneur, une messe, une seule messe vous procure plus de gloire que n'ont pu vous en procurer, depuis six mille ans, les astres par la

régularité de leurs mouvements, le soleil par sa magnificence, l'océan par le soulèvement de ses flots, l'univers par son bel ordre et sa constante harmonie, les anges et les saints par leurs cantiques de louanges et leurs adorations perpétuelles.

Mais, quelle leçon pour moi! Pour glorifier son Père, le Fils de Dieu est descendu du ciel, il a vécu pauvre et humilié, il est mort sur le gibet du malfaiteur, il s'immole tous les jours sur nos autels; et moi je mettrais des bornes à mon dévouement, je craindrais d'en faire trop pour honorer ce grand Dieu, devant lequel tout s'abime et s'anéantit! Non; non! Prêtre du Dieu vivant, un regard sur l'autel! *Inspice et fac secundum exemplar.*

CHAPITRE II.

JÉSUS, FAISANT DE LUI-MÊME, A L'AUTEL, UN SACRIFICE D'ACTIONS DE GRACES, APPREND A SES PRÊTRES QUEL EST LE GRAND MOYEN D'ACQUITTER LEURS DETTES ET CELLES DU GENRE HUMAIN ENVERS LA BONTÉ DIVINE.

L'action de grâces est un des actes les plus essentiels de la religion. Dieu ne nous doit rien; et nous sommes tout environnés de ses bienfaits, inondés de ses grâces. Il nous a tirés du néant, il nous a créés à son image, il a mis à notre disposition tous les biens de la nature. C'est pour nous que le soleil parcourt sa carrière, répandant partout sa lumière bienfaisante, sa chaleur vivifiante. C'est pour nous que la terre ouvre son sein, se couvre de moissons abondantes, que les arbres se chargent de fruits délicieux. Quand nos langues se répandraient sans cesse en louanges, quand toutes nos aspirations seraient autant d'élans de reconnaissance et d'amour,

nous n'acquitterions pas la dette de la création.

Mais que dire du bienfait de notre rédemption? Eh, qui m'aidera à payer au Seigneur un juste tribut de reconnaissance pour une faveur si incompréhensible? En vain je parcours l'univers, en vain je monte jusqu'au ciel, en vain j'appelle à mon secours les anges et les hommes, en vain je ramasse dans mon cœur toutes les louanges du ciel et de la terre pour les offrir à mon Dieu : je sens que tout cela est insuffisant. Que ferai-je donc? Ah! voici, voici le grand secret. Je monte à l'autel : *Introibo ad altare Dei*, et là, prenant Jésus-Christ entre mes mains, je l'offre à son Père, et je suis quitte envers lui.

En effet, n'est-il pas vrai qu'en présence de cette victime adorable nous pouvons nous glorifier devant Dieu que nous sommes aussi reconnaissants envers lui qu'il a été généreux et magnifique envers nous? Grand Dieu! pouvons-nous lui dire : Vous m'avez aimé jusqu'à me donner votre Fils unique; et moi, je vous aime jusqu'à vous donner ce même Fils? Vous ne vous êtes pas contenté de créer pour moi le

ciel et la terre; et moi aussi, Seigneur, je ne me contente pas de vous offrir le ciel, la terre, le monde entier et mille mondes; je m'élève jusqu'à l'infini, et le même acte d'amour que vous avez exercé envers moi, me donnant votre Fils bien-aimé, je l'exerce envers vous, en vous présentant ce même Fils. Vous me l'avez donné comme le prix de ma rançon, je vous le rends comme l'image vivante de vos perfections infinies; vous me l'avez donné défiguré, sanglant, comme un modèle de patience et de sainteté, je vous le rends couronné de splendeur et de gloire, comme le digne objet de vos éternelles complaisances.

N'étaient-ce pas ces grandes vérités que David contemplait en esprit lorsqu'il écrivait son psaume CXV : Que rendrai-je au Seigneur? *Quid retribuam Domino* (1)? Tant qu'il ne considère que les bienfaits de la nature que lui prodigue la munificence divine, le poids de la reconnaissance le presse sans l'accabler. Il se contente d'inviter toutes les nations de la

(1) *Conversat. d'un théologien.* Cet ouvrage, dont le fond est attribué à P. Coton, renferme des aperçus remarquables sur nos mystères.

terre, tous les astres du firmament, toutes les créatures visibles et invisibles à l'aider dans le dessein qu'il a de s'acquitter envers Dieu. — Nations, s'écrie-t-il, louez le Seigneur; esprits célestes, célébrez son saint nom; vous tous qui êtes l'ouvrage de ses mains, publiez sa gloire. Chantons en son honneur un cantique de louanges, parce que le Seigneur est bon, parce que tout est plein de sa miséricorde.

Mais, lorsque, éclairé d'une lumière surnaturelle, il vient à connaître le mystère de l'Incarnation, lorsqu'il apprend que Dieu lui a donné son propre Fils, il renonce à ce secours qu'il tirait des créatures; il voit bien que les sacrifices de tous les peuples de l'univers, que les louanges et les actions de grâces de toute la cour céleste languissent auprès de cet immense bienfait. — Taisez-vous, dit-il, faibles mortels; taisez-vous, anges et hommes, créatures impuissantes : que peuvent vos hommages bornés et vos louanges imparfaites, pour reconnaître un Bien infini?

Que ferai-je donc? poursuit David : faudra-t-il que je meure ingrat? La dette est im-

mense, elle dépasse les ressources de toutes les créatures : comment l'acquitter? — Il cherche, il demande, il se tourne de tous côtés.... Puis, tout à coup, il s'écrie, dans l'ivresse de ses transports : Ah! je vois sur les autels de la vraie religion un calice rempli d'un vin précieux; et voilà ce qu'il me faut pour payer tout ce que je dois à mon Dieu : *Calicem salutaris accipiam.* Je tremperai ma langue dans ce calice, je répandrai ce sang sur mes lèvres; je le recevrai dans mon cœur, et, dans ce cœur rempli de Dieu, je formerai des louanges et des actions de grâces qui égaleront le bienfait de ma création et le bienfait incomparablement plus grand encore de ma rédemption : *Calicem salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo.*

Les bienfaits du Seigneur sont des effets de son amour. Or, l'amour ne se paye que par l'amour. Toute autre marque de notre reconnaissance ne saurait être agréable à Dieu. C'est pourquoi le précepte de la charité est le commandement par excellence, celui qui renferme toute la loi.

Mais aucune créature, pas même l'incom-

parable Marie, ne saurait aimer Dieu comme il mérite d'être aimé. Il n'y a que l'Homme-Dieu qui sache aimer. Aussi, la ressource des anges et des saints dans le ciel, c'est d'emprunter les sentiments et les affections du cœur de Jésus pour suppléer à leur impuissance.

N'est-ce pas aussi ce que nous faisons nous-mêmes à la sainte messe? Alors c'est en Jésus-Christ et par Jésus-Christ que nous aimons. Notre amour, comme une goutte légère, venant à se mêler, à se fondre dans cet immense océan, participe à l'infini et devient digne de Dieu. Jésus est entre mes mains, il repose dans ma poitrine au moment de la communion. J'entre dans son divin cœur, je me joins, je m'unis à son amour, et, dans cet état, me présentant aux yeux de son Père, je lui dis : Père saint, regardez et voyez l'amour que je vous offre! — Cet amour n'est pas de toi, me dira-t-il. — Il est vrai, Seigneur; mais il est dans moi maintenant, il est à moi : c'est mon bien, je vous l'offre. Vous méritez d'être aimé infiniment; je possède dans mon cœur un amour infini, je vous en fais hommage.

Concluons que le prêtre à l'autel est placé

à une hauteur qui étonne; il est sorti de sa bassesse et de son néant; il a quitté la terre; il est élevé au-dessus des cieux, au-dessus des anges mêmes. Il honore dignement l'auguste Trinité, offrant aux trois adorables personnes une victime d'un prix, d'un mérite infini; et, par là, il acquitte pleinement les dettes du genre humain envers le Père, qui nous a créés, envers le Fils, qui nous a rachetés, envers le Saint-Esprit, qui nous enrichit de ses dons.

CHAPITRE III.

JÉSUS, VICTIME DE PROPITIATION A L'AUTEL, APPREND A SES PRÊTRES JUSQU'OU ILS DOIVENT PORTER LE ZÈLE ET LE DÉVOUEMENT POUR LE SALUT DE LEURS FRÈRES.

Des milliers de religions, ou plutôt des altérations innombrables de la seule vraie religion, partageaient le monde avant Jésus-Christ. Toutes avaient pour but principal les expiations. L'expiation est l'idée dominante de tous les cultes, et l'expiation par le sang est réputée

la plus efficace. Partout le sang coule. Après avoir immolé les animaux les plus inoffensifs, les plus innocents, on n'est point rassuré encore, on cherche d'autres victimes. Les Juifs exceptés, tous les peuples de l'antiquité ont cru les sacrifices humains nécessaires. Les Carthaginois offraient de petits enfants, purs de tout acte mauvais. Les Phéniciens, les Assyriens faisaient également couler le sang innocent. Chaque année, en Égypte, une vierge était sacrifiée pour le salut du pays. La Grèce fut mille fois souillée par ces abominables sacrifices. Dans les Gaules, les druides égorgeaient un vieillard pour détourner les calamités publiques. En Suède, en Norvége, les pères immolaient leurs propres enfants. Dans l'Inde, les rois se dévouaient eux-mêmes pour leurs peuples.

On trouva les sacrifices humains usités en Amérique, comme ils l'étaient autrefois en Asie, en Afrique et en Europe. Tant était universelle et profondément enracinée la croyance que le genre humain est dégradé, déchu, coupable; qu'il ne peut être racheté que par le sang, et qu'il faut qu'une victime pure et in-

nocente soit immolée pour apaiser le Ciel irrité et le réconcilier avec la terre.

Mais, aussitôt que le Christianisme eut annoncé l'accomplissement du sacrifice de la croix, tous les autres sacrifices cessèrent; les troupeaux ne furent plus décimés, le sang de l'homme ne rougit plus les autels. Le Juste avait payé pour les coupables; la rédemption était accomplie. Aujourd'hui, nous n'avons plus besoin de sacrifices étrangers. Le sacrifice du Calvaire, dont la sainte messe est le renouvellement et la prolongation, suffit à toutes nos nécessités. Le Ciel pourrait-il résister à la voix de ce sang divin qui demande grâce pour nous à l'autel ?

L'histoire rapporte qu'un ancien capitaine, injustement banni de sa patrie, se réfugia sur les terres d'un roi auquel il avait fait autrefois la guerre. Craignant le ressentiment du prince, il s'introduisit secrètement dans le palais, prit entre ses bras le fils, jeune encore, du monarque absent, et, à son retour, s'étant présenté en posture de suppliant avec ce gage précieux, le prince, ému de compassion, le releva, l'embrassa et le reçut favorablement à sa cour.

Prêtres, voilà notre ressource contre la juste colère d'un Dieu irrité. Tandis que les mondains courent à leurs jeux, à leurs divertissements; tandis que les pécheurs, par leurs prévarications et leurs scandales, provoquent le Tout-Puissant et appellent ses foudres vengeresses, que fera le prêtre? Il monte à l'autel, il fait descendre du ciel l'Agneau qui efface les péchés du monde, le Fils unique du Père; il le prend entre ses mains, et, couvert de ce gage sacré comme d'un bouclier impénétrable, ministre public et député de toute l'Église, il comparait devant le trône de l'Éternel et demande grâce pour ses frères. Le Seigneur détourne les yeux de dessus les iniquités des hommes pour les fixer sur son fils bien-aimé. Le feu de sa colère s'amortit, les foudres échappent de ses mains.

Ailleurs, disait un saint, si je prie, si je fais pénitence, ce n'est qu'en tremblant. Mais à l'autel je prie avec confiance : c'est Jésus-Christ qui prie pour moi. A l'autel, pas de pénitence qui égale la mienne, c'est Jésus-Christ qui la fait à ma place.

Qu'est-ce en effet que le sacrifice de la

messe? C'est la représentation vivante et animée, l'application puissante et efficace du sacrifice de la croix; c'est sa continuation à travers les siècles devant toutes les générations appelées à y participer; c'est l'application, faite à chaque individu, de ce sacrifice universel dont Origène a dit : L'autel était à Jérusalem, mais le sang de la victime baigna l'univers. Dans la sainte messe se résume la vie entière de Jésus-Christ, tout ce qu'il a fait pour nous, tout ce qu'il a fait pour la gloire de son Père.

Aussi, c'est le sacrifice de la messe qui communique une si haute puissance morale au ministère sacerdotal, une vitalité si profonde au culte catholique, dont toutes les cérémonies se coordonnent à cette grande *action* comme à leur centre.

Oh! avec quels sentiments de foi et de ferveur nous célébrerions les divins mystères, si nous voyions à découvert ce qui s'y passe! Tandis que les cieux s'ouvrent, que les nuées s'abaissent pour laisser passer le Roi de gloire, les anges qui environnent l'autel se tiennent à l'écart, tremblants, prosternés : le prêtre

seul est debout. Il pénètre dans la nue mystérieuse où réside le Verbe incarné, il le prend entre ses mains, il l'offre à la Majesté suprême comme la grande victime qui pacifie le ciel et la terre.

Les gouttes du sang divin tombent comme une douce rosée qui éteint les feux de la colère céleste et efface les iniquités du monde. C'est par nous que s'opèrent de si étonnantes merveilles, et, la plupart du temps, nous n'y pensons pas. Où donc est notre foi? Pourquoi cet air dissipé et distrait, cette contenance lâche, cette précipitation indécente? Est-ce là l'attitude d'un homme pénétré? Quoi! au moment solennel où Jésus-Christ descend à notre voix sur l'autel, où il paraît pour nous dans un état de mort, pas un regret sur nos péchés! pas un soupir! pas une larme de tendresse! Nous sommes présents de corps seulement, sans foi, sans amour!

Ah! pour secouer notre paresse et notre langueur, pour faire de nous des apôtres dévoués, que faudrait-il? Un peu de foi avec l'intelligence de notre ministère. Car, dites-moi, un prêtre qui voit ruisseler chaque jour entre

ses mains le sang de l'adorable victime, croira-t-il jamais en faire trop pour un Dieu qui a tant fait pour lui? Faudra-t-il s'étonner si, parmi les sacrificateurs de l'Agneau, plusieurs, en descendant de l'autel, s'arrachent aux douceurs de la famille, et s'en vont, les uns se consumer de travail et de privations sous le soleil dévorant de l'Afrique, dans les vastes déserts de l'Asie, dans les sombres forêts de l'Amérique, dans les îles barbares de l'Océanie; les autres remplacer au Maduré, au Tong-King, à la Corée, leurs frères moissonnés par la contagion ou tombés sous le fer des persécuteurs?

L'Homme-Dieu victime sur nos autels, voilà le dévouement qui toujours a inspiré, exalté tous les dévouements. Et, quand nos héros chrétiens et tous nos hommes apostoliques viennent à mesurer leurs pas à ceux du Géant céleste qui marche devant eux, ils sentent que tout ce qu'ils font n'est que néant, et ils disent avec François-Xavier expirant sur le rivage de Sancian, après des travaux et des succès inouïs : Que suis-je, hélas! Seigneur, qu'un serviteur lâche et inutile!

Ceci me confond et me couvre de confusion, direz-vous. Tant de messes et si peu de vertus! Désormais je célébrerai moins souvent. Je vois bien qu'étant si tiède, si imparfait, je ne devrais pas monter tous les jours à l'autel.

Eh! ce n'est pas là ma pensée. Il faut travailler sérieusement à votre perfection, mais il ne faut pas cesser de célébrer. C'est pour cela principalement que vous êtes prêtre : *Omnis pontifex ex hominibus assumptus constituitur in his quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis*. Vous savez ce que dit le vénérable Bède : *Sacerdos non legitime impeditus celebrare omittens, quantum in eo est, privat sanctam Trinitatem laude et gloria, — angelos lætitia, — peccatores venia, — justos subsidio et gratia, — in purgatorio existentes refrigerio, — Ecclesiam spirituali Christi beneficio, — seipsum medicina et remedio.*

CHAPITRE IV.

JÉSUS-CHRIST, FONTAINE DE GRACES A LA SAINTE MESSE, APPREND A SES PRÊTRES COMMENT ILS DOIVENT REMPLIR LEUR SUBLIME OFFICE DE MÉDIATEURS ET DE DISPENSATEURS DES DONS CÉLESTES.

La sainte messe est le grand trésor de l'Église. C'est là que se fait la plus riche effusion de la libéralité divine; c'est là que Jésus-Christ, par la main de son ministre, dispense d'immenses richesses. Le prêtre, tenant l'hostie sainte, a en main tous les trésors de Dieu même. De l'autel, il les verse sur tous les assistants, dont le cœur est ouvert pour les recevoir. Puis il les dispense à sa famille, à sa paroisse, à toute l'Église. Il s'étend jusqu'aux régions les plus lointaines et fait participants de ses trésors les chrétiens des deux mondes. Il va même hors de l'Église chercher des indigents à qui il communique ses inestimables richesses; il prie pour les hérétiques, pour les infidèles, et il obtient pour eux des grâces de salut. Il fait plus encore : après tant de lar-

gesses, le trésor qu'il a en main n'est point épuisé. Il sort de cet univers visible, il entre dans un autre monde; il se place à l'entrée du purgatoire, sur les bords de l'étang de feu; il incline le calice du salut sur ces flammes. Toutes les âmes accourent à l'envi, et celles qui ont le bonheur d'en recueillir les gouttes précieuses sont soulagées et quelquefois délivrées à l'instant; elles sortent de cet abime plus pures, plus lumineuses que le soleil, et montent vers le ciel avec la rapidité de l'éclair.

O prêtre, c'est à vous qu'est confiée la dispensation de cet immense trésor du sang de Jésus-Christ. Vous seul avez le pouvoir d'offrir cet auguste sacrifice qui enrichit l'Église, qui porte la joie dans le ciel et le rafraichissement jusque dans les feux du purgatoire.

La sainte messe, voilà ce qui fait la grandeur surnaturelle du prêtre et l'oblige à mener sur la terre une vie toute céleste.

Otez le sacrifice de nos autels, vous tuez le prêtre, vous le rendez inutile. Ce n'est plus un médiateur placé entre le ciel et la terre; n'ayant plus le pouvoir de faire descendre du

ciel le pain de vie et de le distribuer aux fidèles, on ne viendra plus chercher près de lui le pardon des péchés. Plus de communion, plus de confession. A quoi donc se réduira le ministère du prêtre? A lire au peuple quelques pages de la Bible et à distribuer de temps en temps du pain et du vin sur une table de pierre. Mais tout homme peut faire cela. Pour de si minces fonctions, il n'est pas nécessaire d'être revêtu d'un caractère sacré, ni de vivre dans la chasteté comme un ange terrestre. Aussi le protestantisme, en abolissant le sacrifice de la messe, a, du même coup, anéanti le sacerdoce; il a précipité le prêtre des hauteurs du monde surnaturel pour en faire un homme vulgaire et le reléguer dans le foyer domestique avec une femme et des enfants.

Mais le prêtre catholique, revêtu des habits sacerdotaux, proférant les paroles mystiques, renouvelant la grande scène du Calvaire, quelle dignité! quelle majestueuse puissance! Tandis que, debout à l'autel, il se pose comme médiateur entre Dieu et les créatures, je vois les anges dans le silence et l'admiration, le ciel et la terre en suspens, la Trinité sainte con-

templant d'un œil de complaisance la victime adorable qui s'immole entre ses mains. Je vois toute la cité sainte rachetée par l'oblation de cette grande victime, toute l'assemblée des fidèles, tout le peuple chrétien teint et rougi de son sang. Je vois l'Homme-Dieu, le Pontife éternel, le Médiateur tout-puissant ramassant en lui-même la création tout entière, pour en composer un sacrifice universel qu'il offre à la majesté de son Père!... Et c'est par notre parole, c'est entre nos mains que s'accomplissent ces ineffables prodiges! Oh! quelle obligation d'être saints, et de grands saints! L'Église s'étonne que le Fils de Dieu n'ait pas eu horreur de prendre naissance dans le sein de la plus pure des vierges : *Non horruisti virginis uterum*. Quelle devrait donc être la sainteté du prêtre qui le produit tous les jours à l'autel?

Mon Dieu! si tous les prêtres étaient des saints, si tous traitaient dignement les saints mystères, quel trésor de grâces ils attireraient sur eux et sur tout le peuple chrétien! Ils répandraient par toute la terre le feu divin et feraient fondre les glaces de l'indifférence et

de l'impiété. La foi, endormie, se réveillerait dans les cœurs! Avec la foi viendraient toutes les vertus, et nous verrions encore les beaux jours de l'Église naissante.

Prêtres, le sort des peuples dépend de vous; vous avez en main la vie et la mort. Soyez des saints à l'autel, et le monde sera sauvé.

Ah! on vous demandera un jour un compte rigoureux de cette prodigieuse puissance que les anges vous envient.

O veneranda sacerdotum dignitas, in quorum manibus, veluti in utero Virginis, Dei Filius incarnatur! O sacrum et cœleste mysterium quod per vos Pater, et Filius, et Spiritus sanctus operatur. Uno eodemque modo idem Deus qui præsidet in cœlis, in manibus vestris est in sacramento altaris. — O venerabilis sanctitudo manuum! O felix exercitium! O vere mundi gaudium! Christus tractat Christum, id est sacerdos Dei Filium, cujus sunt deliciæ esse cum filiis hominum; et quod datum non est angelis, concessum est homini. Sacerdos hoc ineffabile conficit mysterium, et angeli conficienti sibi, quasi famuli, assistunt; super hoc tam insigni privilegio stupet cœlum, mira-

tur terra, veretur homo, horret infernus, contremiscit diabolus, et veneratur quamplurimum angelica celsitudo. (D. Augustinus.)

CHAPITRE V.

SENTIMENTS DES SAINTS PÈRES TOUCHANT LA CÉLÉBRATION DES SAINTS MYSTÈRES.

I

De modo offerendi.

Munde, et recte, et legitime. (S. Iren. *Adv. Hær.*)

Indigne sumis, si non accedis reverenter, circumspecte et considerate. (S. Bon., *De Præp. ad mis.*)

1° Munde seu circumspecte.

Mundities cordis. — Satis... apparet omnem operam et diligentiam in eo ponendam esse, ut quanta maxima fieri potest interiori cordis munditia et puritate... peragatur. (*Conc. Trid.*, sess. XXII.)

Verbum prophetæ est : Mundamini qui fertis

vasa Domini. Quanto mundiores esse oportet qui in manibus et corpore portant Christum? (P. Blæs.)

Probet seipsum homo. — Non sola mortalia vitanda sunt, sed venialia per negligentiam multiplicata, et etiam per inconsiderationem et distractionem dissolutæ vitæ et malæ consuetudinis : licet enim non occidant animam, reddunt tamen hominem tepidum, gravem et obnubilatum, nisi dicti pulveris et stipulæ venialium, per afflatum spiritus et flammam caritatis ventilentur et consumantur. Ideo cave ne nimis tepidus ac inordinatus accedas, quia indignè sumis... de quibus apostolus : judicium sibi manducat. (S. Bonav.)

Mundities corporis. — Accinctis renibus Agnum jubemur comedere,... ut, castitate præcincti,... comedamus Agnum.. . Sciendum quod Agnum Dei sine macula qui Virginis filius est, luxuriosi et incesti sumunt periculosius; quia, cum in sacramento Christi ei uniri debeamus conformitate passionis et munditiæ, nihil sic adversatur passioni crucis, ut voluptas, nihil sic munditiæ, ut fœditas. (Alger., *De Sac. corp. Ch.*)

Dispositio corporis honesta devotionis provocat affectum et designat. (S. Bonav.)

Mundities altaris. — Caveant sacerdotes ne vasa sacra, ut calices, pixides, imo ne urceoli quidem, nec sacerdotalia qualiacumque ornamenta sordibus scateant. (*Conc. Mediol.*)

Nimis videtur absurdum in sacris sordes negligere, quæ dedecerent etiam in profanis. (Innoc. III.)

2° Recte seu reverenter.

Cum pura intentione. — Non potest sacerdos illa intentione celebrare.... ut ex hoc pecuniam consequatur, quia peccaret mortaliter. (S. Thom. *Opusc.* 65 *de S. M.*)

Non enim longe absunt a simoniaca labe et turpi quæstu, ex Conc. Trid. auctoritate, qui non alio quam pecuniarum intuitu missas frequentant. (*Conc. Turon.*, an. 1583.)

Tria autem sunt quæ celebraturus intendere debes, scilicet Deum per latriam colere, Christi mortem memorari, et totam Ecclesiam juvare. (S. Bonav.)

Cum debita veneratione. — Quanta cura

adhibenda sit, ut sacrosanctum missæ sacrificium omni religionis cultu et veneratione celebretur, quisquis facile existimare poterit, cui cogitarit maledictum in sacris Litteris eum vocari, qui facit opus Dei negligenter. (*Conc. Trid.*)

Et tu ergo, ante illud tempus stupendum, venerare et obstupesce, et assurge, antequam videas expansas vestes, stragulas et tapetes, et procedentem angelorum chorum, in ipsum cœlum ascende. (S. Chrys.)

Cum magno pietatis sensu. — Qui ordinate vult aliquid Deo offerre, primum seipsum offerat. (*Conc. Aquisgran.*)

Unusquisque nostrum habet in se holocaustum suum, et sui ipse succendit altare, ut semper ardeat. (Orig.)

Necesse est ut, dum hæc agimus, nosmetipsos Deo in cordis contritione mactemus; quia qui passionis dominicæ mysteria celebramus, debemus imitari quod agimus. (S. Greg.)

Tunc (sacerdoti) hostia proderit, si, seipsum hostiam faciens, velit humiliter et efficaciter imitari quod agit. (P. Blæs.)

3° Legitime seu ordinate.

Quantum ad tempus. — Ne sacerdotes aliis quam debitis horis celebrent. (*Conc. Trid.* sess. XXII.)

Quantum ad ritus. — Ne sacerdotes... ritus alios aut alias cæremonias et preces in missarum celebratione adhibeant, præter eas quæ ab Ecclesia probatæ et laudabili usu receptæ fuerint. (*Id.*, ead. sess.)

Appone diligentiam magnam in signis et actibus, majorem in verbis, maximam in intentione. (S. Bonav.)

II

De varia offerentium dispositione.

1° De raro celebrantibus.

O quantæ angustiæ me undique affligentes! Accedere indigne, horrendum est judicium: non accedere ex notabili negligentia vel contemptu, damnabilis est culpa.... Quia, sicut ait Ambrosius, si quotiescumque effunditur sanguis Christi, toties in remissionem effunditur, debeo

illum semper accipere, ut semper mihi peccata dimittantur. (Beda et S. Bonav.)

2° De tepide celebrantibus.

Passionem Christi evacuant, totumque negotium nostræ redemptionis irrident, qui cum summa humilitate et diligentia non attendunt cum quanta reverentia caro et sanguis Christi debeat confici, quam devote tractari, quam sancte suscipi, quam industrie dispensari. (P. Blæs. *Serm.* 18 *in Cœna Dom.*)

Vide quid agas, sacerdos, ne febrienti manu corpus Christi attingas. (Amb. lib. *De Viduis*, cap. x.)

3° De indigne celebrantibus.

Si manducans et bibens indigne, sive communicans tantum, judicium sibi manducat et bibit : multo magis qui indigne sacrificat. (Simeon arch. Thessal. *Ad sacerd.*)

Audet... scelestas blasphemias suas (neque enim preces dixerim) in divinis mysterii Christi firmiter pronuntiare : non est iste sacerdos; non est; sed inimicus, dolosus, illusor sui, et

lupus in gregem dominicum ovina pelle armatus. (S. Diony. Areop. *Epist. ad Demoph.*)

Quicumque... ad altare Domini accedit inquinatus luxuria, juxta filium Virginis, idolum ponit Veneris; qui sacra illius verba sacramenti ore immundo profert, in faciem Salvatoris spuit. Et, cum in os immundum sanctissimam carnem ponit, eam quasi in lutum platearum projicit. (Ex serm. Petr. Comest. adjudicat.)

Qui debuerunt esse vicarii apostolorum et filii Petri, facti sunt socii Judæ et præambuli antichristi. Verbum quippe Gregorii est. Qui corpus Christi indigne conficit, Christum tradit, ut Christus dum traditur, dicat : Ecce manus tradentis me mecum est in mensa. Augustinus super illum versiculum : Dederunt in escam meam fel : — Gravius, inquit, peccant offerentes indigne Christum regnantem in cœlis, quam qui eum crucifixerunt ambulantem in terris. — Perfidus Judæus, perfidus Christianus, ait Hieronymus; ille de latere, iste de calice sanguinem Christi fundit. (P. Bles. *Epist.* 123 *ad Richard.*)

4° De pie celebrantibus.

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? Calicem salutaris accipiam. (Ps. cxv.)

Sacramentum unitatis, vinculum pacis, consortium charitatis, expiationis sacrificium, devotionis oblatio, honoris delatio, exhibitio fidei, pabulum sanctitatis atque immolatio pietatis. (S. Laur. Just., *De Reg. Præl.*, 21.)

Accessistis ad aspersionem sanguinis melius loquentem quam Abel. (*Heb.*, xii.)

Quantum fidei capacis afferimus, tantum gratiæ mundantis haurimus. (Cyprian.)

Hæc namque singulariter victima ab interitu animam salvat, quæ illam nobis mortem Unigeniti per mysterium reparat. (Greg. *Dial.* iv, 58.)

Quod Judæi per invidiam et odium immolaverunt, putantes se Christi nomen a terra abolere, hoc ipsum nos causa nostræ salutis in ara sanctificata præponimus : scientes hoc solo remedio nobis vitam præstandam et mortem effugandam; hoc enim Dominus jussit nos agere in sui commemorationem. (*Epist. ad Bur-*

degalenses, cap. III, S. Martialis, qui, ut creditur, fuit unus ex 72 discipulis.)

INTENTION DU PRÊTRE EN MONTANT AU SAINT AUTEL

O mon Dieu, je veux vous offrir cet auguste sacrifice pour les fins qu'avait Jésus-Christ en l'instituant. Je veux l'offrir pour vous honorer infiniment par Jésus-Christ, au nom de l'Église et de toutes les créatures; pour vous remercier de ce que vous avez été si libéral envers la sainte humanité du Sauveur, envers l'auguste Mère de Dieu, envers tous vos saints et toutes les créatures. — Je veux l'offrir pour apaiser votre justice irritée par le péché. — Je désire obtenir la conversion de tous les pécheurs, la rémission de tous les péchés et de toutes les peines dues aux péchés des hommes. — Je veux l'offrir pour obtenir l'augmentation de votre gloire dans tout l'univers, l'exaltation du nom adorable de Jésus, la propagation de la foi, la persévérance des justes, les secours spirituels et autres dont toutes vos créatures ont besoin.

Je veux vous offrir ce sacrifice comme créa-

ture, avec toutes les créatures, puisqu'elles viennent de vous; comme chrétien, avec tous les chrétiens pénétrés de reconnaissance de ce que nous avons été rachetés, purifiés, justifiés; — comme prêtre, avec tous les prêtres, pour remplir, au nom de Jésus-Christ et de l'Église, la plus sublime fonction de mon sacerdoce.

O mon Dieu, remplissez-moi de la religion et de l'esprit intérieur de Jésus-Christ; que je sois sanctifié spirituellement avec lui; que je sois transformé en lui, et que je puisse dire avec saint Paul : *Vivo ego, jam non ego; vivit vero in me Christus.*

CHAPITRE VI.

L'ACTION DE GRACES.

Les moments qui suivent la célébration de la sainte messe sont extrêmement précieux. C'est alors que le prêtre peut traiter avec fruit des grands intérêts de son âme et de toutes les œuvres saintes que poursuit son zèle.

Un prêtre pieux qui descend de l'autel, em-

portant son Dieu dans son cœur, s'avance avec un recueillement profond, dépose en silence les habits sacerdotaux et se retire à l'écart pour jouir en paix de son bonheur. Là, anéanti en présence de l'Homme-Dieu qui a daigné jeter les yeux sur sa bassesse, il l'adore intérieurement, il le contemple avec admiration résidant dans son cœur, comme dans un sanctuaire qu'il s'est choisi ; il voit les anges qui l'environnent et qui forment une garde d'honneur autour de leur Roi. Pour lui, ne sachant comment exprimer son étonnement, ses ravissements, ses transports, il appelle à son secours toutes les créatures, les anges et les hommes, et surtout la Reine des anges ; il les conjure de lui prêter leur cœur et leurs brûlantes ardeurs pour aimer, pour louer, pour remercier son Sauveur.

Puis, se tournant vers l'auguste Trinité et lui montrant l'hôte divin qui habite en lui, il dit avec confiance : O Dieu trois fois saint, ne voyez plus en moi un pécheur, une créature misérable : mon être vil est perdu en ce moment et comme fondu dans l'être infiniment parfait du Verbe fait chair. Je vous loue par

sa bouche, je vous bénis par ses lèvres, je vous aime par son cœur, je vous remercie par ses actions de grâces, je vous adore par ses adorations. — Alors on a quitté la terre, on est transporté au ciel, on est abîmé, absorbé en Dieu. Demandez tout ce que vous voudrez : ou plutôt prenez, puisez ; vous êtes à la source des grâces.

Après avoir satisfait à ce premier besoin de l'amour et de la reconnaissance, le prêtre intérieur suspend ses opérations, il cesse d'agir ; il se tient paisible et recueilli comme Madeleine aux pieds de son doux Jésus ; il écoute ce qu'il lui dit au fond du cœur ; il le laisse agir sur le fond de l'âme, se gardant bien de troubler par des paroles indiscrètes l'opération divine. Que se passe-t-il alors entre Jésus et son fidèle ministre ? Ah ! ne me le demandez pas ; c'est le secret des prêtres fervents ; secret qui sera à jamais inconnu de ces prêtres tièdes, lâches, dissipés, qui ne sauraient goûter le don de Dieu, qui en descendant de l'autel se contentent, pour ainsi dire, de saluer Jésus-Christ et de l'entretenir un instant à la porte de leur âme, et ne savent pas l'introduire dans ce sanctuaire mys-

térieux, dans ce cabinet secret où il parle cœur à cœur à ses amis.

Mais si ce commerce intime est un mystère caché, les effets en sont visibles.

Ceux qui font une bonne digestion des aliments corporels sentent un renouvellement de forces produit par la distribution qui se fait de la nourriture dans toutes les parties du corps. De même, dit saint François de Sales, ceux qui, après avoir reçu le corps sacré du Sauveur, digèrent bien cet aliment divin, sentent que Jésus-Christ, qui est leur viande, s'épanche et se communique à toutes les parties de leur âme et de leur corps. Ils ont Jésus à l'esprit, au cœur, aux yeux, à la bouche, partout. Et ce divin Sauveur que fait-il en tous ces endroits divers? Il redresse tout, il purifie tout, il sanctifie tout. C'est lui qui comprend dans l'entendement, qui veut dans la volonté, qui aime dans le cœur, qui voit par les yeux, qui parle par la bouche, qui agit par tous les membres. Alors on vit véritablement : ou plutôt, ce n'est plus le prêtre qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en lui, et cette parole devient vraie à la lettre : *Sacerdos alter Christus*. C'est ce que

saint Paul disait de lui-même : *Vivo ego, jam non ego, vivit verò in me Christus.*

O grandeur ineffable de l'homme régénéré, supérieure à celle de l'homme innocent ! ô dignité incompréhensible du prêtre en qui et par qui s'opèrent chaque jour de si étonnantes merveilles ! ô prodige de l'amour divin ! ô gage précieux de l'éternelle union avec Dieu ! ô divine Eucharistie ! ô Pain de vie ! Toute ma consolation, toute ma joie, tout mon bonheur dans cette vallée de larmes, sera de me nourrir de ce Pain descendu du ciel, en attendant que je le mange à découvert et sans voile dans la bienheureuse éternité.

O sacramentum pietatis ! o signum unitatis ! o vinculum charitatis ! qui vult vivere, habet ubi vivat, undè vivat. Accedat, credat, incorporetur ut vivificetur ; hæreat corpori, vivat Deo, de Deo. (D. Aug. Tract. 26, *in cap.* VI, *Joan.*)

PRO GRATIARUM ACTIONE.

Oratio S. Bonaventuræ.

Transfige, dulcissime Domine Jesu, medullas et viscera animæ meæ suavissimo ac saluberrimo amoris tui vulnere, vera serenaque, et apostolica sanctissima charitate; ut langueat et liquefiat anima mea solo semper amore et desiderio tui; te concupiscat, et deficiat in atria tua; cupiat dissolvi, et esse tecum. Da ut anima mea te esuriat, panem Angelorum, refectionem animarum sanctarum, panem nostrum quotidianum, supersubstantialem, habentem omnem dulcedinem et saporem, et omne delectamentum suavitatis; te, in quem desiderant Angeli prospicere, semper esuriat et comedat cor meum, et dulcedine saporis tui repleantur viscera animæ meæ; te semper sitiat fontem vitæ, fontem sapientiæ et scientiæ, fontem æterni luminis, torrentem voluptatis, ubertatem domus Dei; te semper ambiat, te quærat, te inveniat, ad te tendat, ad te perveniat, te meditetur, te loquetur, et omnia operetur in laudem et gloriam nominis tui, cum humilitate et discretione, cum dilectione et delectatione, cum facilitate et affectu, cum perseverantia usque in finem: et tu sis solus semper spes mea, salus mea, tota fiducia mea, divitiæ meæ, delectatio mea, jucunditas mea, gaudium meum, quies et tranquillitas mea, pax mea, suavitas mea, odor meus, dulce-

do mea, cibus meus, refectio mea, refugium meum, auxilium meum, sapientia mea, portio mea, et possessio mea, thesaurus meus in quo fixa, et firma, et immobiliter sit radicata mens mea et cor meum. Amen.

Alia Oratio post Missam.

Gratias ago tibi, omnipotens et misericors Deus; gratiarum actiones tremendæ majestati tuæ, piissime et immense Pater, habeo, quia me, indignissimum et nefandissimum peccatorem, pretioso Corpore et Sanguine Filii tui, Domini nostri Jesu Christi, consolari et satiare dignatus es. Quæso igitur, dulcissime Domine Jesu, ut hæc sancta communio non sit mihi ad judicium et condemnationem; sed tua gratia et pietate sit mihi suavitas et dulcedo, animæ meæ salus et sanctitas, in omni tentatione pax et gaudium, in omni tribulatione lumen et virtus, in omni verbo et opere solatium, et tutela finalis in morte, ad evadendas omnium inimicorum meorum insidias; et proficiat mihi ad salutem corporis et animæ in vitam æternam : et præsta ut ibi nulla remaneat peccati macula, ubi tua sancta introierunt sacramenta. Qui cum Patre et Spiritu sancto vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

Devota ex Th. a Kemp. Orat. quotidie dicenda.

Adjuvet nos gratia tua, omnipotens Deus, ut qui officium sacerdotale suscepimus, digne et devote

tibi cum omni puritate et in conscientia bona famulari valeamus. Et si non possumus in tanta innocentia vitæ conservari, ut debemus, concede nobis tamen digne flere mala quæ gessimus; ut in spiritu humilitatis, ac bonæ voluntatis proposito, tibi ferventius deservire valeamus. Amen.

Oratio ad Deum Filium.

Anima Christi sanctissima, sanctifica me; Corpus Christi sacratissimum, salva me; Sanguis Christi pretiosissime, inebria me; Aqua lateris Christi purissima, munda me; Sudor vultus Christi virtuosissime, sana me; Passio Christi piissima, conforta me. O bone Jesu, custodi me. Intra vulnera tua absconde me. Non permittas me separari a te. Ab hoste maligno defende me. In hora mortis meæ voca me. Jube me venire ad te, et pone me juxta te; ut cum Angelis et Archangelis tuis laudem te per infinita sæculorum sæcula.

Obsecro te, mitissime ac bone Jesu, ut hæc immortalis hostia pro me tibi gratias referat, me tibi reconciliet, me tibi restituat, mihique peccatori veniam tribuat, et ad vitam perducat æternam. Amen.

Recedo a te modicum, Domine Jesu, sed non sine te, consolatio, felicitas et omne bonum animæ meæ; et me amantissimo cordi tuo, cum omnibus fratribus, amicis et inimicis meis humillime commendo.

Ama nos, Domine, et transforma quam simillime in te. Totus occuper in te et propter te ; nihilque sit objectum verborum meorum actionumque mearum internarum et externarum, nisi tu, amor meus, qui vivis.... etc.

Ad Beatissimam Virginem.

Obsecro te, o piissima Virgo Maria, per amorem quo Filius tuus jam moriturus in cruce seipsum Patri suo, te vero discipulo suo et hunc vicissim tibi commendavit ; ut me suscipias in curam et tutelam tuam, et adsis mihi in omnibus periculis et angustiis totius vitæ meæ, sed præcipue in hora mortis. Amen.

Oratio.

Amo te, Domine Jesu, jucunditas mea et requies mea ; amo te, summum et unicum bonum meum, ex toto corde, ex tota mente, ex tota anima, ex totis viribus meis ; et si tu vides me in hoc deficere, saltem desidero amare te. Succende, Domine, igne tuo ardentissimo viscera mea, et quando quidem nonnisi amorem petis a me, da quod jubes et jube quod vis. Nisi enim dederis mihi velle et perficere, peribo utique in infirmitate mea. Sonet vox tua in auribus meis, vox illa dulcissima et efficacissima, volo : nam si vis, potes me mundare et illuminare ; potes me ad supremum amoris gradum elevare. Sicut voluisti

pro me pati et mori, ita etiam velis ut appareat in me fructus passionis et mortis tuæ. Memento verbi tui servo tuo, in quo mihi spem dedisti : tu enim dixisti : Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in eo. O dulcissimum verbum, tu in me et ego in te! O quantus amor, tu in vilissimo peccatore, et ego in te, Deus meus, cujus Majestas incomprehensibilis est! Unum est mihi necessarium, et hoc solum quæro, in te vivere, in te quiescere, a te nunquam separari. Felix est qui te quærit, felicior qui te possidet, felicissimus qui in hac possessione perseverat et moritur. Vive et regna semper in me, fidelissime amator animæ meæ; in te enim sunt omnia bona, et jam deinceps paratus sum omnia potius mala perpeti, quam ut nunquam cessem amare te. O Corpus sacratissimum quinque vulneribus sauciatum, pone te ut signaculum super cor meum et imprime illi charitatem tuam. Obsigna pedes meos, ut sequar vestigia tua ; obsigna manus, ut bona semper opera exerceam; obsigna latus, ut ferventissimos amoris tui actus proferam in æternum. O Sanguis pretiosissime, qui omnem hominem abluis et purificas, lava animam meam, et pone signum in faciem meam, ut nullum præter te amatorem admittam. O dulcedo cordis mei, et vita animæ meæ, sicut tu in Patre et Pater in te est, ita ego per gratiam tuam unus tecum sim amore et voluntate, mihique mundus crucifixus sit, et ego mundo. Amen.

Ad Angelum custodem.

Angele Dei, qui custos es mei, me tibi commissum pietate superna, hodie illumina, custodi, rege atque guberna. (*Indulg.* 100 *dier.*)

Ad Deum.

Fiat, laudetur atque in æternum superexaltetur justissima, altissima et amabilissima Dei voluntas in omnibus. Amen. (*Indulg.* 100 *dier.*)

SIXIÈME CONSIDÉRATION.

VIE GLORIEUSE.

PREMIÈRE SECTION.

JÉSUS MODÈLE DU PRÊTRE DANS SA VIE GLORIEUSE.

Jésus-Christ, dans sa vie glorieuse et triomphante, apprend à ses prêtres quelles sont les magnifiques récompenses réservées aux travaux de l'apostolat.

CHAPITRE PREMIER.

TRIOMPHE DE JÉSUS-CHRIST.

Le Fils de Dieu était venu sur la terre pour organiser la lutte du bien contre le mal. Déjà il avait vaincu l'orgueil du prince de ce monde par l'anéantissement de son incarnation; il avait détruit l'illusion de ses pompes et de ses faux biens par la pauvreté de sa crèche; il avait rompu le charme de ses dangereux plaisirs par sa vie laborieuse et mortifiée.

Mais tous ces trophées, remportés dans une guerre de trente-trois années, ne suffisaient pas à ce grand capitaine. Avant de quitter la terre, il voulut, par une victoire éclatante, abattre à ses pieds toutes les puissances de l'enfer et enseigner à ceux qui devaient s'enrôler sous ses étendards le grand art et la tactique divine de la milice spirituelle.

En conséquence, tous ses ennemis furent provoqués à une bataille générale ; il leur donna rendez-vous sur le Calvaire. La lutte fut effroyable. Les démons avaient tout armé pour ce grand jour. Il s'agissait pour eux de l'empire ; ils avaient déployé toutes leurs forces.

Vous avez vu mon Roi s'avancer seul contre tant d'ennemis formidables. Il était revêtu de ses armes divines. Son arme, ce fut sa croix qui épouvanta les puissances des ténèbres et les mit en fuite. Le vainqueur les poursuivit jusqu'au sommet du Calvaire ; il les frappa, les dispersa, et les précipita au fond des abîmes. L'enfer trembla dans ses cavernes profondes ; et, du haut de la croix, Jésus-Christ nous cria : *Confidite, ego vici mundum.*

Toutefois, l'éclat de cette belle victoire sem-

blait obscurci; le vainqueur avait succombé lui-même et paraissait enseveli dans son triomphe.

Pour animer le courage de ses soldats, il fallait qu'il leur montrât que, dans cette nouvelle milice, mourir c'est vaincre et s'assurer une gloire immortelle.

Le troisième jour, de grand matin, Jésus sort du tombeau, plein de force et de majesté, et environné d'une lumière éclatante : *Amictus lumine sicut vestimento.*

Est-ce là ce corps que nous avons vu naguère dans un état si lamentable? Est-ce là cette chair déchirée et tombant en lambeaux? Où sont, mon Sauveur, les meurtrissures qui défiguraient votre visage? Où sont les clous, la couronne d'épines, la lance meurtrière? Je vois encore, il est vrai, des cicatrices à vos mains, à vos pieds et à votre côté; mais il en sort des rayons lumineux; ce sont les trophées de la victoire : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.*

Telles sont, nous répond Jésus, les récompenses d'une vie de sacrifices et de combats. Toutes les plaies qu'on a reçues dans la lutte,

mon Père les couvre d'un rayon de gloire.

Après avoir, pendant quarante jours, montré à ses disciples son humanité sainte ressuscitée, impassible et glorieuse, il les convoque tous sur le mont des Oliviers pour les rendre témoins de son ascension triomphante. Là, il leur dit le dernier adieu, puis il s'élève majestueusement vers les cieux.

En montant, il bénit encore ceux qu'il a aimés jusqu'à la fin. — Il monte, conduisant à la suite cette troupe fortunée de patriarches, de prophètes, de justes, dont il vient de terminer le long exil; — il les précède, leur montrant la route; et eux, dans l'ivresse de leurs transports, le suivent, répétant tous en chœur : — Chantons le Seigneur qui monte sur le soir : *Qui ascendit super occasum.* Soyez béni, Seigneur notre Dieu, vous qui sauvez ceux qui espèrent en vous; soyez exalté au-dessus des cieux, vous qui nous conduisez au lieu du rafraîchissement et de la paix. Gloire, louange et honneur à vous, Christ, Rédempteur et Roi : *Gloria, laus et honor tibi sit, Rex Christe Redemptor.*

Princes, ouvrez vos portes : *Attollite portas,*

principes, vestras. Mon Roi fait aujourd'hui son entrée triomphante; il vient prendre possession de son royaume.

Et vous, bienheureux habitants de la cour céleste, venez accueillir le Roi de gloire. Ah! ils vont tous à sa rencontre; tous les chœurs des anges accourent pour former son cortége et honorer son triomphe, faisant retentir les airs de leurs cantiques harmonieux : *Dignus est Agnus qui occisus est accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem*.

Et les patriarches qui suivent Jésus, mêlant leurs voix au concert des anges, chantaient : *Alleluia!* Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur : *Alleluia!*... Vous êtes béni, Seigneur, qui êtes descendu du trône de la gloire pour venir au secours de l'humanité déchue : *Alleluia!*... Vous êtes digne de toute louange et de tout honneur, parce que vous avez remporté une glorieuse victoire : *Alleluia, alleluia!*

C'est au milieu de ces acclamations et de ces cantiques de réjouissance que mon Roi traverse toutes les sphères célestes et arrive aux portes du ciel.

Elles s'ouvrent, ces portes jusque-là fermées au genre humain. Jésus, sauveur et chef de l'humanité régénérée, entre entouré de son magnifique cortége. Il s'avance vers son Père; et, fléchissant le genou : — Mon Père, lui dit-il, je vous rends grâces, parce que vous m'avez donné la victoire sur le monde et sur l'enfer. L'empire du démon est détruit, votre saint nom est glorifié; vous aurez désormais sur la terre des adorateurs qui vous adoreront en esprit et en vérité, et qui viendront successivement peupler la sainte cité. Voici déjà les prémices de la rédemption, ces âmes justes qui étaient retenues captives et que j'amène au pied de votre trône. — Le Père embrasse son Fils bien-aimé : *Filius meus es tu; ego hodie genui te.* Il le fait asseoir à sa droite : *Sede a dextris meis.* — Alors tous les anges se prosternent devant l'Agneau. *Et adorent eum omnes angeli ejus.* Les chants de triomphe et d'allégresse recommencent. David tire de sa harpe divine un cantique nouveau, et les voûtes de la céleste Jérusalem retentissent d'un *alleluia* éternel....

Quelle pompe auguste! Quel magnifique triomphe! C'est moins le triomphe de Jésus

que le nôtre. Comme Fils de Dieu, mon Sauveur avait au ciel un droit incontestable. Cependant il a voulu l'acheter encore au prix de son sang. Il y a donc deux droits maintenant, un droit naturel et un droit acquis. Le premier de ces droits, il le garde pour lui ; mais le second, que veut-il en faire, sinon le transmettre à ceux qui auront partagé sa lutte et ses combats? *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo.*

Maintenant que nous avons suivi dans toutes ses phases la mission de notre divin Maître, nous pouvons apprécier avec plus d'exactitude ce que nous avons à faire, — ce que nous avons droit d'attendre comme hommes, — comme chrétiens, — comme prêtres.

Notre vocation au christianisme et au sacerdoce nous engage, à la suite du Roi Jésus, dans une guerre souverainement juste et honorable, — où la victoire est assurée, et dont la récompense sera la paix du cœur en ce monde et une gloire éternelle dans l'autre.

Méditons ces choses si propres à stimuler le zèle et à enflammer l'ardeur d'un homme apostolique.

1° *Justice et noblesse de l'entreprise.*

Comme hommes, il s'agit de rétablir en nous la dignité de la nature humaine et d'atteindre la fin de notre création. L'homme n'est pas seulement un animal qui mange et qui digère, c'est un être qui pense. Il n'est pas un misérable avorton jeté sur ce petit globe par la main du hasard, pour y végéter pendant quelques années et aller ensuite s'éteindre dans le sein du néant; il a une âme immortelle; un avenir l'attend au delà du tombeau. L'absence de convictions religieuses, l'incertitude sur le point capital de ses destinées futures est tout ce que l'on peut imaginer de plus funeste, de plus mortel pour l'homme, pour le développement de son intelligence et la libre expansion de ses facultés.

Tout flotte au hasard, a très-bien dit Sénèque, dans un esprit dépourvu de principes. Aussi les dogmes sont-ils nécessaires, indispensables, pour donner à l'homme une allure ferme et vigoureuse, pour faire un homme complet.

Or, il n'y a que ceux qui s'attachent à Jésus-Christ qui connaissent avec certitude le véritable but de la vie et qui le poursuivent avec une infatigable ardeur. Là, on dédaigne tout ce qui passe et finit avec le temps; la terre n'est plus que le lieu de l'épreuve, la tente dressée dans le désert; le ciel est le séjour du repos et la véritable patrie. On passe à travers les biens présents, on glisse légèrement à la surface de la vie sans s'y arrêter, gravitant sans cesse vers les biens célestes et immortels. Là, les intérêts de l'éternité sont réputés les seuls grands, les seuls importants, les seuls dignes d'une âme noble et d'un cœur généreux.

Et justement, certes; car enfin glorifier Dieu, sauver son âme, c'est la grande, l'unique affaire, c'est tout l'homme : *Hoc est enim omnis homo.*

Comme chrétiens, il s'agit de nous exercer à de hautes vertus et de monter à une perfection surhumaine.

Vous avez dompté les passions désordonnées, rendu à la raison l'empire qui lui appartient. C'est bien. Mais les sages que vante le paganisme ne l'ont-ils pas fait? *Nonne et ethnici*

hoc faciunt? Vous êtes fidèle à vos amis : les païens ne l'ont-ils pas été? Vous évitez les fraudes et les injustices : les païens ne les ont-ils pas détestées? Vous fuyez l'adultère et la débauche ; vous foulez aux pieds les sales voluptés : les païens ne flétrissaient-ils pas ces vices honteux? — Un soldat de Jésus-Christ poursuit de plus nobles conquêtes, il aspire à des vertus plus escarpées. Montez, montez toujours : *Egredere.*

Vous rencontrerez sur votre passage la justice des Juifs, des Pharisiens, des docteurs de la loi. Ne vous arrêtez pas là. Cette justice n'est qu'extérieure : *Similes estis sepulcris dealbatis;* ou, si cette justice était réelle, elle était incomplète, parce que la loi n'amenait rien à sa perfection : *Nisi abundaverit justitia vestra plus quam scribarum et pharisæorum, non intrabitis in regnum cælorum.* — Montez, montez plus haut, jusqu'à ce que vous approchiez de la sainteté, de la perfection de votre Père céleste : *Estote perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* — Voilà le noble but que Jésus-Christ assigne à nos efforts.

Comme prêtres, nous sommes les lieutenants

de Jésus-Christ; nous faisons l'office de capitaines dans le grand combat livré au génie du mal. Nous sommes les hommes de Dieu pour défendre ses droits, étendre son empire, lui gagner des âmes; — les hommes de la société pour la soulever de terre, la rappeler sans cesse à ses immortelles destinées, extirper de son sein les vices et y faire fleurir les vertus. Y eut-il jamais mission plus honorable, entreprise plus glorieuse?

Ah! s'ils réfléchissaient, ces ambitieux qui embrassent tant de travaux et de fatigues pour parvenir à la fortune et aux honneurs; s'ils réfléchissaient, ces beaux esprits qui se consument dans de pénibles veilles et de stériles études, qui, à la tribune, au barreau, dépensent tant de talent et d'éloquence pour des intérêts passagers et frivoles; s'ils connaissaient le prix des âmes, s'ils comprenaient ce qu'il y a de grand devant Dieu et devant ses anges, ce qu'il y a de doux et de consolant pour un cœur généreux de pouvoir procurer à ses frères un bonheur sans fin, avec quel empressement ils quitteraient le labeur ingrat dans lequel ils usent leurs jours, pour s'enrôler dans notre

milice et voler avec nous à la conquête des âmes!

Soyez béni, Seigneur, qui, en m'appelant à ce sublime emploi, me permettez de mettre au service de la plus sainte des causes une vie que je tiens de votre pure bonté.

Souvent, repassant dans mon esprit les prodiges de votre amour et vos innombrables bienfaits, je vous disais avec le roi-prophète : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* — Vous me le faites connaître en ce moment, ô mon Dieu! Vous me montrez cette immense multitude de pécheurs qui dorment leur sommeil aux pieds de l'idole de l'ambition et de la volupté, sur les bords du gouffre béant qui va les engloutir, et vous me dites : Vole au secours de ces malheureux, réveille leur foi endormie. Pour les préserver d'une ruine éternelle, ne crains pas d'affronter tous les dangers, de prodiguer ton temps, ta santé, ta vie; arrache à l'enfer ces âmes qui m'ont coûté si cher; recueille les gouttes de mon sang répandu sur elles et dont elles méconnaissent le prix. Ce que tu feras pour tes frères, je le regarderai comme fait à moi-même;

et, par là, tu acquitteras la dette de la reconnaissance.

Me voici, Seigneur : je cours où votre volonté m'appelle ; je veux travailler, combattre jusqu'à mon dernier soupir pour une si noble cause.

2° Certitude du succès.

C'est un Homme-Dieu qui marche à notre tête. Les rois de la terre se tiennent d'ordinaire dans leur capitale pour ne pas exposer leur vie ; du fond de leur cabinet, ils envoient leurs soldats se mesurer avec l'ennemi sur les champs de bataille.

Il n'en est pas ainsi de mon Roi. Il paye de sa personne. C'est lui qui dresse ses soldats ; il les forme à la discipline, il leur apprend l'art de vaincre, il verse dans leurs cœurs un courage magnanime ; puis il leur dit : Voilà l'ennemi ; suivez-moi ; et, le premier, il se jette dans la mêlée, il frappe des coups terribles, il enfonce les bataillons ennemis et fraye à ses soldats le chemin de la victoire.

Mais, direz-vous, comment suivre le Géant céleste qui marche devant nous, nous qui som-

mes faibles et qu'on met aux prises avec un ennemi puissant, un ennemi que nous aimons, qui a des intelligences secrètes dans notre cœur? Car l'ennemi qu'on veut que nous combattions, ce sont nos passions, c'est nous-mêmes. Oh! que cette guerre est difficile, et que le succès en est douteux.

La guerre est difficile, c'est vrai; mais on vous met en main des armes invincibles. Ces armes, c'est la prière, qui attire la grâce divine; c'est l'Eucharistie, qui exalte le courage et enfante les héros. Certes, un prêtre serait bien malheureux, si le Pain des forts ne lui communiquait pas assez de forces et de vigueur pour soutenir la lutte pendant vingt-quatre heures! — Mais c'est une guerre interminable: l'ennemi n'est pas plutôt abattu qu'il se relève, et il faut recommencer le combat.

Eh! la vie tout entière n'est-elle pas une milice; et un soldat, tant qu'il est sur le champ de bataille, s'étonne-t-il de voir l'ennemi revenir à la charge! Le terme de la lutte, ce n'est pas la terre, c'est le ciel. Votre ennemi ne mourra qu'avec vous. L'anéantissement des passions dès cette vie, c'était le rêve des stoïciens,

rêve absurde et impraticable. Le chrétien règle, dirige ses passions; il ne les détruit pas. Elles sont une nécessité de notre nature, comme la faim, la soif et le sommeil. Elles sont un présent du ciel : sans frein, elles emportent au vice; réglées, elles servent d'instrument, de levier, de mobile à la vertu : ôtez l'amour, l'espérance, l'émulation, la pitié, la crainte, le courage : il n'y a plus de zèle pour le bien, plus de dévouement, plus d'héroïsme; il n'y a plus d'art, plus de poésie, plus d'éloquence; tout languit, et l'homme reste sans chaleur et sans vie.

— Mais ce sont des passions impétueuses, désordonnées, qui enivrent les sens, qui troublent la raison et rendent douteuse l'issue du combat.

— Eh bien, parce qu'un coursier est ardent, vous ne le tuez pas; vous modérez sa fougue. Une âme ardente est dangereuse; une âme apathique est nulle. Acceptez donc généreusement le combat; tenez-vous près de votre chef; il vous protégera, il dirigera vos coups. A ses côtés, la victoire est infaillible; et autant vous aurez remporté de victoires, autant il posera de couronnes sur votre tête.

CHAPITRE II.

RÉCOMPENSE DE LA VICTOIRE.

Le prêtre qui marche fidèlement sur les traces de son divin Chef goûte cette paix du cœur, cette joie d'une bonne conscience que le Fils de Dieu est venu apporter sur la terre aux hommes de bonne volonté : *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* — Voilà sa récompense pour le temps.

Pour l'éternité, sa récompense sera une participation à la gloire et à la félicité de Jésus-Christ triomphant, proportionnée à la part qu'il aura prise aux travaux de Jésus-Christ travaillant, souffrant et mourant pour le salut de ses frères. Reprenons.

1° Le propre de la vie nouvelle en Jésus-Christ, quand elle domine pleinement dans une âme ; c'est de la placer dans ses vrais rapports avec elle-même, — avec Dieu, — avec toutes les créatures.

Avec elle-même. — Le corps dompté par la

mortification, les sens soumis à la raison, l'entendement dirige toutes ses pensées, le cœur toutes ses affections, la volonté tous ses efforts, vers l'objet pour lequel ils sont faits. Plus de déviation, de tiraillement, de froissement entre les facultés et les puissances de l'âme ; elles ont repris leur véritable orientation ; elles marchent simultanément vers le terme qui leur est assigné ; l'équilibre est rétabli : il y a calme, accord, harmonie.

Avec Dieu. — Lorsque l'âme a passé par les épreuves de la purification, qu'elle est dégagée de la rouille de l'amour-propre, elle s'unit complétement au souverain Bien : la volonté humaine s'absorbe et se fond dans la volonté divine ; tous ses mouvements réfléchis viennent de Dieu, tendent à Dieu, se produisent pour Dieu, se reposent tranquillement en Dieu. Alors on dit avec le Sauveur : Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé.

Avec toutes les créatures. — A mesure que l'âme s'approche davantage de Dieu, elle renoue plus ou moins son union primitive avec tous les êtres de la création. L'homme est la limite où finit le monde matériel et où commence le

monde intellectuel ; il est le terme le plus élevé du monde naturel, et le terme le plus infime du monde surnaturel. Il a été créé pour être l'anneau qui rattache ces deux mondes et les met en contact. Il a perdu par le péché le sens qui le mettait en communication avec le monde surnaturel et lui donnait l'empire sur le monde naturel. Ce sens lui est rendu par la médiation de Jésus-Christ, mais dans une mesure que Dieu détermine dans sa sagesse, et qu'il règle d'ordinaire sur le degré de pureté de l'âme juste.

L'histoire ne nous montre-t-elle pas des saints qui, encore dans un corps mortel, avaient déjà leur conversation au ciel, et sur la terre recevaient de tout ce qui les entourait, même des animaux, des témoignages de respect. Ils ne rencontraient plus d'hostilité dans le monde, parce qu'ils avaient vaincu le péché et rétabli leur âme dans la pureté de son origine. Le don des miracles, qui n'a jamais cessé dans l'Église, n'est-ce pas l'empire primitif de l'homme sur les éléments, sur la nature, rendu momentanément à certaines âmes privilégiées ? Et ne pourrait-on pas dire que ces grands saints, dont la vie est un enchaînement de merveilles, vi-

vaient au milieu de la création, comme Adam innocent dans le paradis terrestre? En parcourant leur histoire, on croit lire un feuillet détaché des annales de l'humanité à son berceau, avant que l'homme eût perdu sa royauté sur les animaux, son titre de pontife de la création et de médiateur entre les deux mondes.

Toutefois le pouvoir des miracles n'est pas l'apanage nécessaire de la sainteté ; Jésus-Christ n'a pas promis qu'il l'accorderait à tous ses amis; ce n'est pas le prix qu'il assigne au dévouement.

La récompense temporelle de la sainteté, c'est la paix du cœur, cette joie intérieure d'une bonne conscience qui est comme l'auréole du bonheur.

Cette paix n'est pas connue des pécheurs, des amateurs de la vanité et du mensonge. L'homme qui s'éloigne de Dieu s'engage dans une région d'indigence et de douleur, où il ne rencontre que des passions tyranniques, des déceptions, des mécomptes, des chagrins amers.

Avez-vous jamais réfléchi sur l'étrange phénomène que présente aujourd'hui la société? A quelle époque s'est on montré plus avide de

jouissances, a-t-on élevé plus d'autels à la joie et au plaisir?... Et cependant jamais la vie ne fut plus triste, plus maussade. D'où vient cela? C'est que Dieu est toujours banni des fêtes et des divertissements du monde; c'est qu'on cherche des amusements, des jouissances que la vertu réprouve et condamne. Les plaisirs ont perdu ce charme délicieux, cet arome suave qui dilate et embaume le cœur; il n'en reste que la lie, la sensation. Les pécheurs jouissent comme l'animal; ils ne savent pas se réjouir: le démon de l'ennui plane sur toutes leurs fêtes; c'est une agitation fébrile qui se termine toujours par l'épuisement, le marasme et le dégoût.

Mais, lorsque tout en nous est parfaitement assujetti, subordonné à la volonté divine, nous entrons dans ce calme, ce repos délicieux qui est la tranquillité de l'ordre. En sorte que le premier fruit de la victoire remportée sur les passions est une douce paix qui se manifeste par l'aménité des mœurs, par une sainte gaieté.

Ce n'est pas, il est vrai, comme le monde l'entend, cette gaieté frivole qui se répand en

paroles bouffonnes, cette joie dissolue qui dissipe l'esprit et dessèche le cœur : c'est une joie calme et pure qui est le fruit de la bonne conscience, qui répand un charme délicieux dans le commerce de la vie et rend la vertu douce et aimable.

Rien n'était plus suave, plus gracieux que la société de saint François de Sales ; ce qui faisait dire à saint Vincent de Paul : Mon Dieu, qu'il faut que vous soyez bon, puisque l'évêque de Genève est si bon ! Sainte Thérèse, malgré sa vie austère et son profond recueillement, paraissait toujours rayonnante de joie et d'une gaieté charmante. On demandait à un bon religieux comment il se faisait qu'au milieu de l'embarras des affaires, parmi tous les événements même les plus fâcheux, il montrât un visage constamment égal, un air content et satisfait ? Il fit cette réponse : C'est que personne ne peut enlever Jésus-Christ de mon cœur : *Christum a me tollere nemo potest.*

Et en effet, si nous sommes tout à Dieu, Dieu est avec nous. Dès lors qui peut nous ôter la paix ? Que les hommes s'agitent, que les éléments se confondent, que la terre s'abîme sous

nos pieds, que le ciel s'écroule sur notre tête, tous nos biens sont en sûreté; ils reposent dans le sein de Celui que ne sauraient atteindre ni les passions des hommes ni les révolutions des empires.

« Songe à mes intérêts, disait le Sauveur à sainte Thérèse, et je songerai aux tiens. » Jamais Dieu ne se laissera vaincre en générosité par sa créature.

Voyez ce prêtre fidèle, qui ne met point de bornes à son dévouement. Le Seigneur le contemple avec amour, il le couvre de ses ailes, il l'ombrage de ses épaules, il l'inonde de ses grâces. Il semble que tout le reste lui soit indifférent, et que toute sa sollicitude, toute sa tendresse se porte sur cette âme privilégiée.

Anges bienheureux, qui chaque jour revolez de la terre vers les cieux, lorsque vous vous présentez avec une crainte respectueuse devant la face du Très-Haut, dites-nous de quelles choses il vous demande compte? Est-ce de ces entreprises hardies, de ces vastes projets, de ces révolutions politiques, de ces guerres, de ces conquêtes, de toutes ces grandes affaires qui occupent si laborieusement les mortels? —

Non : le Seigneur voit la terre comme un grain de sable, et tous les ambitieux qui la couvrent ne sont à ses yeux qu'un amas d'insectes qui se remuent, qui s'agitent, pour se supplanter les uns les autres, en attendant que la mort vienne les broyer, ou que lui-même les brise, ainsi qu'un vase d'argile, au jour formidable de sa colère : *Confregit in die iræ suæ reges.*

Mais ce qui intéresse ce grand Dieu, ce sont ses élus : c'est surtout ce saint prêtre qui travaille avec tant d'ardeur à en augmenter le nombre, à les perfectionner dans la vertu. Lorsque, revenant de parcourir le globe, les anges administrateurs se posent devant son trône pour rendre compte de leur mission, le Seigneur leur demande des nouvelles de ce pieux vicaire, de cet excellent curé qui cultive une paroisse avec un zèle infatigable, catéchisant les enfants, visitant les pauvres et les infirmes, consolant les affligés et mettant partout la piété en honneur. — Oui, si je l'ose dire, le Seigneur s'informe avec une sorte d'anxiété de ce bon prêtre : *Numquid considerasti servum meum Job, quod non sit similis ei in terra, vir simplex, et rectus, ac timens Deum?*

Et cependant, déjà si grand, si honoré aux yeux de Dieu, les destinées de ce fidèle ministre de l'Évangile ne font que commencer ici-bas. C'est dans le ciel qu'elles doivent s'achever. La couronne que le juste Juge posera sur son front surpassera celle des solitaires, des anachorètes, des contemplatifs. Il ne s'est pas contenté d'aller seul au ciel, il aurait voulu y entraîner tous ses frères ; il n'a rien épargné pour leur en ouvrir l'entrée. Il sera, dit saint Jérôme, comme la splendeur du firmament : il brillera, dit l'Esprit-Saint, comme un astre éclatant dans les perpétuelles éternités : *Qui ad justitiam erudiunt multos, fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates.* (Dan. XII.)

Qui pourra se faire une idée de ces torrents de gloire et de félicité? Nous essayerons d'en tracer un crayon imparfait dans la section suivante.

PIEUSE HISTOIRE D'UN GENTILHOMME.

Après avoir médité la vie et les exemples de Notre-Seigneur, pour nous exciter à marcher sur ses traces, que nous serions heureux si nous pouvions

terminer notre vie comme ce gentilhomme dont parle saint François de Sales, dans le septième livre de son *Traité de l'amour de Dieu*. Voici cette histoire, racontée avec la simplicité naïve et le charme inexprimable qu'on admire dans les écrits du saint évêque de Genève.

Un fort illustre et vertueux chevalier alla un jour outre-mer en Palestine, pour visiter les saints lieux, ès quels Notre-Seigneur avait fait les œuvres de notre rédemption ; et pour commencer dignement ce saint exercice, avant toutes choses, il se confessa et communia dévotement, puis alla, en premier lieu, en la ville de Nazareth, où l'ange annonça à la Vierge très-sainte la très-sacrée incarnation, et où se fit la très-adorable conception du Verbe éternel ; et là, ce digne pèlerin se mit à contempler l'abîme de la bonté céleste, qui avait daigné prendre chair humaine pour retirer l'homme de perdition. De là, il passa en Bethléem, au lieu de la Nativité, où on ne saurait dire combien de larmes il répandit, contemplant celles desquelles le Fils de Dieu, petit enfant de la Vierge, avait arrosé ce saint étable ; baisant et rebaisant cent fois cette terre sacrée, et léchant la poussière sur laquelle la première enfance du divin poupon avait été reçue.

De Bethléem, il alla en Bethabara, et passa jusqu'au petit lieu de Bethanie, où se ressouvenant que Notre-Seigneur s'était devêtu pour être baptisé, il se dépouilla aussi lui-même, et entrant dans le Jour-

dain, se levant et buvant des eaux d'icelui, il lui était avis d'y voir son Sauveur, recevant le baptême par la main de son précurseur, et le Saint-Esprit descendant visiblement sur icelui, sous la forme de colombe, avec les cieux encore ouverts, d'où, ce lui semblait, descendait la voix du Père Éternel disant : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, auquel je me complais.

De Béthanie, il va dans le désert, et y voit des yeux de son esprit le Sauveur jeûnant, combattant et vainquant l'ennemi ; puis les anges qui le servent de viandes admirables.

De là il va sur la montagne du Thabor, où il voit le Sauveur transfiguré ; puis en la montagne de Sion, où il voit, ce lui semble encore, Notre-Seigneur agenouillé dans le Cénacle, lavant les pieds aux disciples et leur distribuant par après son divin corps. Il passe le torrent de Cédron, et va au jardin de Gethsémani, où son cœur se fond en larmes d'une très-aimable douleur, lorsqu'il se représente son cher Sauveur suer le sang en cette extrême agonie qu'il souffrait, puis, tôt après, lié, garrotté, et mené en Jérusalem, où il s'achemine aussi, suivant partout les traces de son bien-aimé, et le voit en imagination traîné çà et là, chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate, chez Hérode, fouetté, bafoué, craché, couronné d'épines, présenté au peuple, condamné à mort, chargé de sa croix, laquelle il porte, et la portant fait la pitoyable rencontre de sa mère, toute désespérée de douleur, et des dames de Jérusalem pleurant sur lui.

Si monte enfin, ce dévôt pèlerin, le mont Calvaire, où il voit en esprit la croix étendue sur terre et Notre-Seigneur tout nu que l'on renverse et que l'on cloue pieds et mains sur icelle très-cruellement. Il contemple de suite comme on lève la croix et le crucifié en l'air, et le sang qui ruisselle de tous les endroits du divin corps pendu. Il regarde la pauvre sainte Vierge toute transpercée du glaive de douleur; puis il tourne les yeux sur le Sauveur crucifié, duquel il écoute les sept paroles avec un amour nonpareil, et enfin le voit mourant, puis mort, puis recevant le coup de lance, et montrant par l'ouverture de la plaie son cœur divin; puis ôté de la croix et porté au sépulcre, où il va le suivant, jetant une mer de larmes sur les lieux détrempés du sang de son Rédempteur; si que il entre dans le sépulcre et ensevelit son cœur auprès du corps de son maître. Puis ressuscitant avec lui, il va en Emmaus, et voit tout ce qui se passe entre le Seigneur et les deux disciples; et enfin, revenant sur le mont Olivet, où se fit le mystère de l'Ascension, et là, voyant les dernières marques et vestiges des pieds du divin Sauveur, prosterné sur icelles et les baisant mille et mille fois, avec des soupirs d'un amour infini, il commença à retirer à soi toutes les forces de ses affections, comme un archer retire la corde de son arc, quand il veut décocher sa flèche; puis se relevant, les yeux et les mains tendus au ciel : — O Jésus, dit-il ; mon doux Jésus ! je ne sais plus où vous chercher et suivre en terre. Hé, Jésus, mon amour,

accordez donc à ce cœur qu'il vous suive et s'en aille après vous là-haut. — Et, avec ces ardentes paroles il lança quant et quant son âme au ciel, comme une sacrée sagette, que comme divin archer il tira au blanc de son très-heureux objet.

Mais ses compagnons et serviteurs qui virent ainsi subitement tomber comme mort ce pauvre amant, étonnés de cet accident, coururent de force au médecin, qui venant trouva qu'en effet il était trépassé, et pour faire jugement assuré des causes d'une mort tant inopinée, s'enquiert de quelle complexion, de quelles mœurs et de quelles humeurs était le défunt. Et il apprit qu'il était d'un naturel tout doux, aimable, dévot à merveille, et grandement ardent en l'amour de Dieu. — Sur quoi, sans doute, dit le médecin, son cœur s'est donc éclaté d'excès et de ferveur d'amour. Et, afin de mieux affermir son jugement, il le voulut ouvrir, et trouva ce brave cœur ouvert, avec ce mot sacré gravé au dedans d'icelui : *Jésus, mon amour !*

L'amour donc fit en ce cœur l'office de la mort ; séparant l'âme du corps, sans concurrence d'aucune autre cause. Et c'est saint Bernardin de Sienne, auteur fort docte et fort saint, qui fait ce récit au premier de ses sermons de l'Ascension.

DEUXIÈME SECTION.

RÉCOMPENSES POUR L'ÉTERNITÉ.

CHAPITRE PREMIER.

RÉCOMPENSES COMMUNES A TOUS LES ÉLÈVES.

Saint Thomas d'Aquin était en oraison. Notre-Seigneur lui apparait et lui dit : Tu as écrit magnifiquement à ma louange, Thomas : quelle récompense demandes-tu ?—Pas d'autre que vous-même, Seigneur, répond le saint.

A la même demande, prêtre, je n'en doute pas, vous feriez la même réponse. Lorsque vous êtes entré pour la première fois dans la milice du sanctuaire, n'avez-vous pas dit à Dieu : Seigneur, c'est vous qui êtes ma portion et mon héritage pour l'éternité : *Tu es qui restitues hæreditatem meam mihi!* Vous avez voulu partager avec le roi Jésus les fatigues et

les dangers de la lutte, afin de partager un jour avec lui les fruits de la victoire. Or, quels sont ces fruits? — Après le terrible combat et la glorieuse victoire du Calvaire, il est dit du vainqueur : *Ascendit in cœlum, sedet ad dexteram Patris;... regni ejus non erit finis.*

Voilà aussi la récompense promise à tout prêtre qui aura généreusement combattu le bon combat : une entrée triomphante au ciel : *Ascendit in cœlum;* — le doux repos de la victoire : *sedet;* — une participation à la félicité de Dieu même : *ad dexteram Patris.* — Et tout cela pour une éternité : *Regni ejus non erit finis.*

Entrée triomphante au ciel. — Pendant vingt, trente années de sacerdoce, vous avez dû livrer bien des combats, souffrir bien des épreuves et des contradictions. Mais enfin vous voilà parvenu au terme de la lutte. On vous annonce que votre rédemption est proche : *Quia appropinquat redemptio vestra.* Votre âme, brisant ses liens, s'échappe de sa prison de boue.

A l'instant même, votre ange gardien, qui

attendait ce moment fortuné, vous donne le baiser de paix. Homme de Dieu, vous dit-il, suivez-moi; je vais vous conduire dans la patrie. Et, prenant son vol, il s'élance avec vous dans les airs.

Abaissez une dernière fois vos regards sur cette terre, si longtemps le théâtre de vos combats, si souvent arrosée de vos larmes. Hélas! vous y laissez vos frères aux prises avec l'ennemi, exposés à mille dangers. Puissent-ils, comme vous, sortir de la lutte victorieux et triomphants!

Franchissant des espaces immenses, vous montez, vous montez toujours. Au delà des sphères où se poursuivent les révolutions des astres est le ciel empyrée, la cité du Dieu vivant, environnée au dehors de murailles plus brillantes, plus transparentes que le cristal, éclairée au dedans par le Soleil de justice, dont les rayons répandent dans sa vaste enceinte une immense profusion de clartés et de splendeurs.

On annonce votre arrivée. Le ciel a ses fêtes. La conversion d'un pécheur y est célébrée avec joie. Mais la dernière victoire, le triomphe, le couronnement d'un homme apo-

stolique, c'est une solennité, une grande solennité pour les anges et pour les saints.

A peine avez-vous mis le pied sur les confins du royaume céleste, qu'au signal donné, tout s'ébranle. Vos saints patrons, vos parents, vos amis accourent à votre rencontre. Toutes ces âmes que vous avez enfantées à Jésus-Christ, ces pécheurs convertis, ces justes sanctifiés par vos soins font retentir les airs de cantiques d'allégresse : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur : *Benedictus qui venit in nomine Domini!* Voilà ce digne représentant de l'Homme-Dieu, qui, à l'exemple de son divin Maître, a passé sur la terre en faisant le bien : *Pertransiit benefaciendo.* Moi, je lui dois mon salut. Je vivais dans le désordre; ses saintes prédications et ses ferventes prières m'ont rendu à la vertu. — Moi, je lui dois mes progrès dans la perfection; ce sont ses sages conseils et ses exemples plus persuasifs encore qui m'ont réveillé de ma langueur et m'ont inspiré le zèle du bien. Seigneur, posez sur la tête de ce saint prêtre autant de couronnes qu'il a sauvé d'âmes, qu'il a pratiqué et fait pratiquer de vertus.

Au milieu de ces félicitations, de ces transports d'allégresse, entouré de ce brillant cortége, vous arrivez devant le palais du grand Monarque. — Les portes s'ouvrent. Quel spectacle auguste et ravissant! C'est ici la demeure du Dieu vivant, c'est ici qu'habite celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir. Des trônes brillants s'élèvent en amphithéâtre pour recevoir les millions d'anges et de bienheureux qui composent sa cour. Là resplendissent, comme les astres du firmament, ces vénérables patriarches qui furent comme l'aurore de la religion et qui figuraient dans leurs personnes Jésus-Christ et son Église. — Là, ces immortels prophètes dont la trompette a retenti dans tous les âges, dont les oracles ont embrassé tous les temps. — Là, ces glorieux apôtres, qui ont annoncé au monde la bonne nouvelle, qui d'une main ont brisé les idoles, et de l'autre planté l'étendard de la croix jusqu'aux extrémités de la terre. — Là, ces invincibles martyrs qui ont bravé les supplices et la mort, et qui, tout rayonnants de gloire, jettent avec transport sur la table de l'Agneau leurs palmes encore sanglantes. — Là, ces illustres pon-

tifes, autrefois médiateurs visibles entre le ciel et la terre, et qui maintenant, inclinés devant le vrai Melchisédech, déposent à ses pieds l'encensoir et la tiare. — Là, ces docteurs éclairés d'en haut, vengeurs intrépides de la vérité, qui reposent leurs plumes d'or sur le livre dont les sceaux se sont plus d'une fois rompus devant eux. — Là, d'innombrables chérubins tout éclatants de lumière, des séraphins brûlants d'amour se tiennent dans une attitude respectueuse, prêts à voler d'une sphère à l'autre au premier signal du Roi des cieux. Couronnée reine de ce magnifique empire, une fille d'Adam, vierge sans tache et mère du Rédempteur, est assise au-dessus de toutes les hiérarchies célestes, réjouissant par la douce majesté de ses regards les anges et les saints.

Dans une région infiniment plus élevée, à la droite du Père, le Verbe incarné continue son grand office de médiateur, de pontife de la création; il reçoit les louanges et les adorations du ciel et de la terre, il les fait passer dans son cœur pour y être sanctifiées, divinisées, et les renvoie aussitôt à l'adorable Tri-

nité, centre unique où tout vient aboutir et se fondre comme dans un océan infini d'amour.

Prêtre, et vous aussi vous avez rempli cet auguste ministère pendant les jours de votre sacerdoce, et votre vie a été à la hauteur de votre sublime emploi. — Venez, bon serviteur, vous dira Jésus-Christ, je vous reconnais ; venez, entrez dans la joie de votre Dieu. Et se tournant vers son Père : — Père saint, lui dira-t-il, voici un de ceux que vous m'aviez donnés ; je l'avais associé à mon sacerdoce, il m'a glorifié parmi les hommes ; et, comme il a partagé les travaux de ma mission, je veux qu'il partage la gloire de mon triomphe.

Quel changement ! quelle révolution subite ! Où êtes-vous, homme simple et modeste ? Hier encore la dignité des pontifes, la majesté des rois de la terre vous éblouissait, et vous n'en contempliez l'éclat qu'avec une frayeur respectueuse. Où êtes-vous maintenant ? Levez les yeux ; ce n'est pas un monarque de la terre qui est devant vous.

Vous voyez Celui qui, assis sur les chérubins, habite une lumière inaccessible. Vous

voyez un abîme de splendeurs, un théâtre de majesté, un centre de gloire. Vous voyez celui qui, se suffisant à lui-même, a été une éternité tout entière inconnu à toute intelligence créée, non moins heureux, quoique seul, non moins glorieux, quoique caché. Vous voyez Celui qui est la béatitude universelle de toutes les créatures, qui donne à toutes l'être, la vie, la force, sans rien recevoir d'aucune; Celui qui est en même temps le plus éloigné et le plus proche, qui habite tous les lieux, sans être renfermé dans aucun, qui a une immensité et point d'étendue, une éternité et point de durée, une durée sans succession et sans terme.

L'infini le sépare de tout ce qui n'est pas lui. Tous les autres êtres sont créés, lui seul est incréé; ils sont dépendants, lui seul est absolu; ils sont caducs et périssables, lui seul est immortel; finis et bornés, lui seul n'a point de bornes; défectueux et changeants, lui seul est immuable et infiniment parfait.

Il n'est rien de tout ce qui existe hors de lui, et toutefois, en le voyant, vous voyez toutes choses, parce qu'il contient éminemment en lui-même toutes les perfections répandues et

disséminées parmi les créatures. Il n'est ni soleil, ni étoile, ni fleur, ni fontaine, ni nourriture, ni harmonie; et néanmoins vous voyez en lui tout ce qui sur la terre vous charmait dans le soleil, vous récréait dans les étoiles, vous enchantait dans l'azur des cieux, vous délectait dans les fleurs, vous plaisait dans la fraicheur des eaux, vous nourrissait dans les aliments, vous ravissait et vous transportait dans l'harmonie. — Vous voyez en lui une beauté sans tache, une bonté sans faiblesse, une puissance sans rivale, une vie qui ne craint pas la mort; et, pour tout dire en un mot, vous voyez Dieu tel qu'il est : *Videbitis eum sicuti est.*

Vous vous prosternerez, vous vous anéantirez devant cette immense Majesté, répétant le cantique des séraphins : *Sanctus, Sanctus, Sanctus....* Ou plutôt vous l'adorerez par votre silence : *Tibi silentium laus.*

Levez-vous, vous dira le Créateur et le suprême Régulateur des mondes; levez-vous, mon fils : vous avez combattu le bon combat; recevez la couronne de justice. Et Jésus, posant cette couronne sur votre tête, vous revêtira des

insignes de son sacerdoce royal, et vous placera de ses propres mains sur le trône qui vous était préparé de toute éternité.

Repos délicieux. — Alors vous goûterez le fruit de vos victoires, et vous y trouverez un goût toujours nouveau. Alors vous bénirez ces croix, ces souffrances, ces afflictions qui vous paraissaient autrefois si pénibles. Où sont ces jeûnes, ces veilles, ces macérations de la chair qui ont fait mourir en vous le vieil homme? Tout cela n'a duré qu'un instant. Où sont ces travaux, ces contradictions, ces humiliations, que vous avez rencontrés dans votre apostolat? Il ne vous en reste plus qu'un souvenir plein de charmes et de reconnaissance. Où sont les blessures que vous avez reçues dans ces rudes combats qu'il vous a fallu livrer contre le monde et l'enfer? Vous n'en voyez plus que les honorables cicatrices. Plus de soucis, plus d'inquiétudes désormais; plus de fatigues et d'épreuves; plus d'autres emplois, d'autre fonction, que d'aimer. La charité est la seule vertu qui agisse dans le ciel; encore se repose-t-elle en agissant. Son action, c'est d'aimer ce qu'elle voit; son repos, de posséder ce qu'elle aime;

sa félicité, de savoir qu'elle ne perdra jamais ce qu'elle possède.

Après des milliers de siècles, vos jouissances seront aussi vives, votre amour aussi ardent, aussi pur, aussi délicieux que le premier jour, parce qu'il aura pour objet une beauté toujours ancienne et toujours nouvelle.

Ce bonheur immense, infini, que le cœur de l'homme poursuit sans cesse, qu'il demande à toutes les créatures, dont il recommence le rêve à chaque instant, vous le possédez enfin, vous l'avez trouvé dans le sein de Dieu.

Car qu'est-ce que le bonheur parfait? C'est le rassasiement de tous les désirs, ou, en d'autres termes, le repos dans la jouissance de tous les biens. — Eh! n'est-ce pas précisément ce qui constitue le bonheur du ciel? Là, vous possédez tous les biens de l'intelligence par la vision béatifique; tous les biens du cœur, par votre union étroite avec le souverain bien; et l'assurance de ne jamais perdre cette ineffable félicité la complète et y met le comble : *Et regni ejus non erit finis.*

Rassasiement de l'esprit. — Qui pourra comprendre quel prodigieux développement produira dans votre intelligence la vue, la con-

templation de l'Être infini? En métaphysique, en morale, il ne faut qu'une idée neuve et féconde pour étendre tout à coup le cercle de nos pensées et nous faire rougir de la faiblesse de nos conceptions précédentes. Or, si les faibles lueurs de vérités éparpillées dans ce monde de ténèbres agrandissent si étonnamment l'esprit qui s'applique à les recueillir, imaginez, si vous le pouvez, quel sera l'épanouissement de ce même esprit, lorsque la vérité illimitée, infinie, lui apparaîtra sans voile et sans nuage.

Dieu connu, Dieu contemplé face à face, il n'y a plus de mystères; tous les voiles tombent, vous puisez la science à sa source, puisque le dernier mot de la science, c'est Dieu. Vous comprenez tous ces dogmes sacrés de la religion que vous croyez maintenant, dont vous avez la certitude, mais dont vous n'avez pas encore l'intelligence et la compréhension.

Que sont tous les mystères du Christianisme? C'est la réponse de Dieu aux grandes questions qui tourmentent l'humanité. Nous voulons savoir quelle est l'origine, la fin des créatures; ce qu'il faut croire sur Dieu, sur l'âme, sur la vie future.

Pendant quatre mille ans, l'esprit humain s'est agité inutilement, et aujourd'hui encore il se fatiguerait en vain autour de ces redoutables problèmes, si le Fils de Dieu n'était descendu du ciel pour nous en apporter la solution. Jésus-Christ n'a pas jeté de nouvelles questions dans le monde des intelligences ; il est venu résoudre les anciennes ; mais les résoudre de la manière qui convenait à notre état d'imperfection et d'épreuve.

Au milieu d'une nuit obscure, un pilote était égaré sur l'Océan. Tout à coup il aperçoit le phare qui brille sur la côte. Il a retrouvé sa route : il se dirige de ce côté ; il entre et se repose avec sécurité dans le port désiré. Mais il attend que le soleil se lève sur l'horizon pour contempler à loisir la magnificence du paysage et les splendeurs de la cité.

Ainsi la foi n'est pas la claire vision ; ce n'est pas le soleil dans son midi : c'est un fanal, un flambeau qui luit dans les ténèbres. Elle bannit le doute, elle rassure notre raison tremblante, elle l'affermit en lui donnant pour base la parole de Dieu ; elle dit : La vérité est là ; te voilà dans le port ; sois tranquille ; tu ne com-

prends pas encore, tu comprendras bientôt.

Et en effet, maintenant que le grand jour de l'éternité se lève sur votre intelligence, vous voyez la lumière dans la lumière : *Et in lumine tuo videbimus lumen*. Vous avez la solution de toutes les énigmes, l'explication de tous les mystères. Et ce Dieu unique en trois Personnes égales, ce Dieu incarné, ce Dieu dans la crèche, ce Dieu sur la croix, sur l'autel, tous ces adorables scandales de la foi chrétienne ne sont plus que des spectacles ravissants. Entré dans les puissances du Seigneur, arrivé à ces profondeurs où Dieu s'est retiré avec ses mystères et sa majesté redoutable, vous voyez luire le grand jour, le jour immortel ; la foi a déchiré son bandeau pour céder l'empire à la claire vision : *Videbitis sicuti est*.

Rassasiement du cœur. — Sur la terre vous aimiez Dieu, puisque vous étiez un prêtre selon son cœur. Mais qu'était votre amour? Amour faible, languissant, vicié par mille retours subtils d'amour-propre ; vous en gémissiez souvent ; c'était le sujet continuel de vos soupirs et de vos larmes. — Maintenant ravi, extasié de la vue de Dieu, pas un de vos re-

gards, pas une de vos affections ne se porte ailleurs. Dieu vous suffit. Vous vous enfoncez, vous vous abimez dans son cœur, vous puisez dans son sein ; votre soif, toujours étanchée et toujours renaissante, ne sert qu'à assaisonner vos ineffables délices. Vous comprenez à cette heure le sens de ces mysterieuses paroles : *Ero merces tua magna nimis*. Vous vous êtes donné tout à Dieu : Dieu, à son tour, se donne tout à vous. Ce ne sont pas seulement comme autrefois ses rayons qui se réfléchissent sur votre visage, ou ses grâces qui s'insinuent dans votre cœur. C'est Dieu lui-même, sa substance, sa vie, qui vous remplit, qui vous pénètre si intimement, si profondément, que vous êtes resplendissant de la gloire, vivant de la vie, heureux de la félicité de Dieu même. — Jouissez, jouissez à jamais de votre bonheur. Les siècles passeront, et vous serez toujours avec Dieu : *Sic semper cum Domino erimus*. Les hommes poursuivront des plaisirs éphémères, des distinctions frivoles ; ils se consumeront dans la vanité. Et vous, vous brillerez au sein de la gloire : vous boirez au torrent des délices ; vous répéterez, dans une extase et un ravissement

éternels : *O amor, quid tibi tribuam, qui me fecisti divinum, qui lutum in Deum transfiguras!* (Saint Bonaventure.)

CHAPITRE II.

La possession, l'éternelle jouissance du souverain bien dans le ciel, c'est l'héritage que le divin Rédempteur nous a conquis par sa mort et qu'il offre à tous les hommes, mais à certaines conditions. Le bonheur du ciel est une grâce, sans doute, puisque tous les efforts de la créature ne sauraient le mériter : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* (Rom. VIII, 18). Mais il est aussi une récompense ; il est le prix de la fidélité et de la générosité pendant les jours de l'épreuve. Dieu, qui nous a créés sans nous, ne veut pas nous sauver sans nous, dit saint Augustin. Il n'a pas voulu nous emporter subitement dans son royaume, comme une proie arrachée à l'enfer. Une telle

délivrance ne convenait ni aux attributs de Dieu, qui en tirerait peu de gloire, ni à la dignité de l'homme, qui subirait en quelque sorte le salut, sans y avoir contribué en rien, qui ne serait qu'un être purement passif dans ce qui regarde sa destinée éternelle, soumis à Dieu fatalement et lui obéissant comme font le soleil et les astres. Rétabli dans la vie surnaturelle, il faut que, par une action propre et personnelle, il concoure avec le divin Rédempteur à la conserver en lui, à la développer, à la perfectionner. Il y a donc des luttes à soutenir, afin que la gloire du ciel soit tout à la fois un don de la libéralité divine et la récompense de nos efforts.

Cette condition est la même pour tous, pour le prêtre comme pour le simple fidèle. Il n'y aura de couronné que celui qui aura su combattre et vaincre : *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo.*

Qui oserait se plaindre et trouver cette condition trop dure?

Eh quoi! pour arriver à la fortune, l'ouvrier, l'homme de négoce, se condamnent pendant plusieurs années à de durs travaux. — Pour arriver à la science, l'homme d'étude se

consume dans de pénibles veilles. — Pour arriver aux emplois, aux honneurs, le magistrat sacrifie son repos, le militaire prodigue sa vie sur un champ de bataille. — Pour arriver au ciel, est-ce trop de faire quelques sacrifices, de supporter quelques fatigues, de subir des épreuves d'un jour! A la pensée du bonheur futur, les Apôtres n'ont pas hésité de tout quitter, de se lancer à travers le fer et la flamme, et de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Les martyrs ont souffert les bûchers, les chevalets, les ongles de fer. Aujourd'hui encore, des hommes apostoliques traversent les mers, bravent les écueils et les tempêtes, affrontent la cruauté des barbares, et vont arroser les plages lointaines de leurs sueurs et de leur sang.

Heureux ceux à qui il est donné de faire ces grandes choses et de livrer ces grands combats à la suite du roi Jésus! Heureux le prêtre qui, par de généreux sacrifices et des vertus magnanimes, sait se frayer un chemin court et rapide vers le ciel!

Mais, dans une armée on n'exige pas que tous les soldats soient des héros, que tous se signa-

lent par des prodiges. Celui-là aussi contribue à la victoire et a droit à la récompense, qui garde fidèlement son poste, qui combat inaperçu dans la mêlée et ne recule jamais devant l'ennemi.

Qui donc peut espérer une place dans le séjour de la gloire? *Quis ascendet in montem Domini!*

Il y parviendra, ce prêtre pieux et fervent, qui dérobe le plus qu'il peut à la nature et aux besoins du corps, afin de donner davantage à la méditation des vérités éternelles et aux œuvres de la charité ; ce prêtre que ni les séductions du monde, ni l'exemple de quelques confrères relâchés, ni les menaces et les persécutions des méchants, ne sauraient détourner un instant de la ligne du devoir; — ce prêtre qui, fidèle dispensateur des mystères de Dieu, mène au milieu des peuples une vie innocente et pure : *innocens manibus et mundo corde.*

Quis ascendet? — Il y parviendra, ce prêtre qui conserve intact et transmet fidèlement à ses ouailles le dépôt sacré de la foi et des mœurs : *quæcumque vera;...* ce prêtre qui porte sur son front cette sainte pudeur et cette gravité

sacerdotale qui fait respecter la religion par ceux même qui ne l'aiment pas : *quæcumque pudica ;*... ce prêtre qui règle si bien l'exercice de ses fonctions, qu'on voit clairement qu'il est dirigé par l'esprit de prudence et de charité, par l'esprit de désintéressement et d'équité : *quæcumque justa ;*... ce prêtre qui paraît au pied des autels comme les vieillards devant le trône de l'Agneau, frappé de la majesté du Dieu qui y réside, et qui, par la modestie, le profond recueillement, avec lesquels il célèbre les saints mystères, apprend aux fidèles dans quelles dispositions ils doivent y assister : *quæcumque sancta ;*... ce prêtre qui se rend aimable aux peuples, non par une indécente familiarité, mais par une douce et affectueuse condescendance, gagnant tous les cœurs pour les attirer tous à Jésus-Christ : *quæcumque amabilia ;*... ce prêtre qui assure le succès de son ministère, moins par l'éloquence de ses discours que par la bonne odeur de ses vertus : *quæcumque bonæ famæ.* — A ce prêtre selon le cœur de Dieu, un trône est préparé dans les cieux : *innocens manibus et mundo corde.*

Quis ascendet? — Moi, si je fais toutes ces choses, si je combats jusqu'à la fin contre le monde et l'enfer, si je me dévoue sans réserve à la gloire de Dieu et au salut de mes frères. Moi-même je monterai sur la montagne sainte, je verrai le Roi de gloire dans l'éclat de sa majesté, je m'enivrerai au torrent de ses délices. O jour heureux, où commencera pour moi cette vie nouvelle! jour d'allégresse! jour de triomphe! Je me perds, je m'abîme dans cette délicieuse contemplation. Où suis-je? ai-je quitté la terre? Suis-je au ciel, dans mon centre et le lieu de mon repos?

Hélas! le moment n'est pas venu; ma victoire n'est pas complète; l'ennemi est encore debout devant moi. Je reprends les armes, et je vais pousser le combat avec vigueur. Seigneur, soutenez votre soldat; Marie, protégez votre enfant. Encore quelques heures de lutte, encore quelques actes d'énergie et de courage, puis un repos, une gloire, une félicité, qui n'auront point de fin : *Momentaneum et leve tribulationis nostræ supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* (II Cor. IV, 7.)

CHAPITRE III.

DE LA GLOIRE PARTICULIÈRE DU PRÊTRE ET DU PASTEUR DES AMES DANS LE CIEL.

Le bonheur essentiel des saints dans le ciel consiste dans la vision béatifique, la possession éternelle de Dieu dans la gloire. Le Tout-Puissant se communique à ses élus à des degrés divers, suivant le mérite et la capacité de chacun d'eux : *In hac vitâ nobis est discretio operum*, dit saint Grégoire pape; *erit in illâ procul dubio discretio dignitatum, ut quo hic alius alium merito superat, illic alius alium retributione transcendat*. (Mor. IV, cap. ult.)

Outre le bonheur snbstantiel commun à tous les saints, il est un bonheur accidentel réservé à quelques-uns à raison de certaines vertus, de certain mérite extraordinaire qui leur donne un rang à part dans la hiérarchie céleste.

Or, voici ce que Dieu promet dans la bienheureuse éternité au prêtre, au pasteur des âmes:

1° Toutes choses égales d'ailleurs, il aura une plus grande part que les autres saints au bonheur substantiel.

2° Il participera au bonheur accidentel des classes privilégiées.

I

C'est leur union avec le Verbe fait chair, c'est leur ressemblance plus ou moins parfaite avec ce divin Médiateur, qui donne aux chrétiens un droit légitime à l'héritage céleste : *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imagini Filii sui.*

Cela posé, je dis que le prêtre, en tant que prêtre et pasteur des âmes, doit avoir une part plus abondante au bonheur substantiel du ciel que le commun des chrétiens : c'est-à-dire qu'il doit être plus étroitement uni au souverain Bien pendant toute l'éternité que les justes qui ne l'auront pas surpassé sur la terre par d'héroïques vertus.

Les droits du prêtre se fondent sur trois raisons :

1° Le prêtre entre par le sacerdoce dans des

rapports plus étroits, plus intimes avec Jésus-Christ, que les simples fidèles. Ceux-ci deviennent ses frères, les membres de son corps mystique par le saint baptême. Le prêtre est, de plus, son ministre, son représentant, son coopérateur, un autre lui-même : il fait avec Jésus-Christ l'office de chef, répandant la vie dans tous les membres. — Le fidèle participe au corps et au sang du Sauveur, et reçoit de temps en temps à la table sainte le gage de l'éternelle union avec Dieu. Le prêtre reçoit ce gage tous les jours, et, de plus, il fait descendre du ciel l'Agneau sans tache, il le distribue à ses frères, il l'offre à la majesté divine, il ne fait qu'un avec le Prêtre, le Pontife éternel : *Os tuum, os Christi.*

2° Le prêtre est un imitateur plus fidèle des vertus de l'Homme-Dieu que le commun des chrétiens.

Le chrétien renonce à toute affection désordonnée aux biens de la terre. — Le prêtre prévient jusqu'à la tentation, en s'interdisant toutes les voies qui conduisent à la fortune.

Le chrétien renonce à tous les plaisirs déshonnêtes et infâmes. — Le prêtre renonce

même aux plaisirs légitimes, en se vouant à une continence perpétuelle.

Le chrétien renonce à cet orgueil qui aspire à la domination, à l'empire sur ses semblables. — Le prêtre renonce à sa propre liberté, en se soumettant à l'autorité des supérieurs ecclésiastiques, en se faisant le serviteur de tous ses frères, pour les gagner tous à Jésus-Christ.

3° Le prêtre contribue plus directement, plus efficacement à la gloire de Dieu, que le commun des chrétiens.

Les chrétiens adorent Dieu et le servent pour leur propre compte. Le prêtre va plus loin : il dépense ses forces, il use sa vie à lui gagner des adorateurs.

Les chrétiens suivent le Sauveur dans la voie étroite. Le prêtre est leur guide ; il marche en avant, indiquant la route et écartant les obstacles.

Les chrétiens forment une immense assemblée de sujets qui obéissent au Roi immortel des siècles. Le prêtre est au milieu d'eux, transmettant et faisant exécuter les ordres du Souverain.

Ainsi, les bonnes œuvres et toutes les vertus des fidèles sont en grande partie l'ouvrage du prêtre ; elles sont le fruit de ses prières, de ses exhortations, de son zèle. C'est donc à lui qu'appartient le premier mérite ; c'est lui qui aura la part principale dans la récompense : *Qui sollicitudines omnium portat,* dit saint Prosper, *illis proficientibus proficit, et gloria illorum, gloria illius est.*

Avant de verser lui-même son sang pour le nom de Jésus-Christ, saint Cyprien avait été le père d'une multitude de martyrs que sa divine éloquence enflammait d'une généreuse ardeur et rendait victorieux des tyrans. Aussi deux d'entre eux lui écrivaient du fond de leur cachot : Dieu vous rendra ce que nous devons à votre zèle, il vous récompensera de tout ce que nous avons enduré dans cette cruelle persécution. C'est à vous que nous devons d'être restés fermes en face de l'ennemi ; sans vos puissantes exhortations, peut-être aurions-nous succombé sous l'effort de la tempête. Vous n'avez pas moins de mérite pour avoir si vivement prêché la patience, que nous pour l'avoir pratiquée ; si nous espérons une grande gloire

pour avoir suivi vos sages et salutaires conseils, la vôtre ne sera pas moindre pour nous les avoir donnés : *Reddet tibi Dominus pro istâ tuâ charitate mercedem. Non minus enim coronâ dignus est qui hortatus est, quàm qui passus est ; non minùs laude condignus est, qui docuit, quam qui et fecit ; non minus honorandus qui monuit, quam qui dimicavit.* (Cyp. epist. XXVI.)

Et quel sera ce bonheur? David, prêt à marcher contre Goliath, disait : Que donnera-t-on à celui qui terrassera cet insolent Philistin ? *Quid dabitur viro qui percusserit Philisthæum?* Mais que donnera-t-on à celui qui aura animé, soutenu les soldats de Jésus-Christ dans la guerre contre le démon, et leur aura appris par ses leçons et par ses exemples à vaincre ce grand ennemi de Dieu et des hommes? Le Seigneur ne se contentera pas de l'admettre comme les autres dans son royaume : *Super omnia bona sua constituet eum.* Il lui assignera un rang à part ; il le fera asseoir sur un trône plus élevé, parmi les princes de sa cour.

En un mot, outre le bonheur substantiel qui est commun à tous les saints, le prêtre

aura part à un bonheur spécial, à une gloire accidentelle réservée à certaines classes des bienheureux.

II

Il y a trois sortes de bienheureux que l'Église distingue dans ses hommages et dans le culte qu'elle leur rend, parce qu'ils occupent dans le ciel un rang à part : ils jouissent d'une béatitude accidentelle, qui consiste sans doute dans une joie plus abondante, une certaine douceur particulière divinement répandue dans leur âme, et un rayon de gloire plus éclatant qui brillera dans leur corps après la résurrection générale.

C'est ce que les théologiens appellent l'auréole, laquelle ne s'accorde qu'à ceux qui ont triomphé de la mort, comme les martyrs, ou de la chair, comme les vierges, ou de l'esprit de mensonge, comme les docteurs.

Or, un prêtre fidèle, un pasteur dévoué a des titres qui lui donnent plus ou moins de droits à cette triple auréole.

1° Nous avons vu, dans une considération

précédente, que l'exercice du ministère pastoral peut être appelé un martyr prolongé. Trois choses sont nécessaires pour le martyre : la volonté, la cause et la peine.

La *volonté* ne manque pas au pasteur. Il est toujours prêt à sacrifier sa vie pour le troupeau confié à ses soins. Si cette disposition héroïque n'était pas habituellement dans son cœur ; si la crainte de la mort le faisait reculer devant un devoir difficile, il ne remplirait pas son ministère ; ce ne serait pas un pasteur, mais un mercenaire. Cette immolation de tous les intérêts personnels et de sa propre vie au salut des âmes est la marque que saint Jean Chrysostome indique, d'après le Sauveur lui-même, pour discerner un véritable pasteur de celui qui ne l'est pas : *Hic propria contemptis ovibus, ille suis contemptis, ovium salutem curat.* (Hom. 59 in Joan.)

La *cause* qui fait le martyr ne manque pas non plus au pasteur. Celui qui souffre pour ramener des pécheurs égarés, ou bien pour maintenir les droits de l'Église méconnus, poursuit-il un autre but, combat-il pour d'autres intérêts que le martyr qui confesse la foi de-

vant les tyrans? Saint Jean-Baptiste, saint Thomas de Cantorbéry, immolés, l'un pour avoir reproché ses crimes à l'incestueux Hérode, l'autre, pour avoir défendu les immunités de l'Église contre les violentes entreprises d'un monarque impie, ne sont-ils pas honorés l'un et l'autre de la couronne du martyre?

Et la *peine* que rencontre le pasteur dans l'accomplissement du devoir n'est-elle pas aussi dure, que dis-je? n'est-elle pas souvent plus cruelle que celle de la plupart des martyrs? Qui n'aimerait mieux présenter une fois sa tête au glaive du bourreau que de souffrir tous les jours les calomnies, les outrages de ces pécheurs à qui on aura dit : *Non licet* : les persécutions de ces incrédules et de ces impies contre lesquels il faut lutter sans cesse pour défendre les droits de Dieu et l'autorité de l'Église?

Aussi, saint Chrysostome, comparant le pasteur avec les saints martyrs, trouve entre eux de grands rapports. Il remarque même une différence bien consolante et bien glorieuse pour nous. Les martyrs, dit-il, ne sont morts qu'une fois pour Jésus-Christ; le pasteur des

âmes meurt tous les jours pour son troupeau : *Martyr semel propter Christum moritur, hic vero millies propter gregem : sic Paulus : Quotidiè morior propter vestram salutem, fratres.* (Hom. 29 in Rom.)

2° Les jeune gens qu'on destine au sacerdoce sont choisis avec discernement : pendant les années critiques de la jeunesse, ils sont tenus à l'ombre du sanctuaire et défendus contre le souffle contagieux du vice. La plupart portent à l'ordination l'innocence baptismale : là ils s'engagent solennellement à éviter tout ce qui pourrait porter atteinte à la chasteté, qu'ils regardent, avec raison, comme la plus noble parure et le plus bel ornement du prêtre. Or, il est bien évident que le prêtre qui aura été toute sa vie fidèle à ce saint engagement a droit à l'auréole de la virginité.

Quand cette fleur tendre et délicate a été flétrie dans la première jeunesse, il reste encore pour le prêtre une participation à la gloire des vierges, puisque la continence absolue qu'il a fidèlement observée pendant sa vie sacerdotale lui donne quelque ressemblance avec ces chastes épouses de l'Agneau et quelque

droit à leurs priviléges : *Hi sequuntur Agnum quocumque ierit; sine maculâ enim sunt ante thronum Dei.*

3° Enfin, il y a dans le ciel une auréole pour les docteurs dont la mission ici-bas a été de dissiper les ténèbres de l'ignorance et de la superstition, de combattre les erreurs, de démasquer les hérésies, de faire triompher la vraie foi en l'environnant de tous les rayons de l'évidence, et d'être ainsi la lumière du monde : *Vos estis lux mundi.*

Et n'est-ce pas ce que fait chaque jour le pasteur dans sa paroisse? Instruire les ignorants, réfuter les sophismes de l'impiété, combattre les fausses maximes du monde, nourrir les âmes de la doctrine céleste, apprendre au peuple les mystères de la foi et les vérités éternelles du salut, n'est-ce pas le premier devoir d'un bon prêtre, son occupation de tous les instants?

Or, l'Esprit-Saint l'a dit : *Qui ad justitiam erudiunt multos, fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates.* (Dan. XII, 3.)

Voilà cette gloire singulière réservée dans e ciel au prêtre qui aura fait dans l'Église l'office

de maître et de docteur; cette gloire qui sera un surcroît de béatitude, un titre d'honneur qui le distinguera des autres bienheureux, pourvu que la sainteté de sa vie ait été en harmonie avec la dignité auguste de son ministère.

Et maintenant que nous avons entrevu la magnificence, l'immensité des récompenses qui nous attendent après quelques jours de lutte et de combats, qui de nous ne s'écrierait avec le saint roi David : *Mihi adhærere Deo bonum est;* ou avec l'Apôtre saint Thomas : *Eamus et nos, et moriamur cum eo!*

Oui, il est beau de s'associer aux travaux et aux dangers du Sauveur Jésus; il est beau de faire connaître Dieu aux hommes, de travailler à la conversion des pécheurs, à l'avancement des justes, et de faire des conquêtes dont on goûtera éternellement les fruits. Il est beau de continuer la mission du divin Rédempteur et d'être avec lui le sauveur de ses frères; dût-on, comme lui, y sacrifier cette vie périssable et la terminer par la mort de la croix : *Eamus et nos, et moriamur cum eo.*

Ah! elles sont pleines de douceur et de conso-

lation ces peines et ces fatigues qui seront suivies d'un repos éternel. Ils sont glorieux et dignes d'envie ces opprobres qui conduisent à une gloire sans fin! *Ad modicum temporis labor est, et in sæculum sæculi requies erit : mitiga spe laborem, et tribulationes lætitia excipiet.* (S. Chrys. hom. 29 ad popul.)

Hommes du siècle, vous pouvez courir à votre aise dans la carrière des honneurs, des richesses, des plaisirs ; ce n'est pas nous qui irons vous faire concurrence et vous disputer ces brillants fantômes. Vous triomphez lorsque votre nom grandit dans l'opinion publique, lorsque la fortune sourit à vos vœux : mais quand elle vous placerait sur le trône, quand elle mettrait l'univers à vos pieds, je vous dirais encore : Qu'est-ce que tout cela ? Demain le souffle de la mort va renverser ce fragile édifice de prospérité et de grandeur, et vous ensevelir sous ses ruines.

Pour nous, nous aspirons à des biens plus solides, nous nous sentons nés pour les plus grandes choses. Le ciel nous appartient : ce n'est point assez de la terre entière, ce n'est point assez pour des chrétiens, pour des prê-

tres, d'être heureux dix ans, vingt ans, cinquante ans ; nous voulons l'être toujours. *Æternitati pingo*, disait un peintre profane. Et nous, nous disons avec plus de raison : je travaille pour l'éternité ; je combats, je souffre, je me sacrifie pour l'éternité. L'éternité, l'éternité bienheureuse, voilà le grand, l'unique objet des pensées d'un homme apostolique. Il lui faut l'infini, il lui faut Dieu même avec toute sa gloire, pour remplir l'immensité de ses désirs : *Satiabor cum apparuerit gloria tua !*

Hommes de haine et de violence, incrédules, impies, à quoi bon toutes ces ligues et ces complots ? La vue du prêtre vous irrite, vous ne cessez de le poursuivre de vos calomnies, de vos outrages : vous voudriez l'anéantir. Mais que pouvez-vous contre un homme qui n'est pas de ce monde ? Où pourrez-vous le frapper pour lui porter un coup sensible ? Dans ses biens ? ils sont au ciel et hors de vos atteintes. — Dans son corps ? c'est pour lui une prison dont il souhaite la dissolution. — Dans son honneur ? c'est sa gloire et son bonheur de partager les ignominies et de porter

les livrées de son divin Maître. Ainsi, votre fureur est vaine. Il ne fléchira pas, il survivra à votre haine, à vos mépris, à vos anathèmes, à vous-mêmes. Celui qui l'a envoyé est plus fort que vous; vous tomberez, vous périrez, votre souvenir s'effacera de la mémoire des hommes : et lui, il vivra, il continuera à prêcher la vérité, à consoler les malheureux, à sauver les âmes et à les conduire dans l'immortelle patrie.

Allez donc, pleins de confiance et de courage, prêtres du Seigneur, hommes de consolation et d'espérance : allez semer des bienfaits et recueillir des outrages. Ainsi fit l'Homme-Dieu qui vous a ouvert la carrière. Sa mission fut un mystère, une folie, un scandale. La vôtre ne sera pas mieux comprise. Le monde aveugle n'a l'intelligence ni de votre but, ni de vos moyens; il n'aspire qu'aux biens présents et il ne connaît que la fausse sagesse du siècle : vous, vous poursuivez des biens invisibles et vous ne vous appuyez que sur la sainte folie de la croix.

Allez, hommes de l'avenir, prophètes de l'éternité ; le bruit des révolutions qui boulever-

sent les empires n'arrêtera pas votre march paisible : tandis que les dynasties, les générations, les royaumes passeront devant vous, vous recueillerez les enfants de lumière pour les réunir à la famille des predestinés; le reste ira s'abîmer dans le gouffre béant, *qui paratus est Diabolo et angelis ejus.*

Allez, mystérieux envoyés de Dieu, chargés de protester au nom du ciel contre les scandaleux triomphes de l'erreur et du vice. Organes de la vérité, apôtres de la vertu, dispensateurs de la grâce, votre mission ne finira qu'avec le dernier des jours, afin que le Seigneur soit trouvé fidèle dans ses promesses. Et lorsqu'à la fin des temps, le souffle de la colère divine brisera cette terre de péché, vous serez encore debout sur les ruines de l'univers, pour ouvrir le sein de la miséricorde au dernier des pécheurs et l'emporter triomphant, comme une dernière conquête, dans le séjour du bonheur et de la gloire.

Oratio ad Jesum glorificatorem.

O Jesu, pars hæreditatis meæ et portio mea in terra viventium ! hæreditatem meam restitue mihi. (Ps. xv, 5.)

O Jesu, merces mea magna nimis ! admitte me in bona Domini, quæ præparasti diligentibus te. (I Cor. II, 9.)

O Jesu, vita, salus et resurrectio mea ! cupio dissolvi et esse tecum ; mihi enim adhærere tibi bonum est. (Ps. XXVII, 28.)

Oratio ad Jesum, ut quod in nobis ipse cœpit in terra, in cœlo perficiat.

O bone Jesu ! O piissime Jesu ! O dulcissime Jesu ! O Jesu, fili Mariæ Virginis, plene misericordia et pietate ! O dulcis Jesu, secundum magnam misericordiam tuam miserere mei. O clementissime Jesu, te deprecor per illum sanguinem pretiosum, quem pro peccatoribus effundere voluisti, ut abluas omnes iniquitates meas, et in me respicias miserum et indignum, humiliter veniam petentem, et hoc nomen sanctum Jesu invocantem. O nomen Jesu, nomen dulce, nomen delectabile, nomen confortans ! Quid est enim Jesus nisi salvator ? Ergo, Jesu, propter nomen sanctum tuum, esto mihi Jesus et salva me : ne permittas me damnari, quem tu de nihilo creasti.

O bone Jesu, ne perdat me iniquitas mea, quem fecit omnipotens bonitas tua. O dulcis Jesu, recognosce quod tuum est, et absterge quod alienum est. O benignissime Jesu, miserere mei, dum tempus est miserendi; ne damnes me in tempore judicandi. Quæ utilitas in sanguine meo, dum descendero in æternam corruptionem? Non mortui laudabunt te, Domine Jesu, neque omnes qui descendunt in infernum. O amantissime Jesu! O mitissime Jesu! O Jesu, admitte me intrare in numerum electorum tuorum. O Jesu, salus in te credentium! O Jesu, solatium ad te confugientium! O Jesu, dulcis remissio omnium peccatorum! O Jesu, fili Mariæ Virginis, infunde in me gratiam, sapientiam, charitatem, castitatem et humilitatem, ut possim te perfecte diligere, te laudare, te perfrui, tibi servire, in te gloriari cum omnibus qui invocant nomen tuum, quod est Jesus. Amen.

Oratio ad exprimendum Dei amorem et cœlestis gloriæ desiderium.

Si inveni gratiam in conspectu tuo, Domine, ostende mihi faciem tuam. (Exod. XXXIII, 13.)

Unam petii a Domino, hanc requiram : ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ : ut videam voluptatem Domini et visitem templum ejus. (Ps. XXVI, 4.)

Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aqua-

rum, ita desiderat anima mea ad te, Deus. Sitivit anima mea ad Deum fortem vivum : quando veniam et apparebo ante faciem Dei. (Ps. XLI.)

Quis mihi dabit pennas sicut columbæ, et volabo, et requiescam ? (Ps. CXLVII.)

Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram ? — Defecit caro mea et cor meum, Deus cordis mei, et pars mea, Deus in æternum. (Ps. LXXII.)

Cupio dissolvi et esse cum Christo. (Philip. I, 23.)

Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum; Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini. Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. (Ps. LXXXIII, 1.) — Beati qui habitant in domo tua, Domine ; in sæcula sæculorum laudabunt te. (Ibid. 5.) — Melior est dies una in atriis tuis super millia. (Ibid. 11.)

Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea ; adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui ; si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ. (Ps. CXXXVI, 5.)

NOTES

Nous désirons qu'on ne passe pas légèrement sur les Notes qui terminent ce volume ; elles en sont une partie importante. Quelquefois ce sont des considérations qui auraient du trouver place dans le texte et que nous n'avons renvoyées parmi les Notes que pour ne pas trop allonger les chapitres. Souvent aussi ce sont des textes des SS. Pères qui confirment la doctrine exposée dans le corps de l'ouvrage.

PREMIÈRE NOTE, — page 100.

OU IL EST PARLÉ DU BRÉVIAIRE.

Les Psaumes forment la partie principale du Bréviaire. Quel est l'écrivain sacré à qui l'Esprit-Saint a dicté ces magnifiques formules de prières ? — Le prêtre ne saurait être indifférent à cette question.

Tous les cantiques dont se compose le Psautier sont-ils l'ouvrage du saint roi David ?

1° Raisons pour la négative. — Des auteurs graves

ont associé à David, dans la composition des Psaumes, Moïse, Salomon, Asaph, Ethan et d'autres encore dont Sixte de Sienne donne les noms dans sa *Bibliothèque sainte* (liv. I). Cette opinion n'est pas nouvelle : Saint Denys l'Aréopagite, saint Athanase, saint Jérôme, saint Hilaire, saint Isidore ont pensé que David n'est pas le seul auteur des saints cantiques. Voici leurs raisons : 1° le Psautier est intitulé *Liber Psalmorum*, sans l'addition du mot *David*, contrairement à l'usage suivi pour les autres livres qui n'ont qu'un seul auteur : *Proverbia Salomonis; — Evangelium secundum Matthæum, — Lucam, Joannem....* — 2° Après le psaume LXXI, on lit : *Defecerunt laudes David filii Jesse.* On en conclut que les premiers psaumes seulement, jusqu'au LXXIe, sont de David. 3° Dans le second livre des Paralipomènes, ch. XXIX, v. 30, on lit : *Præcepitque Ezechias et principes levitis, ut laudarent Dominum sermonibus David, et Asaph videntis.* Et en effet, après le LXXIe, les psaumes portent le titre d'Asaph; par où, ce semble, on veut faire entendre qu'il en est l'auteur.

2° Raisons pour l'affirmative. — L'opinion commune cependant, c'est que David est l'auteur de tous les Psaumes, et elle paraît la plus vraie. C'était celle d'Origène, de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Jean Chrysostome, de Cassiodore, de Théophilacte et du plus grand nombre des modernes.

Le saint Concile de Trente, dans sa IVme session, parlant du Psautier, l'appelle *Psalterium David.*

Notre-Seigneur semble attribuer au saint roi le livre entier, lorsqu'il dit (Luc, xx) : *Dixit David in libro Psalmorum.* — Et en disputant contre les Pharisiens, il cite un passage du psaume CIX : *Quomodo ergo David in spiritu vocat eum Dominum, dicens : Dixit Dominus Domino meo.* — Saint Paul, dans son Épître aux Hébreux, cite le psaume CIV et plusieurs autres. Cette Épître et celle aux Romains sont remplies de citations des Psaumes ; et quand le nom de leur auteur est cité, c'est toujours et uniquement le nom de David.

Du moins est-il certain qu'au delà du psaume LXXI, il en est d'autres composés par David, puisque Notre-Seigneur lui attribue le CIX^e^.

Comment faut-il donc entendre ces paroles : *Defecerunt laudes David filii Jesse?* — Elles veulent dire que le psaume LXXI est le dernier qu'a composé le saint roi ; mais que les psaumes ne sont point rangés dans l'ordre dans lequel ils ont été écrits, puisque celui qui devrait être à la fin se trouve au milieu. La preuve que les psaumes ne sont pas rangés dans l'ordre chronologique, c'est que le CXLIII^e^ est intitulé : *Psalmus David adversus Goliath* : tandis que le IIIe porte ce titre : *Psalmus David cum fugeret a facie Absalon, filii sui.*

Quant au passage des Paralipomènes rapporté plus haut, on peut très-bien l'expliquer, en disant que Asaph était le chef de musique et d'orchestre que David employait dans le chant de ses sacrés can-

tiques. David fournissait les paroles, Asaph y adaptait la musique, et ainsi on pouvait dire : *laudaverunt Dominum in sermonibus David, et Asaph videntis.*

Ce mot de *voyant*, comme celui de *prophète*, se donne souvent dans les saintes lettres à ceux qui sont chargés par office de chanter les louanges de Dieu : *Prophetare, id est, psallere.*

DEUXIÈME NOTE, — page 137.

SUR LE CÉLIBAT ECCLÉSIASTIQUE.

I. *La virginité et la continence. — Idée qu'on en a eue de tout temps.*

La virginité est une imitation de la vie des anges. C'est une fleur du ciel implantée sur la terre, pour rappeler aux habitants de l'exil qu'ils doivent un jour former avec les anges une même société. Des écrivains, dans le but louable d'ailleurs de relever les avantages de la loi nouvelle, ont enseigné que la Mère sans tache du Sauveur avait levé la première l'étendard de la virginité ; qu'avant elle cette vertu était inconnue au monde et même ignorée du peuple de Dieu. Le zèle de ces auteurs n'est pas selon la science. Cette assertion est contraire aux enseignements les plus incontestables de l'histoire, contraire encore aux inductions naturelles d'une saine théo-

logie. L'histoire nous montre les vierges en honneur chez tous les peuples anciens; la théologie nous montre toutes les gloires évangéliques se reflétant par avance dans les hommes d'élite et les institutions des anciens jours.... La religion du Verbe incarné n'a pas commencé avec sa naissance à Bethléem : il fut l'espoir de l'homme, dès que l'homme fut tombé. Dès ce moment sa sagesse ébaucha les merveilles de la réparation; ses institutions en figurèrent les mystères, sa grâce en fit germer les fruits; et il n'est aucune des vertus et des grandeurs du christianisme dont il n'ait présenté l'esquisse au monde dans quelques saints de l'ancienne loi. (*L'homme relevé de sa chute*, par M. l'abbé Guitton, t. Ier, p. 201.)

L'auteur cite plusieurs personnages qui parmi les Juifs ont gardé la virginité. Il y eut surtout des Réchabites, et les Esséniens dont plusieurs vivaient en communauté et voués au célibat. Philon et Josèphe nous ont transmis d'intéressants détails sur leur genre de vie. Les païens mêmes les admiraient. Voici le magnifique témoignage que leur rend Pline. Tribu unique, admirable entre toutes les tribus du monde! Sans femmes, loin de toute volupté, étrangère à l'argent, elle ne se plaît qu'avec ses palmiers. De jour en jour la communauté renaît, incessamment peuplée par des hommes qui, fatigués de la vie et ballottés par les flots de la fortune, viennent de toutes parts épouser leurs mœurs. Ainsi durant des milliers de siècles, chose incroyable! cette famille vit toujours

et n'engendre jamais : tant le repentir des autres est fécond pour eux ! (PLIN. *Hist. nat.*, lib. V, cap. XVII.)

II. *L'Église impose sous les peines les plus rigoureuses la continence à ses prêtres.*

A quel titre?—Si l'on ne peut pas dire que la continence sacerdotale soit, dans la rigueur du terme, de droit divin, il est du moins indubitable qu'elle est, dit Bellarmin, d'imitation divine, — d'enseignement apostolique, — de loi ecclésiastique.

L'Église pouvait-elle moins exiger des prêtres qui chaque jour immolent l'Agneau sans tache, que la loi de Moïse n'exigeait des prêtres d'Aaron, que les païens mêmes n'exigeaient de ceux qui sacrifiaient à leurs faux dieux ? Or, les prêtres renfermés dans le temple de Jérusalem étaient tenus à la continence pendant toute l'année que durait le temps de leur service ; et les Grecs et les Romains imposaient une loi semblable aux prêtres de leurs idoles.

Quand il s'agit du culte des dieux, les païens ne connaissent qu'un vice, qu'une vertu : *Casta placent Superis*, disait Catulle. Plutarque disait de même : *Diis omnia munda.* En conséquence, tout ce qui n'était pas pur était repoussé des autels. Juifs, Égyptiens, Perses, Indiens, Grecs, Romains, Gaulois, tous les peuples ont vu quelque chose de divin dans le célibat. On a trouvé les mêmes idées dans le nouveau monde, au Mexique, au Pérou, et jusque chez les Hurons et les Iroquois. Toujours les peuples ont cru que la pureté du corps, la chasteté est une pré-

paration indispensable à l'exercice des fonctions sacrées.

Au reste, je conviens que le paganisme n'était qu'une immense putréfaction; il avait des vestales, elles ressemblaient à nos vierges, comme un hypocrite ressemble à un saint; il vantait la chasteté, et il érigeait partout des autels à la volupté. Transplantée du ciel, son sol natal, la chasteté avait peine à s'acclimater sur notre terre corrompue. C'est Jésus-Christ qui est venu nous apprendre par ses leçons, et plus encore par ses exemples, à la cultiver, à lui faire exhaler ses plus suaves parfums et produire ses fruits les plus exquis.

Vierge de toute éternité, engendré d'un Père vierge dans les splendeurs des saints, quelle tendre affection l'Homme-Dieu n'a-t-il pas témoignée pour l'angélique vertu pendant les jours de sa vie mortelle? Se choisit-il une mère: elle est vierge et elle le sera toujours; éternellement ce sera l'un de ses plus beaux, de ses plus glorieux titres.

Un Dieu se faisant homme devait naître d'une vierge, cela se conçoit. Mais ce n'est pas assez: il veut que tout ce qui l'entoure, tout ce qui l'approche de plus près ne respire que l'innocence et la pureté.

Un aide est donné à Marie pour protéger l'enfance de Jésus: il est vierge. — Un précurseur est envoyé devant lui pour lui préparer les voies: il est vierge. — Des apôtres sont associés à sa mission divine: ils sont

vierges, dit saint Jérôme, ou, après leur vocation, ils se vouent à la continence : *Apostoli aut virgines, aut post nuptias continentes.* — Il souffre que ses ennemis lui imputent des crimes odieux ; il en est un qu'il ne leur permet pas de nommer. — Mourant sur la croix, il lègue au disciple vierge sa Mère vierge. — Triomphant dans le ciel à la droite de son Père, ce sont les vierges qui entourent son trône, qui forment sa garde d'honneur, qui l'accompagnent partout où il va et qui chantent en son honneur un cantique mystérieux que ceux qui ne sont pas vierges ne chanteront pas.

Après avoir ainsi glorifié la chasteté dans sa personne, Jésus-Christ l'a laissée à ses prêtres comme le plus bel ornement de leur sacerdoce et le plus puissant ressort de leur ministère. Un prêtre dont la réputation est saine et les mœurs plus saines encore, est cher au cœur de Dieu et utile à l'Église. Au contraire, un prêtre de mœurs équivoques, un pasteur peu chaste, quel prêtre ! quel pasteur !

La chasteté est donc pour nous un trésor infiniment précieux ; mais nous le portons dans des vases fragiles. Comment le défendre contre tant d'ennemis qui s'efforcent de nous le ravir ?

III. *Moyens de conserver la chasteté et de la défendre contre les attaques de nos ennemis.*

1° *L'humilité.* — Omnis fortitudo in humilitate, quia fragilis est omnis superbia. (Aug. *Enarr. in Ps.* CXII.)

Habemus thesaurum istum in vasis fictilibus. (II Cor. IV, 7.)

Audeo dicere, superbis continentibus expedit cadere, ut in eo ipso in quo se extollant, humilientur; quid autem prodest cui est continentia, si dominetur superbia? (Aug. serm. 354, *ad Nov.*)

Pergite viam sublimitatis pede humilitatis. (Id. *de S. Virg.*, c. LII, n. 53.)

2° *La mortification.* — Castigo corpus meum.... quod propriè ad continentiæ labores et corporale jejunium atque afflictionem carnis pertinet : per hanc se pugilem quemdam strenuum suæ carnis esse describens, nec in vacuum adversùs eam ictus continentiæ exercuisse designans : sed triumphum pugnæ, mortificatione sui corporis acquisisse ; quo verberibus continentiæ castigato et jejuniorum cæstibus eliso, victori spiritui immortalitatis coronam et incorruptionis contulit palmam. Vides legitimum colluctationis ordinem et spiritualium certaminum contemplaris eventum : Quemadmodum athleta Christi adeptus de rebellatrice carne victoriam, subjectâ illâ quodammodo pedibus suis, ut sublimis triumphator invehitur. (Cass. *Inst.*, lib. V, c. XVIII.)

Cum infirmor, tunc potens sum. (II Cor. XII, 10.) — Multo melius est stomachum dolere quam mentem ; imperare corpori quam servire ; gressu vacillare quam pudicitiâ. (S. Hier. *Epist. ad Salvinam.*)

3° *Fuite des occasions.* — Fugite, si non vultis perire. (Aug. *in Ps.* LVII.)

Virgo es, quid te mulieris delectat societas? Quid fragilem et futilem ratem magnis committis fluctibus, et grande periculum navigationis incertæ securus ascendis? (S. Hieron. *Epist. ad Gaud.*)

Lucernæ flammam oleum nutrit, et libidinis ardorem consuetudo fœminarum. (S. Nilus, orat. II, *de Luxur.*)

O quoties ego ipse in eremo et in illâ vastâ solitudine quæ, exusta solis ardoribus, horridum monachis præstat habitaculum, putabam me romanis interesse deliciis! Sedebam solus, quia amaritudine repletus eram. Horrebant sacco membra deformia, et squalida cutis situm æthiopicæ carnis obduxerat. Quotidiè lacrymæ, quotidiè gemitus, et si quando repugnantem somnus imminens oppressisset, nuda humo ossa vix hærentia collidebam. De cibis verò et potu taceo, cum etiam languentes monachi aquâ frigidâ utantur, et coctum aliquid accepisse luxuria sit. Ille igitur ego, qui ob gehennæ metum, tali me carcere damnaveram, scorpiorum tantùm socius et ferarum, sæpè choris intereram puellarum. Pallebant ora jejuniis, et mens desideriis æstuabat in frigido corpore, et ante hominem suâ jam carne præmortuum, sola libidinum incendia bulliebant. Itaque omni auxilio destitutus, ad Jesu jacebam pedes, rigabam lacrymis, crine tergebam, et repugnantem carnem hebdomadarum ineditâ subjugabam. (S. Hier. *Epist. ad Eustoch.*)

4° *La prière.*—Ut scivi quoniam aliter non possem

esse continens, nisi Deus det,.... adii Dominum et deprecatus sum illum. (Sap. VIII, 21.)

Cum me pulsat aliqua turpis cogitatio, recurro ad vulnera Christi. Cum me premit caro mea, recordatione vulnerum Domini mei resurgo. Cum diabolus mihi parat insidias, fugio ad viscera misericordiæ Domini mei, et recedit à me. (Inter opera S. Aug.)

TROISIÈME NOTE, — page 175.

LA PRIÈRE.

Un évêque, faisant la visite de son diocèse, entra chez une pauvre femme fort âgée, qu'on lui avait indiquée comme étant l'édification de son village. Entre autres questions, il lui demande quels sont les livres de piété qu'elle lit le plus souvent. — Monseigneur, je ne sais pas lire. — Mais vous faites au moins beaucoup de prières à Dieu? — Monseigneur, je ne sais que mon chapelet, *Pater*, *Ave*, *Credo*. Mais je ne l'achève pas souvent, quoique je le commence dix fois le jour. — Comment donc? — C'est que, quand je commence à dire Notre Père, je ne conçois pas comment le bon Dieu est assez bon pour vouloir qu'une pauvre créature comme moi l'appelle son père, tandis que je ne sais seulement pas mon

catéchisme ; et j'avoue que ça me fait souvent pleurer, et puis je n'achève pas mon chapelet.

L'évêque, qui avait lui-même les larmes aux yeux, se retourne vers ceux qui l'accompagnaient : Messieurs, voilà une prière qui vaut bien toutes les nôtres. Continuez, ma bonne, et priez toujours de même.

C'est la Harpe qui rapporte ce fait.

QUATRIÈME NOTE, — page 185.

SUR LES ÉTUDES DU PRÊTRE.

Funestes effets de l'ignorance dans le prêtre.

C'est par l'ignorance des prêtres et les désordres qui en sont la suite que la foi et les mœurs se perdent dans une contrée. Les ennemis de l'Église comprennent cela parfaitement. Quand, au commencement de la révolution française, les impies exigèrent le serment à la constitution civile du clergé, Mirabeau disait : Les pasteurs instruits refuseront ce serment. Or, une fois remplacés par le rebut du clergé, par l'opprobre des cloîtres, ces êtres sans foi, sans mœurs, nous aideront à décatholiser la France beaucoup plus vite que ne pourraient le faire tous nos décrets.

CINQUIÈME NOTE, — page 194.

L'ÉCRITURE SAINTE.

La Bible, voilà le livre du prêtre qu'il doit avoir sans cesse entre les mains. *Quid est Scriptura sacra*, demande saint Grégoire, *nisi quædam epistola omnipotentis Dei ad creaturam suam?* Et ailleurs il l'appelle *cor et anima Dei.* — *Quoniam generatio labitur*, dit saint Augustin, *generatio venit, et celeri cursu currunt tempora; voluit Deus Scripturam sacram manere, veluti tabulas quasdam et quoddam Dei Chirographum, quod omnes transeuntes legerent, ut viam, quâ ad Dei promissa venitur, tenerent.*

Ubera Ecclesiæ duo Testamenta Scripturarum: hinc sugatur lac omnium sacramentorum. (Id. *in ep. Joan.*)

Puteus Jacob, ex quo oriuntur aquæ, quæ in oratione funduntur. (Inter opera Bernardi.)

Divinus sermo sacræ Scripturæ est fluvius plenus et altus in quo et agnus ambulat, et elephas natat. (Greg.)

Quid potest esse vita sine scientia Scripturarum, per quam ipse Christus cognoscitur? (Hieron. *ad Paul.*)

Christus in Scripturâ sacrâ 1° *præfigurabatur in legalibus figuris....* 2° *præmonstrabatur in historiis....* 3° *prædocebatur in moralibus....* 4° *prophetabatur in prophetis.* (S. Bon. *de Princ. S. S.*)

Hoc dicat sacerdos, quod ex divina lectione didi-

cerit, non quod præsumptione humani sensus invenerit. (S. Prosp.)

Stude igitur, ô sacerdos, cui legis divinæ summa commissa est : stude non tam lectioni legis, quam operi legis, ut, spectantibus te populis, fias divinæ legis interpretatio simul et liber. (Chrys.)

Des interprètes de l'Écriture sainte.

Le plus complet et le plus estimé est *Cornelius à Lapide*, homme d'une vaste érudition, profond théologien et éminemment pieux.

Quant aux parties de la Bible que le prêtre doit méditer plus spécialement, il trouvera un aliment délicieux pour sa foi et sa piété dans Bellarmin et dans Berthier, *in Psalmos ;* — dans Péquigny sur les *Épîtres* de saint Paul (*triplex expos.*) ; — dans le magnifique ouvrage de saint Thomas, si bien appelé *Catena aurea*, où le saint docteur a fait entrer dans un tissu merveilleux les plus beaux passages des SS. Pères sur les quatre Évangiles.

SIXIÈME NOTE, — page 195.

OBJET DES ÉTUDES DU PRÊTRE.

1° *La théologie scolastique.*

La théologie ou la science de la révélation peut être appelée la *philosophie de la foi*, puisque c'est la foi cherchant l'intelligence, suivant la belle expres-

sion de saint Anselme : *Fides quærens intellectum.*

Le troisième volume des *Études de théologie, de philosophie et d'histoire*, publiées par quelques Pères de la Compagnie de Jésus, renferme un article très-remarquable sur les avantages de la théologie scolastique. Nous en citerons quelques passages.

La doctrine de l'Église est immuable, en ce sens qu'elle ne peut se contredire ; elle est immuable encore, en ce sens qu'elle ne peut rien ajouter au dépôt de la révélation.... Mais il est un côté par où le trésor de la doctrine révélée est susceptible de développement. Si nous ne pouvons l'accroître, nous pouvons connaître tous les jours avec plus de clarté et de certitude ce qui y est renfermé.... Par ce côté l'Église subit la condition, imposée à tout corps organisé et à tout être vivant, de croître et de se développer....

Et chose admirable ! le stimulant principal dont Dieu s'est servi pour faire progresser la doctrine de son Église, ce sont les moyens mêmes que l'enfer met en œuvre pour la corrompre ; ce sont les attaques de l'incrédulité et de l'hérésie.... *Oportet hæreses esse*, a dit saint Paul. (I Cor. II, 19.) Elles sont le résultat inévitable de la liberté de l'homme, du penchant violent qu'il éprouve à se révolter contre l'autorité de Dieu.... Mais elles ne vont que jusqu'où la Providence leur permet d'aller ; elles n'apparaissent qu'à leur heure, et ne se succèdent que dans l'ordre qui convient le mieux aux desseins de Dieu.

L'auteur, après avoir indiqué la marche de l'erreur attaquant d'abord l'unité de Dieu, puis le dogme de l'Incarnation, — celui de la Trinité, — celui de la liberté humaine et de la grâce divine ; les saints docteurs repoussant ces différentes attaques dans de savantes discussions ; l'Église terminant chaque lutte par une décision infaillible et dressant ainsi l'une après l'autre les colonnes qui doivent porter l'édifice de la science divine, nous montre saint Thomas rassemblant tous les matériaux épars, les coordonnant dans une magnifique synthèse, et présentant dans sa *Somme* l'édifice achevé, complet.

Quelle heureuse alliance, s'écrie-t-il, des vérités révélées avec les lois essentielles de l'esprit humain ? Comme la doctrine des Pères s'encadre aisément dans ce plan si méthodique qu'on le dirait tracé *à priori !* Combien est étroit l'enchaînement des dogmes ! quelles merveilleuses analogies se présentent à chaque pas, comme des échappées de vue qui laissent plonger le regard jusqu'aux limites de la création ! Surtout quelle unité admirable ! Dieu considéré dans son essence et sa vie intime ; Dieu se répandant hors de lui par la double création des esprits et des corps et par celle de l'homme, brillant anneau qui les réunit ; Dieu ramenant toutes les créatures à lui par la loi morale, la grâce, l'incarnation, les sacrements, la récompense des bons et la punition des méchants : voilà toute la théologie ; voilà aussi l'univers entier, avec sa raison d'être,

son origine, sa destinée. Quel livre peut être comparé au livre qui dit ces choses dans un style limpide, calme et lumineux comme l'azur du ciel? quelle science peut être comparée à cette science?

De toutes les sciences, avait dit Aristote, en parlant de la philosophie, il n'en est aucune qui l'emporte en dignité sur celle-ci, parce qu'il n'en est aucune qui soit plus divine. Car une science peut être divine à double titre : soit parce qu'elle appartient à Dieu, soit parce qu'elle traite des choses de Dieu. Or, la science dont nous parlons revendique cette double prérogative; car c'est Dieu qui en est l'objet, comme principe et cause de tout ce qui existe, et c'est lui qui en est le sujet et qui la possède en propre. (*Métaph.*, liv. I, c. II.) Qui ne voit qu'un tel éloge n'appartient qu'à la théologie?

Avantages que l'étude de la théologie scolastique procure aux prêtres. Guidés par la scolastique, ils s'accoutumeront à ne pas abandonner une vérité, jusqu'à ce qu'ils l'aient tournée sous toutes les faces, jusqu'à ce qu'ils en aient analysé tous les éléments, discerné tous les rapports; en un mot, jusqu'à ce qu'ils s'en soient complétement rendus maitres. Par là ils seront à l'abri de l'erreur, autant que peut l'être une intelligence créée; car l'erreur nait précisément de la connaissance incomplète des choses et de la précipitation avec laquelle nous affirmons intégralement, faute d'analyse, un rapport qui n'est que partiellement vrai. Ceux dont la scolastique aura

formé l'intelligence se tiendront constamment en garde contre ce danger. L'esprit d'analyse qu'elle aura créé en eux les mettra en état d'arrêter au passage les mille erreurs qui circulent dans la société comme de la monnaie courante, et de séparer l'or pur de la vérité de l'alliage auquel elle se trouve partout mêlée....

La scolastique donne un enseignement sûr, lucide, complet; elle résume la doctrine de l'Écriture et des Pères; elle peut par conséquent suppléer provisoirement aux connaissances que le jeune lévite n'a pas encore eu le temps d'aller puiser aux sources, et elle le prépare admirablement à se livrer plus tard à ces belles études qui devront remplir tous les loisirs que lui laissera son ministère.... Ainsi préparé par un enseignement méthodique et complet, en possession d'une carte détaillée de la vérité, mis en garde contre tous les écueils, le prêtre pourra sans crainte tendre sa voile et s'élancer sur cette mer immense qui n'aura plus pour lui de danger.

L'auteur de la dissertation dont nous venons de donner quelques extraits a en vue de montrer les avantages de la méthode scolastique en elle-même; ses considérations s'appliquent à ces œuvres de génie que nous ont laissées les grands théologiens. Quant à ces maigres abrégés où la science divine est décomposée pièce par pièce et sans vue d'ensemble, ils ne sauraient servir à étendre l'intelligence et à former de vrais théologiens.

2° *Autres objets de l'étude du prêtre.*

Le prêtre doit-il se renfermer exclusivement dans les études ecclésiastiques ? Lui est-il défendu de faire des excursions dans le domaine des sciences purement humaines ?

La réponse est facile. Dieu est l'auteur du monde de la nature comme du monde de la grâce. Le philosophe contemple Dieu avec la lumière naturelle dans les merveilles de la création. Le théologien le contemple avec la lumière de la foi principalement dans les merveilles de la rédemption. Ce second point de vue est plus élevé, mais il n'exclut pas le premier. Le prêtre pourra toujours appeler à lui les sciences naturelles et les conduire comme des vassales et des tributaires au pied de la théologie, qui est leur reine.

Et la lecture des auteurs profanes, des poëtes païens, la permettez-vous aussi au prêtre ?

Pourquoi pas, s'il ne s'y livre qu'avec une sage modération et avec des intentions droites et pures ? Tous les grands docteurs de l'Église, à commencer par saint Paul, les avaient lus, et ils savaient, dans l'occasion, tirer de cet arsenal des armes puissantes pour avancer le triomphe de la vérité.

Mais saint Jérôme est contre vous. Lisez sa lettre à Eustochium (*De custodia virginitatis*). Le saint voulant interdire à sa fille spirituelle la lecture des auteurs païens, lui dit : *Quæ communicatio luci ad tenebras ? qui consensus Christo cum Belial ? quid facit*

cum Psalterio Horatius? cum Evangelio Maro? cum Apostolis Cicero? — Simul bibere non debemus calicem Christi et calicem Dæmoniorum.

Fort bien : ceci s'adresse à une vierge chrétienne. Aujourd'hui encore nous dirions la même chose à une religieuse renfermée dans un cloître.

Permettez-moi d'achever. Voici ce que saint Jérôme dit de lui-même dans la même lettre. — Étant gravement malade, j'eus une vision. Je fus ravi en esprit et conduit devant le tribunal du souverain Juge, qui me demanda qui j'étais. — Je réponds : Je suis chrétien. — Tu mens, reprend le Juge : tu es cicéronien, et non chrétien ; là où est ton trésor, là est ton cœur. — Je restai muet et confus. — Il fut décidé que je serais battu de verges ; je criais de toutes mes forces : *Miserere mei, Domine, miserere mei.* — Enfin ceux qui étaient présents intercédèrent auprès du Juge et le conjurèrent de pardonner à la légèreté et à l'entraînement de ma jeunesse, et moi je promettais de ne plus lire d'auteurs profanes. *Domine,* disais-je, *si umquam habuero codices sæculares, si legero, te negavi.* — Le saint ajoute : *Nec vero sopor ille fuerat, aut vana somnia, quibus sæpè deludimur. Liventes, fateor, habuisse me scapulas, plagas sensisse post somnum, et tantò dehinc studio divina legisse, quantò non anteà mortalia legeram.* Puis déplorant son aveuglement passé : *Miser ego,* dit-il, *lecturus Tullium jejunabam, et si quandò in memet reversus Prophetam legere cœpissem, sermo hor-*

rebat incultus. Et quia lumen cæcis oculis non videbam, non oculorum putabam culpam esse, sed solis.

Ce trait de la vie de saint Jérôme ne prouve-t-il pas que le prêtre doit s'interdire toutes les études profanes?

Non; cette conséquence est exagérée. La conduite de saint Jérôme était répréhensible. Dieu voulait en faire l'interprète de ses divins oracles; et au lieu de se livrer à une étude sérieuse des saintes Écritures, il passait son temps à relire les auteurs païens qui avaient charmé sa jeunesse et qu'il possédait parfaitement, comme on peut en juger par les citations fréquentes qu'il en fait dans tous ses écrits, quoique depuis la vision que nous venons de rapporter, il n'ait pas ouvert un seul livre profane, ainsi qu'il l'atteste lui-même dans son *Apologie à Ruffin*. Ce n'était donc pas l'instruction que saint Jérôme allait chercher dans les auteurs païens; c'était le charme de leur éloquence qui l'attirait, qui l'enivrait. Or, il y avait là une vanité d'abord, et ensuite une faute, parce que le devoir était sacrifié au plaisir.

Mais lire les livres des philosophes et des poëtes de l'antiquité, comme faisaient Clément d'Alexandrie quand il écrivait ses *Stromates*, Eusèbe son *Histoire*, Lactance ses *Institutions*, saint Augustin sa *Cité de Dieu*, c'est une étude méritoire pour le prêtre et utile à la cause de la foi. Ainsi pensait saint Basile lorsqu'il dictait sa lettre *ad Adolescentes*, sur la ma-

nière de lire chrétiennement les auteurs païens. Le savant Thomassin a aussi composé un grand ouvrage sur ce sujet.

Donc quelques retours vers les bons auteurs de l'antiquité, ménagés de temps en temps, sont dignes de louanges. Le mal serait de s'y livrer avec excès et de s'en faire une passion. *Mel invenisti*, dit le Sage; *comede quod sufficit, ne forte satiatus evomas illud.* (Prov. xxv.) *Ipsius etiam mellis nimietas est bilis*, dit un poëte grec.

Mais un prêtre doit s'interdire absolument la lecture des écrivains qui ne respectent pas la chasteté, non-seulement parce que cette lecture est une perte de temps fâcheuse, mais bien plus encore parce qu'elle salit l'imagination et remplit l'esprit d'impurs fantômes. Alors il se fait un combat violent entre ces pensées terrestres et animales et les pensées nobles et saintes qui doivent occuper sans cesse un homme de Dieu. C'est Jacob et Ésaü qui se battent dans le sein de leur mère. Que dis-je? Jacob et Ésaü étaient frères; mais la doctrine de la volupté et la doctrine de l'Évangile ne sont pas deux sœurs; ce sont deux ennemies qui se repoussent, et dont l'une nous enfonce dans la terre, tandis que l'autre s'efforce de nous lancer vers le ciel. Oh! quel tourment on se prépare quand on aime à respirer l'atmosphère malsaine des poëtes licencieux, et qu'on va sans nécessité remuer cette boue infecte!

Écoutons un auteur non suspect :

Eloquar invitus, teneros ne tange poetas,
Submoveo dotes impius ipse meas.

Et il ajoute ensuite :

Carmina quis potuit tuto legisse Tibulli ;
Vel tua, cujus opus Cinthia sola fuit?
Quis poterit lecto durus discedere Gallo?
Et mea nescio quid carmina tale sonant.
Ovid. *De Remed. amor.* II.

Et ailleurs :

Crede mihi, distant mores a carmine nostro :
Vita verecunda est, musa jocosa mihi.
(*Trist.* II.)

Saint Grégoire de Nazianze dit fort bien à ce propos :

Dicere, audire et facere, brevi distant intervallo.

Terminons cette note déjà trop longue. Le Verbe fait chair est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Tout ce que les hommes chrétiens ou païens ont écrit de vrai, de bon, d'utile est un rayon parti de ce divin soleil des intelligences. Dès lors l'Église a le droit de le revendiquer comme lui appartenant, comme faisant partie du dépôt des vérités qu'elle a reçu la mission de conserver et de transmettre aux âges suivants. Et de fait elle a toujours agi ainsi. Ses docteurs lisaient tous les livres, discutaient toutes les doctrines : *Omnia probate* ;

quod bonum est, tenete. La foi leur servait de *criterium* pour discerner le vrai du faux, le précieux du vil, comme parle l'Écriture.

SEPTIÈME NOTE, — page 218.

QU'EST-CE QUE LE ZÈLE ?

Le P. Bridaine arrive à Aigues-Mortes pour commencer une mission. Il trouve l'église presque vide. Alors, saisi d'un zèle de feu, il sort en surplis et la clochette à la main, parcourant les rues, arrêtant les passants et les invitant, les pressant, les poussant à venir entendre la parole de Dieu. Il rentre dans l'église suivi d'une foule immense, mais sceptique et moqueuse, que ce spectacle imprévu amusait. Le missionnaire monte en chaire, et, par les images terrifiantes de la mort, il arrête sur les lèvres le sourire railleur, il frappe des coups d'une sainte indignation ces fronts incrédules, il pénètre comme avec un glaive ces cœurs endurcis, et au milieu des pleurs et des sanglots, il entraîne ces nouveaux Ninivites à ces tribunaux de la pénitence qui, selon le mot de Bossuet, *justifient ceux qui s'accusent.* — Voilà le zèle!

Page 286.

Le P. Valuy, de la Compagnie de Jésus, a fait

tout récemment une petite brochure pour recommander à tous les prêtres le zèle pour le salut des hommes. Voici un aperçu des motifs qu'il présente :

1° L'homme est le chef de la famille, le modérateur de la société, le roi de la création. Touchant seul aux ressorts de la politique, il peut faire le calme ou la tempête, maintenir ou rompre l'équilibre dans le monde. La femme n'est que l'aide et comme le diminutif de l'homme, dans l'ordre de la nature et de la société. Donc il faut aller droit aux hommes. Ne pas comprendre cela, c'est ignorer les plus simples éléments du zèle.

2° Travailler avec zèle et sans délai au salut des hommes, c'est le besoin le plus pressant de notre époque. L'orgueil de la raison s'est substitué à l'humilité de la foi, la licence et la corruption ont remplacé la sublime morale de l'Évangile. Or, n'est-il pas évident que ce n'est pas aux femmes, mais aux hommes, qu'il faut attribuer cette décadence de la foi, cette dégradation des mœurs qui, de la France, se sont répandues dans l'Europe entière?

3° Moins on s'occupera des besoins spirituels des hommes, plus les hommes apprendront à se passer de la religion et du prêtre. Quel serait bientôt l'homme, si nous nous occupions presque exclusivement de la femme? Un être tel qu'on n'en vit jamais à aucune époque et chez aucune nation, sans Dieu et sans idée d'une autre vie ; qui n'a d'autres habitudes que la violence, d'autre intérêt qu'un bouleverse-

ment universel. La société ne serait bientôt à son tour qu'une hideuse agglomération d'êtres cupides et jaloux, qui ne vivent que pour amasser, et qui n'amassent que pour assouvir leurs ignobles passions. Dès lors, à quoi se réduirait notre ministère sur ces multitudes dégradées? à baptiser, à marier, à enterrer, encore pas toujours. Mais est-ce là le ministère d'édification et de sanctification divinement établi pour engendrer, faire vivre et grandir Jésus-Christ dans les âmes?

4° Si vous ne vous attachez pas aux hommes, vous bâtissez sur un fondement ruineux. Vous cultivez les enfants, mais tiendront-ils contre les exemples de leurs pères? Vous ornez votre église, vous la meublez richement : à quoi bon? Bientôt il n'y aura plus d'adorateurs dans les temples, plus d'auditeurs au pied de la chaire, comme il n'y a déjà plus de pénitents au confessionnal, plus de convives à la table sainte.

5° Les femmes emportent le ciel, et les hommes se résignent à l'enfer : prêtre, pouvez-vous voir de sang-froid un tel spectacle? Si vous ne faites pas tout ce qui dépend de vous pour empêcher la ruine de la plus noble partie de votre troupeau, êtes-vous encore pasteur? avez-vous un cœur de père?

6° Rien n'égale l'activité des temps modernes. Les hommes dévorent l'espace, ils multiplient les machines pour multiplier les productions, ils pressurent la terre en tous sens pour en extraire de l'or et des jouissances. Au milieu de cette activité dévorante, le

prêtre restera-t-il seul stationnaire, calme et impassible, étranger au mouvement et au progrès de son siècle ? Tout prêtre qui ne fait pas plus que ses prédécesseurs, qui ne tente pas des moyens nouveaux pour arracher les hommes aux flots de l'impiété qui les emportent, est un prêtre qui se laisse déborder par les méchants, c'est un pasteur qui dort, tandis que les loups ravagent la bergerie.

A l'œuvre donc, prêtres, pasteurs des âmes : portez promptement vers les hommes toute l'ardeur de votre zèle.

Mais que faire ? — Dieu, que vous consulterez dans la prière, vous le dira. Le petit livre du P. Valuy, que je vous recommande, vous indiquera quelques industries. Tel moyen réussit dans une paroisse, tel autre serait plus efficace ailleurs. Il faut prendre conseil des temps, des circonstances, de la disposition des esprits. Mais partout il faut faire quelque chose.

HUITIÈME NOTE. — page 297.

Quels sont les catéchismes les plus sûrs et les plus estimés en France ?

Un théologien d'Italie a fait à la fin du siècle dernier une revue et une appréciation des catéchismes en usage de son temps dans les différentes églises de la chrétienté. Son ouvrage curieux et intéressant a été publié sous ce titre : *Sui Catechismi moderni sag-*

gio critico-teologico delll'abbate Francesco Gusta. In Ferrara, 1748.

Ce livre, petit in-8, fait autorité à Rome; mais il est fort rare, et on pourrait difficilement se le procurer, même en Italie.

Voici quelques-unes des appréciations de l'auteur sur quelques-uns des catéchismes français :

1° Le catéchisme d'Avignon, imprimé par ordre du concile provincial, est approuvé sans restriction et avec les plus grands éloges.

2° L'auteur en dit autant à peu près du catéchisme alors en usage à Marseille.

3° Catéchisme d'Alby, excellent (traduit en italien).

4° Catéchisme historique de Fleury, à l'*index, donec corrigatur*.

5° Catéchisme de Bossuet, fort loué, mais avec restriction. Ainsi, dans le second commandemunt de l'Église, il est dit qu'il faut confesser ses péchés à son propre prêtre; c'est-à-dire à son curé, ou à un autre qui ait la permission du premier. Ce qui est contraire à la pratique universelle, à moins, dit l'auteur, qu'on entende en France *per sacerdotem* l'évêque du diocèse.

Dans la contrition, on regarde comme douteux le sentiment qui regarde la contrition fondée sur la crainte des peines de l'enfer comme suffisante. L'auteur fait cette réflexion : autre chose est d'exciter à l'amour de Dieu comme à un moyen plus parfait

pour assurer son salut, autre chose est d'appeler douteux un sentiment que tant de théologiens regardent comme très-sûr et qui est peut-être le plus suivi dans la pratique.

6° Le catéchisme de Collot, docteur de Sorbonne, est vanté comme très-savant et d'une pureté de doctrine irréprochable. La seule chose qu'on puisse reprendre, c'est que, dans la sanctification des fêtes, Collot ne distingue pas assez nettement ce qui est de précepte rigoureux de ce qui n'est que de conseil, ou obligatoire seulement pour quelques personnes.

7° Mais quand l'abbé Gusta en vient au catéchisme du P. Bougeant, il épuise toutes les formules de la louange et de l'admiration. Il appelle le livre du savant jésuite un *Livre d'or*. Science, exactitude, clarté, précision, tout s'y trouve. Il le recommande à tous et surtout aux ecclésiastiques.

NEUVIÈME NOTE, — page 300.

IDÉE DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE. ÉLOQUENCE DE SAINT PAUL.

I. *Ce qu'il y avait de défectueux dans son langage et dans ses écrits au point de vue humain.*

1° Il pèche souvent contre les règles de la grammaire : v. g. *ad Eph. : Ego Paulus vinctus Jesu Christi, notum mihi factum est....* Saint Jérôme dit à ce sujet :

Nos quotiescumque solœcismos, aut tale quid annotamus, non apostolum pulsamus, ut malevoli criminantur, sed magis apostoli assertores sumus, qui absque rhetorico nitore sermonis, et verborum compositione, et eloquii venustate, ad fidem Christi mundum traduxit. (In *Epist. ad Eph.*)

2° Il manque souvent de clarté, comme le dit saint Pierre lui-même : *In quibus sunt quœdam difficilia intellectu* (Ep. II). *Paulus elocutionibus interdum confusis et nimis implicatis utitur* (Orig. *in Epist. ad Rom.*). — *Apostolus, distortis verbis in medium conjectis, obscuram quidem et occultam facit lectionum elaborationem.* (S. Epiph. *De hœres.* 64.) — Cette obscurité, comme le remarque saint Jérôme, venait en grande partie de l'impuissance où était cet homme du troisième ciel d'exprimer dans le langage humain ce qu'il voyait, ce qu'il sentait : *Profundos et reconditos sensus lingua non explicat, et cum sæpè sentiat, quid loquatur, id tamen in alienas aures puro non potest transferre sermone: quippe seipsum interpretari cupiens, involvitur.* (Epist. XIII *ad Agasiam.*) — Saint Paul dit de lui-même qu'il est *imperitus sermone.* — Aussi ajoute-t-il : *Misit me Christus evangelizare non in sapientiâ verbi, ut non evacuetur crux Christi...*, et dans le chapitre suivant (I ad Cor. II) : *Sermo meus et prœdicatio mea non in persuasibilibus humanœ sapientiœ verbis, sed in ostensione spiritûs et virtutis, ut fides vestra non sit in sapientiâ hominum, sed in virtute Dei.*

Et pourtant cet homme au langage inculte, cet ignorant dans l'art de bien dire, était très-instruit et doué d'une éloquence merveilleuse.

II. *La science et l'éloquence brillent dans les discours et les épitres de saint Paul.*

1° Saint Paul savait le grec, qui était la langue de sa patrie et qu'on parlait aussi purement à Tarse qu'à Corinthe et à Athènes, au rapport de Strabon. — Il savait l'hebreu, qu'il avait appris à l'école de Gamaliel, le plus habile docteur de son temps. — Il possédait les bons auteurs profanes et savait s'en servir dans l'occasion. Dans le premier chapitre de son épitre à Tite, il cite un vers d'Épiménide : dans le chap. XV de la première épitre aux Corinthiens, il cite un vers de Menandre : et dans son fameux discours à l'Aréopage, n'est-ce pas avec un merveilleux à-propos qu'il rappelle une belle parole du poëte Aratus : *Ipsius enim et genus sumus?* — *Didicerat enim*, dit saint Jérôme, *à vero David extorquere de manibus hostium gladium, et Goliæ superbissimi caput proprio mucrone truncare.*

2° Saint Paul n'avait pas la politesse et l'élégance du discours, qu'il dédaignait ; mais il avait le nerf et la vigueur de la vraie eloquence. En un seul discours, il abat au pied de la croix Denys, un des sages de l'Aréopage. Il parle devant Felix de la justice et de la chasteté : *Et tremefactus Felix*, etc. (Act. XXIV.) Il parle devant le roi Agrippa : *In modico suades me christianum fieri.* (Ib. XXVI.) Il parle devant Festus, qui est

étonné de sa science, mais qui est incapable de comprendre la sublime hauteur de sa doctrine : *Insanis, Paule; multæ te litteræ ad insaniam convertunt.* (Act. XVI.) Il parle devant les habitants de Lystres, et on le proclame le dieu de l'éloquence : *Quoniam ipse erat dux verbi.* (Ibid. XIV, 11.)

Saint Jean Chrysostome, saint Jérôme donnent les plus magnifiques louanges à la divine éloquence du grand Apôtre. Voici les paroles de ce dernier dans sa cinquième lettre à Pammach. : *Paulum quotiescumque lego, videor mihi non verba audire, sed tonitrua.* — Et dans la lettre suivante, au même : *Paulus, vas electionis, tuba Evangelii, rugitus leonis nostri, tonitrum gentium, flumen eloquentiæ christianæ.*

Voyez le magnifique passage de Bossuet dans son panégyrique de saint Paul.

Nos pères ont entendu à la fin du siècle dernier un prédicateur qui avait quelque chose de la véhémence inculte et de l'énergique simplicité de saint Paul : c'est le P. Beauregard. Voici le portrait qu'en trace un de ses contemporains :

Le seul Évangile lui a tenu lieu de toutes les académies; à travers la naïveté de son style percent des traits de génie qu'il ne soupçonne peut-être pas lui-même, parce qu'ils partent moins des efforts de son imagination que de l'élévation de son âme et d'une profonde méditation de son sujet. Ses morceaux les plus sublimes sont à la portée du plus bas peuple. Il a tous les tons sans s'écarter du naturel : il exhorte

en père, il persuade en ami, il menace en prophète. Ce ne sont point des éclairs qui étonnent, qui éblouissent, ce sont des tonnerres qui renversent, qui foudroient. De petits écrivains peu instruits de la religion le qualifient d'*enthousiaste :* il est enthousiaste comme l'étaient Isaïe, saint Paul et les plus éloquents Pères de l'Église. En écoutant les plus beaux endroits de son discours, je suis occupé de moi plus que de lui, je songe moins à l'admirer qu'à me corriger : c'est parce qu'il est pénétré que je le suis à mon tour. Parle-t-il contre les spectacles, on y renonce ; contre les mauvais livres, on les brûle ; sur le précepte de la restitution, on restitue. Nos prédicateurs avaient peut-être besoin d'un pareil modèle pour leur prouver que le zèle et les vertus du ministre font les succès du ministère.

(SORET, *Essai sur les mœurs ;* cité dans la Biographie du P. Beauregard, par le P. Daniel.)

DIXIÈME NOTE, — page 327.

GOUVERNEMENT DES AMES.

Voici quelques règles de conduite qu'un pasteur des âmes devrait se prescrire pour exercer utilement et saintement son auguste ministère :

1° Donnez l'exemple et faites toujours plus que vous n'exigez des autres.

2° Quand vous êtes ému, piqué, fâché, abstenez-vous de parler, d'agir, de commander : autrement on serait en droit de croire que c'est la passion qui vous guide.

3° Ne pressez pas un homme dont le cœur est serré ou agité par quelque passion : laissez-lui le temps de se remettre, afin qu'il puisse s'ouvrir et parler avec calme et liberté.

4° Ne raisonnez pas, ne contestez pas avec vos inférieurs, au risque de compromettre votre autorité. Vous n'êtes pas envoyé pour disputer, mais pour gouverner.

5° Quand vous refusez une demande, faites-le de telle sorte qu'on voie clairement que c'est la nécessité et le devoir qui vous y obligent. — Si vous accordez, faites-le de bonne grâce, et non de cet air mécontent et maussade qui ôte au bienfait toute sa valeur et souvent le rend plus pénible qu'un refus.

6° Lorsque vous êtes obligé d'user de quelque rigueur, montrez que vous aimeriez mieux, si cela se pouvait, faire la pénitence que de l'imposer. Que la charité adoucisse l'amertume du remède, pour prévenir le découragement et le désespoir. Si un petit agneau s'est cassé une jambe, le berger ne lui casse pas l'autre, il ne le frappe pas avec colère ; il le relève avec bonté, il panse avec soin la jambe rompue, il prend dans ses bras et porte avec précaution le pauvre agneau qui ne peut plus marcher.

7° Quand quelqu'un vous a offensé et reconnaît ses torts, gardez-vous de lui reprocher ses mauvais procédés et son ingratitude envers vous ; ne faites pas comme le serpent qui efface avec sa queue tout ce qu'il avait fait avec sa tête. Imitez plutôt la colombe : si après l'avoir frappée, on la flatte et on lui donne un grain de sel ou de millet, la voilà calmée et la paix est faite. Aussitôt qu'un inférieur reconnaît sa faute, tendez-lui les bras et ouvrez-lui votre cœur.

8° Ne soyez pas empressé à vous justifier, opiniâtre à défendre votre innocence. Dites comme David et comme saint Bernard : *Audiant mansueti et lætentur.* Je me remets au jugement des âmes droites et débonnaires : ou plutôt, au jugement de Dieu. S'il me condamne, je me condamne aussi, et j'avoue ingénument ma faute.

Saint François de Sales a pratiqué admirablement toutes ces règles, et surtout les deux dernières. En butte à une atroce calomnie, on le pressait de se justifier. Dieu sait, dit-il, la mesure de réputation dont j'ai besoin pour sa gloire ; je n'en veux pas davantage. Il resta en paix, et Dieu fit bientôt éclater son innocence.

Rien ne résiste à une autorité toujours juste et dont la fermeté se cache sous des formes douces et suaves. Mais c'est une science qui ne s'apprend qu'à l'école du Saint-Esprit : *unctio docebit vos.* C'est l'onction de l'Esprit-Saint qui est la seule maitresse

dans l'art divin de gouverner les âmes. O Dieu, apprenez-nous à gouverner, à conduire nos frères avec douceur et humilité de cœur. Qu'on sache que s'il se fait quelque bien, c'est vous qui l'avez fait; et que le mal qui s'y mêle et qui corrompt le bien ne vient que de nous, de notre dureté, de nos emportements, de nos rigueurs.

Nous ajouterons à cette note un mot sur la douceur.

Il faut plus de vertu et un cœur plus ferme pour gouverner avec douceur qu'avec sévérité. C'est ou la dureté de caractère, ou une hauteur secrète, ou une impuissance de nature qui rend l'homme impérieux. Il ne peut rien supporter, et, sous prétexte de zèle, il lâche la bride à la passion qui le domine. Aristote remarque que les personnes faibles usent d'ordinaire de l'autorité avec plus de hauteur et d'empire, parce qu'elles se sentent faibles et qu'elles pensent qu'on les méprise.

Le soleil et la bise, dit Plutarque, disputèrent un jour lequel des deux aurait plus de pouvoir pour attirer les hommes à eux et gagner leurs cœurs. La bise aussitôt se met à souffler avec fureur, agitant l'air avec violence et renversant tout sur son passage. Mais l'homme, s'enveloppant dans son manteau, s'enfuit en toute hâte pour se mettre à l'abri; il ferme porte et fenêtre, et, caché dans un coin, maudit la bise et ses fureurs. — Le soleil paraît à son tour; il darde sur l'homme un rayon bienfaisant, et fait couler dans tous ses membres une douce chaleur.

Voilà cet homme qui aussitôt déplie son manteau ; il voudrait pouvoir ouvrir tout son cœur au soleil ; il le contemple avec un doux sourire et le bénit comme une vive image de la Divinité.

La rigueur est un vent froid qui glace les cœurs et paralyse leur action. La douceur est un souffle bienfaisant qui les échauffe, les dilate, leur donne le mouvement et la vie.

Il est des hommes qui ne sauraient reprendre une faute légère sans en commettre une plus grande. Ils ressemblent à ces couvreurs maladroits qui montent sur nos toits et qui cassent plus de tuiles qu'ils n'en remettent.

J'aime beaucoup la remarque de Platon. Il dit que, quand l'Amour est sorti du ciel et que Jupiter seul exerce l'empire, faisant gronder son tonnerre et lançant ses foudres terribles, il y a sédition, révolte parmi les habitants de l'Olympe ; tout est en combustion, et le paradis devient un enfer. Mais lorsque c'est le doux Amour qui gouverne, tous les dieux sont en paix.

ONZIÈME NOTE, — page 355.

Nous ne parlons pas dans notre quatrième section de l'obligation de souffrir en tant qu'elle est commune au prêtre et au laïque. L'un et l'autre doivent

faire pénitence, puisqu'ils sont pécheurs. L'un et l'autre doivent s'imposer des sacrifices, puisque ce n'est qu'au prix des plus rudes combats qu'on obtient la victoire sur ses passions et qu'on emporte le ciel.

Nous nous contenterons de citer deux traits intéressants pour suppléer à ce que nous aurions pu dire sur cette matière.

Lutte d'un chartreux contre le sommeil et la paresse.

Il y a peu de temps, vivait à la Part-Dieu un père que le plus invincible penchant au sommeil contrariait étrangement. Avec la meilleure volonté du monde, il ne pouvait s'éveiller à onze heures (avant minuit) pour aller chanter matines. Or, la nature qui l'avait fait si dormeur, l'avait fait aussi très-bon mécanicien. Sans étude, sans notion aucune des mathématiques, à force de réflexion et de travail, il avait fabriqué une horloge parfaite. Il ajouta d'abord à la sonnerie, en forme de réveille-matin, un rude carillon, qui fut insuffisant, et bientôt aux angles et au milieu du petit chapiteau qui couronnait le cadran, un merle, un coq et un tambour. A l'heure dite, tout cela faisait tapage. Pendant quelques nuits, les choses allèrent bien; mais au bout d'un certain temps, quand venaient onze heures, le carillon carillonnait, le merle sifflait, le coq chantait, le tambour battait.... et le moine ronflait.

Un autre se serait découragé. Le père, invoquant son génie, machina bien vite un serpent qui, placé sous sa tête, venait toujours lui siffler dans l'oreille : Il est temps, levez-vous. Le serpent fut plus habile que le merle, le coq, le tambour et le carillon, lesquels n'en faisaient pas moins d'ailleurs un petit tintamarre supplémentaire. C'était merveille, et le chartreux ne manquait jamais de se réveiller. Hélas! au milieu de sa joie, il fit une triste découverte; il ne s'était cru que dormeur; il se reconnut paresseux. Tout éveillé qu'il fût, il hésitait à quitter sa dure couchette; il perdait bien une minute à savourer la douceur de se sentir au lit, refermant un œil et jouant à dormir. Cela demandait réforme. Le religieux se sentait coupable, et le mécanicien se trouvait humilié : le diable avait trop l'air de narguer l'un et l'autre; il fallait reprendre le dessus.

Aussitôt une lourde planche est disposée au-dessus du lit, de telle sorte qu'elle tombe rudement sur les pieds du paresseux, dix secondes après l'avertissement charitable du serpent : plus d'une fois le pauvre père se rendit au chœur, boiteux et meurtri. Eh bien! le croirait-on? soit que le serpent eût perdu son fausset, que la planche avec le temps fût devenue moins pesante, le vieillard plus dormeur; soit que ses jambes se fussent endurcies, ou qu'il eût pris la criminelle habitude de les retirer avant que le châtiment tombât, il ne tarda pas à sentir la nécessité d'une autre invention; et tous les soirs avant

de se coucher, il se lie au bras une corde qui, à l'heure fatale, se tend sans crier gare et le jette à bas du lit.

Il en était là. Dieu sait quels nouveaux projets somnicides il roulait dans sa tête, lorsqu'il se sentit endormir pour toujours.... Endormir ! oh ! non : le fervent chrétien n'en jugea pas de la sorte ; et malgré son petit péché de paresse, plein de confiance en Celui qui pardonne : « Ah ! s'écria-t-il en mou- » rant, je m'éveille enfin ! » Ce fut son dernier mot.

L. VEUILLOT.

Voici l'autre histoire. C'est une victoire sur l'amour-propre.

Un jour, Rubens, parcourant les environs de Madrid, entra dans un couvent de règle fort austère, et remarqua, non sans surprise, dans le chœur pauvre et humble du monastère, un tableau qui révélait le talent le plus sublime. Cette peinture représentait la mort d'un moine. Rubens appela ses élèves, leur montra le tableau et tous partagèrent son admiration.

— Et quel peut-être l'auteur de cette œuvre ? demanda Van Dyck, l'élève favori de Rubens. — Un nom était écrit au bas du tableau, mais on l'a soigneusement effacé, répondit Van Thulden.

Rubens fit engager le prieur à venir lui parler, et demanda au vieux moine le nom de l'artiste auquel il devait son admiration. — Le peintre n'est plus de ce monde. — Mort ! s'écria Rubens, mort !... Et per-

sonne ne l'a connu jusqu'ici, personne n'a redit avec admiration, son nom qui devait être immortel : son nom devant lequel s'effacerait peut-être le mien ! Et pourtant, ajouta l'artiste avec un noble orgueil, pourtant, mon père, je suis Pierre-Paul Rubens.

A ce nom, le visage pâle du prieur s'anima d'une chaleur inconnue. Ses yeux étincelèrent, et il attacha sur Rubens des regards où se révélait plus que la curiosité : mais cette exaltation ne dura qu'un moment. Le moine baissa les yeux, croisa sur sa poitrine les bras qu'il avait élevés vers le ciel dans un moment d'enthousiasme, et il répéta : — L'artiste n'est plus de ce monde. — Son nom, mon père, son nom? que je puisse l'apprendre à l'univers, que je puisse lui donner la gloire qui lui est due ! — Et Rubens, Van Dyck, Jacques Jordaëns, Van Thulden, ses élèves, entouraient le prieur et le suppliaient de leur nommer l'auteur de ce tableau.

Le moine tremblait : une sueur froide coulait de son front sur ses joues amaigries, et ses lèvres se contractaient convulsivement, comme prêtes à révéler le mystère dont il possédait le secret. — Son nom, son nom? répéta Rubens.

Le moine fit de la main un geste solennel. — Écoutez-moi, dit-il : Vous m'avez mal compris : je vous ai dit que l'auteur de ce tableau n'était plus de ce monde, mais je n'ai point voulu dire qu'il fût mort. — Il vit ! il vit ! oh ! faites-le-nous connaître ! faites-le-nous connaître !

Il a renoncé aux choses de la terre; il est dans un cloître, il est moine.

— Moine, mon père! moine! oh! dites-moi dans quel couvent; car il faut qu'il en sorte. Quand Dieu marque un homme du sceau du génie, il ne faut pas que cet homme s'ensevelisse dans la solitude. Dieu lui a donné une mission sublime; il faut qu'il l'accomplisse. Nommez-moi le cloître où il se cache, et j'irai l'en retirer et lui montrer la gloire qui l'attend! S'il me refuse, je lui ferai ordonner par notre Saint-Père le Pape de rentrer dans le monde et de reprendre ses pinceaux. Le Pape m'aime, mon père! le Pape écoutera ma voix.

— Je ne vous dirai ni son nom ni le cloître où il s'est réfugié, répliqua le moine d'un ton résolu.

— Le Pape vous en donnera l'ordre, répliqua Rubens exaspéré.

— Écoutez-moi, dit le moine, écoutez-moi, au nom du ciel! Croyez-vous que cet homme, avant de quitter le monde, avant de renoncer à la fortune et à la gloire, n'ait pas fortement lutté contre une résolution semblable? Croyez-vous qu'il n'ait pas fallu d'amères déceptions, de cruelles douleurs, pour qu'il reconnût enfin, dit-il en se frappant la poitrine, que tout ici-bas n'était que vanité? Laissez-le donc mourir dans l'asile qu'il a trouvé contre le monde et ses désespoirs. Du reste, vos efforts n'aboutiraient à rien : c'est une tentation dont il resterait victorieux, ajouta-t-il en faisant le signe de la croix;

car Dieu ne lui retirera point son aide ; Dieu, qui dans sa miséricorde a daigné l'appeler à lui, ne le chassera pas de sa présence.

— Mais, mon père, c'est à l'immortalité qu'il renonce.

— L'immortalité n'est rien en présence de l'éternité. — Et le moine rabattit son capuchon sur son visage et changea d'entretien, de manière à empêcher Rubens d'insister davantage.

Le célèbre artiste sortit du cloître avec son brillant cortége d'élèves, et tous retournèrent à Madrid, rêveurs et silencieux.

Le prieur, rentré dans sa cellule, se mit à genoux sur la natte de paille qui lui servait de lit, et fit à Dieu une fervente prière. Ensuite il rassembla des pinceaux, des couleurs et un chevalet gisant dans sa cellule et les jeta dans la rivière qui passait sous ses fenêtres. Il regarda quelque temps avec mélancolie l'eau qui entraînait ces objets avec elle.

Quand ils eurent disparu, il vint se remettre en oraison sur sa natte de paille, devant son crucifix.

(*Études religieuses*, cité dans les Leçons de litter. publiées par la société de Saint-Victor.)

DOUZIÈME NOTE, — page 440.

1° DE QUELLE MANIÈRE JÉSUS-CHRIST EST PRÉSENT DANS L'EUCHARISTIE; 2° DE QUELLE MANIÈRE IL OPÈRE DANS CEUX QUI LE REÇOIVENT.

I. La vie de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie est une vie cachée, sans doute : *Deus absconditus*. Aussi les prédicateurs ne manquent presque jamais de présenter aux peuples Jésus-Christ résidant dans nos tabernacles, comme dans un état de mort et d'anéantissement volontaire; non-seulement enchaîné par son amour, mais plongé dans un sommeil mystique qui le prive de l'usage des sens extérieurs. Ce langage est surtout celui des auteurs ascétiques, qui s'appuient sur ce grand exemple pour recommander la mortification des sens et le recueillement intérieur.

Mais en donnant aux fidèles de telles idées, ne doit-on pas craindre d'affaiblir leur respect et leur vénération pour l'auguste sacrement de nos autels? Un roi couché dans une alcôve, enveloppé de rideaux qui le rendent invisible, plongé dans un sommeil qui ne lui permet ni de voir ni d'entendre fera-il la même impression sur ceux qui entrent dans son appartement, que s'ils le voyaient assis sur un trône, les yeux ouverts, environné de ses courtisans, parlant et agissant avec une autorité souveraine?

On me dira : mais quoique dans un état de mort mystique, Jésus-Christ nous entend. — Sans doute,

il nous entend comme Dieu, et il nous entendrait de même dans tous les lieux du monde. Mais en instituant son sacrement, il a voulu se rendre présent d'une manière plus accessible à nos sens et communiquer avec nous comme il communiquait avec les hommes pendant sa vie mortelle.

Ne craignons pas de faire entendre au peuple que Notre-Seigneur, dans l'Eucharistie, a l'usage actuel des sens, qu'il nous voit des yeux du corps, qu'il nous entend. Il est vrai, pour ne pas nous ôter le mérite de la foi, il n'exerce que très-rarement certaines fonctions de la vie, comme de parler, de marcher, de se transporter d'un lieu à un autre. Mais aussi une présence en quelque sorte purement matérielle, comme celle d'un homme endormi, me paraît peu conforme à la vérité, peu digne de la majesté du Christ glorifié et triomphant, et contraire à la fin qu'il s'est proposée en nous laissant le sacrement de son amour.

Je sais bien que le sentiment que je viens d'exprimer n'est pas le plus commun parmi les théologiens. Mais il a été soutenu dans le siècle dernier par un grand théologien, le cardinal Cienfuegos, de la Compagnie de Jésus, dans un ouvrage in-folio intitulé *Vita abscondita*. Cet ouvrage, imprimé à Rome en 1728, est accompagné des approbations les plus magnifiques et vanté comme un prodige de science, d'érudition et de piété.

Il faut être en garde contre les opinions nouvelles, surtout quand elles portent atteinte à la piété. Mais

quand une opinion nouvelle a un fondement solide dans la tradition, qu'elle peut servir à nous faire mieux connaître les richesses inépuisables du cœur de Jésus, et à donner plus d'élan à notre reconnaissance pour ses bienfaits, elle mérite toute notre confiance. Or, telle est l'opinion dont je parle ici.

C'est une erreur de s'imaginer que nous connaissons explicitement et distinctement tout ce qu'on peut savoir de la religion. C'est une mine qu'on n'épuisera jamais. L'Eucharistie surtout est un océan de merveilles qui révélera continuellement de nouvelles richesses à ceux qui s'enfonceront avec respect et humilité dans ses adorables profondeurs. C'est ce qu'enseignent positivement saint Thomas et le pape Innocent III.

II. *De quelle manière Jésus agit dans les âmes par son sacrement.*

Celui qui communie en état de grâce reçoit, suivant ses dispositions plus ou moins parfaites, une abondance plus ou moins grande de dons spirituels, — La chair du Sauveur agit sur notre âme à la manière de la nourriture matérielle qui produit son effet en s'assimilant à la substance de celui qui la prend : avec cette différence qu'ici l'aliment étant plus noble et plus puissant que celui qui le mange, il a la vertu de transformer en lui celui qui se l'incorpore. — Enfin, il y a une union réelle du corps et de l'âme du Sauveur avec le communiant, tant que les saintes espèces ne sont pas consumées, détruites,

— Tous ces points de doctrine sont admis par tous les théologiens catholiques.

Mais, les espèces consumées, l'union de l'âme avec Jésus-Christ, résultant de la communion, subsiste encore. Et quelle est cette union? — Une union morale qui consiste dans la conformité des volontés telle qu'elle existe entre des amis, ou, si vous le voulez, entre des époux séparés par la distance des lieux. — Voilà la réponse de la plupart des théologiens modernes.

J'admets volontiers cette réponse, s'il s'agit d'une communion faite avec des dispositions ordinaires. Jésus vient à l'âme; il ne voit en elle rien qui le blesse; il lui donne le baiser de paix, il s'entretient un instant avec elle; puis il la quitte, en lui laissant des marques plus ou moins précieuses de sa munificence divine. La chose se passe ainsi dans la plupart de nos communions, je le crois.

Mais pour ces grandes âmes, ces âmes ferventes qui apportent à la table sainte des dispositions de foi et d'amour extraordinaires, borner l'effet de la communion à cette visite passagère, à cet entretien d'un quart d'heure, cela ne me semble pas admissible.

1° Les paroles de Notre-Seigneur sont trop fortes, trop énergiques pour ne pas les entendre d'une demeure permanente.

2° Sans cela, le langage des Pères et de la tradition s'expliquerait difficilement. Écoutons, entre au-

tres, saint Cyrille d'Alexandrie : *Undè considerandum est non habitudine solum, quæ per charitatem intelligitur, Christum in nobis esse, verùm etiam et per participationem naturalem : nam quemadmodum si quis igne liquefactam ceram, alii ceræ similiter liquefactæ ità miscuerit, unum quid ex utrisque factum videatur ; sic communicatione corporis et sanguinis Christi, ipse in nobis est, et nos in ipso.* (*In Joan.* lib. X, c. XLI.)

3° Et les merveilleux effets que la communion opérait dans les âmes d'élite, dans les grands saints dont nous lisons la vie, comment les expliquer dans l'hypothèse d'une présence transitoire de Jésus en eux ?

C'est, dira-t-on, que la communion apportait à ces âmes généreuses un prodigieux accroissement de grâces. — Mais alors, quel sera l'effet particulier, la différence spécifique de l'Eucharistie et de quelques autres sacrements ? de la Confirmation, par exemple, qui n'est établie que pour augmenter en nous la grâce sanctifiante ? Non, dans ce système je ne comprends plus ces paroles de saint Paul : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.*

Mais, direz-vous, les espèces sacramentelles une fois consumées, quel sera le moyen d'union ? La chair n'existe plus. — Le lien de l'union sera l'âme de Notre-Seigneur unie à sa divinité. C'est le sentiment du grand cardinal dont je viens de citer l'ouvrage. Ce sentiment me plaît extrêmement. Il me semble merveilleusement propre à exciter notre ferveur, puisqu'il nous montre une si énorme différence entre la

communion d'une âme simplement juste, et celle d'une âme séraphique. (V. in op. præd. Disput. 8 et 9.)

DOUZIÈME NOTE, — page 514.

CERTAINS USAGES QUE L'ÉGLISE A AUTORISÉS, CERTAINS ABUS QU'ELLE A CONDAMNÉS DANS L'ADMINISTRATION DE L'EUCHARISTIE.

I. *Usages qui ont été permis à certaines époques.*

1° L'Église permettait autrefois que les diacres, après la célébration des saints mystères, portassent l'Eucharistie à ceux qui n'avaient pu y assister, afin qu'ils la prissent chez eux ; — que les papes l'envoyassent aux évêques en signe de paix et d'union ; — que les solitaires la conservassent dans leurs cellules pour s'en communier eux-mêmes ; — que les fidèles, dans les temps de persécution, l'emportassent dans leurs maisons, dans leurs voyages par terre et par mer, afin de se nourrir du Pain des forts à l'heure du danger et au moment du combat.

Saint Thomas de Cantorbéry, allant trouver Henri II, roi d'Angleterre, dont il connaissait les dispositions hostiles, porta secrètement sur soi la sainte Eucharistie, résolu de la prendre en quelque lieu qu'il se fût trouvé en danger de mort, comme il est rapporté dans sa *Vie*, écrite en français (liv. I, chap. II).

L'infortunée Marie Stuart, reine d'Écosse, confinée dans une étroite prison par la sanguinaire Élisabeth, réclamait vainement l'assistance d'un prêtre catholique. Le saint pape Pie V, touché de son malheur, lui permit de se communier elle-même ; ce qu'elle faisait souvent au moyen des boîtes pleines d'hosties consacrées que ses amis lui envoyaient en cachette, ainsi que le raconte le P. Caussin dans sa *Cour sainte*.

2° L'usage de la communion sous les deux espèces s'est conservé très-longtemps dans l'Église, ainsi que la coutume de donner la sainte Eucharistie aux enfants après le baptême. Voici ce que prononce le Concile de Clermont, sous Urbain II, en 1095 : *Ne quis communicet de altari, nisi corpus separatim et sanguinem similiter sumat, nisi per necessitatem et cautelam.* Ces derniers mots sont expliqués par ceux-ci du pape Paschal II : *prœter in parvulis ac omninò infirmis, qui panem absorbere non possunt.*

La communion sous les deux espèces a été expressément interdite aux laïques par les Conciles de Constance, de Bâle et de Trente.

A la sollicitation de l'empereur Ferdinand, Pie IV avait permis à quelques évêques d'Allemagne de donner la communion sous les deux espèces, espérant que ce serait un moyen de ramener les protestants. Mais on reconnut bientôt qu'on s'était fait illusion. Le saint pape Pie V, révoqua la permission et ordonna, sous peine d'excommunication, de garder

inviolablement le décret du Concile de Trente touchant la communion sous une seule espèce.

3° A la messe papale, le diacre et le sous-diacre communient de la même hostie que le Pape : *Pontifex sumit unam partem hostiæ, et aliam in duas partes dividit pro communione diaconi et subdiaconi.* (Card. Bona, *De rer. liturg.* cap. XVII, n° 8.) L'histoire ecclésiastique nous montre quelques prêtres détachant une partie de l'hostie pour communier un laïque. Quelques théologiens ont cru que la chose pouvait se faire, quand il n'y a point d'autre hostie consacrée : mais ils se trompent, et la rubrique du Missel n'excepte que le cas d'une extrême nécessité, c'est-à-dire le viatique à donner à un mourant.

4° C'était autrefois une coutume assez répandue d'enterrer l'Eucharistie avec les morts. Nous lisons dans la *Vie* de saint Basile, archevêque de Césarée, qu'après avoir célébré la première fois les saints mystères, il divisa le pain eucharistique en trois parties, dont il réserva une pour être mise dans son tombeau après sa mort : *Dividens panem in tres portiones, unam quidem suscepit cum timore multo, aliam verò servavit ad consepeliendum sibi, tertiam autem super columbam argenteam suspendit super altare.*

Saint Grégoire pape rapporte au second livre de ses *Dialogues*, chap. XXIV, que saint Benoit ayant appris que la terre avait rejeté par deux fois le corps d'un jeune novice qui avait été mis dans le tombeau, donna de sa propre main la divine Eucha-

ristie aux parents du défunt, leur enjoignant de la mettre avec grand respect sur son estomac et de l'enterrer dans cet état. L'ordre du saint ayant été exécuté, la terre retint le corps du novice et ne le rejeta plus comme auparavant.

II. *Abus que l'Église a condamnés.*

1° Les Grecs étaient dans l'usage de consacrer le jeudi saint les hosties, qu'ils gardaient toute l'année pour les malades. Ils employaient même, pour les empêcher de se corrompre, des procédés peu conformes au respect dû au corps du Sauveur. Le pape Eugène IV a désapprouvé toutes ces pratiques, et il a recommandé aux Grecs de renouveler très-souvent dans l'année les saintes espèces, à l'exemple des Latins.

2° Dans le onzième siècle, le monastère de Cluni avait adopté un usage particulier dans l'administration de l'Eucharistie. On trempait la sainte hostie dans le précieux sang avant de la donner à ceux qui communiaient à l'Église : *Quotquot ipsum corpus dederit sacerdos, singulis sanguine priùs intinguit.* (Coutumes de Cluni, recueillies par S. Udalric.) La raison qu'on en donnait, c'est qu'on craignait, disait-on, que les fidèles qui avaient de grandes barbes et de grandes moustaches ne les mouillassent dans le sang précieux, ce qui était porter atteinte au respect qu'on devait à un si grand mystère : *Evenit enim frequenter ut barbati et prolixos habentes granos, dùm poculum inter epulas sumunt, priùs liquore pilos infi-*

ciant, quam ori liquorem infundant. (Id.) Il est marqué à la marge que cela est contraire à la pratique des autres Églises; mais, ajoute-t-on, *quia quidam, maximè novitii nostri, adeo sunt rudes, ut si sanguinem ità separatim acciperent, non remaneret ut non magnam aliquando negligentiam incurrerent.*

Malgré ces raisons la pratique de Cluni fut blâmée, et le Concile de Clermont ordonna de s'en tenir à l'ancienne coutume de donner séparément le corps et le sang du Sauveur.

3° Ce qui se fit à l'égard de Maurice, evêque de Paris, dans sa dernière maladie, est un abus et une grande faute. Il avait un transport au cerveau. Dans cet état il demanda le saint viatique avec beaucoup d'instance. Ceux qui étaient près de lui n'osant le lui donner dans cet état d'égarement, obligèrent un prêtre de lui apporter avec les cérémonies ordinaires une hostie non consacrée. Aussitôt qu'il aperçut le prêtre, il lui dit d'une voix intelligible : *Tolle, tolle, non est Dominus Deus.* Ce qui ayant surpris toute l'assistance, le prêtre s'en retourna à l'eglise, prit une hostie consacrée, et l'apporta à l'evêque qui la reçut avec beaucoup de piété et de respect, et mourut ensuite plein de foi et de charité. C'est Césaire d'Heisterbach qui raconte cette histoire dans son livre *Illust. miracul.*, IX, 43.

Il arriva une chose semblable à Hugues de Saint-Victor; sur son lit de mort, on lui présenta une hostie non consacrée, parce qu'il avait un mal d'es-

tomac qui lui causait des vomissements. Mais Dieu éclairant son serviteur pour le préserver d'une idolâtrie matérielle, Hugues s'écria : *Quid est quod facere voluistis, fratres mei? Quare me decipere voluistis? Istud non est corpus Domini mei. Ite igitur securi et afferte verum corpus Domini mei, quia scandalum nullum eveniet Domino operante.*

Les frères se voyant découverts, lui demandèrent pardon, et pleins de confiance en Celui qui connaît les plus secrètes pensées, ils lui apportèrent le Saint-Sacrement. Le serviteur de Dieu le contemple avec amour, et sentant que sa maladie ne lui permet pas de le recevoir dans son cœur, il prononce ces paroles : *Ascendat filius ad Patrem suum, et servus ad Dominum suum.*—*Quibus dictis,* ajoute la chronique, *Eucharistia disparuit, seu species illa, et ipse vir sanctus Deo suo spiritum reddidit.* (Chron., tit. XVIII, chap. I.)

Notre dessein n'est pas d'entrer dans le détail des abus qui peuvent se glisser touchant l'usage et l'administration de la sainte Eucharistie. On peut consulter les livres qui traitent spécialement de cette matière, entre autres le traité de l'*Exposition du saint Sacrement de l'autel*, par Thiers, et son traité des *Superstitions*, t. II, quoique toutes les décisions de cet auteur ne doivent pas inspirer une confiance aveugle.

O. A. M. D. G.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement de l'auteur.
Plan de l'ouvrage. vi

Première Considération.

Première Section.

Chap. I. — Le prêtre est un autre Jésus-Christ par sa dignité. 1
Chap. II. — Le prêtre doit être un autre Jésus-Christ par l'esprit qui l'anime. 23
Chap. III. — Ce qui paralyse le ministère du prêtre. 38

Deuxième Section.

Chap. I. — L'étude de Jésus-Christ conduit le prêtre à la science la plus complète. 60
Chap. II. — L'amour de Jésus-Christ conduit le prêtre à la perfection la plus sublime. 71
Chap. III. — Conclusion. — Le prêtre doit être saint. 79
Notes. — Moyens de sanctification : Méditation. — Examen de conscience. — Bréviaire. — Sainte Messe. 90
Oratio ad gratiam sacerdotii postulandam. 94

Deuxième Considération.

JÉSUS-CHRIST MODÈLE DU PRÊTRE DANS SA VIE CACHÉE.

Première Section.

Le prêtre humble.

CHAP. I. — Ce que c'est que l'humilité. 100
CHAP. II. — Degrés de l'humilité. 106
CHAP. III. — Effets de l'humilité dans le prêtre. 120
CHAP. IV. — Le prêtre obéissant. 134

Deuxième Section.

Le prêtre homme de retraite et de recueillement. 146

Troisième Section.

Le prêtre homme de prière.

CHAP. I. — Nécessité de la prière pour le prêtre. 163
CHAP. II. — Différentes manières de prier. 172

Quatrième Section.

Le prêtre homme d'étude.

CHAP. I. — Nécessité de l'étude pour le prêtre. 184
CHAP. II. — Objet de l'étude du prêtre. 194
CHAP. III. — Résumé de la deuxième considération. 207

Oratio qua petuntur virtutes sacerdoti necessaria. 214

Troisième Considération.

LE PRÊTRE REPRODUISANT JÉSUS-CHRIST DANS SA VIE PUBLIQUE.

Première Section.

CHAP. I. — Nécessité d'une mission divine. 218
CHAP. II. — Objet de la mission. 225

Deuxième Section.

Le zèle.

CHAP. I. — Nécessité du zèle. 242
CHAP. II. — Excellence du zèle. 262
CHAP. III. — Qualités du zèle. 273

Troisième Section.

Exercice du zèle.

CHAP. I. — La prédication. [illegible]
CHAP. II. — Ministère de la confession. 307
CHAP. III. — Gouvernement des âmes. 326
RÉSUMÉ de la troisième considération et prière pour la conversion des pecheurs. 349

Quatrième Considération.

LE PRÊTRE REPRODUISANT JÉSUS-CHRIST DANS SA VIE SOUFFRANTE.

Première Section.

Doctrine chrétienne sur les souffrances. [illegible]

Deuxième Section.

Raison des souffrances.

CHAP. I. — Première cause des souffrances de Jésus-Christ et de ses prêtres, la haine des méchants. 374
CHAP. II. — Comment le prêtre triomphera-t-il de la haine des méchants. 384

Troisième Section.

Cause des souffrances.

CHAP. I. — Le prêtre, à l'exemple de Jésus-Christ, victime pour les pécheurs. 394
CHAP. II. — Étude du crucifix et résumé de la quatrième considération. 408

Oratio ad Jesum crucifixum. 428

Cinquième Considération.

VIE EUCHARISTIQUE.

L'Eucharistie trésor de l'Église. 431

Première Section.

L'Eucharistie mémorial de l'amour divin.

CHAP. I. — Ce que doit faire le prêtre pour l'honorer dignement. 434

CHAP. II. — Devoirs du prêtre comme dispensateur du pain de vie. 450

Deuxième Section.

Jésus-Christ sanctifiant les âmes dans l'Eucharistie.

CHAP. I. — Mort mystique de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, modèle de la mortification chrétienne. 465
CHAP. II. — Vie parfaite de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, modèle de la vie sacerdotale. 472
CHAP. III. — Vie vivifiante de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, modèle de la vie apostolique. 477

Troisième Section.

Sainte Messe.

CHAP. I. — Jésus, pendant la sainte messe, grand adorateur de son Père et modèle du prêtre. 491
CHAP. II. — Jésus, pendant la sainte messe, acquittant toutes nos dettes envers la bonté divine, modèle du prêtre. 500
CHAP. III. — Jésus, pendant la sainte messe, victime de propitiation, modèle du prêtre. 506
CHAP. IV. — Jésus, pendant la sainte messe, fontaine de grâces, modèle du prêtre. 514
CHAP. V. — Sentiments des Pères touchant la célébration des saints mystères. 519
CHAP. VI. — Actions de grâces. 528

Preces post missam. 533

Sixième Considération.

VIE GLORIEUSE.

Première Section.

Récompense présente.

CHAP. I. — *Jesum Christum gloria magna est sequi Dominum.* 539
CHAP. II. — Récompense en cette vie. 554

Deuxième Section.

Récompenses futures.

CHAP. I. — Récompenses communes à tous les élus. 567
CHAP. II. — Conditions de la lutte. 582
CHAP. III. — Récompense particulière du prêtre. 588

Oratio ad Jesum glorificatorem, etc. 604

Notes.

PREMIÈRE NOTE. — Sur les psaumes. 607
DEUXIÈME NOTE. — Célibat ecclésiastique. 610
TROISIÈME NOTE. — La prière. 617
QUATRIÈME NOTE. — L'étude. 618
CINQUIÈME NOTE. — L'Écriture sainte. 619
SIXIÈME NOTE. — Théologie scolastique et autres objets de l'étude. 620
SEPTIÈME NOTE. — Le zèle appliqué surtout aux hommes. 630
HUITIÈME NOTE. — Appréciation de différents catéchismes. 633
NEUVIÈME NOTE. — Éloquence de saint Paul. 635

DIXIÈME NOTE. — Gouvernement des âmes. 639
ONZIÈME NOTE. — Nécessité de lutter contre les mauvais penchants de la nature. — Deux beaux traits. 643
DOUZIÈME NOTE. — De quelle manière Jésus-Christ est présent dans nos tabernacles. 650
TREIZIÈME NOTE. — Certains usages tolérés autrefois, certains abus condamnés dans l'administration de l'Eucharistie. 655

FIN DE LA TABLE.

MILLET, J.N.T. BQT 2296
Jesus vivant dans le pretre. .M5

